BnF Gallica

Mercure de France : journal politique, littéraire et dramatique / par une société de gens de lettres

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Mercure de France : journal politique, littéraire et dramatique / par une société de gens de lettres. 1799.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Lc.2 41.

Les pages 161-166 ont été coupées.
24 juin 1884.

I. 2400
M

G 1563.
P. I.

MERCURE

DE

FRANCE,

LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME PREMIER.

BIBLIOTHEQUE IMPÉRIALE

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

AN VIII.



LOUIS BERTIER

PRÉSIDENT

DE

L'AVANCE

PROSPECTUS

DU

MERCURE DE FRANCE.

Des hommes célèbres, membres de l'Académie Française, rédigeaient, avant la révolution, un journal dont l'origine remontait à plus d'un siècle, et qui n'avait jamais eu, depuis sa naissance, l'éclat que lui donnaient alors leurs talens et leur renommée. Ce journal était le Mercure de France. On sait que la partie littéraire en était confiée à Marmontel, Champfort et Laharpe. Il est temps de rétablir un ouvrage périodique où se retrouve la tradition de leurs principes, trop oubliés. Le plus illustre des trois rédacteurs vit encore; et, sans se charger d'un travail fixe et déterminé, il promet pourtant de s'intéresser à cette entreprise, honorable pour les Lettres et le Gouvernement qui la protège.

On ne peut la perfectionner, en effet, que par les conseils de ceux qui survivent à la destruction du premier Corps littéraire de France, et de ceux qui étaient dignes de leur succéder. C'est dans le sein de ce Corps fameux que s'est trans-

mis jusqu'à nous, depuis Richelieu, l'héritage du goût et du génie.

Les noms et les souvenirs que nous aimons à rappeler, disent assez dans quel esprit sera composée la partie littéraire de ce journal. Puisse-t-elle contribuer à détruire, dans les idées et le style modernes, ces traces de barbarie que l'influence du 18 brumaire efface de jour en jour dans les lois révolutionnaires!

Une seconde partie, toute politique, suivra la partie littéraire.

Elle contiendra le tableau raisonné de la France et de l'Europe. On aura tous les secours nécessaires pour donner à ce tableau l'intérêt qu'exige la gravité des circonstances. Les faits y seront retracés avec exactitude : on évitera le ton ordinaire des gazettes; on prendra, s'il se peut, celui de l'histoire. Les gouvernemens de l'Europe seront quelquefois jugés dans ce précis historique : ils ne seront jamais insultés.

On cherchera dans les anciennes mœurs françaises, et dans les bienséances consacrées par la diplomatie européenne, toutes les idées généreuses et toutes les formes de style qui peuvent, en adoucissant les esprits, accélérer le grand ouvrage de la paix.

Ce but sera constamment celui de l'écrivain chargé de la partie politique. Il tâchera de ne

rien écrire qui soit au dessous de la Nation Française, et d'un Gouvernement digne d'elle, qui veut la faire parvenir à tous les genres de gloire et de prospérité.

Le Journal que nous annonçons s'appellera *le Mercure de France ;* il paraîtra régulièrement le 1.er et le 15 de chaque mois, par cahiers de cinq feuilles, à dater du premier de messidor prochain.

Le prix de la Souscription, (droit de timbre compris), est de 36 francs pour l'année, 18 fr. pour six mois, et 9 fr. pour trois mois, franc de port dans toute l'étendue de la République.

On souscrit

A PARIS, chez P. N. F. DIDOT LE JEUNE, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n.° 22 ; — chez tous les Libraires des principales villes de France et de l'Etranger ; — et chez tous les Directeurs de la Poste aux Lettres.

Nota. Les Lettres relatives à l'envoi du montant des abonnemens seront adressées au *Directeur du Mercure de France*, maison Didot, quai des Augustins, n.° 22 ; et les Lettres de correspondance particulière avec les *Rédacteurs*, désigneront celui *de la partie littéraire* ou celui *de la partie politique*. Les unes et les autres doivent être affranchies, sans quoi elles ne seront point retirées et resteront sans réponse.

REP. FR.A. DE L'D. DE LA SEINE.

PROSPECTUS

DU

MERCURE DE FRANCE.

Le nouveau *Mercure de France* est établi depuis un an, et les Rédacteurs ont été fidelles aux principes qu'ils avaient annconcés ; ils ont obtenu des suffrages encourageants. Ils tâcheront de s'en rendre encore plus dignes, en défendant toujours les opinions utiles, les traditions respectées qui furent, dans tous les temps, les soutiens de la morale comme du bon goût.

Des hommes, que leur âge et leur renommée placent à la tête de notre littérature, se sont intéressés à ce Journal; et celui qui l'a commencé va le reprendre avec un nouveau zèle, en se confiant à leurs conseils et à leurs lumières.

On espère, à l'aide de leurs secours, jeter plus d'instruction, d'agrément et de variété dans la partie littéraire et dans la partie politique. Au reste, l'esprit et le ton de l'ouvrage ne changeront point. La critique y sera vraie sans être dure, et polie sans être flatteuse.

Les Rédacteurs croiront surtout prouver leur respect et leur reconnaissance pour le Gouvernement actuel, en continuant d'écrire avec cette

sage liberté qui leur a concilié l'estime, et mérité quelques-unes de ces injures qu'on doit compter au nombre des succès.

Ce Journal paraît régulièrement le 1.er et le 16 de chaque mois, par cahiers de cinq feuilles.

Les Ouvrages nouveaux, dont les Auteurs ou Editeurs desireront l'annonce dans le *Mercure*, seront remis sous bande au Bureau d'Abonnement, indiqué ci-après.

Le prix de la Souscription (droit de timbre compris) est de 36 francs pour l'année, 18 francs pour six mois, et 9 fr. pour trois mois, franc de port dans toute l'étendue de la République.

Le Bureau d'Abonnement est, à Paris,

Chez P. N. F. DIDOT LE JEUNE, imprimeur-libraire, Quai des Augustins, n.° 22; — On souscrit également chez tous les Libraires des principales villes de France et de l'Etranger; — Et chez tous les Directeurs de la Poste aux Lettres.

Nota. Les Lettres relatives à l'envoi du montant des abonnements seront adressées au *Directeur du Mercure de France*, maison Didot, quai des Augustins, n.° 22; et les Lettres de correspondance particulière avec les *Rédacteurs*, désigneront celui *de la partie litteraire* ou celui *de la partie politique*. Les unes et les autres doivent être affranchies; sans quoi, elles ne seront point retirées et resteront sans réponse.



MERCURE DE FRANCE.

Juil 1800

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

Extrait d'une Lettre au Rédacteur du Journal.

En vous tenant la promesse que je vous ai faite, je ne dérogerai point à la résolution que j'avais annoncée, il y a six mois; et je puis être fidèle à l'une comme à l'autre. Je persiste à ne vouloir *prendre aucune part à la rédaction d'aucun journal;* c'est-à-dire, que je ne me mêlerai d'aucune critique, d'aucun extrait, d'aucune notice, en un mot, de rien qui puisse faire peur ou ombrage à personne. Mais quand on veut opposer enfin une digue aux longs ravages de la barbarie, je ne refuserai point de concourir à cette bonne œuvre, autant que je le puis, sans rien prendre sur des occupations que vous-

même reconnaissez pour être plus importantes. Mon vieux porte-feuille est bien à votre service, puisque vous le jugez bon à quelque chose; et d'assez longues retraites m'ont mis à portée de le garnir passablement de vers et de prose.

Vous ne laissez pas, je l'avoue, d'entreprendre beaucoup en combattant la toute-puissance de la déraison et du mauvais goût : il ne s'agit de rien moins que de nettoyer les écuries d'Augias. Encore s'il n'y avait que des ânes qui fussent venus y faire leur litière ! mais vous y trouverez des reptiles venimeux et des monstres de toute espèce, etc. etc. etc.

L'épisode d'*Olinde et Sophronie* que je vous envoie, sera suivi de ceux d'*Herminie* et *d'Armide*, et les curieux et les amateurs pourront s'amuser à des rapprochements avec les auteurs qui m'ont devancé. Je ne me suis rencontré avec aucun d'eux, dans ce que j'en ai lu depuis que je me suis mis en devoir de connaître mes concurrents; et cela est d'autant moins étonnant, que mon dessein n'a pas été le leur. Ils se donnent pour imitateurs, abréviateurs, réformateurs : cela ne me convenait point comme à eux; et j'ai voulu tout simplement être traducteur, du moins comme on peut l'être en poésie. Je conviens qu'il s'en faut de tout que je n'aie jugé le Tasse aussi sévèrement qu'ils ont fait, ni que j'aie cru

jamais devoir en user avec lui comme avec Lucain ; et vous trouverez tout simple que le droit qu'on s'est arrogé de *refaire* la Jérusalem, ne m'ait paru pour moi qu'une témérité. Quelques légers changements dans le style, le plus souvent pour écarter ou remplacer les *concetti*, sont la seule liberté que j'aie prise. Le tout ne va pas à cent vers dans les dix premiers chants, et j'ai cru devoir en rendre compte dans des notes, par respect pour un aussi beau génie que le Tasse. Je dirai ailleurs et à sa place sur quoi ce respect est fondé, et ce que son immortel ouvrage me paraît mériter d'admiration, sans contredire ce que la saine critique peut y reprendre. Je suis à peu près sûr que nous serons du même avis : vous savez combien je me félicite d'avoir souvent cet avantage.

Et sapit, et mecum facit, et jove judicat, æquo.

LA HARPE.

Traduction de l'épisode d'Olinde et Sophronie.*

Au printemps de ses jours, modeste et retirée,
Mais des regards du ciel en secret honorée,
Une vierge vivait dans l'humble piété ;
Belle, et vouant à Dieu l'oubli de sa beauté,

* *Voyez* le second chant du TASSE.

Étrangère aux erreurs de la foule mondaine,
Elle a les traits d'un ange et l'ame d'une reine.
Dans un asyle obscur, loin d'un monde imposteur,
Elle fuit la louange et l'œil adorateur;
Mais elle fuit en vain, et sa retraite encore
A ses touchants attraits donne un prix qu'elle ignore
Ah ! la beauté jamais peut-elle se cacher ?
Nos yeux sont-ils en vain ardents à la chercher ?
Tu ne le permets pas, Amour ! d'une main sûre
Tu sais ouvrir pour toi la plus chaste clôture,
Et, dans l'ombre des murs fermés à tout danger,
Introduis les larcins d'un regard étranger.
Argus aux yeux voilés, il n'est rien sur la terre
Que ton bandeau ne couvre ou que ton feu n'éclaire.
Toi seul au jeune Olinde un jour as révélé
Ce trésor que longtemps la retraite a celé.
Il a vu Sophronie, et l'adore en silence :
Sa bouche d'un aveu n'ose risquer l'offense ;
Et devant sa vertu toujours intimidé,
S'il a desiré tout, il n'a rien demandé.
Pour exprimer sa flamme, il n'a d'autre langage
Que des soupirs perdus et qu'un muet hommage ;
Et, jusqu'à ce moment, Olinde infortuné
A caché son amour, ou l'a vu dédaigné.

Aux cris de mort, au bruit des édits sanguinaires,
Sophronie a frémi, mais du sort de ses frères ;
Et le zèle héroïque allumé dans son sein
Conçoit de les sauver le généreux dessein.
Cette haute pensée élève son courage.
Elle hésite pourtant ; et son sexe et son age,
Des devoirs de tous deux l'étroite austérité,
Mêlent à ses projets quelque timidité.
Le courage l'emporte, il commande, il décide ;
Sa vertu la rassure et la rend intrépide.

Seule vers le palais elle porte ses pas,
Et semble ne montrer ni cacher ses appas.
Dans son noble maintien recueillie, assurée,
Du voile virginal elle marche entourée.
Elle n'a négligé ni soigné ses atours.
On ignore, à la voir, si l'art et ses secours
Ont de tant de beautés relevé l'assemblage.
De la nature en elle on admire l'ouvrage;
L'innocence la pare et le ciel l'embellit.
Toute entière à l'objet dont ce ciel la remplit,
Elle avance au milieu du peuple qu'elle étonne
Du murmure flatteur qui partout l'environne.
Tous les yeux sont sur elle, et les siens sont baissés.
On la mène au tyran : ses regards courroucés
Auraient pu de tout autre ébranler le courage;
Elle, sans se troubler à son aspect sauvage :
« Sultan, dit-elle, un mot, arrêtant ton courroux,
« Va désarmer ton peuple et suspendre ses coups.
« Je viens te découvrir, et mettre en ta puissance
« Le ravisseur secret que cherche ta vengeance. »

A sa voix, à ce front calme avec dignité,
Où la grace ingénue adoucit la fierté,
L'ame du vieux tyran semble être désarmée;
De son front ténébreux la menace est calmée :
Il devenait amant, si la férocité
Pouvait sentir l'amour comme la volupté.
Mais la beauté sévère éloigne un cœur farouche.
Soit qu'en elle pourtant quelque chose le touche,
Soit surprise ou plaisir, Aladin s'attendrit.
« Déclare tout, dit-il, et d'un peuple proscrit
« Je vais en ta faveur révoquer la sentence. »
« Punis donc la coupable : elle est en ta présence.
« C'est moi que tu poursuis, qui dois subir mon sort,
« Qui dérobai l'image, et viens chercher la mort. »

Artifice inspiré par la vertu suprême !
O mensonge plus beau que la vérité même !
Dans le péril commun, seule, loin de trembler,
Tout entier sur sa tête elle veut l'appeler.
Aladin quelque temps s'arrête et délibère;
Dans son étonnement il suspend sa colère,
Et veut savoir d'abord quel conseil, quelle main
La guida, la servit dans ce hardi dessein.
« Je n'eus point de conseil, point de secours, dit-elle;
« J'ai craint de partager une gloire si belle.
« J'ai tout médité seule, et seule j'ai tout fait. —
« Et sur toi seule aussi portera ton forfait;
« Seule tu porteras le poids de ma vengeance. —
« Moi-même à cet arrêt j'ai souscrit par avance.
« Tout l'honneur est à moi; la peine m'appartient. »
Le dépit du Soudan s'irrite et se contient.
« — Et dans quels lieux l'image est-elle renfermée?
« Réponds. — Elle n'est plus: le feu l'a consumée.
« La mettant à l'abri de toute impiété,
« J'ai cru de notre Dieu remplir la volonté.
« Tu ne reverras plus cet objet vénérable
« Que la religion dut rendre inviolable.
« Enfin, que cherches-tu? le vol? le criminel?
« L'un est devant tes yeux; l'autre, graces au ciel,
« Est hors de ton pouvoir: je reste ta victime.
« Cessons pourtant, cessons d'appeler vol ou crime
« Tout ce que justement mes mains ont entrepris:
« Ce qui fut usurpé devait être repris. »

La rage du tyran est enfin déchaînée;
Tout tremble des éclats de sa voix forcenée.
Plus d'espoir de pardon: la beauté, la candeur,
Et d'un cœur innocent la naïve grandeur,
Rien ne peut plus sauver l'aimable Sophronie.
L'Amour lui-même, en vain, contre la tyrannie

Voudrait de tant d'attraits lui faire un bouclier :
Le barbare Aladin va la sacrifier.
« Dans les feux d'un bucher que la coupable expire. »
Il dit : on la saisit ; on arrache, on déchire
Les chastes vêtements qui voilaient ses appas.
Déja le poids des fers meurtrit ses faibles bras :
Elle se tait ; son cœur ne connaît point la crainte,
Mais du trouble des sens laisse voir quelque atteinte.
Son teint garde ses lys en perdant ses couleurs,
Et n'a point de la mort les livides pâleurs.

A l'appareil, au bruit de cet affreux spectacle
D'un dévoûment unique, et qui semble un miracle,
Le peuple vers la place en foule s'est porté.
Dans les flots de ce peuple Olinde épouvanté
Court.... La victime encor ne s'est point fait connaître ;
Mais le bucher s'elève, et c'est elle peut-être !....
Quel doute pour l'amour ! De moment en moment
Ce doute dans son cœur devient pressentiment.
Il s'approche, il voit....ciel ! il voit l'infortunée ;
Au milieu des bourreaux l'innocence enchaînée,
Des barbares hâtant ces apprêts détestés.
Il pousse, presse, heurte ; il s'élance : « Arrêtez,
« Arrêtez ; quelle erreur !...elle n'est point coupable !
« Comment d'un si grand coup la croyez-vous capable ?
« Une fille !...à cet âge !...un sexe faible !...hélas !
« Elle vous abusait....non, ne la croyez pas.
« Comment, seule et sans aide, et de son bras débile,
« A-t-elle pu charger un fardeau difficile ?
« Quels moyens, quelle route a-t-on su lui marquer ?
» Tout ce qu'elle eût pu faire elle peut l'expliquer.
« Qu'elle parle.... Mais non ; vous voyez son silence.
« C'est moi, Sultan, c'est moi qui t'ai fait cette offense,
« Qui conçus ce projet et qui l'ai consommé. »
(Tant il aimait, hélas ! même sans être aimé !)

Il étonne, il émeut, on se taît; il ajoute :
« Je suis monté, de nuit, jusques à cette voûte
« Par où dans ta mosquée entrent l'air et le jour ;
« Et de-là, descendu dans cet obscur séjour,
« La force avec l'adresse aidant à mon courage,
« J'ai vaincu tout obstacle et j'ai ravi l'image.
« Par les mêmes chemins le ciel m'a ramené.
« Que l'innocent objet par ta voix condamné
« Me rende le trépas que me doit la justice ;
« Qu'il cesse d'usurper mon crime et mon supplice.
« Je réclame ces fers, ces feux et ce bucher ;
« C'est à moi d'y périr, et de l'en arracher. »

Sophronie un moment lève sur lui la vue,
Et d'une pitié tendre au fond du cœur émue :
« Que viens-tu faire, hélas ! quel aveugle transport
« Peut te rendre jaloux des honneurs de ma mort !
« Crains-tu que sans appui ma fermeté se lasse,
« Et ne puisse d'un roi soutenir la menace ?
« Va, ce cœur saura bien suffire à mon trépas,
« Sans ce triste secours qu'il ne demande pas. »

Mais elle parle en vain ; il ne veut rien entendre,
S'accuse et la défend : lutte sublime et tendre,
Où la vertu, l'amour, combattent pour périr,
Où le vaincu doit vivre, et le vainqueur mourir !
Le roi ne peut souffrir leur audace rivale ;
Ce généreux combat l'outrage et le ravale ;
Il croit qu'on l'avilit en bravant ses bourreaux.
« Il faut donc les en croire, et que tous deux égaux
« Ils obtiennent, dit-il, ce que tous deux demandent :
« Que la mort soit pour eux la palme qu'ils prétendent. »

Au funeste poteau dos à dos attachés,
Privés de ces regards que leur cœur eût cherchés,
Telle est la cruauté du sort qui les rassemble,
Qu'ils ne pourront se voir en expirant ensemble !

On dresse le bucher qui s'enflamme autour d'eux.
Olinde éclate alors en sanglots douloureux ;
Il gémit : « Est-ce ainsi, trop chère Sophronie,
« Est-ce ainsi qu'avec moi tu devais être unie ?
« O ciel ! était-ce là les liens et les feux
« Que ton amant croyait réservés pour tous deux ?
« Ah ! l'Amour à mon cœur en avait promis d'autres.
« Quel retour !...quels destins plus cruels que les nôtres ?
« Le ciel a jusqu'ici séparé notre sort,
« Et ne nous a rejoints, hélas ! que dans la mort.
« Que dis-je ? heureux du moins, et trop heureux encore,
« Que mourant pour toi seule, Olinde qui t'adore,
« Olinde que de toi rien n'a pu détacher,
« Au lieu du lit d'hymen partage ton bucher !
« Ce n'est point mon trépas, c'est le tien que je pleure.
« Que j'aimerai le mien, combien ma dernière heure
« Me sera douce encor, si je puis obtenir
« Que l'Amour, rapprochant notre dernier soupir,
« Sur ta bouche mourante appelle enfin la mienne,
« Et recueille mon ame en exhalant la tienne ! »

Sophronie à sa plainte, à ses gémissements,
Répond avec douceur : « Ami, de tels moments
« Veulent d'autres regrets, de plus nobles pensées.
« Ah ! songe, il en est temps, à tes erreurs passées,
« A ce prix glorieux qu'un Dieu garde pour nous ;
« Offre-lui tes tourments, tu les trouveras doux.
« Lève les yeux, et vois ce soleil son ouvrage :
« Comme il est beau ! ce jour n'est que la faible image
« De ce jour éternel qui va luire pour toi,
« Et qui semble déja se découvrir à moi. »

Tout le peuple, témoin d'un entretien si tendre,
D'une juste pitié ne saurait se défendre.

Tout haut le Musulman déplore leur trépas;
Le Chrétien désolé pleure aussi, mais plus bas.
Le tyran est ému : jusqu'à son ame dure
Pénètre malgré lui je ne sais quel murmure,
Un secret mouvement qui semble l'indigner,
Et que sa cruauté ne peut lui pardonner.
Il détourne les yeux, se trouble et se retire.
Au milieu des regrets que ton malheur inspire,
Toi seule, Sophronie, attendant le trépas,
Fais couler tant de pleurs, et tu n'en verses pas.
En ce terrible instant dans l'enceinte s'avance
Un guerrier, etc.

(La fin au numéro prochain.)

Cromwel à Christine, reine de Suède, en lui envoyant son portrait.

Vers de Milton, traduits par DELILLE.

ASTRE brillant du Nord, intrépide Amazone,
L'exemple de ton sexe et la gloire du trône,
Tu vois comme ce casque, au déclin de mes ans,
D'un front déja ridé couvre les cheveux blancs.
A travers cent périls, dans des routes sans trace,
Les destins triomphants ont conduit mon audace.
Un peuple entier remit ses droits entre mes mains :
Jaloux d'exécuter ses ordres souverains,
C'est pour lui que j'ai pris, que je garde les armes.
Mais rassure ton cœur; l'auteur de tant d'alarmes,
Cromwel, dans ce tableau se soumet à tes lois.
Ce front n'est pas toujours l'épouvante des rois *.

* Ce vers se trouve déjà dans Voltaire, qui a fait une imitation plus courte du même morceau.

De la Littérature, considérée dans ses Rapports avec les Institutions sociales; par madame de Staël-Holstein.

PREMIER EXTRAIT.

La littérature, quand elle est cultivée par des femmes, devrait toujours prendre un caractère aimable et doux comme elles. Il semble que leurs succès dans les arts, ainsi que leur bonheur dans la vie domestique, dépendent de leur respect pour certaines convenances. On veut, et c'est un hommage de plus qu'on rend à leur sexe, on veut en retrouver tout le charme dans leurs écrits, comme dans leurs traits et dans leurs discours. A ce prix, leur gloire est assurée si elles montrent quelque talent; et même, après une tentative malheureuse, l'indulgence publique les excuse et les protège. Mais quand une femme paraît sur un théâtre qui n'est pas le sien, les spectateurs, choqués de ce contraste, jugent avec sévérité celle-là même qu'ils auraient environnée de faveur et d'hommages, si elle n'avait point changé sa place et sa destination. Telle est la cause qui explique l'amertume de certains jugements, peu compatibles en apparence avec les mœurs et l'urbanité nationales.

M.me de Stael avait consacré son premier écrit à la gloire de Rousseau. Cet écrit obtint de justes éloges : on aima jusqu'à l'excès de l'enthousiasme qui se mêlait à ses jugements. L'enthousiasme, en parlant de Rousseau, convenait au sexe de l'auteur et à son âge. Ce n'est ni aux femmes, ni aux jeunes gens à voir les défauts du peintre de la nouvelle Heloïse et de Sophie. Depuis ce temps, les essais de M.me de Stael ne paraissent pas avoir réuni le même nombre de suffrages, soit qu'alors elle écrivît sous de meilleures inspirations, soit que maintenant on la juge avec moins d'équité, comme elle en paraît persuadée. « L'opinion, dit-elle, semble dégager les hommes de tous les devoirs envers une femme à laquelle un esprit supérieur serait reconnu : on peut être ingrat, perfide, méchant envers elle, sans que l'opinion se charge de la venger. N'est-elle pas *une femme extraordinaire ?* tout est dit alors, etc. » Il est difficile, après cet anathême, de juger *les femmes extraordinaires*. Heureusement celui qui écrit n'a jamais eu de rapports avec M.me de Stael, et du moins il est à l'abri de tout reproche d'ingratitude et de perfidie.

Le nouveau livre qu'elle donne exigeait les plus vastes études, et le goût le plus sûr. Voici son plan ; c'est elle qui parle :

« Je me suis proposé d'examiner quelle est

l'influence de la religion, des mœurs et des lois sur la littérature, et quelle est l'influence de la littérature sur la religion, les mœurs et les lois. Il me semble que l'on n'a point suffisamment analysé les causes morales et politiques qui modifient l'esprit de la littérature. »

La conception de ce plan est plus hardie que l'exécution n'en est facile. On ne pouvait le remplir qu'à l'aide de la méditation et du temps. Il fallait réunir à la connaissance approfondie de l'histoire, ce coup-d'œil observateur qui ne se trompe jamais sur le résultat des faits et sur leurs causes. Dans un ouvrage où tous les hommes illustres et tous les siècles sont jugés, leurs maximes et leur autorité ne devaient être contredites qu'avec la plus grande circonspection; et les préjugés de quelques cercles, les opinions de quelques jours, des goûts de fantaisie, des paradoxes dictés par des affections ou des répugnances particulières, ne pouvaient être sérieusement opposés à des traditions antiques et universelles, à cette science des âges qui, dans les lettres et les arts comme dans la morale, est encore le guide le plus infaillible de la raison, du goût et du génie.

En parcourant ce livre, on est surtout frappé du peu d'accord que M.me de Stael a mis entre le système qu'elle veut établir, et les preuve

dont elle veut l'appuyer. Ce système est la perfection successive et indéfinie de l'esprit humain; et cependant elle se plaint à chaque page des progrès de la corruption universelle ! On l'entend même dénoncer plus d'une fois une conspiration toute récente, dirigée contre la supériorité de l'esprit et des lumières. Elle ressemble à ces philosophes dont parle Voltaire,

Qui criaient *Tout est bien*, d'une voix lamentable.

On dirait que cette *perfectibilité*, dont elle se fait l'apôtre, n'est qu'un jeu de son imagination, qu'une idée d'emprunt, ou du moins qu'une affaire de parti; mais qu'elle est toujours convaincue, quand elle s'exprime dans un langage différent. Elle ne cesse de faire entendre alors les plaintes d'une ame blessée dans ses affections, dans ses vœux les plus secrets, et jusques dans son amour-propre qu'elle ne déguise point. Elle juge avec la plus grande rigueur ses contemporains, dont elle désespère en dépit de leurs progrès philosophiques : elle les enveloppe tous dans ses ressentiments contre ceux qui l'ont méconnue ; et c'est ainsi qu'il règne une contradiction perpétuelle entre les mouvements de son ame et les vues de son esprit.

« Nous sommes, dit-elle, au plus affreux période de l'esprit public : l'égoïsme de l'état de nature, combiné avec l'active multiplicité des

intérêts de la société, la corruption sans politesse, la grossiéreté sans franchise, la civilisation sans lumières, l'ignorance sans enthousiasme, etc. » Elle ajoute plus bas : « Un tel peuple est dans une disposition presque toujours insouciante. Le froid de l'âge semble atteindre la nation toute entière..... Beaucoup d'illusions sont détruites sans qu'aucune vérité soit établie : on est retombé dans l'enfance par la vieillesse, dans l'incertitude par le raisonnement. L'intérêt mutuel n'existe plus ; on est dans cet état que le Dante appelle l'*enfer des tièdes.* »

Mais quelle est donc cette époque *où nous sommes parvenus*, selon l'auteur, *au plus affreux période de l'esprit public ?* C'est précisément celle où, d'après le système de *perfectibilité*, les méthodes analytiques font disparaître toutes les erreurs, où la philosophie répand toutes les lumières, où la démonstration doit passer enfin des sciences exactes dans l'art de gouverner les hommes. Quoi ! dans un monument élevé à la gloire de la philosophie moderne, on ose dire en sa présence qu'elle a détruit toutes les illusions sans établir aucune vérité, et que l'excès du raisonnement n'a produit que l'excès de l'incertitude ! Ses plus terribles censeurs se permettraient à peine le langage de son nouveau panégyriste.

L'instinct chez les femmes juge mieux que le raisonnement. M.me de Stael n'a jamais plus de talent que lorsqu'elle abandonne son système ; et ce qu'elle sent est toujours plus vrai que ce qu'elle pense. Elle a beau vanter, avec effort, l'époque où *chaque jour * ajoute à la masse des lumières, où chaque jour des vérités philosophiques acquièrent des développements nouveaux;* elle regrette plus d'une fois les temps où l'esprit humain, moins détrompé, laissait aux passions plus d'énergie, au sentiment plus de secrets et de délices, à l'imagination plus d'enchantements. Elle vante l'héroïsme des vieux âges, et même elle avoue l'utilité des institutions religieuses. Tous ses vœux redemandent ce culte de l'amour que nos ancêtres vouaient aux femmes, et qu'elles obtenaient par les vertus autant que par la beauté.

Eh quoi ! l'histoire et la réflexion ne lui ont-elles pas appris que cette exaltation dans les cœurs et les caractères, n'appartient pas aux siècles du calcul et du raisonnement ? Quand tout désabuse, il est impossible de se passionner : quand tout est soumis à l'analyse philosophique, tout perd son charme en perdant son mystère, et l'ame ne se plaît que dans les sentimens mystérieux et infinis. Des amants, des héros

* Paroles de l'Auteur.

comme Tancrède, pour qui M.me de Stael montre tant de prédilection, ne se rencontrent qu'à cette époque où les chevaliers s'engageaient sur le même autel, et par le même serment, à servir *Dieu et leur Dame*. Ces deux noms, ces deux sentiments, confondus dans leurs cœurs, s'y gravaient éternellement. Si les Celtes, dont elle aime aussi les mœurs, honoraient les femmes avilies chez tant d'autres nations, c'est que pour eux les femmes étaient des êtres en quelque sorte divins: c'est qu'ils étaient persuadés que si *la raison de l'homme vient de la vie et de la science, celle des femmes vient du ciel* *. Quand on veut obtenir les mêmes effets, il faut donc rappeler les mêmes causes. Quand on veut diviniser l'amour et les femmes, quand on demande aux hommes des passions sublimes et des dévoûments héroïques, il est inconséquent d'écrire en faveur de ces doctrines qui dessèchent l'ame et l'imagination. Il ne faut pas surtout exalter les sciences aux dépens des beaux-arts, et ne donner, dans *l'échelle progressive de l'esprit humain*, qu'une place inférieure aux poëtes, pour mieux plaire à ceux qui s'appellent philosophes. Ils étaient poëtes, et non pas géomètres et chymistes, ceux qui firent tomber la terre aux genoux des grâces

* *Voyez* les Mythologies des peuples du Nord; et les Mœurs des Celtes, par PELLOUTIER.

et de la gloire, de la vertu et de la beauté.

Les détails de cet ouvrage doivent participer aux défauts de l'ensemble. Des jugements opposés et irréfléchis se retrouvent presque dans les mêmes chapitres. Les faits les mieux connus s'oublient ou se dénaturent; et les témoignages de l'histoire, comme l'autorité des anciennes poëtiques, réfutent à chaque instant les opinions de M.me de Stael. On est fâché que son imagination ait pris la peine de reproduire et d'embellir les fausses doctrines qui depuis vingt ans se multiplient en France et en Allemagne, au profit de l'envie, de l'ignorance et du mauvais goût. Ce qu'il y a de plus exact dans la partie littéraire, est dû presque entièrement à la rhétorique de Blair, qui s'est montré plus juste et plus sage que d'autres critiques anglais, mais qui est encore très-aveuglé par les préventions nationales. Quant à la partie politique, elle est empruntée d'un livre intitulé *political Justice*, par l'anglais *Godwin*. Ce livre n'a pas eu le même succès que le roman de *Caleb Williams*, parce qu'on n'y retrouve pas le même talent. Mais l'une et l'autre production porte l'empreinte de cet esprit chagrin, de cet orgueil séditieux qui, pour se venger de quelques prétentions humiliées, veut renverser de fond en comble toutes les institutions sociales, au nom de je ne sais quelle

perfectibilité, dont rien ne garantit la certitude.

Avant de se livrer à toutes les discussions littéraires qu'exige l'examen de la poëtique de M.me de Stael, il est nécessaire d'apprécier enfin, et de réduire à sa juste valeur, ce système de *perfectibilité* qu'elle revient encore proclamer au milieu de tant de larmes qui ne sont point taries, et sur tant de ruines et de tombeaux qui semblent offrir d'autres leçons à l'expérience. On réfutera, en lui répondant, quelques autres écrivains du même parti, qui ont mis plus de méthode dans leurs raisonnements, mais qui n'ont guère mieux prouvé ce qu'ils voulaient établir.

Leur première erreur vient de ce qu'ils confondent sans cesse les progrès des sciences naturelles, avec ceux de la morale et de l'art de gouverner. Rien n'a pourtant moins de ressemblance. La géométrie, l'astronomie, la chymie, se développent graduellement par de longues observations, ou doivent leurs succès à des découvertes inattendues, comme celles de l'imprimerie, de la poudre à canon, de la boussole et des lunettes, dont les inventeurs sont même inconnus. Des procédés, des instruments nouveaux, ont sans doute porté les sciences modernes à un degré qu'elles ne pouvaient atteindre autrefois. En faut-il conclure que dans tout le reste nous raisonnions avec plus de justesse que les anciens,

parce que nous sommes meilleurs géomètres et meilleurs physiciens? Non sans doute. Les découvertes qui, dans ce genre, assurent notre supériorité, sont plutôt dues à des événements fortuits qu'à la raison perfectionnée. On dirait même que, pour mieux humilier l'orgueil de l'homme, elles ont été plus souvent accordées aux jeux de l'ignorance qu'aux spéculations du génie *. Le temps et le hasard revendiquent toujours une partie de la gloire des sciences. C'est pour cela que la gloire des savants subit de siècle en siècle tant de variations, et qu'elle est souvent éclipsée par celle de leurs successeurs; car on ne peut assigner de limites à la marche infinie du temps, et prévoir tous les effets de cette puissance capricieuse et inconnue que nous appelons le hasard. Il faut le dire au milieu d'un siècle si fier de ses connaissances : les créations les plus brillantes et les plus durables sont celles de l'éloquence et de la poésie. Leur pouvoir est établi sur le cœur de l'homme, qui ne change point. Elles participent à l'intérêt éternel de ses passions et de ses sentiments, qui ont le même caractère dans tous les âges. Alexandre vivait dans les plus beaux temps de la philosophie ancienne, il était l'élève de ce philosophe que

* Témoins les deux jeunes enfants Zélandais, qui découvrirent en jouant le télescope.

toutes les sciences ont nommé leur maître ; et cependant il se plaignait de n'avoir point un Homère. Sa grande ame avait deviné que les siècles et les héros doivent leur plus grande renommée à ces arts touchants ou sublimes, dont le temps ne vieillit point les graces et la beauté.

En second lieu, si les sciences ont fait des progrès incontestables, et si elles en doivent toujours faire parce qu'elles seront toujours imparfaites et bornées, dirons-nous que le cœur humain doive aussi découvrir des vérités inconnues? Les notions du juste et de l'injuste sont-elles changées depuis Socrate, comme le système d'Anaxagore, de Thalès et de Démocrite? La conscience a-t-elle une autre voix, obéira-t-elle à d'autres oracles? Certes, le grand ordonnateur n'abandonna point les vertus et la félicité de l'homme à la merci du hasard. Et que font aux vertus, à la morale, et par conséquent au bonheur qui n'existe point sans elles, toutes nos découvertes si vantées? Leur absence n'a point arrêté, durant cinquante siècles, la civilisation de plusieurs empires illustres qui sont parvenus au plus haut point de splendeur et de prospérité. La science des mœurs et des lois est fondée sur les premiers besoins de l'homme, sur ses affections les plus constantes, et sur ses intérêts les plus évidents. Cette science est née plus d'une

fois par inspiration, comme tout ce qui est sublime, dans une grande ame ou dans une tête forte. Alfred le Grand et Charlemagne la possédèrent dans un siècle d'ignorance ; et des siècles savants ne l'ont pas toujours connue.

Gardons-nous donc bien de calculer les progrès de la raison humaine et des institutions sociales, sur ceux des mathématiques et de la physique. Quelques arts ont donné à l'homme des bras et des yeux de plus pour remuer les corps ou pour atteindre les extrémités du ciel ; mais ils n'ont point ajouté des ressorts à notre ame, ils n'ont point perfectionné l'instinct et découvert de nouveaux sentiments. On leur a fait un reproche contraire, qu'on n'a pas besoin d'admettre pour justifier les vérités précédentes. Il suffit de prouver que, dans tout ce qui ne concerne pas les sciences exactes, rien ne justifie l'orgueil de la sagesse moderne, quand elle se préfère à la sagesse de l'antiquité. Un jeune officier du génie disait un jour au fameux Vauban : « M. le Maréchal, César ne serait qu'un écolier s'il se trouvait devant les villes que vous avez fortifiées. » « Taisez-vous, jeune homme, répondit Vauban : César dans quinze jours en saurait plus que nous, dès qu'il aurait connu nos armes. Nos mains sont un peu plus adroites que les siennes, graces à des circonstances par-

ticulières, mais son intelligence était fort supérieure à la nôtre. » Ce mot de Vauban vaut mieux que toutes les discussions; et je le livre aux réflexions du lecteur.

Au reste, M.me de Stael, en combattant pour la théorie de la *perfectibilité*, se trouve elle-même obligée de convenir que l'homme a promptement connu ce dont il avait un vrai besoin. *Une main divine*, dit-elle, *conduit l'homme dans les recherches nécessaires à son existence, et l'abandonne à lui-même dans les études d'une utilité moins immédiate.* Elle ne s'est pas aperçue qu'un tel aveu réduit à peu de chose les bienfaits d'une doctrine qui n'a été bien connue que dans le dix-huitième siècle. Nous verrons encore plus d'une fois que, pour la réfuter, il suffit de l'opposer à elle-même.

Quand des preuves de raisonnement on passe aux preuves historiques, cette *perfectibilité* sociale, due aux méthodes philosophiques, ne paraît pas avoir plus de fondement.

Il semble, en effet, que l'esprit du genre humain ressemble à celui des individus : il brille et s'éclipse tour-à-tour. On suit les époques de son enfance, de sa jeunesse, de sa maturité, de sa vieillesse et de sa décrépitude. Une main cachée et toute-puissante ramène, dans le monde moral comme dans le monde physique, des

événements qui renversent toutes nos méthodes et trompent toutes nos combinaisons. Les Grecs du Bas-Empire étaient de grands raisonneurs et de subtils métaphysiciens. Leurs opinions métaphysiques, que nous méprisons aujourd'hui, ressemblaient pourtant à quelques autres fort admirées. Ils étaient fiers d'avoir recueilli toutes les lumières de l'ancienne Grèce, et celles de l'école d'Alexandrie. Dans les jours même de leur décadence, ils avaient vu naître des personnages très-savants, comme Photius, et des empereurs qu'on appelait philosophes, comme Léon *. Ils avaient enfin l'usage de quelques arts que nous avons perdus **, et qui supposent une industrie perfectionnée. Eh bien ! ces peuples qui se croyaient si éclairés, furent la proie des hordes du Nord; et les plus grands ennemis de toutes les lumières, les descendants de Mahomet, sont venus répandre les tenèbres de l'ignorance sur ces mêmes contrées que les sciences et les arts avaient remplies de tant de merveilles. Quel philosophe connaît la cause à laquelle tient la destinée de nos arts et de nos sciences? Si une race de grands hommes ne s'était pas élevée dans le palais des rois fainéants, les Sarrasins, s'éta-

* Ce Léon a laissé un ouvrage sur la Tactique, fort estimé, et traduit en français il y a trente ans.

** Le feu grégeois.

blissant au-delà des Pyrénées, n'auraient-ils pas détruit toutes les connaissances humaines, dans les parties de l'Europe où elles sont aujourd'hui le plus répandues ? Si le génie de la France n'avait point ramené des bords du Nil le héros qui doit la sauver, dans quelle barbarie l'aurait replongée le gouvernement abattu ! Que de faits semblables s'offrent en lisant l'histoire, et que de conséquences on peut en tirer contre ces *progrès nécessaires de l'esprit humain*, qui a suspendu sa marche, et qui a même rétrogadé à tant d'époques différentes !

Il s'offre même ici une observation frappante. C'est que, toutes les fois qu'on voit le rêve de la *perfection philosophique* s'emparer des esprits, et produire tant de controverses, les empires sont menacés des plus terribles fléaux. L'espèce humaine doit être affligée de grandes maladies morales, quand elle ne se confie plus qu'aux remèdes de l'avenir. Tout ce que nous remarquons aujourd'hui n'est pas nouveau. Le docte Varron comptait de son temps, si je ne me trompe, deux cent quatre-vingt-huit opinions sur le *souverain bien ;* et Varron fut témoin des fureurs de Marius, des proscriptions de Sylla, et des horreurs du triumvirat. Les mêmes recherches occupaient Celsus, Libanius, et tous les philosophes dont Julien était le chef et le protecteur.

Mais toutes leurs méditations philosophiques ne purent s'opposer aux vices intérieurs, aux causes étrangères qui devaient bientôt détruire le vieux colosse de l'empire romain.

Je sais que le bon sens et l'histoire n'en imposent guère à ceux qu'on réfute. Ils dédaignent l'expérience de l'histoire, et regardent le bon sens comme la preuve d'un esprit vulgaire. Ils prétendent exclusivement à la profondeur; ils accusent tout bon esprit d'être incapable de les entendre; et rien n'est plus commode, pour mettre à couvert leur orgueil et leur infaillibilité. Mais il est temps de leur prouver que cette doctrine, qu'ils croient si *profonde*, ne fut point celle des philosophes qu'ils admirent le plus eux-mêmes. Elle n'est que l'opinion d'un poëte dont les écrits philosophiques ont assez peu d'importance à leurs yeux, et que M.me de Stael caractérise en ces mots: *Il n'a fait dans la philosophie qu'accoutumer les hommes à jouer comme les enfants avec ce qu'ils redoutent. Il n'a point examiné les objets face à face, il ne s'en est point rendu le maître.* C'est pourtant cet homme qui n'a point vu les objets *face à face*, (je rends à l'auteur ses expressions, qui lui sont toujours particulières, et qu'on ne peut contrefaire ou suppléer) c'est cet homme qui a répandu l'idée de la *perfectibilité*. Tout lecteur instruit a déja

nommé Voltaire. Condorcet, et ce témoignage n'est pas suspect, écrit lui-même que *Voltaire est un des premiers philosophes qui ait osé prononcer cette vérité si consolante, que depuis plusieurs siècles le genre humain en Europe a fait des progrès très-sensibles vers la sagesse et le bonheur, et qu'il doit ces avantages aux progrès des sciences et de la philosophie.* Condorcet a pleinement raison en restituant à Voltaire ce genre de gloire.

Montesquieu avait cherché les causes de la dépopulation qu'il croyait apercevoir dans l'univers. Il ajoutait à la fin d'un de ses plus beaux chapitres : « Voilà, sans doute, la plus terrible catastrophe qui soit jamais arrivée dans le monde. Mais à peine s'en est-on aperçu, parce qu'elle est arrivée insensiblement et dans le cours d'un grand nombre de siècles. Ce qui marque un vice intérieur, un venin secret et caché, une maladie de langueur, qui afflige la nature humaine. »

Voltaire, qui aimait les jouissances du luxe et l'éclat des sociétés civilisées, s'élève contre cette assertion de Montesquieu. « Quoi ! dit-il dans ses Remarques sur l'Histoire, l'esprit de critique, lassé de ne persécuter que des particuliers, a pris pour objet l'univers ! On crie toujours que le monde dégénère, et on veut encore qu'il se dépeuple ! On a beau dire, l'Europe a

plus d'hommes qu'alors, et les hommes valent mieux. » Ce grand poëte a tenu constamment le même langage.

Trente ans après, le marquis de Chastellux développa les mêmes idées dans un livre intitulé, *de la Félicité publique*. Ce livre qu'on ne lit plus fut pourtant très-loué de Voltaire, parce qu'il flattait son opinion, combattue alors par Mably, et par Rousseau dont tous les ouvrages accusaient l'esprit philosophique de corrompre les institutions sociales. A cette époque tous les penseurs, tous les philosophes de profession faisaient un crime à Voltaire de son ingénieuse plaisanterie du *Mondain*, qui n'est au fond qu'un extrait en vers charmants de tout ce qu'il y a de meilleur dans ces longues théories sur la *perfectibilité*. Voilà donc tous les sages de ces derniers temps, et le grave philosophe de Kœnigsberg * lui-même, qui ont pris quelques saillies de l'imagination brillante de Voltaire pour les vérités les plus profondes, et qui nous répètent de l'air le plus sérieux, et avec la morgue la plus doctorale :

O le bon temps que le siècle de fer ! **

J'en suis fâché, mais en dernière analyse, c'est tout ce qui reste de leurs raisonnements.

* Kant. On donnera dans ce journal l'extrait de quelques-uns de ses ouvrages, fondés sur la même doctrine.

** Vers du Mondain.

Cette discussion nous a fait passer les bornes des extraits ordinaires ; mais les circonstances la rendaient indispensable. Qu'en résulte-t-il ? c'est que rien n'est plus frivole que tout ce qu'on veut nous donner pour important. C'est sur ce qui est, et non sur ce qui doit être, sur des certitudes et non sur des possibilités, qu'il faut arranger le plan du bonheur général. Si ces philosophes se contentaient de jouir de leurs idées, *avec la conviction solitaire d'une méditation contemplative* (on sent bien que ces mots sont à M.me de Stael,) s'ils ne voulaient point appeler les passions de la multitude au soutien de leurs systêmes, rien ne seroit plus innocent que tous ces jeux de l'esprit, que tous ces rêves de l'avenir dont les ames les plus arides et les plus désabusées ont besoin, même quand elles ne croient plus rien. Mais ces doctrines qui veulent perfectionner la race future aux dépens de la race présente, ont bientôt l'ambition de parcourir le monde. Et que de ravages peuvent causer leurs diverses interprétations ! Celui qui parle sera sans doute accusé d'être l'ennemi des lumières et de la philosophie. On se trompera fort ; mais il croit que dans ce genre, tout dépend du choix et de l'usage. C'est des lieux élevés que doit partir la lumière ; alors elle se distribue également, alors elle éclaire sans éblouir ; c'est-à-dire qu'un gouverne-

ment très-instruit doit mener la foule. Mais si la foule marchait en avant comme le veulent les novateurs, si ses mouvemens n'étaient pas contenus et dirigés avec la plus grande sagesse, nous retomberions dans l'anarchie et l'ignorance, au nom des lumières et des progrès de l'esprit humain : des exemples terribles l'ont prouvé.

Passons maintenant à la poétique de M.me de Stael.

Il a fallu, pour le triomphe du système de la *perfection progressive*, qu'elle plaçât les Romains au dessus des Grecs. Elle donne en effet aux premiers une préférence marquée. Les Romains seuls excitent son enthousiasme, et les Grecs, *en disparaissant de la terre ne laissent*, dit-elle, *que peu de regrets*. Ceux qui ont lu avec attention l'histoire grecque et romaine, ceux qui font leurs délices de Plutarque, ne croiront pas, en étudiant ses parallèles, qu'Aristide soit si inférieur à Caton le censeur, Phocion à Caton d'Utique, Lycurgue à Numa, Thémistocle à Camille, Périclès à Fabius, et Cimon à Lucullus *. Si on demande à M.me de Stael la raison de ce goût exclusif, et qui lui est particulier, on sera bien plus surpris encore.

C'est qu'à Rome tout avait commencé par la philosophie, et que chez les Grecs tout n'avait

* *Voyez* les Vies de Plutarque.

commencé que par l'imagination. Je ne crois pas qu'on puisse avancer une proposition plus démentie par tous les faits dans ce qui concerne les Romains.

M.me de Stael a-t-elle oublié l'entrevue de Fabricius et de Pyrrhus, si bien racontée dans Plutarque ? On parlait devant le général romain d'une nouvelle philosophie qui se répandait en Grèce, et qui ôtait le gouvernement des affaires humaines à la providence des Dieux. *O grand Hercule !* s'écria Fabricius, *que Pyrrhus et les Samnites épousent cette secte pendant qu'ils feront la guerre aux Romains !*

Et qu'on ne dise pas que cette haine des Romains pour la philosophie n'était dirigée que contre la doctrine d'Epicure : le vieux Caton ne voulut-il pas renvoyer de Rome Carnéades, Diogènes et Critolaüs, trois philosophes grecs députés au Sénat, pour qu'ils n'eussent pas le temps d'infecter les esprits de leurs opinions ?

Qui ne sait pas, ou du moins qui ne savait pas, après quelques études bien faites dans le dernier des colléges détruits, que la philosophie avait paru fort tard dans l'ancienne Rome et vers la décadence de la République ? Cicéron se plaint dans ses traités philosophiques, de ne point trouver de terme dans sa langue pour exprimer des idées très-familières aux philosophes de la Grèce.

Mais poursuivons.

La littérature romaine, dit l'auteur, est la seule qui *ait commencé par la philosophie*. Non, elle a commencé par la poésie, comme toutes les autres. Ennius, Accius et Pacuvius ont précédé tous les philosophes. Cicéron lui-même avait composé le poëme de Marius avant d'enseigner à ses compatriotes tout ce qu'il avait appris dans le Lycée, l'Académie et le Portique.

Les conséquences que tire M.me de Stael d'un fait qui n'existe pas, ont la même singularité. Les Romains dans leurs mœurs et leur littérature ont, dit-elle, *plus de vraie sensibilité que les Grecs*, et cela parce qu'ils ont commencé par la philosophie !

Les Romains ont plus de sensibilité que les Grecs ! Et pourquoi donc, dira tout homme de sens et de goût à M.me de Stael, les Romains n'ont-ils jamais réussi dans le genre qui exige le plus de sensibilité, dans la tragédie ? M.me de Stael se fait cette objection, et sa réponse est digne du reste.

« On ne pouvait, c'est elle qui parle, transporter à Rome l'intérêt que trouvaient les Grecs dans les tragédies, dont le sujet était national. Les Romains n'auraient point voulu qu'on représentât sur le théâtre ce qui pouvait tenir à leur histoire, à leurs affections, à leur patrie. Un sentiment

religieux consacrait tout ce qui leur était cher. Les Athéniens croyaient aux mêmes dogmes, défendaient aussi leur patrie, aimaient aussi la liberté; mais ce respect qui agit sur la pensée, qui écarte de l'imagination jusqu'à la possibilité des actions interdites, ce respect qui tient, à quelques égards, de la superstition de l'amour, les Romains seuls l'éprouvaient pour les objets de leur culte. »

M.me de Stael établissait tout-à-l'heure comme principe un fait qui n'existe pas; elle contredit maintenant un fait qui existe. Elle va s'en assurer elle-même. On prend la liberté de lui citer Horace, puisqu'elle rapporte souvent le texte des auteurs latins. Horace dit positivement que les Romains ont représenté leurs propres aventures sur le théâtre; et de plus, il les en félicite.

Nil intentatum nostri liquere poetæ;
Nec minimum meruere decus, vestigia græca
Ausi deserere, et celebrare domestica facta;
Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas.

On peut voir à propos du dernier vers, dans les Remarques du savant Dacier, que les Romains avaient non-seulement exposé sur le théâtre les aventures de leurs personnages héroïques, mais jusqu'aux événements de la vie commune. Ils connaissaient en quelque sorte le drame comme la tragédie.

On est étonné de tant d'idées disparates en si

peu de pages ; car on n'est qu'au commencement du premier volume. Mais la surprise augmentera bien davantage.

Ce qui paraît animer M.me de Stael contre les Grecs, c'est qu'ils n'ont point connu l'amour ; *c'est qu'on ne trouve point de véritable sensibilité dans leur poésie ;* c'est qu'enfin chez eux les femmes n'ont point eu d'influence.

Nous examinerons dans l'extrait suivant les deux premiers reproches contre lesquels s'élèvent de toutes parts les amis de la nature et de l'antiquité ; mais quant au dernier qui touche le plus M.me de Stael, hâtons-nous d'appaiser ses ressentiments. Il est certain qu'on voyait plus souvent les femmes dans le cabinet de Périclès et d'Alcibiade, qu'autour des chaises curules où siégaient les pères conscrits.

Cet article est déja trop long ; mais il faut encore ajouter un mot. Sait-on pourquoi les Grecs n'étaient pas sensibles, selon M.me de Stael? *C'est que le genre humain n'avait point atteint l'âge de la mélancolie !* Ce trait passe tous les autres cités jusqu'ici. Ne semble-t-il pas qu'il y ait eu pour le genre humain un âge de la gaieté, comme on veut qu'il y en ait un de la *mélancolie ?* Hélas ! a dit un de nos plus aimables poètes,

En tout temps l'homme fut coupable,
En tout temps il fut malheureux.

Mais il fallait bien trouver quelques causes de l'infériorité prétendue des Grecs; et la voilà. M.me de Stael assure qu'il n'y a rien de grand et de philosophique sans *mélancolie*. Elle annonce en même temps qu'elle est très-*mélancolique* : elle n'aime fortement que les auteurs qui ont ce caractère. On ne sait trop pourtant si elle s'est fait une véritable idée de la *mélancolie;* car elle semble avoir du penchant pour Sénèque, comme plus *mélancolique* que Cicéron. Le plus grand nombre de ses jugements ressemble à celui-là. Il faut donc s'entendre avec elle sur la *mélancolie*, puisqu'elle ne paraît pas avoir bien défini ses propres *sensations*, *malgré l'analyse philosophique*.

La Mélancolie rêve beaucoup, et parle peu. Elle se tient à l'écart, et ne cherche point la foule. Elle jouit en silence de ses plaisirs et de ses chagrins, ou ne les confie qu'à l'oreille de l'amour et de l'amitié. Elle ne se connoît point elle-même. Son charme se laisse apercevoir sans qu'elle y songe. Elle craint surtout de rencontrer ces lieux où l'Ambition inquiète prête l'oreille à tous les vents de l'opinion, de la faveur et de la renommée. Tout le monde enfin aime la *mélancolie ;* car elle n'est jamais bruyante, amère et chagrine, mais toujours paisible, douce et touchante.

On examinera d'après cette définition, dans les numéros suivans, tout ce que M.me de Stael appelle *mélancolique*.

Malgré toutes ces observations qui ne sont que trop justes, il faut convenir que plusieurs chapitres méritent des éloges ; entr'autres ceux sur le christianisme et l'invasion des peuples du Nord. On indique d'avance les parties louables, pour se dédommager des critiques qu'exigent le goût et la raison, mais qu'on ne voit tomber qu'à regret sur le livre d'une femme célèbre et si recommandable à tant d'égards.

(La suite au Numéro suivant).

N. B. Quand cet article allait à l'impression, le hasard a fait tomber entre nos mains un ouvrage qui n'est pas encore publié, et qui a pour titre, *Des Beautés morales et poétiques de la Religion Chrétienne.* Cet ouvrage est remarquable par la richesse de l'imagination et l'abondance des sentimens. On en fera connaître quelques fragmens où l'auteur a traité d'une manière neuve les mêmes questions que M.me de Stael.

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

La perfection de l'art dramatique, en France, fut longtemps une partie de la gloire nationale, d'autant plus brillante qu'elle était moins contestée, et que la vanité même de nos rivaux ne prétendait point à la partager. Le siècle dernier transmit au nôtre cet héritage du génie, conservé, et peut-être étendu dans quelques parties, par l'auteur d'*Alzire* et de *Mahomet*. Tant qu'il a exercé parmi nous la double autorité de ses talens et de ses principes, personne n'a méconnu l'art de la tragédie, au point d'opposer Shakespear à Racine, et de comparer le Saint-Christophe de Notre-Dame à l'Apollon du Belvédère. Mais quand on a cessé de créer des modèles à l'appui des préceptes, quand la raison seule a défendu la cause du goût, alors la sottise est devenue moins circonspecte, et ses efforts ont été secondés par la médiocrité jalouse. L'impuissance de suivre les traces des grands maîtres a fait chercher partout des chemins nouveaux; les écarts se sont appelés des découvertes; et pour les consacrer, l'ignorance a voulu renverser les bornes que le génie même

a posées dans tous les arts d'imitation. Les auteurs de cette révolution ridiculement barbare, n'osant pas confier sa destinée au succès de leurs propres ouvrages, ont évoqué l'ombre de Shakespear, et lui rendent un culte solennel: comme on ne les soupçonne pas de modestie, on les croit de bonne foi, et tout est permis à leur fanatique idolâtrie. Ils traitent avec un mépris égal les règles du langage et celles du théâtre; ils outragent tour-à-tour, par leurs pamphlets et par leurs drames, les fondateurs de la scène française; et le délire a été porté si loin, que je ne sais quel stupide gazetier de Londres, en appelant les tragédies de Racine d'*insipides déclamations*, n'a fait que répéter le jugement d'un Français qui, depuis vingt ans, appelle Racine un *froid bel-esprit*, et Boileau un *plat écrivain*.

Le public, dont la légéreté maligne applaudit trop souvent au ridicule qui l'amuse, a fait justice de ces inepties. Des critiques du premier ordre n'ont pas dédaigné de combattre leurs auteurs. Mais comme, suivant l'expression énergique de Voltaire, il fallait *se laver les mains en sortant du combat*, ils ont abandonné cette lutte sans gloire, où les victoires même de la raison donnaient de l'importance à la sottise.

Cependant, des hommes d'un véritable talent

ayant mis en œuvre les richesses brutes de la tragédie anglaise, leurs pièces sont restées au Théâtre, non comme des modèles, mais comme des monuments. Les grands traits de quelques scènes, des caractères dont la sombre profondeur laisse dans l'ame une impression douloureuse et mélancolique, ont fait pardonner l'invraisemblance et l'irrégularité de ces ouvrages. Il en est même résulté, dans la déclamation théâtrale, un genre nouveau, qui est à celui de *Baron* et de *Lekain*, ce qu'est à Racine le tragique moderne qui a le mieux imité Shakespear.

C'est dans ce genre que *Talma* s'est fait une réputation méritée. Les chefs-d'œuvres de l'ancien répertoire conviennent beaucoup moins à la nature de ses moyens et de son talent. Aussi s'aperçoit-on quelquefois de l'absence de *Larive*, acteur plus brillant que profond, justement critiqué, quand des souvenirs récents opposaient à ses défauts la perfection de ses modèles; mais qu'il serait doux d'applaudir aujourd'hui, s'il reparaissait dans les rôles dont il a conservé le sentiment et la tradition. *Saint-Prix* et lui, sont les seuls acteurs distingués qui manquent encore à la réunion des *Comédiens français ;* réunion formée par les vœux du public, par l'intérêt des arts et la faveur d'un gouvernement éclairé, qui compte, parmi les délassements les plus ho-

norables du pouvoir, le droit de protéger les talents utiles et de partager les plaisirs décents.

Débuts du C. LAFFOND.

La tragédie qui, chez un peuple libre, doit être l'école de l'héroïsme, perd chaque jour parmi nous de son attrait et de son influence, par la manière dont elle est représentée [1]. Nous ne cherchons pas le triste plaisir d'opposer le mérite des acteurs que nous avons perdus à l'amour-propre de ceux qui nous restent. Mais dans un journal consacré de tout temps au progrès des arts et à l'honneur des lettres, il faut bien qu'en tout genre l'admiration soit réservée aux vrais modèles, ne fût-ce que pour l'encouragement de ceux qui cherchent à les imiter.

Parmi les acteurs qui suivent leurs traces, et qui peuvent un jour le consoler de ses pertes, le public a distingué le C. *Laffond*, qui vient de débuter au Théâtre français par le rôle d'*Achille* (dans Iphigénie en Aulide), et qui successivement a joué *Tancrède* et l'*Oreste* (d'Andromaque). On avait tâché d'intéresser le public au succès de ce jeune homme par des con-

[1] Nous parlerons une autre fois de la Comédie, dont le faux goût n'a pas moins altéré le caractère, mais qui, par la supériorité de quelques acteurs, rappelle plus souvent les beaux jours du Théâtre français.

sidérations particulières, et par des bruits injurieux à quelques-uns de ses camarades qui les ont pleinement démentis. Nous pensons que le C. *Laffond* ne peut que gagner à se présenter à ses juges sans autre appui que celui de son talent.

Il a fait preuve d'une intelligence rare, et mérité des applaudissements unanimes dans les différents rôles qu'il a joués. Ses qualités sont à lui; ses défauts sont à son age, à son inexpérience, et tiennent peut-être à la timidité naturelle qu'on porte dans les débuts. On a remarqué de la gêne dans ses mouvements et de la roideur dans sa démarche; sa gesticulation, quoique très-étudiée, n'est pas toujours parfaitement juste. L'usage de la scène ferait aisément disparaître ces défauts, si le public joignait quelquefois à l'indulgence qui encourage sans aveugler, la sévérité qui corrige sans aigrir. Mais, il faut le dire avec douleur, pour la restauration de l'art dramatique en France, ce ne sont pas les acteurs qui coûteront le plus à former.

C'est dans Iphigénie en Aulide que le C. *Laffond*, selon nous, a laissé le moins à desirer. Tous les connaisseurs ont été frappés de la manière brillante dont il a joué la belle scène du IV.^e acte. Il s'est surtout surpassé dans la tirade éloquente où Racine a si bien peint l'Achille

d'Homère, sa fougue impétueuse, sa confiance dans ses forces et son mépris pour les Atrides.

Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours ? etc.

Il a dit avec une intention vraiment neuve, et avec l'accent de la plus impérieuse fierté, ces vers si dignes du caractère d'Achille :

Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes !
Pour vous, à qui des Grecs, moi seul je ne dois rien ;
Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien ;
Vous, que mon bras vengeait dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
.....
.....
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
Ma foi lui promit tout, *et rien à Ménélas.*

Nous soulignons les traits qu'il a rendus avec le plus d'énergie, et dont l'expression profonde a fait le plus d'honneur à son talent. Il a montré la même supériorité d'intelligence dans quelques passages du rôle d'*Oreste*, et dans le troisième acte de *Tancrède ;* mais il est encore un peu loin des modèles de son art.

Au reste, le C. *Laffond* doit faire désormais les plus grands efforts et les études les plus constantes, pour soutenir l'éclat de ses débuts. Les applaudissements qu'il reçoit sont des avances; il ne peut les justifier que par de nouveaux

succès. Combien d'acteurs, enivrés par un accueil semblable, sont tombés tout-à-coup sous le fardeau d'une réputation prématurée, dont l'indulgence irréfléchie du public les avait accablés ! Mais celui-ci a reçu de la nature tout ce qui lui faut pour se surpasser lui-même ; et la manière dont il vient de jouer le rôle d'*Orosmane*, prouve qu'il tiendra ses promesses.

VARIÉTÉS.

Le célèbre Delille fait réimprimer à Londres son poëme des Jardins, qu'il a fort augmenté. On vante plusieurs épisodes nouveaux, entre autres celui d'Abdolonyme, dont le nom, les mœurs et la fortune appartenaient naturellement à ce sujet. Voici comme l'auteur s'exprime dans le prospectus :

« C'est aux Anglais que j'offre l'hommage de cette nouvelle édition, améliorée par les beautés de l'art et de la nature que présentent en foule leurs jardins et leurs paysages : la copie est venue se perfectionner auprès de ses modèles. »

C'est ainsi que Voltaire offrit l'hommage de la Henriade à ce même peuple anglais, dont l'accueil honorable le vengea des injustices éprouvées dans sa patrie. Mais Voltaire se hâta de revenir en France, après avoir conquis sur la lit-

térature étrangère quelques richesses utiles à la littérature nationale, tant qu'elles furent employées par le jugement et le goût. Espérons que Delille imitera Voltaire, et qu'il ne tardera plus de se rendre aux vœux de ses compatriotes et de ses amis.

On a cité dans les journaux anglais, avec de grands éloges, quelques fragments de son poëme sur l'imagination, qui est plus fait encore pour des oreilles françaises. Voici des vers sur Newton. Le poëte dit que l'imagination a présidé même aux travaux des géomètres inventeurs. « On n'admire longtemps, dit-il, que ceux dont le génie a donné un grand mouvement à l'esprit humain. C'est par l'imagination qu'ils vivent éternellement comme les poëtes. »

....Elle a fait Newton, comme elle a fait Voltaire.
Pénétrez de Newton l'auguste sanctuaire :
Loin d'un monde frivole et de son vain fracas,
De tous les vils pensers qui rampent ici bas,
Dans cette vaste mer de feux étincelante,
Devant qui notre esprit recule d'épouvante,
Newton plonge; il poursuit, il atteint ces grands corps
Qui, jusqu'à lui, sans lois, sans règles, sans accords,
Roulaient désordonnés sous ces voûtes profondes.
De ces brillants chaos Newton a fait les mondes.
Atlas de tous ces cieux qui reposent sur lui,
Il se fait l'un de l'autre et la règle et l'appui;
Calcule leurs grandeurs, leurs masses, leurs distances.
C'est en vain qu'égarée en ces déserts immenses,

La comète espérait échapper à ses yeux ;
Fixes ou vagabonds il poursuit tous ces feux,
Qui, suivant de leurs cours l'incroyable vîtesse,
Sans cesse s'attirant, se repoussent sans cesse ;
Et par deux mouvements, mais par la même loi,
Roulent tous l'un sur l'autre, et chacun d'eux sur soi.
O pouvoir du génie et d'une main divine !
Ce que Dieu seul a fait, Newton seul l'imagine ;
Et chaque astre répète, en proclamant leur nom,
Gloire au Dieu qui créa les mondes et Newton!

Ces vers en rappellent quelques autres de Voltaire.

Les astres asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course, et s'évitent sans cesse ;
Et servant l'un à l'autre et de règle et d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.

On invite les lecteurs à comparer les vers de Delille à ceux du septième chant de la Henriade, et à la belle épître à M.me du Châtelet, sur la philosophie de Newton. Rien ne forme le goût comme de semblables parallèles.

ANNONCES DIVERSES.

Pièces diverses relatives aux opérations militaires et politiques du général BONAPARTE. A Paris, de l'imprimerie de P. Didot l'aîné, an 8; in-8.°

VOYAGE de Découvertes à l'Océan pacifique du Nord et autour du monde, dans lequel la côte Nord-Ouest de l'Amérique a été soigneusement reconnue et exactement relevée; ordonné par le roi d'Angleterre, principalement dans la vue de constater s'il existe, à travers le continent de l'Amérique, un passage pour les vaisseaux, de l'Océan pacifique du Nord à l'Océan atlantique Septentrional, et exécuté en 1790, 91, 92, 93, 94 *et* 1795, *par le capitaine* George *VANCOUVER; traduit de l'anglais. Ouvrage enrichi de figures.* A Paris, de l'imprimerie de la République, an 8; 3 vol. in-4.° et Atlas in-fol.

Ce Voyage sera une grande époque dans l'histoire de la navigation. Vancouver fut le compagnon et le disciple de l'immortel capitaine Cook: il est devenu l'égal de son maître, en confirmant et en étendant ses découvertes. La traduction est du C. Morellet. Ce nom en fait assez l'éloge. On rendra compte, dans les prochains numéros, de cet ouvrage important.

DEPT DE LA SEINE
49
5
CENT

POLITIQUE.

AVANT-PROPOS.

On a plus d'une fois observé que, depuis Charlemagne, la fin de chaque siècle était marquée par des événements extraordinaires.

En effet, le génie de ce grand homme brille vers la fin du huitième siècle, et renouvelle l'empire d'occident. Les peuples du Nord viennent assiéger Paris en 887, et peu de temps après s'établissent en France à la faveur de tous les désordres causés par la faiblesse des successeurs de Charlemagne. En 987 une nouvelle race est couronnée. La fureur des Croisades s'empare du siècle suivant; et Godefroy, premier chef de ces entreprises lointaines, est proclamé roi de Jérusalem en 1099. Le fameux Saladin, en 1188, reprend Jérusalem sur quelques héros français, qui dans ce temps-là, comme dans le nôtre, remplissaient l'Asie et l'Afrique des monuments de leurs exploits.

Philippe-le-Bel affranchit les communes un siècle après; et cet événement a la plus grande

influence sur l'esprit public en Europe, et sur celui de la France en particulier. La démence de Charles VI, dans les dernières années du siècle suivant, amène des calamités qui se prolongent cinquante ans. L'Amérique est découverte en 1492 par Christophe Colomb. A peu près vers la même époque, commencent les funestes expéditions des Français en Italie, et la renaissance des arts qu'y transportent une seconde fois les Grecs chassés de Constantinople. Le schisme et la réforme agitent et dévastent l'Europe pendant la dernière moitié du XVI.e siècle; et lorsqu'en 1589 Henri IV monte sur le trône, il ne règne qu'au milieu des factions et des guerres civiles. Après trente ans de ravages et de gloire, à la fin du XVII.e siècle, la guerre de la succession replonge la France dans des malheurs que la paix de Riswick venait à peine d'arrêter. Enfin la révolution française éclate en 1789. La race de Louis XIV est détrônée; et de nouveaux destins se préparent pour la France et pour le monde.

D'autres chercheront la cause de ces agitations périodiques qui bouleversent l'univers: il nous suffit d'en indiquer les effets. Tout démontre que le besoin de changer travaille de siècle en siècle les peuples et les empires, et qu'alors toute résistance est inutile. Ces tempêtes poli-

tiques entraînent les affaires humaines, et jusqu'aux esprits les plus sages, dans des directions bizarres et imprévues; mais ces irrégularités même ont leurs lois et leurs limites : elles semblent réglées dans des conseils supérieurs à tous ceux que président les hommes.

Telle a été notre révolution : elle porte un caractère particulier. Elle a pris à chacun de ses périodes une marche inattendue. Tout y a été sans bornes, l'audace et la faiblesse ; tout y a été prodigieux, les calamités et les victoires. Ce n'est point là un de ces mouvements secondaires subordonnés aux calculs de l'ancienne politique ; c'est une nouvelle époque du genre humain.

La force des choses a tout fait, en dépit de la haine de ceux qui croyaient tout arrêter, et de l'ignorance de ceux qui croyaient tout conduire !

Un jour la postérité dira qu'à cette singulière époque, aucun gouvernement n'a joué son rôle naturel, ni connu ses véritables intérêts. Nul n'a déclaré la guerre ni conclu la paix à propos. Tous les cabinets se sont trompés en voulant tromper les autres ; et c'est par toutes les fausses prévoyances des hommes que s'est hâté le dénoûment des catastrophes qu'ils voulaient retarder.

Si quelque chose pouvait arrêter le cours de la révolution, c'était sur tout la conduite monstrueuse et insensée des factions qu'elle a vu

sortir de son sein. Leurs excès devaient lui être plus funestes que les intrigues et le glaive étrangers. Mais elle a fait disparaître ses chefs aveugles ou féroces quand il en était temps, et leur a toujours survécu.

Il n'est point nécessaire, pour en trouver la preuve, de remonter jusqu'à ces années terribles, où le génie du mal semblait être descendu sur la France, et la couvrait de tous les fléaux. Après ces temps d'horreur, paraît une forme d'administration que les Français, accoutumés depuis deux ans à vivre entre les prisons et les échafauds, furent sans doute excusables de prendre pour un gouvernement. Le directoire est formé ; à sa suite marchent tous les abus du pouvoir, et presque aucun de ses avantages. Tous les intérêts, tous les souvenirs, toutes les prévoyances, lui commandaient de conclure la paix; au lieu de la signer avec gloire au congrès de Rastadt, son aveuglement provoque tous les dangers, et ne prépare point les moyens de défense. Une coalition nouvelle et plus menaçante que la première est formée. Tout ce qui était décidé se remet en question. Le monde reste dans l'attente et l'incertitude.

Tout-à-coup reparaît le héros que l'Angleterre s'était vantée de retenir prisonnier en Egypte. Il reparaît, et la fortune avec lui. L'esprit d'im-

prudence passe du palais du directoire dans celui de Saint-James. M. Pitt refuse à son tour les conditions les plus honorables et les plus modérées, offertes par le gouvernement français. Ce refus prépare une nouvelle gloire à Bonaparte, et devant lui se rouvrent, comme par miracle, les chemins du Piémont et du Milanez.

C'est une chose bien remarquable, que non-seulement les puissances étrangères n'aient jamais pu obtenir le moindre des changements qu'elles voulaient dicter à la France, mais que, par un effet contraire, elles aient toujours nui à leurs propres intérêts, en prétendant régler les nôtres.

La Russie, qu'éclaire enfin une meilleure politique, emprunte cent millions de l'Angleterre; elle y joint cent mille hommes, et les offre à l'Autriche. Elle s'aperçoit trop tard qu'en voulant accabler la France, elle ne fait que donner à l'Autriche l'Italie toute entière, et se préparer la plus terrible rivalité.

Depuis un siècle, toutes les tentatives, toutes les vues de la diplomatie avaient été vainement épuisées pour obtenir l'entrée du Bosphore. Un moment d'erreur l'ouvre tout-à-coup : il est couvert des flottes russes et anglaises. Les Turcs gémissent tous les jours d'avoir abandonné leur liaison naturelle avec la France, pour se livrer

à leurs plus terribles ennemis. Londres refuse de signer le traité conclu en Egypte par le grand Visir et Kleber : les Turcs sont punis des torts de l'Angleterre, et Kleber anéantit l'armée du grand Visir.

Ainsi la politique actuelle n'est qu'une suite de combinaisons trompées. Ainsi tout, jusqu'à la résistance de nos ennemis, comme on le disait plus haut, favorise le grand mouvement qui a marqué la fin du XVIII.e siècle.

Mais combien surtout les erreurs de l'Angleterre sont frappantes ! combien sa position diffère aujourd'hui de celle qui précéda les propositions de Bonaparte! L'Europe ouvre enfin les yeux ; elle s'aperçoit qu'une nation insulaire aussi puissante est l'ennemie naturelle des nations du continent. Les mers la séparent de tous les dangers, et l'or du monde conquis par ses vaisseaux, peut payer la guerre contre tous les états qu'elle veut détruire. Quelques gouvernements ont dit qu'ils voulaient combattre le fanatisme des doctrines révolutionnaires ; mais ce prétexte n'existe plus contre la France. C'est à la puissance de l'or accumulée dans les mains d'un seul peuple pour corrompre et pour armer tous les autres, c'est à l'insatiable ambition de l'Angleterre que tous les reproches de l'Europe doivent aujourd'hui s'adresser. Les hauteurs de Louis XIV avaient

armé contre lui tous les états étrangers : il éprouva des revers ; il demanda la paix, elle lui fut refusée. Qu'arriva-t-il ? L'orgueil et la conduite des alliés allarma plus que Louis XIV même. On se rapprocha de la France ; on sentit que, placée au centre de l'Europe, elle était, par sa situation géographique, par les mœurs de ses habitants et son propre intérêt, le lien de toutes les nations, et le rendez-vous du monde entier. Bientôt cette vérité sera sentie comme elle le fut au commencement de ce siècle. Et ne voyons-nous point déja la Russie exhaler contre l'Angleterre de justes ressentiments? Ils doivent être bien vifs, puisque l'ambassadeur russe a quitté Londres sans prendre congé du roi; et dans quel moment! Lorsque l'envoyé, d'un monarque devait exprimer, au nom de son maître, plus d'intérêt que n'en a témoigné le peuple anglais lui-même à l'occasion de ce crime commis par un fou, sans préméditation comme sans complices.

Au reste, il faut être juste, si la Russie s'est écartée un moment des principes qui doivent diriger sa politique, au moins elle y a mis de la franchise et de la magnanimité; elle a montré, pour la première fois, le spectacle de la force qui ne veut point s'agrandir aux dépens de la faiblesse.

Mais qui pourra caractériser la conduite de l'Autriche ? L'Europe soupçonne, et l'histoire révélera sans doute que les propositions les plus sages et les plus modestes ont été faites à ce cabinet insatiable ; qu'il n'a vu dans ses alliés que les instruments de sa seule grandeur ; qu'à Seltz, il a fait proposer le détrônement du roi de Sardaigne ; qu'il n'a voulu terminer une guerre où sa capitale a été un moment menacée, qu'en étendant sa domination depuis Munich jusqu'à Naples ; qu'il cherche à ravir les dépouilles des rois comme celles des gouvernements libres, et qu'il ne prêche des croisades que pour envahir. Les cabinets Russe et Prussien doivent toujours se souvenir de ce que dit Voltaire dans son Essai sur les Mœurs : « *La cour impériale ne se départit jamais de ses prétentions sur presque toute l'Europe. S'il eût été aussi aisé durant la ligue de Cambray*, ajoute-t-il, *de prendre que de condamner Venise, cette république, la plus ancienne et la plus florissante de la terre, n'existerait plus.* » Et cependant cette ambition si persévérante et si méthodique se réduit à perdre encore une fois la Lombardie !

Nous avons vu l'imprudence et la vanité de cette politique vulgaire dont on a voulu tour-à-tour opposer les efforts à cette force extraordinaire qui précipite, depuis dix ans, hors de toutes

les routes connues, les événements, les affaires et les hommes.

Il faut remarquer maintenant que les seuls états paisibles sont ceux qui ne l'ont point contrariée, et qui ont résisté aux insinuations de l'Autriche et de l'Angleterre.

La Prusse reste fidelle au génie du grand Frédéric, qui lui redit sans cesse que *la France est sa véritable alliée*. Elle répare ses trésors dissipés par un moment d'erreur; elle a soin de compléter ses belles armées; mais elle regarde les mouvements de l'Europe sans s'y mêler; elle s'est fait remarquer surtout par le systême de modération qui l'éloigne de toute vue d'agrandissement personnel. Malgré la juste renommée de ses vieux généraux et de ses troupes, elle reste inaccessible à l'ambition des conquêtes. Elle se contente de perfectionner son administration intérieure. Elle donne à l'Europe le plus rare et le plus sage de tous les modèles.

La Suède n'a jamais été non plus l'ennemie de la France, son ancienne alliée. Si elle a paru écouter un moment la Russie, la fermeté sage de son jeune roi vient de résister aux intrigues de l'Angleterre, et de conserver la paix en se rapprochant du systême d'alliance qu'indiquent à la Suède la nature et l'expérience.

Mais le Dannemarck, plus heureux encore,

a presque joui seul, au milieu de l'Europe en feu, des fruits de la sagesse de son gouvernement. Il a dû ce bonheur au talent d'un grand ministre, dont l'élève et le neveu maintient le système habile et les vues salutaires. La France victorieuse et puissante n'oubliera jamais que le Dannemarck n'a point voulu être son ennemi : les rapports des deux états vont devenir plus intimes, puisque le gouvernement français réprime le scandale du brigandage des corsaires, et proclame le respect dû aux droits de la neutralité.

Ils diminueront sans cesse, avec de telles mesures, les ennemis que nous faisait l'ignorante tyrannie du gouvernement qui n'est plus. On frémit en songeant aux maux qu'il a causés; tous les genres de calamités sont descendus à sa voix sur des pays qui connaissaient tous les genres de prospérité. L'ombre de Guillaume Tell, errante au milieu des ruines de l'Helvétie, raconte du haut des Alpes et du Jura tous les crimes de ceux qui ont désolé ce premier asyle de la liberté européenne. Puisse se former encore cette neutralité helvétique, l'heureux ouvrage de la nature et du temps! Les Suisses neutres défendaient notre frontière contre toute attaque, et les Suisses soumis nous obligent à tenir sur pied une armée de quarante mille hommes de plus.

Ainsi chaque peuple porte tôt ou tard une partie du fardeau dont il accable ses voisins.

Les Hollandais, au milieu de leurs secousses politiques, ont été moins malheureux que les Suisses: ils ont vu en nous des alliés fidèles, et les trophées de notre valeur ont couvert les bords du Texel comme ceux du Danube, du Nil et du Pô. Les Hollandais nous ont donné à leur tour des exemples dignes d'être imités : ils n'ont jamais violé, dans les situations les plus extrêmes, le principe conservateur de leur existence sociale, le respect des engagements et l'inviolabilité du crédit. Utile et magnifique exemple de l'empire des mœurs sur les événements même !

Notre fidélité pour nos alliés, les dernières fautes de l'Angleterre, l'ambition démesurée de l'Autriche, la nécessité reconnue par tous les peuples de ne plus lutter contre un de ces événements supérieurs à tous les calculs et contre les destinées du monde, la nécessité mieux reconnue encore par nous-mêmes d'écouter les utiles leçons que ce grand événement nous a données, tout ramène l'Europe vers nous, et tout nous rattache aux principes sociaux établis en Europe. La révolution, après avoir parcouru tant de phases irrégulières et sanglantes, atteint de jour en jour le terme de son repos. Il ne restera de tout ce qu'elle a produit que

ce que la raison doit avouer, et ce que la nature peut maintenir. En commençant, elle a déchaîné toutes les passions; en finissant elle ralliera tous les intérêts. Les grands changements, et nous n'avons pas eu cet avantage, étaient faits par les grands hommes chez les peuples anciens; mais du moins, un grand homme aussi va fermer parmi nous la longue scène des changements.

Si quelque chose peut détruire, à cet égard, les préventions des puissances ennemies, c'est tout ce qui se passe depuis l'absence du premier consul. La sécurité de Paris n'en a point été troublée, tant il nous accoutume à nous confier à lui. Il a plus que jamais justifié cette confiance. On le croyait encore à Genève, il était dans le Piémont; on le croyait à l'entrée du Piémont, il était maître de Milan. Ce passage des Alpes, la gloire d'Annibal, et dont tous les siècles ont retenti, est égalé subitement par Bonaparte.

Ajoutons que, par un de ces singuliers rapprochements que nous avons déja trouvés dans l'histoire, Bonaparte vient reconquérir l'Italie mille ans après que Charlemagne rentra pour la seconde fois dans la Lombardie qu'il avait déja soumise à ses armes, et de-là vint changer à Rome le sort du monde entier, en fondant à la fin de l'an 800,

le nouvel empire dont tous les états modernes ne sont que les démembrements.

L'admiration qu'inspire cet événement militaire en rend tous les détails importants : nous en donnerons toute la suite. La partie politique de ce journal ne peut commencer sous des auspices plus favorables.

N. B. Nous renvoyons au prochain numéro le complément de cette notice, et un coup d'œil sur les peuples du Midi : nos succès vont adoucir et fixer le sort de l'Italie, de cette contrée si chère aux arts, qui se recommande à la France par le double droit de ses malheurs et de notre gloire. Nous parlerons aussi de cette antique monarchie d'Espagne qui a eu, comme la Prusse, la sagesse de revenir à ses véritables intérêts, et de se réunir à l'alliée naturelle que lui indiquent les avantages de son commerce et de ses colonies. On n'oubliera pas ce petit royaume qui attend un nouveau marquis de Pombal pour échapper à la domination du cabinet de Londres, et pour redevenir un Etat, tandis qu'il n'est aujourd'hui qu'une province anglaise.

Les détails des nouvelles particulières à chaque Etat paraîtront dans le numéro suivant.

ARMÉES.

L'idée de rassembler une armée de réserve dans les plaines de Dijon était à peine conçue qu'elle s'est exécutée. Le génie de Bonaparte a été parfaitement secondé par le général Berthier, son digne compagnon d'armes en Egypte et en Italie. Il s'est entouré de talents dignes de lui. Il a eu soin de nommer pour ministre de la guerre ce même Carnot dont l'absence s'est fait si souvent apercevoir, depuis le 18 fructidor, dans les plans militaires du directoire. Cette armée paraissait encore fabuleuse à l'Autriche, à l'Europe entière, et presque à nous-mêmes. On ne croyait y voir qu'un rassemblement de quelques conscrits mal armés, et déja quarante mille guerriers s'avançaient vers les Alpes. Voici les premières dépêches, datées du 8 prairial.

ARMÉE DE RÉSERVE.

Le général en chef de l'armée de Réserve, au premier consul. — Au quartier-général de Chivasso, le 8 prairial an 8.

L'ARMÉE de réserve n'est entrée que depuis quelques jours en campagne, et déja elle s'est signalée par des

traits de courage et de dévoûment que l'histoire s'empressera de recueillir.

Arrivée au pied du Saint-Bernard, le premier obstacle à franchir, c'est de faire passer l'artillerie. La perspective d'un chemin de plusieurs lieues de long sur dix-huit pouces de large, pratiqué sur des rochers à pic; des montagnes de neige qui menacent de se précipiter sur leurs têtes; ces abîmes, où le moindre faux pas peut les engloutir, rien ne peut effrayer les soldats. On se presse autour des pièces pour obtenir l'honneur de les traîner. Dans ce conflit d'ardeur et de dévoûment, divers détachements de la division Loison, les 19.e et 24.e légères, les 4.e et 96.e de ligne, se sont particulièrement distinguées. Après des fatigues qu'il est impossible de peindre, après des détails inouis de constance, les pièces arrivent au-delà du Saint-Bernard. Là on veut donner aux soldats la gratification promise; ils la refusent.

Dès le 26 floréal, l'avant-garde, qui la veille avait franchi les montagnes, marche à l'ennemi; elle le rencontre au pont d'Aoste, l'attaque, et le chasse de la position avantageuse qu'il occupe. L'officier supérieur commandant la ville d'Aoste, est blessé mortellement dans cette affaire.

Affaire de Chatillon, le 28 floréal.

Le 28, l'avant-garde continue son mouvement, pour aller s'emparer des hauteurs de *Chatillon*, qu'un bataillon de Banâtes défendait avec quatre pièces d'artillerie. Tandis que plusieurs de nos colonnes tournent les hauteurs, la colonne du centre les attaque de front; l'ennemi est mis en déroute, et poursuivi par cent hommes du 12.e de hussards, qui prennent 3 pièces de canon et font 300 prisonniers.

Le même jour, l'avant-garde arrive à une demi-lieue

du château de Bard. L'ennemi occupait les hauteurs qui dominent le village ; une colonnele tourne en gravissant des rochers à pic, et le force de se renfermer dans ses murs. J'ordonne qu'on s'empare de la ville; les sapeurs et les grenadiers baissent le pont-levis, enfoncent les portes, et la ville est prise.

Le 5 prairial, j'ordonne au général Loison de cerner le château de plus près, de briser toutes les barrières, pour faciliter le passage de notre artillerie; les grenadiers de la 28.e s'y portent avec une rare intrépidité; le chef de brigade Dufour, officier d'une grande bravoure, s'avance, veut baisser le pont-levis, et est blessé.

L'ennemi avait regardé comme une barrière insurmontable le château de Bard, construit pour fermer l'entrée du Piémont à l'endroit même où les deux montagnes, qui forment la vallée d'Aoste, se rapprochent au point de ne laisser entr'elles qu'un espace de vingt-cinq toises. 1500 hommes, commandés pour aller pratiquer un chemin sur la montagne d'*Albard*, y travaillent avec activité. Là où la pente eût été trop rapide, des escaliers sont construits; là où le sentier, devenu plus étroit encore, se terminait à droite ou à gauche par un précipice, des murs sont élevés pour garantir de la chûte; là où les rochers étaient séparés par des excavations profondes, des ponts ont été jetés pour les réunir, et sur une montagne regardée depuis des siècles comme inaccessible à l'infanterie, la cavalerie française a effectué son passage.

Un effort plus extraordinaire encore a étonné l'ennemi : tandis qu'on travaillait sans relâche au chemin d'Albard, des soldats portent sur leur dos deux pièces de quatre à travers le col de la Coul, et, après avoir gravi avec pendant trente heures, ils parviennent enfin à les établir en batterie sur les hauteurs qui dominent le château.

Nous étions maîtres de la ville de Bard; mais le che-

min situé au dessous du fort était exposé à un feu continuel de mousqueterie et d'artillerie, qui interceptait toute espèce de communication. L'avant-garde était déja à la vue de l'ennemi ; elle avait besoin de canons ; les délais qu'eût entraînés leur passage sur la montagne d'Albard, présentaient de graves inconvénients ; des braves sont aussitôt commandés pour traîner de nuit les pièces d'atillerie à travers la ville sous le feu du château. Cet ordre a été exécuté avec enthousiasme.

Tant de dévoûment a été couronné du succès. Toutes les pièces ont passé successivement ; et, malgré la grêle de balles que l'ennemi faisait pleuvoir, nous n'avons eu que peu de blessés.

Le général Marmont, commandant l'artillerie, était partout : son zèle n'a pas peu contribué au succès de cette opération aussi importante que difficile.

Un grand combat a eu lieu ensuite sur les bords de la Chiusella ; l'ennemi a été culbuté par les troupes que commande le général Lannes. On a pris Yvrée, Suze et Brunette. Le général Murat est entré dans Vercelli de vive force.

Bulletin de l'armée de réserve.

Yvrée, le 9 prairial.

Après le combat de la Chiusella, l'ennemi s'est retiré sur Turin, coupant tous les ponts et brûlant toutes les barques sur l'Orco. Le général Lannes a occupé hier Chivasso ; il a trouvé sur le Pô un grand nombre de barques chargées de riz et de blé.

Le premier consul a passé à Chivasso la revue de l'avant-garde ; il a fait connaître sa satisfaction à cette brave division, qui a déja rendu tant de services ; il a loué la 22.e demi-brigade de son vigoureux passage de

la Chiusella ; la 40.e du sang-froid et de l'intrépidité avec lesquels elle a reçu la charge de 3000 hommes de cavalerie.

Les paysans du village de Romano ont rapporté avoir enterré 300 hommes et 500 chevaux, tués au combat de la Chiusella. Le général Palfi, qui commandait cette charge, est venu mourir dans ce village.

Lorsque le premier consul a été au 12.e de hussards, il a ordonné au chef de brigade de dire au régiment qu'il était très-content de sa bravoure ; (c'est à l'impétuosité de la charge qu'il fit à Châtillon, que l'on doit le succès de ce combat) ; que la cavalerie allait être réunie, et qu'à la première bataille il voulait qu'elle chargeât la cavalerie autrichienne, pour lui ôter sa morgue et la prétention qu'elle a d'être bien supérieure à la nôtre en manœuvre et en bravoure.

Le premier consul a dit à la 28.e de ligne : « Voilà « deux ans que vous passez sur les montagnes, souvent « privés de tout, et vous êtes toujours à votre devoir « sans jamais murmurer. C'est là la première qualité » d'un bon soldat. Je sais qu'il vous était dû, il y a huit « jours, huit mois de prêt, et que cependant il n'y a pas « une seule plainte. » Le premier consul a ordonné, pour preuve de sa satisfaction de la bonne conduite de cette demi-brigade, qu'à la première affaire elle marcherait à la tête de l'avant-garde.

Le général Murat est entré à Vercelli le 7 avec la cavalerie et la division du général Monnier ; il a enlevé une grande garde de cavalerie, composée de 50 hommes ; il a trouvé à Vercelli des magasins très considérables de riz, de blé et d'avoine. L'ennemi n'a pas pu ployer son pont sur la Sesia ; il a été obligé de le brûler.

Deux couriers extraordinaires ont été interceptés. Il est constaté que le général Mélas est toujours à Turin. La plus grande partie de son armée, qui était enfour-

née à Nice, se rapprochait à grandes marches du Pô.

Les villes de Santhia, Crescentino, Biella, Trino, Masserano, sont occupées par les troupes françaises.

Les habitants du Piémont, spécialement ceux de Vercelli, ont vu l'arrivée des Français avec enthousiasme. Les Italiens ne reviennent point de leur surprise de voir le premier consul. Le peuple croyait qu'il s'était noyé dans la Mer-Rouge.

Les conscrits se comportent très-bien. Au combat de la Chiusella, à la première obus, ils baissèrent la tête; mais les vieux soldats les contenaient. Le lendemain de l'affaire, ils disaient au général Watrin: « Général, on ne doit plus nous appeler conscrits, nous savons ce que c'est: nous en valons aujourd'hui trois fois davantage. »

Bulletin de l'armée de réserve.

Le 4 prairial, la légion cisalpine, forte de deux mille hommes, commandée par le général cisalpin Lechi, est partie d'Aoste, a couché à Châtillon le 6; elle a passé le Mont-Rouza et pris position à Grassoney; le 7, elle a passé le val d'Oppia, et est arrivée à Riva, où elle a passé la Sesia; le 8, elle s'est portée à Varallo. Le prince de Rohan, avec sa légion et une pièce de canon, tenait position devant ce poste important, où le val Sesia commence à être praticable pour les voitures: la légion cisalpine a attaqué avec beaucoup de bravoure, et enlevé les retranchements ennemis, pris la pièce de canon, trois caissons, fait 350 prisonniers et tué 50 hommes; elle a eu deux officiers et quatre soldats tués, et douze blessés.

Le même jour, la colonne qui est au Simplon, a dû se porter sur Domo-d'Ossola, et par-là les troupes que l'ennemi a encore se trouvent tournées. Le général Murat a passé, ce matin, la Sesia. Le général Moncey doit avoir passé le Saint-Gothard, et avoir, ce matin, vive-

ment attaqué l'ennemi. Le premier consul et le général en chef partent cette nuit pour Vercelli où sera demain le quartier-général.

Ces premiers succès, tout étonnants qu'ils sont, en annonçaient de plus importants encore. Le premier consul avait écrit, en quittant Paris, Je serai à Milan le 21 prairial; il y est entré dès le 13; toute l'Italie étonnée l'a revu avec enthousiasme. Le 17 il a fait publier la proclamation suivante à Milan.

Le premier Consul à l'Armée.

SOLDATS,

Un de nos départements était au pouvoir de l'ennemi; la consternation était dans tout le midi de la France.

La plus grande partie du territoire du peuple ligurien, le plus fidèle ami de la république, était envahi.

La république cisalpine, anéantie dès la campagne passée, était devenue le jouet du grotesque régime féodal.

Soldats! vous marchez.... et déja le territoire français est délivré! la joie et l'espérance succèdent dans notre patrie à la consternation et à la crainte.

Vous rendrez la liberté et l'indépendance au peuple de Gènes. Il sera pour toujours délivré de ses éternels ennemis.

Vous êtes dans la capitale de la Cisalpine!

L'ennemi épouvanté n'aspire plus qu'à regagner les frontières. Vous lui avez enlevé ses hôpitaux, ses magasins, ses parcs de réserve.

Le premier acte de la campagne est terminé.

Des millions d'hommes, vous l'entendez tous les jours, vous adressent des actes de reconnaissance.

Mais aura-t-on donc impunément violé le territoire français? Laisserez-vous retourner dans ses foyers l'armée qui a porté l'allarme dans vos familles? Vous courez aux armes!..... Eh bien, marchez à sa rencontre, opposez-vous à sa retraite, arrachez-lui les lauriers dont elle s'est parée; et par-là apprenez au monde que la malédiction est sur les insensés qui osent insulter le territoire du grand peuple.

Le résultat de tous nos efforts sera, *gloire sans nuage* et *paix solide.*

Le premier consul,

Signé BONAPARTE.

La prise de Plaisance et de Pavie, où l'on a trouvé des magasins immenses appartenant aux Autrichiens, a rendu leur position presque désespérée. La reddition subite de Gènes qu'assiégeaient toutes les horreurs de la famine, a diminué pour un moment les embarras extrêmes de cette position, mais la suite des opérations militaires prouve déja que la fortune du consul et la bravoure des armées françaises feront disparaître tous les obstacles. La capitulation même du général Massena (si l'on peut l'appeler ainsi, car il n'est point prisonnier, car il peut combattre l'Autriche avec toute son armée, en quittant les murs de Gènes), cette capitulation est un monument de notre gloire, et la preuve de la situation critique où se trouvait le général Mélas. Cette lettre de Massena au général Bonaparte en fournit de nouvelles preuves.

Gènes, le 18 *prairial.*

MON GÉNÉRAL,

J'ai l'honneur de vous rendre compte de l'évacuation de la place de Gènes, conformément à la convention ci-jointe: j'espère que vous la trouverez digne de la résistance opiniâtre de la brave garnison qui s'y trouvait renfermée. Nous n'avons pas perdu jusqu'ici un seul pouce de terrein. Partout nous avons conservé une supériorité constante : sans le défaut de subsistances, nous eussions tenu éternellement dans Gènes. Aujourd'hui j'ai donné aux soldats les trois dernières onces de ce que nous appellions du pain, et qui n'était qu'un mauvais mélange de son, de paille d'avoine et de cacao, sans froment. Nous avons mangé tous nos chevaux.

La mortalité, causée par la famine, était à son comble dans le peuple et dans les troupes. La faim et le bombardement ont excité des mouvements insurrectionnels, toujours étouffés dès leur naissance. C'est dans l'espoir de vous voir arriver à notre délivrance que j'ai poussé si loin la rigueur des mesures qui pouvaient nous mettre à même de vous attendre. Mais la machine tombait en dissolution, et il a fallu songer à se retirer pour ne pas tout perdre, et pour conserver à la république les restes d'un corps de troupes dont la constance n'a pu être altérée par des peines, des fatigues et des privations jusqu'alors inouies. Les forces physiques leur ont entièrement manqué, et il ne me restait plus que des squelettes ambulants. L'officier qui porte mes dépêches pourra vous dire à cet égard tout ce qui a été fait et souffert pour conserver Gènes.

Je vais avec la garnison joindre le centre de l'armée, et y agir conformément aux instructions que je vous prie de m'y envoyer. C'est de là que je vous donnerai de mes nouvelles.

Salut et respect. *Signé* MASSENA.

L'entrée de Mélas dans Gènes, en le faisant communiquer avec la flotte anglaise, lui donne des vivres dont il était privé par la perte de ses magasins; mais peut-être ne retardera-t-elle que de peu de temps la destruction des divers corps qui composaient son armée. Les victoires des troupes françaises se multiplient tous les jours, comme on le voit par le dernier bulletin de l'armée de réserve.

Bulletin de l'armée de réserve.

Stradella, 21 prairial.

Le 20, le premier consul est parti de Milan pour se rendre à Pavie. Il n'y est resté qu'une heure, est monté à cheval, et a passé le Pô pour rejoindre l'avant-garde qui déja était aux prises avec l'ennemi.

Le général Ott était arrivé de Gènes à Voghera en trois marches forcées, avec un corps de 15,000 hommes qui bloquaient cette place. Il avait été renforcé par un corps de 4 à 5 mille hommes, qui avait été destiné par le général Mélas à défendre le Pô. L'avant-garde de cette armée et celle de l'armée française se rencontrèrent vers midi. L'ennemi occupait la hauteur en avant de Casteggio. On s'est battu toute la journée avec la plus grande opiniâtreté.

Le général Victor a fait donner la division Chambarlac d'une manière extrêmement heureuse.

La 96.e, par une charge à la bayonnette, a décidé le succès de la bataille encore incertain. L'ennemi a laissé 3000 morts ou blessés, 6000 prisonniers et cinq pièces de canon. La déroute a été entière. Le 12.e de hussards s'est couvert de gloire. Nous avons eu 600 tués ou blessés.

Il paraît que M. le général Mélas a évacué Turin, et concentré toutes ses forces à Alexandrie. L'ennemi a été poursuivi au-delà de Montebello.

Le général Watrin a montré du talent, et un enthousiasme qui enlève les troupes.

La bataille de Montebello a porté l'épouvante et le découragement chez les partisans de l'Autriche. Ils voient que les événements qui vont avoir lieu n'ont plus pour but la conservation de l'Italie, mais la retraite de l'armée autrichienne.

Un général ennemi a été tué; plusieurs généraux ont été blessés.

Le général en chef Massena doit avoir joint le général Suchet, être arrivé à Oneille le 16, et va bientôt aussi déboucher en Piémont.

N. B. Les victoires de l'armée du Rhin avaient préparé celles de l'armée d'Italie. Trois batailles avaient été gagnées sur le général Kray par le général Moreau. La forteresse d'Ulm a été cernée. Le général Le Courbe a fait une excursion hardie jusqu'à Augsbourg. Il y a levé des contributions, presque en présence de toute l'armée autrichienne. Les dernières dépêches du général Desolle, datées du 19 prairial, au quartier de Memmingen, annoncent enfin que nous avons battu la totalité de l'armée ennemie avec deux divisions de l'armée française.

INTÉRIEUR.

PARIS.

L'ARTICLE *Paris* sera consacré, comme il le fut autrefois, à défendre les principes, à réfuter les calomnies, à rectifier les inexactitudes, et à publier les faits dignes de l'histoire, sans déguisement comme sans flatterie.

La France respire enfin sous un gouvernement qui ne promet plus, mais qui fait espérer le bonheur. Tout Français, quelle qu'ait été la nuance qui distinguât son parti dans la révolution, doit, s'il aime sa patrie, environner de ses vœux le gouvernement qui l'a sauvée. Et quel est celui qui n'a pas oublié ses maux, quand il a vu les contrées de l'Ouest reposer, après tant de troubles, de crimes et de ruines? La France et la postérité béniront à jamais cette pacification si longtemps désirée, si rapidement conclue, et pourtant assurée. Quelques désordres partiels, quelques rassemblements épars, fruits déplorables, mais momentanés, de la dépravation et de la misère extrême, cesseront avec leurs causes. S'ils nous affligent encore, du moins ils ne peuvent renouveler nos inquiétudes. Les chefs ont posé les armes et traité avec le gouvernement :

la longue adversité qu'ils ont soutenue avec tant de constance, leur imprime un caractère qu'ils sauront respecter. On doit se fier sans crainte aux promesses de la valeur. Les bandes errantes dans les bois de la Bretagne et dans les départements voisins, ne ressemblent point *aux armées catholiques et royales*, qui sont aujourd'hui rentrées dans le sein de la république. Une bonne police, des secours distribués à propos, de la fermeté sans rigueur, de la tolérance politique et religieuse, achèveront le bienfait de la pacification.

L'influence d'un gouvernement sage et modéré s'est fait sentir partout. La police et l'administration lui doivent des établissements plus conformes à l'étendue et au régime de la France. Les préfectures, qui rappellent nos anciennes intendances, se perfectionneront à mesure que disparaîtra le mélange hétérogène des réglements révolutionnaires.

Des noms respectables se trouvent parmi les préfets et les sous-préfets : plusieurs furent connus dans le monde par leurs talents et leurs vertus. Ceux même contre qui s'élevaient d'anciens préjugés, les font disparaître tous les jours, en secondant les vues d'un gouvernement protecteur. Ils répondent à sa confiance par leur dévoûment. Ils veulent connaître aussi le bonheur d'essuyer

des larmes; ils s'empresseront de plus en plus à fermer les blessures d'une patrie qui oubliera tout, hormis les bienfaits. Le dépouillement exact de la correspondance des départements, prouve qu'on voit renaître partout l'ordre et la sécurité.

Ces faits doivent être connus de la France: ils doivent l'être de l'Europe entière, afin de calmer toutes les préventions et toutes les haines, et de rétablir l'harmonie entre les peuples comme entre les Français. On détruit dans un moment, on ne répare qu'avec les années. Beaucoup de mal subsiste encore; mais on a fait un grand pas vers le bien: l'essentiel est de ne point reculer, et nous en avons l'espérance.

La nation reprend chaque jour quelques traits de son caractère aimable, si étrangement défiguré. La société voit revenir des hommes célèbres par leur esprit, le bon goût et le charme de leur conversation. Des proscrits illustres ont été rappelés au sein d'une patrie qu'ils n'auraient jamais dû quitter! L'effrayante liste des émigrés diminue chaque jour; et la France retrouve à-la-fois ses richesses, son esprit et ses vertus.

Tel est déja l'aperçu général de notre position intérieure. Les numéros suivants indiqueront nos progrès, ou les atteintes portées aux principes, devenus le besoin et l'appui de la France qui veut se réconcilier tous les peuples.

Le ministre de l'intérieur vient d'adresser aux préfets une lettre circulaire, qui autorise toutes nos espérances. Chaque mois ils devront lui envoyer l'état respectif de leurs départements, et le mettre à même de connaître parfaitement la situation de la république, les besoins, les ressources, les maux et les remèdes, la population, les hospices civils et militaires, la mendicité, le prix des diverses espèces de grains, et surtout les causes qui influent sur ces différents objets de l'administration, la quotité et la perception des contributions et des octrois; tout sera présenté dans un état par colonnes, avec l'exactitude scrupuleuse qu'impose aux administrateurs la confiance du gouvernement. Le ministre saura aussi *jusqu'où l'on peut porter la sévérité sans cesser d'être bon, et jusqu'où peut aller l'indulgence sans dégénérer en faiblesse.*

Il termine par ces paroles remarquables:

Je n'ai point réservé de colonne pour que vous y inséreriez votre opinion sur l'esprit public.

C'est par l'ensemble des faits que vous me présenterez, par les développements que contiendra votre lettre d'envoi, que je pourrai en juger. Partout où les mendiants sont peu nombreux, où les crimes sont rares, où les contributions se paient, où la population augmente, l'esprit public est bon; il est mauvais partout où l'on remarque le contraire. Quand les administrateurs le voudront fortement, quand ils seront justes, ils seront aimés; et l'attachement pour les administrateurs est une garantie assez forte de l'opinion. Il n'appartient qu'à des gouvernements timides, incertains de leur existence, de s'inquiéter de l'état de l'esprit public. Le gouvernement qui veut le bien, qui a le courage de le faire, le gouvernement qui a le sentiment de sa force et la certitude de la volonté nationale, n'a pas besoin de détails pour connaître l'opinion du peuple.

Mais vous devez m'informer soigneusement de l'état de l'instruction publique. Je n'ai point réservé non plus de colonne pour cet objet, parce que les renseignements qu'il exige supposent des développements ; votre lettre me les donnera. Vous ne laisserez rien ignorer sur le mérite ou sur la capacité des instituteurs de tous les degrés, sur leur mode d'enseignemeut, sur les progrès des élèves : souvenez-vous que là est l'espérance de la patrie.

La tâche que vous avez à remplir est grande ; mais elle n'est pas au dessus de vos forces. Vous ne pourriez pas administrer votre département, si vous ne procuriez, jour par jour, les renseignements que je vous demande ; vous les réunirez en un seul tableau, et vous me les transmettrez tous les mois. Vous m'indiquerez et les maux et les remèdes ; vous m'indiquerez le bien qui est fait, et celui qui est à faire. Renonçant à de vaines abstractions, vous me donnerez des faits, vous me parlerez des hommes les plus distingués par leurs talents, par leurs vertus, par leurs services. Combien je serai satisfait de montrer au gouvernement la France rendue au bonheur par ses soins, par les vôtres, citoyen préfet ! et combien vous jouirez de tout ce que vous aurez fait de sage et de patriotique !

Je vous salue. *Signé*, L. BONAPARTE.

Il est étonnant qu'après un siècle les mêmes idées d'ordre et de sagesse se retrouvent dans l'administration. On doit se rappeler que vers l'an 1698, Louis XIV ordonna, pour l'instruction du duc de Bourgogne, que chaque intendant fît une description détaillée de sa province. « L'ouvrage fut très-utile, dit Voltaire, quoique tous les intendants n'eussent pas la capacité et l'at-

tention de M. Lamoignon de Baville. Si on avait rempli les vues du roi, ajoute-t-il, sur chaque province, comme elles le furent par ce magistrat dans le gouvernement du Languedoc, ce recueil de mémoires eût été l'un des plus beaux monuments de ce siècle. »

Espérons qu'il nous viendra de nouveaux Bavilles!

Ainsi, tout ce qu'il y eut de grand et d'utile dans les anciennes institutions, renaît aujourd'hui sans danger pour les institutions nouvelles, qui n'en auront que plus d'éclat et de solidité.

On parle aussi de quelques légères modifications dans le systême décimal. On ne changerait que les noms, en gardant tous les principes. Ce serait le plus sûr moyen d'adapter aux habitudes universelles un systême utile qui fait tant d'honneur au petit nombre de savants dont il est l'ouvrage.

Le Ministre de l'intérieur a fait publier le programme de la fête du 14 juillet. L'ordonnance et l'esprit de cette fête seront enfin dignes de la nation française. On y réunit la fête à l'union de tous les Français, pour effacer tous les souvenirs affligeants. On veut y joindre des idées de création, pour faire oublier ces temps où l'art

de gouverner n'était que l'art de détruire. Cette lettre du ministre en expose tout le plan.

RAPPORT présenté, le 23 prairial an 8, aux Consuls de la République, par le Ministre de l'intérieur, sur l'anniversaire du 14 juillet et la fête de l'Union des Français.

CITOYENS CONSULS,

Par votre arrêté du 18 pluviôse, vous avez ordonné qu'il serait célébré une fête à l'union des Français, dans la décade qui suivra l'entière pacification de l'Ouest. Depuis plusieurs mois la paix intérieure règne dans ces contrées : j'aurais déja pris des mesures pour l'exécution de l'arrêté du 18; mais, citoyens Consuls, le 14 juillet approche, et je crois devoir vous proposer de remettre la célébration de la fête de la Concorde à l'époque la plus mémorable de notre histoire, à ce jour d'espérance où tous les cœurs s'unirent pour vouloir la liberté, tous les bras pour la conquérir. Le même jour ramène chaque année les mêmes émotions ; elles seront plus douces, sans doute, aujourd'hui qu'aucun sentiment pénible ne nous agite. Si nous avons des larmes à répandre sur tant de héros moissonnés au champ d'honneur, sur tant d'hommes illustres victimes de nos dissentions civiles, nous pouvons au moins opposer à l'image du passé, l'image du présent : nous voyons la République jouir, sans trouble, du gouvernement qu'elle s'est donné, et toutes les affections, tous les sentiments se confondre dans l'amour de la patrie.

Le 14 Juillet devant, cette année, réunir la célébration de deux grandes fêtes nationales, l'exécution de votre arrêté du 29 ventôse sur les colonnes départementales, m'offre une idée accessoire que je crois digne de vous être exposée. L'érection de ces colonnes est le témoignage de la reconnaissance nationale envers les défenseurs de l'état : il me paraît que cet hommage doit leur être rendu le même jour sur tous les points de la république ; ce jour sera le 14 juillet.

Que l'exécution de votre arrêté, citoyens Consuls, commence le 25 messidor.

Que dès le matin la première pierre de la colonne nationale soit posée sur la place de l'Union de tous les Français; que le même jour, dans toute la France, on jette les fondements des colonnes départementales; et que partout, à la même heure, retentissent les noms de ces généreux guerriers dont le sang a coulé pour la patrie.

J'ai l'honneur de vous présenter, citoyens Consuls, dans le programme ci-joint, les détails d'exécution : j'ai cherché à y réunir tout ce qui peut donner aux sentiments généreux et patriotiques un nouvel essor; j'ai écarté les ouvrages dispendieux et fragiles qui ne laissent rien d'honorable; et j'ai cru que nous devions attacher la pensée de l'avenir à cette belle époque, en fixant à ce jour l'établissement de monuments solides et glorieux.

C'est dans ces vues que je propose de commencer en même temps le quai de la Pelleterie, utile et depuis longtemps projeté : tout est prêt pour exécuter vos intentions à cet égard.

J'ai, en conséquence, citoyens Consuls, l'honneur de vous présenter les projets d'arrêté et de programme.

Salut et respect. *Signé* LUCIEN BONAPARTE.

Les vraies idées de tolérance civile et religieuse sont enfin proclamées et reconnues. La lettre que le ministre de la police vient d'écrire en conséquence à tous les préfets, prouve les progrès de l'esprit public et les améliorations de tout genre qu'on doit à l'influence du 18 brumaire.

Nous regrettons de ne pouvoir donner ici cette lettre : elle sera insérée dans le numéro prochain.

ERRATA.

Page 23, ligne 4, au lieu de ces mots, *leur plus grande renommée*, lisez *leur plus brillante renommée.*

Même page, ligne 22, au lieu de ces mots, *durant cinquante siècles*, lisez *durant trente siècles.*

(N.° II), 16 Messidor An 8.

5 Juil 1800



MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

Fin de l'Episode d'Olinde et Sophronie, traduit du second chant de la Jérusalem *.

En ce terrible instant dans l'enceinte s'avance
Un guerrier, si du moins on en croit l'apparence.
Son habit étranger, ses armes, son coursier,
Attirent les regards. Mais au fameux cimier,
Au casque surmonté d'un tigre qui menace,
On reconnaît Clorinde, et déja dans la place

* Il s'est glissé quelques fautes essentielles dans la première moitié de cet épisode. Page 7, v. 28, au lieu de

Soit qu'en elle pourtant *quelque chose le touche*,

lisez :

Soit qu'en elle pourtant *quelque charme le touche.*

Page 8, v. 12, au lieu de

Et sur toi seule aussi *portera ton forfait*,

lisez :

Et sur toi seule aussi *doit tomber le forfait.*

Le nom de la guerrière a partout retenti.

Clorinde a méprisé d'un sexe assujetti
Les travaux délicats, la molle et vaine adresse.
L'aiguille et les fuseaux offensaient sa jeunesse;
Et les jeux, la parure, objets de ses dédains,
Lui semblaient avilir son courage et ses mains.
Un orgueil héroïque arme son front sévère,
Mais ce front est charmant, et son orgueil sait plaire,
Et quand sous les drapeaux Clorinde a combattu,
La licence des camps respecta sa vertu.
Dès ses plus jeunes ans, déja sa main habile
Savait soumettre au frein un coursier indocile.
A la lutte pénible elle endurcit ses bras,
A la course légère elle assouplit ses pas,
Apprit à manier et la lance et l'épée:
De jeux hardis, sanglants, sa vaillance occupée
Poursuit dans les forêts les tigres et les ours.
Aux combats, à la gloire, elle a voué ses jours,
Et bravant tout danger, cette amazone altière
A la chasse est un homme, un lion dans la guerre.
Des confins de la Perse elle venait alors
De son bras aux chrétiens opposer les efforts:
Ils en ont fait souvent la triste expérience,
On vit plus d'une fois leur sang rougir sa lance.
Clorinde, en approchant de ce théâtre affreux,
Voit d'un œil attentif ce couple malheureux,
Le désespoir de l'un et le calme de l'autre,
Que son sexe est ici plus ferme que le nôtre.
Elle observe pourtant dans ce jeune homme en pleurs,
Que l'intérêt d'une autre attendrit ses douleurs,
Et qu'il plaint sa compagne encore plus que lui-même;
Que gardant le silence en ce moment suprême,
Sophronie immobile, au ciel fixant ses yeux,
Semble loin de la terre, et déja dans les cieux

Clorinde les regarde, et répand quelques larmes ;
Mais surtout Sophronie, et son âge et ses charmes,
Parlent plus puissamment à ce cœur généreux.
Toujours la fermeté plaît dans les malheureux.
Plus que les pleurs d'Olinde elle aime ce silence,
Et croyant sur leur front lire leur innocence,
Interroge un vieillard : « Ces deux infortunés,
« Qui sont-ils, et pourquoi les a-t-on condamnés ?
« Qu'ont-ils fait ? » Elle apprend leur étonnante histoire,
Et n'y voit de certain que ce qui fait leur gloire.
Son cœur n'a pas de peine à les justifier,
Et croit en leur faveur devoir tout employer.
Elle avance, menace, écarte et fait éteindre
Ces feux cruels déja tout prêts de les atteindre ;
Et parlant aux soldats avec autorité :
« Qu'aucun de vous ici n'ait la témérité,
« Dit-elle, d'achever ce barbare supplice.
« Clorinde va du prince éclairer la justice ;
« Ne craignez rien de lui, quand je prends tout sur moi.
Son aspect et son nom font respecter sa loi :
Elle part en laissant tous les cœurs dans l'attente.
Mais bientôt sur sa route Aladin se présente.
Instruit que dans Solyme elle venait d'entrer,
Par ses empressements il la veut honorer.

« Seigneur, je suis Clorinde, et puis croire, peut-être,
« Dit-elle, que mon nom me fait assez connaître.
« Je viens défendre ici notre loi, tes états,
« Et tu peux à ton gré disposer de mon bras.
« Soit qu'il faille combattre au sein de ces murailles,
« Ou chercher l'ennemi sur le champ des batailles ;
« Quelque poste qu'on m'offre en ce péril commun,
« Parle, je n'en refuse et n'en dédaigne aucun. »

» Quel pays, dit le roi, quelle terre ignorée
« Des regards du soleil est si loin retirée ;

« Que le nom de Clorinde y puisse être inconnu,
« Et que de tes exploits le bruit n'y soit venu ?
« Le secours de ton bras, guerrière renommée,
« Rassure mon empire, et vaut plus qu'une armée.
« Déja ce Godefroi, que tu sauras punir,
« Pour mon impatience est trop lent à venir.
« Est-il emploi trop haut pour un si grand courage ?
« Tu dois seule du tien déterminer l'usage.
« Commande à mes soldats, et prescris leur devoir,
« Leur monarque sur eux te donne son pouvoir. »

Clorinde lui rend grace : « Il est peu de justice
« A vouloir que le prix précède le service,
« Reprend-elle aussitôt, mais ta bonté, seigneur,
« Enhardit ma demande ; une seule faveur
« De mon zèle pour toi me paira par avance.
« Pour deux infortunés j'implore ta clémence :
« Accorde-moi leur vie à titre de présent.
« Ce couple infortuné, que je crois innocent,
« A peut-être sans cause éprouvé ta colère,
« Et je ne prétends pas pénétrer ce mystère.
« Mais je suis loin aussi de la commune erreur
« Qui contre ces chrétiens arme un peuple en fureur.
« Je vois par notre loi cette erreur expliquée :
« C'est ton Ismen qui seul profana la mosquée.
Le Prophète défend, comme une impiété,
« Qu'il entre aucune image en ce lieu redouté.
« Tu le sais, et combien l'ont souillé plus encore
« Ces signes étrangers que notre culte abhorre !
« Quand ils ont disparu de son temple outragé,
« Sans doute Mahomet s'est lui-même vengé.
« Mais qu'Ismen à son gré s'exerce à de vains charmes,
« A ces enchantements qui pour lui sont des armes,
« Nous, regardons toujours comme un secours meilleur
« Les armes des guerriers, le fer et la valeur. »

Le roi, quoique son ame, implacable, inhumaine,
Ne puisse à pardonner se résoudre sans peine,
Craint pourtant qu'un refus ne le prive aujourd'hui
D'un si puissant soutien qui vient s'offrir à lui.
Jaloux de s'attacher cette illustre étrangère,
Il cède à ses raisons, et plus à sa prière.
« Qu'ils te doivent, dit-il, leurs jours, leur liberté.
« Un tel intercesseur serait-il rebuté?
« Qu'ils vivent: Aladin qui te les abandonne,
« Innocents, les absout; coupables, te les donne.

Tous deux furent ainsi délivrés de la mort.
Heureux danger! d'Olinde il a changé le sort.
Sophronie à ses vœux cesse d'être inflexible;
Elle était généreuse, elle devient sensible.
Il mourait pour la suivre, il vivra pour l'aimer;
Et du bucher fatal qui dut les consumer,
L'amour, les appelant aux autels d'hyménée,
Y conduit la vertu par ses mains couronnée.

NOTES.

(1) Et devant sa vertu toujours intimidé,
Il a desiré tout, et n'a rien demandé.

L'original du second vers est célèbre parmi les amateurs, surtout par sa concision qui renferme trois idées.

Brama assai, poco spera, e nulla chiede.
« Il desire beaucoup, espère peu, ne demande rien.»

Voltaire et Bernard l'ont imité, chacun dans un genre différent. L'un, dans un poème qui admettait le ton familier, a dit :

Ce jeune homme de bien
Voulait beaucoup, et ne demandait rien.

L'autre, dans son *Art d'aimer*, qui comportait un style

plus soutenu, mais non pas épique, s'est attaché à rivaliser de concision, en changeant un peu les idées :

Espère tout, prétend peu, n'ose rien.

Quand même un autre ne se serait pas déja emparé de ce mérite de la concision, j'avoue que, bien loin de le chercher ici, j'aurais cru dans tous les cas devoir l'éviter. C'est un des endroits, ce me semble, où le Tasse a dérogé, non pas seulement à la dignité, mais au sérieux du poëme épique. Ce n'est pas un pur *concetti*, il est vrai, et ce vers placé ailleurs, sera toujours en lui-même un joli vers; il figurerait très-bien dans le *Pastor Fido* ou dans l'*Adone*. Mais c'est parce qu'il n'est que joli, qu'il n'est nullement épique; et le fond de ces idées, dont la petitesse devient encore plus sensible, par le cliquetis des trois antithèses rapprochées en trois mots, *beaucoup*, *peu* et *rien*, est non-seulement au-dessous de l'épopée, mais contraire à la nature de cet épisode même, qui est grave, religieux et d'un intérêt pathétique. Ce vers est donc une dissonance que peut-être peuvent pardonner des oreilles italiennes, moins sévères en poésie qu'en musique; mais pour les connoisseurs de toutes les nations et de tous les temps, j'ai cru devoir, en gardant l'idée principale, réduire le vers au ton d'une simplicité intéressante, avantage à celle qui doit regner dans tout l'épisode.

(2) Sa vertu la rassure et la rend intrépide.

Le fond de cette idée, telle qu'elle est ici rendue, est très-vrai : rien ne donne plus de courage à une femme que le sentiment de son honnêteté; mais le Tasse a gâté un peu cet endroit par les jeux de mots de ces deux vers :

Vince fortezza, anzi s'accorda, e face
Se vergognosa, et la vergogna audace.

« Le courage l'emporte, ou plutôt il s'accorde avec la » pudeur; il se fait pudique, et la pudeur se fait cou- « rageuse. » Ces vers sont assez dans le goût d'Ovide, quand il laisse aller son naturel heureux et facile aux petits agréments du bel esprit; mais on ne trouvera rien de semblable dans Homère ni dans Virgile.

(3) De la nature en elle on admire l'ouvrage,
L'innocence la pare et le ciel l'embellit.

Au lieu de la nature, de l'innocence et du ciel, le Tasse a mis la nature, l'*amour* et le ciel, apparemment par inadvertance, ou par une disposition qui lui est assez naturelle, à faire entrer où il peut le mot d'*amour*; mais il est ici trop évidemment déplacé. L'auteur devait le réserver pour Armide, et il a oublié que l'*amour* ne devait pas se trouver avec Sophronie. Ce nom seul, qui signifie sagesse, et qu'il a fort à propos donné à son héroïne, devait l'avertir de sa méprise; mais on voit combien ces sortes de fautes sont aisées à effacer, et combien il y en a peu parmi la foule des beautés. Ces trois endroits, et deux ou trois vers où il y a un peu de recherches et de redites, dans le discours d'Olinde et de Sophronie, sont, à mon avis, tout ce qu'il y avait de trop dans ce touchant épisode. On n'est pas autorisé, pour si peu de chose, à traiter le Tasse comme un écolier.

(4) Lève les yeux, et vois ce soleil son ouvrage.
Comme il est beau!

On lit dans les récits de la mort de J. J. Rousseau, (dans ceux du moins qui le font mourir de sa mort naturelle) qu'étendu sur son lit, quelques heures avant d'expirer, et regardant la beauté du ciel et du jour, il prononça ces mêmes paroles, et celles qui suivent. On aurait dû remarquer qu'elles étaient du Tasse, l'un de ses auteurs favoris, qu'il lisait le plus souvent, et qu'il portait d'ordinaire dans ses promenades. Je ne sais même s'il n'en avait pas traduit en prose quelques morceaux trouvés dans ses papiers après sa mort. Je n'ai pas en ce moment ses œuvres sous les yeux.

Au reste, on est convenu, il y a longtemps, que l'épisode qui remplit la moitié du second chant, pèche contre les règles en deux manières; d'abord, parce qu'il ne faut pas mettre un épisode presque au commencement de l'action; ensuite, parce que celui d'Olinde et Sophronie ne tient en rien à celle du poème. C'est donc un défaut d'ordonnance, et c'est, je crois, le seul de cette espèce qu'on puisse reprocher à la *Jérusalem*; mais si jamais on a pu dire, *tu as tenu hors de propos un très-beau propos*, c'est assurément en cette occasion;

car, à quelques vers près, c'est un chef-d'œuvre de narration et d'intérêt, au point qu'aucun amateur de poésie ne voudrait que le poème eût de moins cette faute et cet épisode; et, puisqu'il est isolé de sa nature, encore valait-il mieux qu'il fût placé avant l'action qu'au milieu. C'est peut-être ce qui a déterminé l'auteur à le mettre à la tête de son second chant, et l'on peut toujours regarder comme une faute assez heureuse un morceau que la critique même ne voudrait pas retrancher. Il est vrai que pour en sentir tout le mérite, il faut savoir ce que c'est que de raconter en vers, et combien peu d'auteurs s'en doutent.

VERS écrits près d'une fontaine où s'était arrêtée madame d'Egmont.

D'EGMONT parut; sur cette rive
Une image de sa beauté
Se réfléchit dans cette eau fugitive:
L'image a fui, l'Amour seul est resté.

Par feu RHULIÈRES, *de l'académie française.*

Le second Extrait de M.me de Stael *s'est plus alongé qu'on ne l'aurait voulu : l'abondance des matières force de le renvoyer au numéro prochain.*

Lettre sur quelques Notes écrites de la main de Voltaire à la marge d'un exemplaire de Virgile.

On ne peut trop regretter la perte de la bibliothèque de Voltaire; le plus grand nombre des livres qui la composaient était chargé de notes de sa main: il y avait déposé des preuves sans nombre de l'immensité de ses lectures et de ses connaissances. On voyait souvent une raison supérieure employer tous les trésors de la mémoire, réfuter d'un seul trait un long ouvrage, et renfermer dans quelques mots le résultat de cinquante ans de méditation. Des personnes dignes de foi qui ont vu la bibliothèque de ce grand homme, attesteront que cet éloge n'est point exagéré. Des circonstances m'ont procuré un exemplaire des œuvres de Virgile qui lui avait appartenu, et dont les marges contiennent quelques remarques: son écriture est facile à reconnaître; et d'ailleurs, le témoignage de Vanières son secrétaire, de qui on tient cet ouvrage, en constate l'authenticité.

Rien ne promet au premier coup-d'œil plus

* On a mal imprimé, il y a plus de quatre ans, la plupart des observations contenues dans cette lettre: elles sont ici conformes au manuscrit de l'auteur, et paraissent en totalité.

d'intétêt que des observations sur l'auteur de l'*Enéide*, par celui de la *Henriade :* mais Voltaire était malheureusement fort jeune quand il fit celles dont je suis dépositaire. Il me paraît qu'alors, plein des leçons du père Porée, il quittait à peine le collége; aussi ses remarques sont presque toutes écrites en latin. On voit qu'il étudiait avec soin la langue de Virgile: il se rend compte des tours particuliers au poète romain; il le rapproche des auteurs grecs qu'il imite; il éclaircit plus d'une fois, par une paraphrase courte, quelques expressions figurées et elliptiques dont il est frappé.

Un semblable travail, entrepris par Voltaire au sortir de son enfance, est à la fois un reproche et une leçon pour tant d'auteurs modernes qui ont négligé les études les plus indispensables, et qui s'appellent des gens de lettres, à la honte de notre temps.

J'avoue que le plus grand nombre des notes que j'ai parcourues, n'a rien de remarquable, quoiqu'elles montrent partout une érudition très-étendue pour un âge aussi peu avancé. Cinq ou six seulement font deviner l'esprit de Voltaire à des yeux observateurs. Il suffit peut-être pour le déceler, de l'espèce d'indifférence avec laquelle il semble avoir lu les Eglogues et les Géorgiques. Ce dernier ouvrage, le plus parfait de

l'antiquité, ne lui a pas fourni la moindre remarque; un seul vers des églogues est loué; c'est celui-ci:

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error.

Il le souligne, parce qu'il renferme un trait de passion.

La troisième églogue imitée de Théocrite, lui paraît grossière dans quelques détails; la neuvième, froide; la quatrième, trop élevée pour le genre bucolique.

Dès cette époque, on voit donc commencer la préférence exclusive de Voltaire pour la poésie morale et dramatique. Il réserve toute son attention pour les scènes animées de l'Enéide, et néglige absolument l'intérêt des peintures champêtres, la perfection des détails pittoresques, que tous les siècles ont admirés dans les Géorgiques. On peut juger dès lors quel sera le caractère de son talent; on n'est plus surpris que Voltaire, l'égal des plus grands maîtres dans la peinture des passions, leur soit presque toujours inférieur dans celle des tableaux de la nature: c'est qu'il n'avait point aimé les champs, c'est qu'il n'y avait point vécu dès sa jeunesse.

Tous les poètes épiques avant lui, et cette observation est je crois essentielle dans l'histoire de leurs travaux, ont écrit dans leur jeunesse, des pastorales ou des ouvrages d'un genre ana-

logue. Virgile avait chanté Tityre et le vieillard du Galèse, avant le sac de Troie et les combats de Turnus et d'Enée. Le Renaud du Tasse fut précédé de son Aminte. Camoens, en s'adressant aux nymphes du Tage dans le début de son poème, leur rappelle les églogues qu'elles lui ont inspirées. Le génie sombre et sublime de Milton lui-même s'est essayé dans son *Lycidas* et son *Penseroso* sur des images champêtres. Homère enfin, ne perd pas une occasion de ramener jusques dans l'horreur des combats les charmes et la paix de la vie rustique.

Voltaire a moins puisé que tous les autres à cette source première des véritables beautés poétiques. Sa jeunesse fut entraînée par tous les prestiges des arts et de la société. Il n'habita la campagne que dans sa vieillesse; mais alors il y porta plus de philosophie que de passions. Nourri pendant cinquante ans d'autres idées, il ne pouvait même au milieu des Alpes et du Jura, sur les bords du lac de Genève, et devant le génie de la nature, se détacher un moment des illusions du théâtre. Tout ce qui n'était pas du genre dramatique n'avait à ses yeux qu'un rang inférieur. Cette opinion a plus d'une fois égaré son jugement, et lui a fait négliger quelques parties essentielles de l'art.

Aussi dans la poésie descriptive, il laisse sou-

vent desirer des images plus vraies et plus précises, une harmonie plus savante et un caractère plus original. Ce défaut se fait sentir surtout dans la Henriade, comparée aux poèmes antiques; mais il n'excuse pas les critiques qui ferment les yeux aux beautés de cette même Henriade : elle en a de réelles qui lui sont même particulières, et doit toujours rester au nombre des premiers monuments de la poésie française.

Il est donc vrai qu'on peut saisir dans l'enfance des grands hommes tous les traits du génie qu'ils doivent avoir un jour. Voltaire, enfant, préfère déja le mouvement des passions au calme et au bonheur de la vie champêtre. Racine offre un exemple différent dans les remarques de sa première jeunesse sur Sophocle et sur Euripide. Son ame tendre se repose avec complaisance sur ces mêmes détails qui n'arrêtent point la sensibilité impatiente et mobile de Voltaire. Les images pastorales, les mœurs hospitalières ont à chaque instant l'hommage du créateur futur d'Athalie. La différence du style de ces deux grands poètes dramatiques se laisse même entrevoir d'avance dans les premières réflexions de l'un et de l'autre. Voltaire ne juge que les masses et les beautés générales du style; il admire moins souvent les effets d'harmonie imitative, ces expressions hardies, ces combinaisons savantes de

termes heureusement rapprochés, qui sont les fruits de la méditation et d'un art approfondi. La marche de Racine n'est pas la même; j'ai lu quelques-unes de ses notes à la marge d'un Horace, qui avait passé entre les mains de son fils et de Lefranc de Pompignan. On voit que le plus parfait de nos poètes ne l'était devenu qu'en étudiant sans cesse, et dans ses moindres détails, tous les secrets du style poétique.

Il avait marqué plusieurs expressions d'Horace comme propres à passer dans la poésie française. A côté de celle-ci *nigrum pulvere*, il avait écrit *noir de poussière*, et ajoutait : *cette expression peut se transporter avec succès dans notre langue.* C'est dans ce même exemplaire qu'à la marge du passage si connu d'Horace,

In me tota ruens Venus
Cyprum deseruit.

on trouvait ce vers admirable de Phèdre :

C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.

Les notes de Voltaire sur Virgile, n'offrent, comme je l'ai dit plus haut, aucun trait aussi intéressant. Le premier, le second, le quatrième et le sixième livres de l'Enéide, sont chargés de coups de crayon : le cinquième en a fort peu. Ce chant, que Montaigne regardait comme le chef-d'œuvre de la versification du premier des poètes la-

tins, devait le moins arrêter Voltaire, et toujours par la même raison qui lui a fait lire si légèrement les églogues et les géorgiques. L'épisode de Nisus et d'Euryale, est le morceau des derniers chants qu'il vante le plus. Le beau mouvement qui termine cet épisode, et par lequel Virgile se met lui-même en scène dans son Enéide, lui paraît d'une grande beauté :

Fortunati ambo, si quid mea carmina possunt,
Nulla dies unquam memori vos eximet ævo.

Aussi n'a-t-il pas manqué de l'imiter à la fin du combat des deux Dailly, dans le huitième chant de la Henriade :

Père, époux malheureux, famille déplorable ! *etc.*

Les vers qui expriment un sentiment sont toujours ceux qui appellent son attention ; celui-ci :

Non ignara mali, miseris succurrere disco,

est crayonné avec soin, et on lit à côté, *versus mirificus.* Voltaire s'est souvenu de sa première admiration, quand il a fait ce vers charmant de Zaïre, où la même pensée se retrouve avec un autre mouvement :

Qui ne sait compâtir aux maux qu'on a soufferts?

Lorsque Didon, après avoir accablé de reproches Enée, s'adresse à sa sœur pour la fléchir, dans ces vers si connus :

Anna, vides toto properari littore circum, etc. etc.

Voltaire loue l'heureux artifice de ce discours, et rappelle ce vers de Phèdre à Œnone :

Presse, pleure, gémis, peins-lui Phèdre mourante.

Il observe plusieurs fois, et cette observation a été faite par d'autres que lui, que Virgile ne semble point craindre l'uniformité des mêmes sons à l'hémistiche et à la fin de ses vers. Ces exemples sont assez nombreux, et dans Virgile, et dans les poètes qui l'ont suivi. Il paraît même que ce genre de beautés, si c'en était un quelquefois, dégénéra en affectation après le siècle d'Auguste; c'est vraisemblablement une des raisons pour lesquelles ces fameux vers, attribués à Néron,

Torva mimalloneis implerunt cornua bombis, etc.

ont paru si affectés à Perse. Mais on ne peut nier que le retour des mêmes sons n'ait été ménagé quelquefois à dessein dans les vers d'Horace et de Virgile. Les vers asclépiades du premier, en offrent surtout des exemples fréquens.

Metaque fervidis
Evitata rotis palmaque nobilis....
Terrarum dominos evehit ad Deos.

La rime n'est pas une invention si barbare, quoi qu'en aient dit des gens qui se croyaient philosophes. Avec une véritable philosophie, ils auraient trouvé dans la nature et notre organi-

sation même, les causes du plaisir qu'elle nous fait ; ils auraient vu qu'elle a été particulière à tous les peuples, et que les premiers vers ont été vraisemblablement rimés dans toutes les langues.

Voltaire observe très-judicieusement que dans ces beaux vers du second livre,

Uteroque recusso
Insonuere cavæ gemitumque dedere cavernæ.

les quatre rimes qui s'y trouvent, prolongent et doublent l'harmonie par la répétition des consonnances. Il blâme, et peut-être avec quelque raison, le même effet répété plus bas :

Trojaque nunc stares, Priamique arx alta maneres !

Il est sûr qu'ici l'on ne sent pas le besoin de la même symétrie. Que de beautés de ce genre aurait pu découvrir dans l'Enéide un homme comme Voltaire, s'il l'avait commentée plus tard ! Mais ce n'est point encore le génie qui juge le génie, c'est un élève de Porée, qui se fortifie dans la connaissance de la langue latine. A côté de la sublime description de l'Etna, dans le troisième livre de l'Enéide, il rappelle la première pythique de Pindare, où ce dernier a si bien décrit les fureurs de Typhée. Il transcrit quelques vers grecs, les cite avec de grands éloges ; d'où l'on peut conclure que Voltaire, quoi

qu'on ait dit, avait étudié le grec, et qu'il fut un temps au moins où il a su admirer Pindare.

On rencontre même dans ces notes, des traits de l'esprit satyrique de Voltaire. A la fin du sixième livre, quand Anchise a montré à son fils toute la suite de ses descendans, Virgile termine très-brusquement, et parle sans aucune transition des deux portes du sommeil d'où sortent les songes.

Sunt geminæ somni portæ, etc. Voltaire écrit à la marge : *Hîc Virgilius oblitus suî est, nisi lacunas fuisse velis.*

En y réfléchissant bien, on serait porté à croire avec Voltaire, qu'il y a dans cet endroit une lacune véritable.

Je voudrais pouvoir faire une moisson plus abondante, mais j'ai prévenu qu'elle serait bornée. Je souhaite que le nom de Voltaire et de Virgile fasse pardonner la petitesse de ces détails, et leur donne quelque prix.

FONTANES.

LE DÉFINISSEUR.

Pro quasi Deo habendus est qui bene definire sciat. ARISTOT.

« Il faut regarder presque comme un « Dieu celui qui sait bien définir. »

En voyant ce petit écrit nommé et signé le *Définisseur*, on trouvera sans doute que l'auteur n'est pas modeste dans le choix de son épigraphe, puisqu'en se piquant de bien définir comme l'annonce le titre qu'il prend, il ne fait rien moins que sa propre apothéose.

Je ne conviens pourtant pas que je sois un fat; je n'ai cité la maxime du grand Aristote, que pour avertir mes lecteurs de l'importance des bonnes définitions, et non pour leur donner une grande idée de mon talent.

En lisant pour la première fois cet éloge d'un bon définisseur, j'avais soupçonné quelque faute de copiste dans les anciens manuscrits, ou d'imprimeur dans les premières éditions. J'ai quelquefois même été tenté de croire que quelque grand scholastique de la fin du quinzième siècle, célèbre par une définition *de l'universel de la part de la chose*, avait interposé dans les premières éditions d'Aristote, cette louange hyper-

bolique de l'art de bien définir, qu'il croyait posséder lui-même en un degré éminent ; mais toutes les recherches que j'ai faites m'ont conduit à reconnaître que le passage n'est ni altéré, ni supposé, et il ne m'est plus resté que le desir de m'expliquer à moi-même comment le talent de bien définir rapproche un faible mortel de la divinité.

Je me suis dit : C'est la raison sans doute qui place l'homme au-dessus des animaux, et relève la dignité de son être ; et si l'art de bien définir est le grand instrument de la raison, on peut trouver supportable l'hyperbole du philosophe grec, en en rabattant d'ailleurs ce qu'on voudra.

Qui ne voit en effet que pour détromper les hommes de beaucoup d'erreurs, il ne s'agirait le plus souvent que de leur faire attacher aux mots des idées justes et précises? de sorte qu'un bon lexicographe est le meilleur instituteur que pût avoir le genre humain.

Cette vérité est surtout sensible pour tous les genres de connaissances qui sont relatives à la morale et à la politique, et qui tiennent de plus près à la prospérité sociale et au bonheur des individus ; car les fausses notions en cette matière, sont les sources de tous les maux qui affligent l'homme en société.

Si, en prétendant rendre la liberté à une nation, on appelle une multitude sans instruction, sans éducation, sans morale, sans propriété, à l'exercice de tous ses droits politiques, n'est-ce pas faute de s'être bien défini la liberté, la propriété et ses droits?

Si nous voyons dans de grands états de l'Europe, une dette énorme accabler de son poids et les gouvernants et les peuples, n'est-ce pas d'après les fausses notions qu'on se fait de la dette publique, des effets du crédit, de la circulation de la richesse nationale, etc.? Mais il est inutile de multiplier et de développer des exemples qui se présenteront en foule à la pensée de mes lecteurs.

J'ai toujours été frappé du titre que Hobbes a donné à son traité de logique : il l'appelle *Computatio sive Logica*, Traité du calcul ou Logique.

La même homonymie a lieu dans la langue grecque, où λογός signifie également calcul et raisonnement ou raison; et en y réfléchissant, on reconnaît en effet que tout raisonnement est une espèce de calcul.

La conclusion de tout raisonnement est affirmative ou négative. Ceux de la première espèce sont des additions; ceux de la seconde, des soustractions. Dans le raisonnement dont la conclu-

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

sion est affirmative, on ajoute ou on unit une idée à une autre idée; dans celui dont la conclusion est négative, on retranche ou on soustrait une idée d'une autre idée ou notion.

Or, le grand avantage de l'espèce de raisonnement qu'on appelle le calcul proprement dit, est que les termes en sont toujours parfaitement définis, parce que les élémens en sont déterminés et invariables. Les quantités désignées par les chiffres 1, 2, 3, 4, etc., ou par les caractères algébriques *A, B, C, D, etc.*, sont toujours les mêmes dans toute la suite d'une démonstration; et dans un enchaînement de théorêmes qui conduisent à la solution du problême le plus difficile; on sait que 5 et *A* et *D* signifient toujours et partout un tel nombre, une telle étendue, une telle masse, une telle vîtesse.

Dans le raisonnement commun au contraire, et surtout dans la dispute sur les sujets les plus importants, les termes abstraits dont on est forcé de se servir, n'ont pas toujours un sens précis, et reçoivent des acceptions différentes dans la bouche des deux contendans, et souvent dans le discours du même agumentateur, et dans le cours d'un même argument, faute d'une bonne définition.

Alors la conséquence et tout le tissu du raisonnement se trouvent viciés de la même ma-

nière que le résultat d'un calcul algébrique, dans lequel 5 aurait signifié tantôt cinq pieds et tantôt cinq toises, et A tantôt une vîtesse ou une masse 50 et tantôt une vîtesse ou une masse 100.

Si le calcul proprement dit est un moyen plus sûr d'arriver à la vérité dans les questions auxquelles il peut être appliqué, parce que la définition y est plus facile que dans les autres procédés de l'esprit humain, il sera donc utile de rapprocher autant qu'on le peut la manière commune de raisonner, de celle qu'on appelle plus proprement calcul ; ce qui, d'après ce que nous venons de dire, se fera par le moyen de définitions nettes, qui simplifient et déterminent le signe de chaque idée ou de chaque groupe d'idées qui forment une notion ; qui le déterminent, dis-je, avec la même précision et d'une manière aussi constante, que celle que présentent des chiffres ou des caractères algébriques.

Pour donner une idée du genre de travail que je ferai, *si je suis encouragé*, je présenterai ici une courte liste de quelques mots dont l'acception équivoque et incertaine a été la source de beaucoup d'erreurs funestes, et qu'une définition exacte empêcherait désormais d'être des *instrumens de dommage.*

Nature, société naturelle, droits, propriété,

liberté, égalité, société politique, gouvernement, souveraineté, monarchie, aristocratie, démocratie, anarchie, tyrannie, représentation, luxe, commerce, monopole, morale, religion, superstition, tolérance, vertu, honneur, machiavélisme, constitution, cité, peuple, popularité, nation, patrie, loi, guerre, politique, grandeur nationale, bonheur national, richesse, crédit, dette, éloquence, raison, esprit, talent, imagination, érudition, philosophie, théorie, systêmes, métaphysique, perfectibilité.

Cette liste ne comprend que cinquante articles, et je crois pouvoir dire que si ces cinquante mots étaient bien définis et universellement bien entendus, ce monde, que les dévots appellent avec quelque raison une vallée de larmes, deviendrait le séjour de la félicité parfaite, et nous y verrions se réaliser la fable de l'âge d'or et du règne d'Astrée, si grande est la puissance des bonnes définitions !

Je finirai par un apologue.

J'ai ouï conter à M. de Mairan, que dans un voyage à Beziers, sa patrie, il avait trouvé un ouvrier qui polissait assez bien les verres de lunettes à mettre sous le nez. L'artiste expliqua au philosophe une espèce de théorie qu'il s'était faite, et termina sa dissertation par ces mots : *C'est l'ignorance de ces principes, Mounsieur,*

qui infecte lé monde dé mauvaises lunettes.

Et moi aussi, je prétends que c'est faute d'une bonne théorie des définitions, qui sont les lunettes à l'aide desquelles nous voyons les objets de nos pensées, que le monde est infecté de tant d'erreurs.

Je crois savoir polir les verres assez bien.

J'offre mes talents, tels qu'ils sont, à ceux qui voudront les employer.

LE DÉFINISSSEUR, A. M.

Le ton de ce morceau doit faire aisément reconnaître l'auteur, qui a plus d'une fois donné des formes piquantes à la raison, et soutenu les principes avec courage. C'était, au jugement de Voltaire, un de nos meilleurs esprits. Puisse-t-il, à l'aide de bonnes définitions, appaiser toutes nos querelles! Mais Locke avait déja recommandé la même exactitude, et nous ne sommes guère plus sages depuis ses leçons. Quoi qu'il en soit, on prie le *Définisseur* de rectifier nos idées sur quelques-uns des mots qu'il cite, et que l'ignorance emploie tous les jours au hasard. On invite tous les bons esprits à se joindre à lui. Ils peuvent choisir dans la liste précédente le terme qu'ils aimeront le mieux *définir*. Le Mercure appartient à tous les talents qui nous restent encore, et quand ils voudront l'enrichir, le rédacteur est trop heureux de leur céder une place qu'il n'accepta que pour les honorer et les défendre.

DE L'INSTITUT

ET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

DANS les dernières années de la monarchie les injures et les déclamations de tout genre étaient prodiguées contre les sociétés littéraires, et surtout contre l'Académie française, parce qu'elle était la plus fameuse.

De tous les usages de l'ancien régime, c'est le seul qui se soit conservé sans altération. Il est probable qu'il ne disparaîtra jamais. Un corps de savants et de gens de lettres a, dans tous les temps, pour adversaires les amours-propres et les prétentions qu'il n'accueille pas. Aussi l'institut a-t-il hérité, dans ces derniers temps, de toutes les haines divisées autrefois sur les trois académies qu'il représente aujourd'hui.

Un des plus sûrs moyens peut-être de le servir utilement, c'est de recréer auprès de lui quelque association digne d'exciter l'envie et de partager la renommée.

Ceux qui s'occupent dans ce moment de rassembler les débris épars de l'Académie françai-

se, ne sont donc point les ennemis de l'institut, comme on a feint de le croire.

Les plus respectables des membres qui le composent n'ignorent pas les défauts de son organisation ; ils conviennent qu'un reste de préjugés révolutionnaires s'est fait voir dans la formation d'un établissement où ne devoit se montrer que le goût des arts, des sciences et des lettres. Ils avouent enfin que si les sciences ont dans la première classe leurs plus dignes représentants, les lettres ne sont pas toujours aussi heureuses dans les deux dernières, quoiqu'on y trouve plusieurs noms très-recommandables. Ils regrettèrent vivement, dès l'origine, qu'on ne leur permît pas de s'associer les écrivains illustres qui honoraient la France depuis trente ans, et que l'Europe cherche en vain sur la liste de l'institut.

Ils se réjouiront les premiers de voir le Gouvernement r'ouvrir aux arts cet ancien asyle où, depuis le grand siècle, se conservaient toutes leurs traditions. Si l'Académie française reparaît, on sentira de plus en plus l'avantage de laisser aux lettres, aux sciences et aux arts un domaine indépendant. On ne doit point les confondre, si on veut conserver l'éclat de leurs diverses productions. Rien n'est plus vrai que le mot de Duclos qu'on a déja cité : *Il faut que les académies*

chef-d'œuvre épique de l'Italie moderne. On croirait peut-être qu'il n'a pas eu le projet d'en faire une traduction, s'il n'avait pas expliqué, par des exemples, ce qu'il appelle *imitation* poétique.

« Virgile, dit-il, *imitait* Théocrite et Homère; il faisait passer dans sa langue les beautés de ces poètes, qu'il pouvait s'approprier : mais il n'aurait pas consumé un temps précieux à lutter contre des beautés qui tiennent à la langue où elles sont écrites, et qui ne peuvent se transplanter dans une autre, sans perdre de leur grace ou de leur force..... La Fontaine et Boileau ont fait comme Virgile : ils ont cueilli avec choix les fleurs poétiques de l'antiquité; laissant toujours celles qui auraient pu se flétrir sur une tige étrangère. » (*ibid.*) — Il est évident que le C. Clément n'a pas *imité* comme les grands modèles qu'il cite. Nous sommes donc forcés de croire qu'il a *traduit*, en permettant à ses amis d'observer, pour justifier le titre de son ouvrage, qu'il a réduit à *seize* les *vingt* chants de la *Jérusalem délivrée*, et qu'on n'y trouve jamais son coloris, ses graces et son génie.

Mais quel que soit le titre adopté par le C. Clément, il est incontestable qu'il a voulu (pour nous servir de ses expressions), *transplanter*

de la langue où elles sont écrites, dans la nôtre, les beautés d'un poème que l'orgueil des modernes oppose quelquefois à la gloire des anciens. Il n'est pas moins vrai qu'il a *consumé un temps précieux* dans ce travail pénible, et des critiques difficiles ajouteront peut-être qu'il l'a perdu.

En effet, si, comme l'observe le C. Clément, le Tasse a sacrifié trop souvent au bel-esprit et au goût de sa nation; s'il est quelquefois trop indulgent aux afféteries et à la mollesse de la langue italienne : par combien de beautés ne rachète-t-il pas ces défauts! Quelle riche variété dans ses caractères et dans ses épisodes! Quelle fraîcheur dans ses paysages! Quel feu dans ses batailles! Quel heureux mélange des couleurs les plus douces et les plus brillantes dans ses peintures de l'amour! Virgile semble s'être épuisé lui-même, après avoir épuisé les passions et la poésie pour créer Didon. Le Tasse anime à la fois Herminie, Clorinde, Armide; et dans les tons les plus opposés, son pinceau retrouve toujours sa grace et son éclat: son style est quelquefois chargé d'ornements frivoles, mais sa pensée est presque toujours simple et noble; et son expression, souvent harmonieuse et pittoresque, ne manque jamais d'élégance ou de facilité.

Tel est le caractère qu'on aurait voulu retrouver dans le C. Clément : qu'il fût imitateur ou traducteur, c'est le Tasse qu'il fallait peindre, c'est son poème qu'il fallait reproduire à nos yeux. Qu'importe qu'il ait réformé, d'après des critiques dont la justesse n'est pas toujours démontrée, quelques irrégularités dans le plan de l'ouvrage! Qu'importe encore qu'il ait fait disparaître des *concetti*, des jeux-de-mots, et toutes ces taches légères qu'impriment à la *Jérusalem délivrée* le goût du siècle et le génie du peuple que le Tasse a illustrés! Ceux qui, dans une version fidelle, rendront même faiblement ses beautés et ses défauts, seront moins coupables envers lui. La plus grande injure qu'on puisse faire au Tasse, c'est de l'empêcher d'être lu.

Or, dans la traduction du C. Clément, le lecteur est forcé de s'arrêter à chaque pas, vaincu par la monotonie de l'ensemble et la sécheresse des détails. Ce n'est pas qu'on n'y retrouve de temps en temps les traces d'un goût pur et sévère, avec la preuve que le C. Clément a très-bien étudié le mécanisme des vers, et les artifices du style poétique. Mais il semble avoir soumis le sien à des lois somptuaires; et sa froide régularité, sa pénible correction, sa médiocrité soutenue, forment un contraste éternel avec

la grace naturelle, l'abondance, l'élévation, la noblesse ou l'ingénieuse simplicité de son auteur. Il s'est fait un devoir malheureux d'étouffer l'esprit, la verve et le caractère original du Tasse; c'est le sien que le C. Clément a voulu donner à la Jérusalem. Ensorte qu'il n'est pas rare d'y trouver cent vers de suite, tels que les suivants, dont aucun ne blesse l'exactitude grammaticale, mais où l'on ne rencontre pas un mot qui puisse éveiller la pensée, le sentiment ou l'imagination :

Raffermis le Danois, s'il était ébranlé;
Peins-lui toute la honte où sa fuite l'expose :
Il y va de sa gloire à suivre notre cause.
Qu'il vienne, mais sans toi : differe ton retour.
J'ai besoin d'un ami dans l'infidelle cour :
La Grèce, trop longtemps, nous secourt en paroles:
Nous voulons d'elle enfin des armes moins frivoles.
Le Grec est vain, trompeur; l'intérêt est sa loi :
Mais son propre intérêt doit l'enchaîner à moi.
Ne perds pas un moment : vas; c'est assez t'instruire:
Mes lettres appuieront ce que tu pourras dire, etc.

Nascuntur poetæ. Cet adage peut consoler le C. Clément, de ses revers dans une carrière trop périlleuse. Il en est une autre où ses études, son expérience, son attachement aux vrais principes, lui promettent des succès plus faciles. Ses travaux multipliés, une littérature qui n'est pas commune, et la conscience qu'il doit avoir ac-

quise des difficultés de l'art, lui garantissent un rang distingué parmi nos critiques. Nous sommes persuadés qu'il ne mettra plus dans ses jugements, l'aigreur qu'on reprocha justement aux écrits de sa jeunesse, quand il attaquait, avec une audace presque sans excuse, les chef-d'œuvres de Voltaire et les productions les plus heureuses de notre âge. Ce souvenir rend peut-être un peu sévère le jugement qu'on porte de l'ouvrage qu'il vient de publier. Le C. Clément respectera sans doute un droit dont il a fait un si long usage; s'il se plaignait de la manière dont on l'exerce envers lui, nous ne lui répondrions que par cette phrase, qui termine la préface de ses *Observations sur les Géorgiques de Delille :* « Les gens de lettres doivent s'estimer, « s'aimer et se critiquer. Mais à présent, la plu- « part ne s'aiment ni ne s'estiment, et sont fu- « rieux quand on les critique. »

E.

L'auteur de cet extrait est le même qui a rendu compte des spectacles dans le dernier Mercure et dans celui-ci. Il signera dorénavant de la lettre initiale de son nom ses différents articles.

Histoire naturelle des Poissons, par le C. Lacépède, membre du sénat et de l'institut national, etc. A Paris, chez Plassan; imprimeur-libraire, rue du Cimetière Saint-André, n.° 10; an 8.

On se souviendra longtemps de cette époque fameuse où Buffon commença d'écrire l'histoire de la nature. C'est le moment le plus glorieux de ce siècle. Voltaire avait accumulé les chefs-d'œuvres dans plus d'un genre, Montesquieu publiait l'Esprit des lois, Rousseau méditait l'Emile et le Contrat social; des écrivains inférieurs, mais qui pourtant ont mérité de la renommée, Diderot et d'Alembert traçaient le plan de l'Encyclopédie. Chacun de ces hommes illustres a eu ses disciples et son école. Les quatre premiers, comme les plus forts, ont traîné à leur suite un plus grand nombre d'imitateurs. Les formes de style employées par Buffon, peuvent se copier avec quelque succès. Les paradoxes prodigués par Rousseau, ont fait croire à tous les esprit faux et à tous les rhéteurs, qu'ils avaient hérité de son talent. Montesquieu est resté plus inaccessible à toute imitation: chacune de ses phrases est une pensée, chacune de

ses pensées est un tableau. Des idées originales et profondes ne se copient pas avec la même facilité que des sophismes hardis ou des périodes nombreuses.

Parmi ceux qui suivent la trace de ces grands hommes, le C. Lacépède s'est montré le plus digne de continuer le beau monument qui a rendu Buffon immortel. On se souvient qu'il lui a consacré un éloge funèbre, ou plutôt un hymne à la tête de son histoire des serpens. C'était un disciple de Platon qui louait son maître, et qui empruntait quelquefois son style pour le mieux célébrer. Mais le C. Lacépède doit se souvenir qu'Aristote, en admirant Platon dont il était l'élève, a pourtant réformé une grande partie de ses idées, et que même le style de ces deux illustres philosophes n'a point d'analogie. Il est donc permis, en rendant hommage à Buffon, d'abandonner toutes ses erreurs, dont les nouvelles découvertes nous désabusent de jour en jour. Sa comète qui a détaché les planètes du soleil, son feu central, le réfroidissement successif des différentes parties du globe, et tant d'autres hypothèses pourront subir le même sort que les brillantes rêveries de Platon ; mais il lui restera toujours la grandeur de ses vues, l'élévation et la magnificence de son style. La plupart de ses continuateurs n'ont été que ses copistes ; et

convenons qu'il est assez facile d'imiter ce style à demi poétique, qui a fait dire plaisamment à Voltaire, quand on lui parlait de l'Histoire naturelle, *pas si naturelle*. Ce reproche était injuste à l'égard de Buffon, qui avait eu le mérite de créer sa manière, qui était riche sans effort, et qui, lorsqu'il déployait toute sa parure, ne semblait qu'adapter une idée convenable à la majesté de ses idées. Mais la critique reste dans toute sa force pour quelques-uns de ceux qui l'ont suivi. Elle ne tombe pas sur le C. Lacépède, car c'est plutôt par une ressemblance naturelle que par un esprit d'imitation, qu'il a des rapports avec son modèle : il décrit en naturaliste, et peint en poète. L'Histoire des poissons est digne de lui. Mais ce sujet peut-être était moins riche et moins favorable à l'imagination que l'Histoire des serpens. L'effroi universel qu'ont inspiré ces singuliers animaux, le grand rôle qu'ils ont joué dans la religion de tous les peuples, leur taille démesurée dans certains climats, la beauté de leurs couleurs, la souplesse de leurs mouvements, le secret de leurs retraites, la peau nouvelle dont ils se couvrent à chaque printemps, cette vie dont ils semblent doués dans chaque partie de leur corps, et qui les a fait choisir, chez une nation antique et savante, pour l'emblême de l'éternité; toutes ces fables,

nées de la terreur que produit leur approche, donnaient un grand intérêt à ce premier ouvrage du C. Lacépède.. Mais si les mœurs des animaux qu'il peint aujourd'hui ne peuvent offrir des peintures si attachantes, le C. Lacépède n'a rien négligé pour animer ses descriptions, et surtout pour être utile aux amis des sciences physiques.

Le premier volume de cette Histoire des poissons renfermait la description de cent trente-six espèces, dont vingt-six n'avaient été indiquées dans aucun ouvrage.

Le second volume contient encore la notice d'un plus grand nombre d'espèces. On y marque les caractères de cent-soixante-treize, dont vingt-six étaient inconnues. Le C. Lacépède a commencé ce volume par des vues générales, à la manière de son maître. Le premier discours, sur la durée des espèces, a de la pompe et de la noblesse. Si on osait faire quelque reproche à l'auteur, c'est un peu de luxe et trop d'ornement dans le style. En cherchant le nombre, il accumule quelquefois des épithètes plus harmonieuses pour l'oreille, qu'utiles pour la vérité de la description et l'énergie du sens. Enfin, s'il veut devenir le rival du grand homme auquel il succède, il doit être plus économe de ses richesses.

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

MONTMORENCY, tragédie en cinq actes, par le C. CARRION DE NISAS.

La première représentation de cette pièce n'avait obtenu qu'un succès équivoque et long-temps disputé. Une partie des spectateurs, plus frappée des inconvenances que des défauts réels, avait manifesté son improbation d'une manière bruyante. L'auteur a fait disparaître ces taches légères; il a corrigé les vers qui avaient universellement déplu; et, grâces aux changemens desirés, *Montmorency* aura l'éclat de quelques représentations.

L'analyse de cet ouvrage a paru dans tous les journaux, avec des réflexions plus ou moins polies. Il est inutile de la répéter ici. Nous supprimons également des critiques très-fondées sur la conduite de la pièce, où la longueur et la monotonie naissent trop souvent du manque d'action. Nous avouons même que dans le temps où l'art était plus généralement connu, plus heureusement cultivé, la tragédie de *Montmorency*

n'aurait pu obtenir les mêmes applaudissements. Mais il nous semble que le talent de l'auteur est au dessus de son ouvrage; et nous allons motiver notre opinion.

D'abord, on a condamné trop sévèrement le choix du sujet. Sans le charger d'épisodes romanesques, il était possible d'y trouver une tragédie. Henri, duc de Montmorency, ayant embrassé la révolte de Gaston de France, frère de Louis XIII, arma le Languedoc contre son souverain. Vaincu, fait prisonnier par le maréchal de Schomberg, il fut conduit à Toulouse, et décapité par arrêt du parlement. La fermeté qu'il avait souvent montrée sur le champ de bataille le suivit à l'échafaud, et répandit plus d'intérêt que de gloire sur ses derniers moments. — Tel est le fait isolé. — Mais des circonstances mémorables et de grands caractères avaient préparé cette catastrophe. La France, arrachée au fléau des guerres civiles par les mains victorieuses d'Henri IV, avait r'ouvert ses blessures sanglantes après la mort de ce monarque adoré. Le fanatisme religieux et l'aristocratie féodale, ébranlaient le trône de son faible successeur; et dans un moment pareil, *Montmorency*, prêtant à la révolte l'appui de son nom et de son courage; *Richelieu*, ce génie audacieux et despotique, cimentant la grandeur de son minis-

tère et le pouvoir absolu des rois dans le sang d'un coupable illustre, que défendaient en vain l'autorité des exemples, les honneurs de sa maison, l'intérêt des grands et les larmes de la cour; la *princesse de Condé* sa sœur, et la *Duchesse* son épouse; l'une, fière de ses souvenirs et de sa beauté; l'autre, belle de sa constance et de ses vertus, combattant la haine d'un ministre inexorable; *Louis* XIII lui-même, dont le caractère timide, dominé par l'ascendant de Richelieu, pouvait, sans être avili par une jalousie puérile, fournir des ressorts à l'action; tels sont les personnages et les ressources que l'histoire offrait au poëte, pour mettre sur la scène la fin déplorable de *Montmorency*.

Le C. *de Nisas* a senti les avantages de son sujet, mieux qu'il n'a conçu le plan de son ouvrage. Il s'est privé, l'on ne sait pourquoi, d'un moyen nécessaire à la marche de sa pièce, en faisant annoncer, dès les premiers vers, l'arrêt de mort porté contre le Duc. Il était facile, au contraire, de laisser le spectateur dans une incertitude pénible, source d'intérêt et d'émotions. Ici, dès la première scène, le dénouement est prévu et le sort de Montmorency décidé; car il ne peut échapper au supplice que par un aveu qui le couvrirait d'opprobre, ou par un complot obscur, tramé sous l'œil vigilant de Richelieu :

encore l'auteur ne tire-t-il aucun parti de ces moyens subalternes. Le premier lui présentait une scène imposante entre le Cardinal et le Duc, où celui-ci pouvait relever son caractère, et se placer dans une attitude vraiment tragique. Il n'a pas osé la risquer. Le second devait donner du mouvement à l'intrigue et produire des effets inattendus : il est indiqué faiblement, et ne sert à ranimer ni l'action ni l'intérêt.

Au lieu des ressources offertes par le sujet, l'auteur en a cherché qui lui sont presque étrangères, dans une situation délicate et difficile, c'est-à-dire, dans la scène du quatrième acte entre *Anne d'Autriche* et *Richelieu*. Il y fait entrevoir la politique profonde et les conceptions hardies de ce ministre, également redoutable à la France et à ses ennemis. Il y trace, d'une main ferme, le tableau de l'Europe à cette époque mémorable, et développe des connaissances peu communes. Mais cette scène, qui commande d'abord l'attention, finit par exciter de violents murmures, quand le Cardinal offre sérieusement à la reine

De renvoyer la pourpre au pontife romain,
Et d'assurer le sceptre en *son* auguste main.

c'est-à-dire, de se faire protestant et de l'épouser, à la mort du Roi. Répétons, en passant, une observation de Voltaire; c'est que l'amour n'est

digne de la tragédie que lorsqu'il est armé d'un poignard : ici l'amour se montre partout, et ne prend jamais un caractère dramatique. Qu'importent au spectateur, et la fantaisie bizarre du Cardinal, et les narrations sentimentales du Duc, et la jalousie bourgeoise de Louis XIII, et les regrets inutiles de la princesse de Condé? Le penchant mal combattu d'Anne d'Autriche pourrait inspirer plus d'intérêt; et ce rôle, rendu par M.lle Vanhove avec un accent plaintif et mélancolique, aurait un charme attendrissant, s'il ne plaçait pas le roi dans une position voisine du ridicule, et s'il ne produisait, au cinquième acte, par la découverte du portrait de la reine, un incident qui tient un peu du comique.

Malgré tous ces défauts, la pièce excite et reçoit souvent des applaudissements mérités. La duchesse de Montmorency, dont la tendresse fidelle est la seule qui soit agissante et théâtrale, fait couler plus d'une larme. L'auteur adoucit, avec beaucoup d'art, ce qu'il y a de dur dans le caractère de Richelieu, en peignant l'élévation de son génie, et son zèle infatigable pour la gloire de la France. A la fin, le tableau de la cour éplorée aux genoux de Louis XIII, le discours énergique du vieux d'Épernon et les cris de la famille de Montmorency, produisent une émotion assez forte, et remplissent (trop

tard sans doute) le double objet de la tragédie, qui est d'effrayer et d'attendrir.

Le style de cet ouvrage n'est pas soutenu, mais il est exempt de néologisme, d'enflure et d'affectation; mérite très-rare, dont il faut tenir compte au goût de l'auteur. On a retenu plusieurs beaux vers; il en est aussi qu'on voudrait oublier, et que le C. *de Nisas* corrigera sans doute, surtout s'il veut exposer sa pièce aux honneurs de l'impression.

E.

VARIÉTÉS.

Trois ouvrages importants paraîssent depuis quelques semaines en Angleterre.

La Géographie d'Hérodote, par le major Reynell.

L'Ambassade au Thibet, par le capitaine Turner.

Le Périple de la mer rouge, par le docteur Vincent, *auteur du Voyage de Néarque.*

Ce dernier ouvrage du docteur *Vincent* n'est pas moins instructif que le premier. Il serait digne d'avoir pour traducteur le C. Billecoq, qui vient de nous donner une si bonne édition du Voyage de Néarque, dont le Périple de la mer rouge est la continuation.

La Géographie d'Hérodote par le major *Reynell*, manque de la méthode et de la précision nécessaire à ce genre d'ouvrage; mais ce mérite ne se trouve que dans les bons auteurs Français. Elle est d'ailleurs pleine de recherches curieuses. Elle donne sur l'ancien monde des notices intéressantes. On y confirme plus d'une fois, au sujet d'Hérodote, ce que plusieurs savants ont déja pensé; c'est-à-dire que cet historien, accusé de tant de mensonges, est plus instruit et plus exact qu'on ne le croit ordinairement. Diodore de Sicile qui vivait sous les Césars, et dans un siècle où les sciences avaient fait de plus grands progrès, est inférieur pour l'exactitude comme pour le talent.

Le major Reynell a d'ailleurs une impartialité bien peu commune chez les écrivains de sa patrie. Il loue volontiers les voyageurs et les géographes de notre nation. Il rend une justice éclatante à la supériorité du fameux Danville. Il faut convenir en effet que Danville est le Strabon moderne. Il n'avait pourtant que très-peu voyagé. Il a deviné plus d'une fois, par la justesse de son esprit et l'étude approfondie des monuments anciens, tout ce que de graves voyageurs ont confirmé récemment à la suite des courses les plus longues et les plus dispendieuses. On peut lui appliquer en quelque sorte

ce que Voltaire disait de Newton, en s'adressant aux géomètres qui furent envoyés en Laponie pour vérifier ses découvertes :

Vous avez confirmé dans ces lieux pleins d'ennui,
Ce que Newton connut sans sortir de chez lui.

On écrit d'Angleterre, qu'on y attend avec impatience le voyage du C. Olivier, et celui du C. Denon. On y parle aussi des mémoires du général Andréossy. Des savants très-respectables de Londres, demandent si ces ouvrages vont bientôt paraître, et se préparent à les traduire.

Lettre au Rédacteur du Mercure.

CITOYEN,

Je vois avec une extrême satisfaction renaître par vos soins un journal qui, presque toujours conduit par des littérateurs distingués, a contribué plus qu'aucun autre à la conservation des principes du goût et aux progrès des lettres. En y parlant des ouvrages nouveaux, votre intention est sans doute de mettre de l'exactitude dans l'exposé des faits. Or, il s'est glissé une erreur dans l'article de votre premier numéro où vous annoncez le Voyage autour du monde de Vancouver, comme *traduit par le citoyen Morellet ;* ce qui n'est pas exact. Les deux premiers volumes de la traduction sont du citoyen Desmeuniers, aujourd'hui membre du tribunat, qui a non-seulement fait les deux tiers de ce travail pénible, mais qui, plus instruit que moi de la langue des marins, par la traduction antérieure qu'il a faite des voyages du capitaine Cook, dont celui-ci est le complément, a pris la peine de revoir même la partie que j'ai traduite, et qui ne peut que s'être améliorée par ses soins. Vous m'obligerez en consignant ce fait dans votre journal.

Salut. Ce 3 messidor. MORELLET.

ANNONCES.

PREMIERS ELÉMENTS ou GRAMMAIRE USUELLE, rédigée d'apres les principes des meilleurs auteurs, tant anciens que modernes, ouvrage suivi d'une table alphabétique à laquelle on a joint tout ce qui peut faciliter la pureté de la diction et l'analyse du discours. Par le citoyen CAMINADE, 1 vol. in-8.° br. Prix, 4 fr. pour Paris, et 5 fr. par la poste.

ABRÉGÉ DE LA GRAMMAIRE USUELLE. Pr. 75 cent. br. et 90 cent. relié en carton.

Ces deux ouvrages se vendent *à Paris* chez les libraires ci-après : *Agasse*, rue des Poitevins, n.° 18 ; *Moutardier*, quai des Augustins, n.° 28 ; et *Desenne*, au Palais-Egalité.

Cette grammaire paraît avoir le mérite convenable à cette sorte d'ouvrage. On y trouve de la clarté, de la méthode, et les exemples sont toujours bien choisis.

DICTIONNAIRE universel de la langue française, extrait comparé des dictionnaires anciens et modernes ; ou Manuel d'orthographe et de néologie, précédé d'un abrégé de la grammaire française, et suivi d'un vocabulaire de géographie universelle. Par P. C. V. BOISTE, imprimeur, et J. F. BASTIEN, ancien libraire éditeur. *A Paris*, in-8.°

Les bons Dictionnaires sont fort rares : celui-ci contient, dans un abrégé fait avec soin et dans un format assez commode, ce qu'on trouve de plus utile dans la nomenclature du Dictionnaire de TREVOUX, l'abrégé de RICHELET, le Dictionnaire critique de FERRAUD, celui de l'Encyclopédie méthodique, et dans le meilleur de tous enfin, le Dictionnaire de l'Académie française. On y trouve de plus les termes introduits dans la Chimie moderne, et l'indication des nouveaux poids et mesures, etc. etc. etc.

VOYAGE au Canada pendant les années 1795, 1796 et 1797, par Isaac WELD, ouvrage traduit de l'anglais, et enrichi d'une carte générale du pays, et de onze

planches, offrant les points de vue les plus remarquables, et notamment le fameux saut de Niagara. *A Paris, chez Lepetit jeune, libraire, Palais-Egalité, Galerie de Bois, n.° 223, an 8.*

Toutes les relations anglaises sur cette partie du monde n'ont point fait oublier celles de nos anciens missionnaires. LAFFITEAU et CHARLEVOIX sont encore ceux qui ont décrit avec le plus d'exactitude et d'intérêt les contrées septentrionales de l'Amérique. — Cependant ce dernier ouvrage mérite d'être lu; mais il faut se garder de trop d'enthousiasme pour les voyageurs anglais. On commence à s'apercevoir qu'ils commettent de graves erreurs, et que les préjugés nationaux leur ôtent presque toujours l'impartialité nécessaire pour bien juger les autres peuples. D'ailleurs, ils ne rendent aucune justice à ceux qui les ont précédés, et profitent des travaux étrangers sans les citer jamais.

On a prodigué, par exemple, les plus grands éloges au Voyage à la Chine du lord MACARTNEY; certainement il en mérite à plusieurs égards; mais ceux qui ont lu les Lettres édifiantes et le Père DU HALDE, disent que l'ambassadeur anglais n'a pas fort accru nos connaissances sur ce vaste empire. Il serait même facile de prouver que le lord MACARTNEY a plus d'une fois copié servilement les relations des jésuites.

C'est dans les Voyages maritimes que les Anglais se sont principalement distingués, et les journaux de leurs navigateurs ont en général un ton de franchise et de modestie qu'on ne retrouve point dans les récits des Anglais qui voyagent sur le continent.

PORTRAIT de Roch Ambroise Sicard, instituteur des Sourds-muets, gravé d'après le dessin de *Joseph-Antoine* Jauffret, par *C. E.* Gaucher. *Chez l'Auteur, rue du Jardinet* n.° 8; *et au Bureau des livres d'éducation, rue de Seine, hôtel de la Rochefoucault.*

Ce portrait est fort ressemblant: on lit au dessous ces quatre vers, qui ont au moins le mérite de la vérité:

Les muets et les sourds, doués d'un nouvel être,
A la société par son art sont rendus.
Dans cet art merveilleux il surpassa son maître*,
Et l'égala par ses vertus.

* L'abbé de l'Epée.



POLITIQUE.

EXTERIEUR.

NAGUÈRE encore les départemens de la France méridionale étaient menacés d'une invasion. Mélas était entré dans Nice; toute l'Italie était perdue. Six semaines se sont écoulées, la France triomphe, l'Italie est reconquise; et le premier Consul, parti des Tuileries le 16 floréal, y est rentré le 13 messidor dans la nuit, après nous avoir rendu tous les avantages et toute la gloire que trois ans de fautes nous avaient fait perdre depuis le traité de Campo-Formio. Nulle campagne ne fut plus brillante et plus rapide; aucune n'aura de si grands résultats. On croit se retrouver aux temps les plus merveilleux de l'histoire ancienne, et l'imagination n'aurait pu concevoir ce qui s'est exécuté en si peu de jours. Tout annonce que la fin de ce siècle * verra terminer

* Des critiques estimables, en rendant compte du premier numéro du *Mercure*, ont paru croire que l'auteur de la partie politique avait voulu établir comme un principe, la nécessité d'une révolution à chaque fin de siècle. Il sait comme eux que toutes les arithmétiques politiques sont très-incertaines, quoiqu'elles soient très-vantées depuis quelque temps. Il a seulement observé, après beaucoup d'autres,

les calamités de la guerre, et que malgré toutes les intrigues du cabinet de Saint-James, la pacification de l'Europe s'achèvera sous les auspices de Bonaparte.

ANGLETERRE.

Tous les revers qu'éprouvent tour-à-tour les armes des coalisés, doivent leur remettre sous les yeux une grande vérité trop méconnue : c'est que l'Angleterre est le plus dangereux de tous les alliés pour les peuples du continent. Telle était au moins l'opinion du grand Frédéric; elle se confirme de jour en jour. *Les Anglais n'estiment que l'or*, disait-il, *et croient qu'il n'y en a que chez eux.* Mais quoique l'or dans nos guerres modernes soit aussi nécessaire que le fer, il ne suffit pas pour assurer leur succès. Les puissances maritimes qui ont l'habitude d'acheter des troupes étrangères, croient trop facilement qu'elles ont tout fait lorsqu'elles ont donné leur argent et leur crédit. Elles prennent rarement la peine de combiner d'autres plans que ceux de leur commerce; et les plus grands

quelques singularités frappantes et inexplicables dans les périodes de l'histoire. Il aurait pu les multiplier et choisir d'autres exemples. D'Alembert, esprit sage et très-mesuré, commence par une réflexion à peu près semblable ses *Eléments de Philosophie*; avant lui des hommes très-instruits avaient été frappés de ce même résultat.

mouvements politiques ne sont jamais pour elles que des spéculations de la bourse. Voyez quelles misérables expéditions méditait l'Angleterre à Minorque, à Quiberon, à Belle-Ile, tandis que le premier Consul franchissait les Alpes, et préparait une seconde fois la conquête de l'Italie.

Il y a plus : les obstacles de la nature, et le génie particulier des Anglais, bornent et contrarient sans cesse leur influence sur le continent. Il y a très-longtemps que Philippe de Commines les a bien jugés : *Les Anglais*, dit-il, *ne sont pas si subtils en traités et appointements, comme sont les Français ; quelque chose que l'on en dise, ils vont assez grossement en besogne.* Ce passage prouve que du temps de Commines, le mérite des Anglais était fort exagéré par quelques personnes, mais qu'ils étaient appréciés par les esprits habiles de la cour de Louis XI. Ceux qui ont de justes notions sur le *cabinet de S. James*, n'estiment que médiocrement sa diplomatie. Il paie mieux ses agents qu'il ne les choisit. Sa position géographique ne lui permet pas quelquefois de recevoir assez tôt les renseignements les plus nécessaires ; et dans cette grande crise dont les derniers mouvements durent encore, trop de fois on a pu dire comme César, *que le sort des états dépendait d'un moment.* D'ailleurs, comme on l'a déja remarqué,

l'intérêt d'un peuple insulaire ne peut être celui du continent. C'est en Angleterre surtout que *l'amour de la patrie est la haine du monde.* Sa situation particulière, et les soins qui l'occupent exclusivement, ne lui donneront jamais des vues politiques assez grandes, des déterminations assez promptes, et des sentiments assez généreux pour ses alliés. Le régulateur des mouvements de l'Europe ne peut donc être placé dans une île éloignée, mais dans un point central où tout puisse correspondre à la fois. En conséquence, il est aisé de prédire que l'admiration exagérée qu'obtenait l'Angleterre depuis quarante ans, s'affaiblira par degrés. Mais ses habitants seront toujours dignes d'une estime particulière pour leur esprit public, et pour la liberté sage dont ils jouissaient depuis un siècle, jusqu'aux dernières atteintes qu'on y a quelquefois portées dans ces derniers temps.

Les débats de leur parlement ont assez peu d'importance depuis quelques semaines; ils reprendront de l'intérêt à l'arrivée des nouvelles de l'Italie.

La procédure de Jacques Hadfield, est ce qu'il y a de plus remarquable. Cet assassin d'un roi est environné, dans une monarchie, de toutes les formes protectrices de l'innocence, et des égards dus à tout accusé jusqu'à sa condamna-

tion. C'est-là ce qu'il est bon de louer et d'imiter par-tout. Cette procédure est digne d'être connue ; la voici :

Cour du Banc du roi, le 18 *juin*, (29 *prairial*).

Attentat sur la vie de sa Majesté.

En vertu du bill d'*habeas corpus*, Jacques Hadfield fut conduit devant la cour par M. Kirby, concierge de la prison de Newgate, qui certifia que le 16 mai (26 floréal), le prisonnier lui fut donné en garde, par un mandat signé par M. le duc de Portland, et scellé de ses armes, pour cause de haute trahison, ayant médité de donner la mort au roi.

Le procureur-général donna acte de la présentation de l'accusé, et fit la lecture de l'accusation.

Lord Kenyon : Le prisonnier veut-il avoir un conseil pour sa défense ?

Le prisonnier présenta alors un placet à la cour, qui fut lu par l'officier, dont voici la teneur :

Au très-honorable Lloyd lord Kenyon.

L'humble pétition de Jacques Hadfield démontre que le suppliant est chargé d'une accusation pour fait de haute trahison, à laquelle il a toujours répondu qu'il n'était point coupable, ayant des moyens victorieux contre cette imputation, qu'il ferait valoir avec plus de succès, s'il avait un conseil pour les présenter ; mais que son extrême pauvreté lui ôtait la faculté d'en employer un pour sa défense. Il supplie humblement votre seigneurie de consentir à lui assigner l'honorable Thomas Erskine * et M. le sergent Best comme conseils, et

* M. Erskine est l'avocat le plus fameux de Londres. Il jouit d'une grande fortune et de la plus haute considération.

M. Humphreys comme son solliciteur, qui voudront bien consentir sans doute à prendre sa défense.

Lord Kenyon demande si quelqu'un de ces messieurs avait quelque objection à présenter pour consentir à être conseil ou solliciteur du prisonnier.

M. Erskine : Lorsqu'une personne est traduite à la barre d'une cour de justice, et desire l'assistance prise parmi les membres attachés à cette cour, il est de leur devoir d'y souscrire. D'ailleurs, je crois ne pouvoir donner à mon souverain un témoignage plus authentique de ma loyauté, qu'en procurant à l'accusé l'appui sur lequel il doit compter suivant les lois de l'Angleterre.

Le commis des citations fit lever la main au prisonnier, et lui déclara en ces termes: Vous êtes accusé, vous du nom de Jacques Hadfield, dans les derniers temps vivant ouvrier dans Westminster, comté de Middlesex, en conséquence sujet de notre souverain seigneur roi, auquel vous devez hommage et fidélité, de ne point avoir devant les yeux la crainte de Dieu, mais au contraire d'être conduit et mu par les inspirations du Diable ; et, cessant d'avoir cette tendresse et cet attachement que tout sujet fidèle doit à son souverain, vous avez, le 15 mai (25 floréal) de la 40.me année du règne du roi, dans la paroisse de Saint-Martin-des-Champs, située dans le susdit comté, projeté, et malicieusement et traîtreusement résolu de donner la mort au roi ; d'avoir, pour exécuter cette noire et traîtreuse intention, acheté un pistolet que vous avez gardé en votre possession, et vous vous êtes procuré de la poudre et des balles de plomb, pour commettre un assassinat envers la personne de notre seigneur roi, et le faire périr; et pour vous convaincre jusqu'à l'évidence de votre noire et traîtreuse intention, vous fûtes le même jour 15 mai (25 floréal), après être muni du pistolet chargé de balles de plomb, au théâtre appelé Drury-Lane,

avec armes et force, pour mettre à exécution le projet que vous aviez fait de vous servir de ce pistolet chargé à balles pour tirer sur la personne de notre seigneur roi, afin de l'assassiner et de le mettre à mort: agissant contre le devoir de fidélité, contre les statuts et les réglements faits pour tels délits, et contre la sûreté de notre seigneur roi, sa couronne et sa dignité. Maintenant parlez; êtes-vous coupable ou non coupable?

Le prisonnier: Non coupable.

Le commis: Par qui voulez-vous être jugé?

Le prisonnier: Par Dieu et mon pays.

Le commis: Dieu veuille vous donner une bonne délivrance!

Le procureur-général proposa que le jugement fût renvoyé au mercredi d'après.

Lord Kenyon demanda s'il y avait quelqu'objection à la fixation du jour.

M. Erskine répondit qu'il serait prêt; qu'il n'avait eu connaissance que le matin même de l'intention de l'accusé, de le prendre pour conseil. Que cependant, le jour fixé, il avait quelques occupations avec différens conseils de la cour du roi. Lord Kenyon observa qu'on pouvait renvoyer à un terme plus éloigné le jugement du prisonnier.

M. le sergent Best fit la même objection sur la connaissance qu'il n'avait eue que du jour même qu'il était demandé par l'accusé, pour lui servir de conseil.

La cour renvoya le jugement au jeudi, 25 juin, et le prisonnier fut reconduit à Newgate.

L'accusé avait l'air très-calme, se comporta avec décence et d'une manière convenable; il était proprement habillé, et avait un habit bleu. Il y avait un grand concours de peuple pour le voir.

TURQUIE.

Montesquieu, dans ses Lettres Persanes, en peignant la faiblesse de l'empire Ottoman, avait prédit sa prochaine décadence. Les conjectures de ce grand homme ont été confirmées par les voyageurs les plus instruits, comme Volney. La défaite du grand visir, qu'on ne peut plus révoquer en doute, est une nouvelle preuve de la vérité de leurs assertions. L'Egypte peut-être ne sera point perdue pour l'Europe, et le projet si vaste, exécuté avec tant d'audace et d'habileté, va peut-être se réaliser, grâce à l'imprudente déloyauté de ceux qui doivent perdre le plus à son succès.

On a reçu les détails suivants sur les évènements de l'Egypte. Malgré les instructions de l'amiral Keith, le grand-visir et le général Kleber paraissaient assez d'accord, dans l'espérance que la cour de Londres reviendrait sur sa première détermination; ils avaient même déja concerté des mesures provisoires; mais une difficulté qui survint empêcha l'effet de ces dispositions réciproques. Le grand-visir, déja maître des places de Salahié, Catihé, Belbeis, Damiette, d'une partie du Delta et de la Haute-Egypte, évacuées en vertu de la convention, exigeait aussi que les Français lui remissent la citadelle du Kaire qu'ils possédaient encore. Le général Kléber ne voulut point abandonner le seul point fortifié qui lui restât après Alexandrie; il se détermina à reprendre les hostilités, en prévint le grand-visir, et l'annonça ainsi à son armée.

Le général en chef Kléber à l'armée.

Au quartier général du Kaire, le 27 nivôse an 8.

SOLDATS,

Voici la lettre qui vient de m'être adressée par le commandant en chef de la flotte anglaise dans la Méditerranée.

A bord du vaisseau de S. M. B. *la Reine Charlotte*,
le 8 janvier 1800.

Monsieur, je vous préviens que j'ai reçu des ordres positifs de S. M. de ne consentir à aucune capitulation avec l'armée française que vous commandez en Egypte et en Syrie, à moins qu'elle ne mette bas les armes et ne se rende prisonnière de guerre, et n'abandonne tous les vaisseaux et munitions des port et ville d'Alexandrie aux puissances alliées. Qu'en cas de capitulation, je ne dois permettre à aucunes troupes de retourner en France avant qu'elles n'aient été échangées. Je crois également nécessaire de vous informer que tous les vaisseaux ayant des troupes françaises à bord, faisant voile de ce pays, munis de passeports signés par d'autres que ceux qui ont le droit d'en accorder, seront forcés par les officiers des vaisseaux que je commande, de rester à Alexandrie. Enfin, que les bâtiments qui seront rencontrés retournant en Europe avec des passeports accordés en conséquence d'une capitulation particulière avec une des puissances alliées, seront retenus comme bonnes prises, et tous les individus à bord considérés comme prisonniers de guerre.

Signé KEITH.

Soldats, nous saurons répondre à une telle insolence par des victoires. Préparez-vous à combattre.

Signé KLÉBER.

Le 20 mars, à la pointe du jour, les troupes républicaines commencèrent à canonner les avant-postes turcs qui se trouvaient à Maturia, (à deux lieues du Kaire). A huit heures, le grand-visir parut avec son armée, et occupa le territoire situé entre les villages d'El-Henca et Maturia. L'armée française, forte de 15,000 hommes, y compris la cavalerie et les dromadaires, était rangée sur deux lignes, et s'étendait à une demi-lieue vers Boulac, ayant sa droite couverte par un bois de palmiers. La cavalerie turque fit d'abord quelques attaques partielles sur l'infanterie française, mais sans aucun effet. Les janissaires, opposés à l'aile gauche des Français, s'avancèrent ensuite, et attaquèrent avec assez de bravoure; mais ayant bientôt manqué de munitions, et étant mal secondés par leur artillerie, ils furent forcés, en peu de temps, de se replier. Vers midi, les républicains se portèrent en avant sur toute la ligne, et firent un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie : cette attaque brusque répandit le désordre et la confusion parmi les Turcs, et bientôt 40,000 hommes prirent la fuite dans toutes les directions, sans que le grand-visir pût parvenir à les arrêter. Le généralissime turc se retira dans son camp; mais il fut encore forcé de l'abandonner dans la même journée, les Français s'étant avancés sur deux lignes obliques pour lui couper la retraite. La déroute devint alors générale; 19 pièces de canon et une partie du camp tombèrent au pouvoir des vainqueurs, dont la perte a été très-légère, puisqu'ils n'ont éprouvé qu'une très-faible résistance; celle des Turcs est de plus de 8000 hommes tués ou blessés, outre ceux qui ont péri dans le désert. Dès le commencement de l'action, Nazouf-Pacha et Murad-Bey passèrent sur les derrières de l'armée républicaine, et pénétrèrent avec quelques mille hommes, par Boulac, au Kaire; ils massacrèrent quelques Français qui s'y trou-

vaient, et firent main-basse sur les Grecs et les Cophtes. Ils ne s'y seraient point maintenus, si Kléber, voulant ménager la ville, ne s'était contenté de la cerner.

Quelques jours après, les troupes françaises en ont à leur tour tiré vengeance. Les corps ralliés par le kiaya ont été complettement battus et dispersés, de manière qu'il n'existe plus en Egypte aucun vestige d'armée turque, et que le général Kléber y est aussi solidement établi que jamais. Il sera d'autant plus difficile de l'en déloger, que les habitans du pays sont pour lui. La décapitation ordonnée au Kaire, par Osman-Effendi, d'Emisar-Aga, et du Scheik qui s'était montré l'ami de Bonaparte, a beaucoup contribué à faire sortir les esprits de leur léthargie.

Depuis ces dépêches, Kléber a battu les Beys, est rentré au Caire, et se trouve possesseur de l'Egypte.

Les nouvelles des armées forcent de renvoyer à l'autre numéro les nouvelles étrangères, qui ne peuvent même avoir un grand intérêt que lorsque les derniers succès du premier consul seront connus dans toute l'Europe.

ARMÉES.

Nous avions prévu que la reddition de Gènes n'arrêterait point les succès de Bonaparte, et ne retarderait que de peu de temps la défaite des Autrichiens. Notre opinion, il est vrai, était en-

core plus fondée sur le génie du général, sur la sage hardiesse de ses plans, et sur la bravoure des troupes françaises, que sur les calculs de la tactique ordinaire. Mais le succès a pleinement justifié nos conjectures. Déja la crainte ou la malveillance répandaient les rumeurs les plus sinistres sur la position de l'armée d'Italie. Au moment où commençaient les inquiétudes, est arrivée la nouvelle d'un événement plus extraordinaire que tout ce qui a précédé. Trente-cinq heures ont décidé du sort de l'Italie. Toutes les citadelles, et Gènes même, ont été rendues par le traité qui a suivi cette victoire importante, dont il ne faut omettre aucun détail.

Bulletin de l'Armée de Réserve, le 25 prairial an 8.

S'emparer de Milan, opérer la jonction avec la division du général Moncey, couper les derrières de l'ennemi à Brescia, Orsinovi, Marcaria, Plaisance, prendre ses immenses magasins, fermer ses communications, enlever ses dépôts, ses malades et ses parcs, tels étaient les mouvements qui avaient été ordonnés à des partis, tandis que notre armée observait celle de l'ennemi, l'inquiétait sur le Po, et effectuait le passage de ce fleuve devant Stradella; l'activité de nos mouvements nous en avait donné l'initiative; le génie de Bonaparte en a profité.

L'ennemi battu à Montebello allait être renforcé successivement des troupes aux ordres de MM. les généraux Elsniez et Bellegarde. Instruit d'un autre côté que M. de

Mélas avait rassemblé toutes ses forces à Alexandrie, il était important de prévenir ses mouvements ultérieurs. Tout fut disposé pour atteindre ce but.

L'ennemi pouvait se porter sur Gènes, et de là pénétrer dans la Toscane, ou passer le Pô et le Tesin pour gagner Mantoue, ou se faire jour par la rive droite du Pô, en combattant notre armée, ou enfin se renfermer dans Turin.

Les divisions Chabran et Lapoype reçoivent l'ordre de garder le Pô; le détachement laissé à Yvrée observe l'Orco; le corps du général Moncey occupe Plaisance, observe Bobbio, garde le Tesin, la Sesia et l'Oglio, depuis le confluent de cette rivière jusqu'au Po, et pousse des reconnaissances sur Peschiera et Mantoue. La légion italique occupe Brescia: le reste de l'armée, Bonaparte à la tête, marche à l'ennemi.

Le 24 prairial, à la pointe du jour, l'armée se dirige sur Tortone et Castel Nuovo di Scrivia. Le corps du général Victor, qui forme l'avant-garde, passe la Scrivia à Dora; celui du général Lannes s'empare de Castel-Nuovo où l'ennemi abandonne 1500 malades, parmi lesquels 600 convalescents prêts à grossir son armée. Le corps aux ordres du général Desaix prend position en avant de Ponte-Curone. Le même jour, l'armée marche sur San Juliano, que l'avant-garde de l'ennemi évacue pour aller prendre position à Maringo. Il y est attaqué par la division Gardanne soutenue de la 24.e légère, et est forcé de se retirer jusqu'à son pont sur la Bormida, après avoir perdu deux pièces de canon et 180 prisonniers.

La division du général Chabran arrivait en même temps le long du Pô, vis-à-vis Valence, pour empêcher l'ennemi de passer ce fleuve. Ainsi M. Mélas se trouvait cerné entre la Bormida et le Pô. La seule retraite de Gènes, qui lui restait après la bataille de

Montebello, se trouvait interceptée. L'ennemi paraissait n'avoir aucun projet et très-incertain de ses mouvements.

Le 25, à la pointe du jour, l'ennemi passa la Bormida sur ses trois ponts, résolu de se faire une trouée, déboucha en force, surprit notre avant-garde, et commença avec la plus grande vivacité la bataille de Maringo, qui décide enfin du sort de l'Italie et de l'armée autrichienne.

Quatre fois pendant la bataille nous avons été en retraite, et quatre fois nous avons été en avant. Plus de 60 pièces de canon ont été de part et d'autre, sur différents points et à différentes heures, prises et reprises. Il y a eu plus de douze charges de cavalerie et avec différents succès.

Il était trois heures après midi; 10,000 hommes de cavalerie débordaient notre droite dans la superbe plaine de Saint-Julien. Ils étaient soutenus par une ligne d'infanterie et beaucoup d'artillerie. Les grenadiers de la garde furent placés comme une redoute de granit au milieu de cette immense plaine. Rien ne put l'entamer : cavalerie, infanterie, artillerie, tout fut dirigé contre ce bataillon, mais en vain; ce fut alors que vraiment l'on vit ce que peut une poignée de gens de cœur.

Par cette résistance opiniâtre, la gauche de l'ennemi se trouva contenue, et notre droite appuyée jusqu'à l'arrivée du général Monnier, qui enleva à la bayonnette le village de Castel-Cariolo.

La cavalerie ennemie fit alors un mouvement rapide sur notre gauche, qui déja se trouvait ébranlée. Ce mouvement précipita sa retraite.

L'ennemi avançait sur toute la ligne, faisant un feu de mitraille avec plus de cent pièces de canon. Les routes étaient couvertes de fuyards, de blessés, de dé-

bris; la bataille paraissait perdue. On laissa avancer l'ennemi jusqu'à une portée de fusil du village de Saint-Julien, où était en bataille la division Desaix avec 8 pièces d'artillerie légère en avant, et deux bataillons en potence, en colonne serrée sur les ailes. Tous les fuyards se rallièrent derrière; déja l'ennemi faisait des fautes qui présageaient sa catastrophe; il étendait trop ses ailes.

La présence du premier consul ranimait les troupes. *Enfants*, leur disait-il, *souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille.*

Aux cris de *vive la république! vive le premier consul!* Desaix ab rda au pas de charge et par le centre. Dans un instant l'ennemi fut culbuté. Le général Kellermann qui, avec sa brigade de grosse cavalerie, avait toute la journée protégé la retraite de notre gauche, exécuta une charge avec tant de vigueur et si à propos, que 6000 grenadiers et le général Zach, chef de l'état-major-général, furent faits prisonniers, et plusieurs généraux ennemis tués.

Toute l'armée suivit ce mouvement: la droite de l'ennemi se trouva coupée. La consternation et l'épouvante se mirent dans ses rangs.

La cavalerie autrichienne s'était portée au centre pour protéger la retraite. Le chef de brigade Bessières, à la tête des *casses-cols* et des grenadiers de la garde, exécuta une charge avec autant d'activité que de valeur, perça la ligne de cavalerie ennemie, ce qui acheva l'entière déroute de l'armée. Nous avons pris 15 drapeaux, 40 pièces de canon, et fait 6 à 8000 prisonniers. Plus de 6000 ennemis sont restés sur le champ de bataille.

La 9.e légère a mérité le titre d'*incomparable;* la grosse cavalerie et le 8.e de dragons se sont couverts de gloire. Notre perte est aussi considérable. Nous avons eu 600 hommes tués, 1500 blessés et 900 prisonniers.

Les généraux Boudet, Champeaux et Mainoni sont blessés.

Le général en chef Berthier a eu ses habits criblés de balles; plusieurs de ses aides-de-camp ont été démontés. Mais une perte vivement sentie par l'armée, et qui le sera par toute la république, ferme notre cœur à la joie. Desaix a été frappé d'une balle au commencement de la charge de sa division; il est mort sur le coup. Il n'a eu que le temps de dire au jeune Lebrun, qui était avec lui : *Allez dire au premier consul, que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour vivre dans la postérité.*

Dans le cours de sa vie, le général Desaix a eu quatre chevaux tués sous lui, et reçu trois blessures. Il n'avait rejoint le quartier-général que depuis trois jours; il brûlait de se battre, et avait dit deux ou trois fois la veille, à ses aides-de-camp : *Voilà longtemps que je ne me bats plus en Europe. Les boulets ne nous connaissent plus, il nous arrivera quelque chose.* Lorsqu'on vint, au milieu du plus fort du feu, annoncer au premier consul la mort de Desaix, il ne lui échappa que ce seul mot : *Pourquoi ne m'est-il pas permis de pleurer?* Son corps a été transporté en poste à Milan, pour y être embaumé.

Le premier consul aux consuls de la République.

Torre de Garofola, le 27 prairial an 8.

Le lendemain de la bataille de Maringo, citoyens consuls, le général Melas a fait demander aux avant-postes qu'il lui fût permis de m'envoyer le général Skal. On a arrêté, dans la journée, la convention dont vous trouverez ci-joint copie. Elle a été signée dans la nuit, par le général Berthier et le général Melas. J'espère que le peuple français sera content de son armée.

Signé BONAPARTE.

Convention entre les généraux en chef des armées française et impériale, en Italie.

Art. I.er Il y aura armistice et suspension d'hostilités entre l'armée de S. M. I. et celle de la république française en Italie, jusqu'à la réponse de la cour de Vienne.

II. L'armée de S. M. I. occupera tous les pays compris entre le Mincio, la Fossa Maestra et le Pó, c'est-à-dire Peschiera, Mantoue, Borgoforte, et depuis là, la rive gauche du Pô, et sur la rive droite seulement la forteresse de Ferrare.

III. L'armée de S. M. I. occupera également la Toscane et Ancône.

IV. L'armée française occupera les pays compris entre la Chiesa, l'Oglio et le Pô.

V. Le pays entre la Chiesa et le Mincio ne sera occupé par aucune des deux armées. L'armée de S. M. I. pourra tirer des vivres des parties de ce pays qui faisaient partie du duché de Mantoue. L'armée française tirera des vivres des pays qui faisaient partie de la province de Brescia.

VI. Les châteaux de Tortone, d'Alexandrie, de Milan, de Turin, de Pizzighitone, d'Arona, de Plaisance, seront remis à l'armée française, du 27 prairial au 1.er messidor.

VII. Les châteaux de Coni, Ceva, de Savone, la ville de Gènes, du 1.er au 4 messidor.

VIII. Le fort Urbin, du 4 au 6.

IX. L'artillerie des places sera classée de la manière suivante:

1.° Toute l'artillerie des calibres et fonderies autrichiennes appartiendront à l'armée autrichienne.

2.° Celle des calibres et fonderies italiennes, piémontaises et françaises, à l'armée française.

3.° Les approvisionnements de bouche seront partagés.

Moitié sera à la disposition du commissaire ordonnateur de l'armée autrichienne, moitié à celle de l'ordonnateur de l'armée française.

X. Les garnisons sortiront avec les honneurs militaires, et se rendront avec armes et bagages par le plus court chemin à Mantoue.

XI. L'armée autrichienne se rendra à Mantoue par Plaisance, en trois colonnes :

La 1.re, du 27 prairial au 1.er messidor.

La 2.e, du 1.er messidor au 4 messidor.

La 3.e, du 4 messidor au 6 messidor.

XII. MM..... et les citoyens Dejean, conseiller d'état, et Daru, inspecteur aux revues, sont nommés commissaires, à l'effet de pourvoir aux détails d'exécution de la présente convention, soit pour la formation des inventaires, soit pour pourvoir aux subsistances et aux transports, soit pour tout autre objet.

XIII. Aucun individu ne pourra être maltraité pour raison de services rendus à l'armée autrichienne, ou pour opinion politique. Le général en chef de l'armée autrichienne fera relâcher les individus qui auraient été arrêtés dans la république cisalpine pour opinion politique, et qui se trouveraient dans les forteresses sous son commandement.

XIV. Quelle que soit la réponse de Vienne, aucune des deux armées ne pourra attaquer l'autre qu'en se prévenant dix jours d'avance.

Alexandrie, le 27 prairial, an 8 de la république française.

Signé, ALEXANDRE BERTHIER.
MELAS, général de cavalerie.

Les clauses de ce traité ont déja reçu en grande partie leur exécution. Les forteresses de Tortone, d'Alexandrie, de Milan, etc. ont été

remises au jour marqué. Les intrigues de l'Angleterre cherchaient à retarder l'évacuation de Gènes; mais, par les dernières couventions passées entre le général Suchet et le prince Hohenzollern, cette place a dû rentrer dans les mains des Français le 5 messidor, en présence de la flotte du lord Keith, et quand le canon de la Tour de Londres célébrait encore la reddition de cette ville au général Mélas.

La bataille de Maringo a produit le plus grand enthousiasme chez tous les peuples d'Italie. Un *Te Deum* a été chanté dans la cathédrale de Milan. Le premier consul s'y est rendu. Les hommes dignes de l'antiquité aiment toujours ces antiques usages qui jettent plus de solennité sur les grands événements : ils savent que les pompes de la religion relèvent encore aux yeux des peuples celles de la victoire.

Le premier consul a quitté l'Italie après avoir remis le commandement de l'armée au général Massena, qui a trouvé de nouveaux titres de gloire dans l'évacuation même de Gènes. Les détails de tout ce qu'a souffert sa brave armée se trouvent consignés dans une lettre authentique qui mérite d'être connue.

Nice, le 20 prairial an 8.

Le général Massena, avec des soldats affamés, nus

et épuisés par la misère, a battu partout des forces très-supérieures aux siennes.

Il a combattu 60 jours presque sans munitions.

Il a fait supporter à une population de 160 mille ames une famine de plus de 30 jours, pendant laquelle près de 20,000 personnes sont mortes de faim.

Il a détruit à l'ennemi deux fois plus d'hommes que l'ennemi n'a jamais eu à en combattre.

L'armée a perdu, pendant le blocus, les deux cinquièmes de ses troupes et les deux tiers de ses officiers; le lieutenant-géneral Soult a été blessé et pris. De trois généraux de division, un est mort de l'épidémie et un a été blessé. De six généraux de brigades, quatre ont été blessés. De onze adjudants-généraux, huit ont été blessés.

Nous avons été réduits à la misère la plus complette et la plus désespérante, ayant fait manger aux troupes les chevaux au lieu de bœufs; et le riz, l'amidon, le cacao, la graine de lin, l'avoine, le son et même de la paille hachée, au lieu de pain; ayant distribué les dernières rations existantes de ce dégoûtant aliment, et encore à raison de deux onces et demie par homme.

N'ayant pas 3000 hommes en état de se battre ou de marcher, au moment même d'une révolte que l'excès des souffrances du peuple allait rendre générale, ne pouvant plus différer de six heures la reddition de Gènes, la fermeté du général en a encore imposé tellement à l'ennemi, que se trouvant, par le fait, à sa discrétion, il a obtenu tous les honneurs de la guerre, a changé une capitulation en un traité d'évacuation, et a conservé à la patrie des braves qui n'ont besoin que d'un peu de pain pour se rétablir, et qui, déja rentrés en ligne, vont continuer à opérer une diversion à laquelle l'armée de réserve doit déja ses avantages qui vont décider du sort de l'Italie et de la paix. Après une des affaires les plus sanglantes, Massena n'ayant plus que moi autour de lui, ne put s'empêcher de me dire... *Eh bien! *** il est donc bien décidé que la mort ne veut pas de nous.*

Le général Berthier organise le gouvernement du Piémont. On a trouvé des munitions

immenses dans les citadelles reconquises, et surtout dans celle de Turin. L'artillerie de toutes les places cédées par la convention du 27 prairial, monte à plus de 2000 pièces de canon, et à plus de deux millions de poudre.

L'armée du Rhin continue ses succès; et la sage habileté de Moreau seconde dignement le génie de Bonaparte.

Copie d'une lettre adressée au premier consul de la République, par le général Moreau, commandant en chef l'armée du Rhin.

Au quartier-général de Dillingen, le 3 messidor an 8.

Enfin, citoyen consul, nous forcerons M. de Kray à quitter Ulm, son appui. Un succès bien prononcé vient de nous donner le double avantage de décider à-peu-près du sort de l'Allemagne, et de venger l'honneur français d'une défaite du commencement de ce siècle. J'espère qu'il aura quelqu'influence dans les négociations que vos victoires d'Italie vont occasionner.

Voyant que l'armée autrichienne tenait à son camp d'Ulm, qui lui donnait la facilité de déboucher sur les deux rives du Danube, et nous empêchait par conséquent de faire aucun progrès de quelque conséquence en Allemagne, n'ayant pas voulu livrer de bataille à Blaubeuren, craignant qu'il ne profitât de mon mouvement pour se porter sur Memmingen, se lier au Tyrol et faire descendre en Italie un corps qui vous aurait beaucoup gêné, je me décidai à faire manœuvrer le général Lecourbe sur le Lec, espérant par-là forcer M. de Kray à venir couvrir la Bavière; mais il manœuvra sur nos derrières; la bataille du 16, qu'il perdit, le força à repasser le Danube.

Je projetai alors de passer ce fleuve au dessous d'Ulm, de le séparer par-là de ses magasins de Donawert et

de Ratisbonne, et de le forcer ainsi à s'en aller ou à combattre.

Ce mouvement était dangereux et difficile ; nous n'avions ni équipages de pont, ni bateaux de débarquement. L'ennemi avait détruit tous les ponts et coulé toutes les embarcations.

J'ai renforcé le corps du général Lecourbe de cinq bataillons et de cinq régimens de cavalerie, et je le chargeai de s'emparer d'un des ponts sur le Danube, depuis Dillingen jusqu'à Donawert.

Ce général a exécuté ce mouvement avec une audace digne des plus grands éloges. Après s'être assuré des postes de Landberg et d'Augsbourg, et y avoir laissé les troupes nécessaires pour assurer ses derrières contre le corps du prince de Reuss, stationné dans le Tyrol, et que les généraux Nansouti et Molitor ont battu chaque fois qu'il a voulu déboucher, il s'approcha de Dillingen, de Blindheim et d'Hochstedt.

J'avais posté le corps du général Grenier, la droite au Danube, à Guntzbourg, et la gauche à Kisendorff. Le général Richepanse, placé sur les deux rives de l'Iller, couvrait la route d'Ulm à Memmingen, et protégeait nos communications avec l'Helvétie, très-inquiétée par les partis ennemis.

Les trois divisions de réserve à mes ordres, étaient entre le Kamlac et la Mindel, destinées à soutenir l'attaque du général Lecourbe, au cas qu'elle réussît, et celle que le général Grenier devait faire sur Guntzbourg, si la première manquait.

L'armée se trouvait ainsi placée le 29 prairial. Après plusieurs combats, où l'on força l'ennemi à se replier sur Ulm, le général Lecourbe fit ce jour des démonstrations sur le pont de Dillingen, et, d'après le rapport de ses reconnaissances, se détermina à entreprendre sérieusement le lendemain sur ceux de Grensheim, Blindheim et Hochstedt.

Quatre-vingts nageurs nus, armés de fusils et de gibernes qu'on avait fait passer à leur suite dans deux très-petites nacelles, s'emparèrent des villages de Grensheim et de Blindheim, prirent des pieces qu'on fit servir par des canonniers qui avaient passé sur des échelles qu'on avait placées sur la coupure du pont, et tous

se maintinrent avec un courage extraordinaire, pendant que des sapeurs et des pontonniers travaillaient sous le feu de l'ennemi, avec une valeur égale à leur activité, à réparer les ponts sur lesquels on fesait passer des secours pour s'opposer aux renforts que l'ennemi dirigeait sur les points où il ne pouvait plus douter de l'objet de l'attaque.

La 94.me demi-brigade passa après les nageurs, tint avec courage les villages de Grensheim et Blindheim, Langenau et Schavingen, où le général Marigni fut très-légèrement blessé. Mais cette demi-brigade eût eu beaucoup de peine à se soutenir dans ces villages, malgré la plus grande valeur, sans une charge extrêmement vigoureuse de deux escadrons du 1.er régiment de carabiniers, dirigée par le C. Grimblot. Ils venaient de passer un à un sur le pont de Grensheim. Un peloton du 8.e de hussards, de l'escorte du général Lecourbe, était joint à eux. Ils culbutent un corps de cavalerie ennemie trois fois plus nombreux, prennent six pièces de canon, 250 chevaux et plusieurs drapeaux; 4 pieces d'artillerie qui arrivaient de renfort, sont également enlevées. Tout le corps qui venait de Donawert fut presque détruit. La brigade du général Laval se mit à sa poursuite. Il restait à faire front au corps qui venait d'Hochstedt, Dillingen et Lavingen. Après plusieurs charges où les carabiniers, les cuirassiers, les 9.e et 6.e de cavalerie et le 9.e de hussards se distinguèrent, on prit encore environ deux mille hommes, des canons et des drapeaux. Les forces ennemies s'étaient considérablement augmentées. Les troupes d'Ulm commençaient à arriver; mais les ponts de Dillingen et Lavingen rétablis, permirent aux divisions Decaen et Granjean de joindre avec leur cavalerie, et de concourir à une dernière charge d'environ 500 chevaux, qui culbutèrent l'ennemi au-delà de la Drenz, et nous rendit maîtres de la position de Gundelfingen.

Les 6.e de chasseurs, 13.e de cavalerie, 4.e de hussards et 11.e de chasseurs se distinguèrent dans cette affaire. Le reste de ces divisions et celle du général Leclerc passèrent rapidement le Danube, et se formèrent, en arrivant, de manière à pouvoir repousser les efforts que nous présumions que l'ennemi ferait le lendemain.

Le général Grenier s'était également préparé à passer le Danube à Guntzbourg ; mais l'ennemi, qui avait précédemment coupé des arches du pont, avait garni la partie qui restait de son côté, de paille, goudron et autres matières combustibles qui devaient le consumer lors de notre attaque. Ce qu'ils ne manquèrent pas d'exécuter, lorsqu'ils virent les nageurs se jeter à l'eau. Quelques-uns de ces derniers eurent même la témérité de vouloir aller éteindre cet embrâsement sous le feu de l'ennemi ; mais cela était impossible. Le lendemain, le corps du général Grenier s'est porté sur Lavingen. Le général Richepanse s'est préparé à investir Ulm, dès que l'armée ennemie l'abandonnerait avec une simple garnison.

Ces combats se sont livrés sur le trop fameux théâtre d'Hochstedt. Le général Lecourbe, qui montra dans cette occasion une audace et des talents extraordinaires, a été parfaitement secondé par les généraux Gudin, Montrichard, Despagne, Laval, Schiner et Putod. Les corps de cavalerie que je viens de citer, dirigés par les généraux d'Hautpoult et Devigné, ont fait des prodiges de valeur. La conduite des nageurs commandés par le C. Degrometri, adjudant de la 94.e demi-brigade, est un fait d'intrépidité dont il existe peu d'exemples. Les CC. Caban et Galbori dirigeaient les armes de l'artillerie et du génie, avec infiniment d'intelligence et de bravoure.

Le chef de l'état-major va vous faire un rapport plus détaillé de cette affaire. Il nommera tous ceux auxquels j'ai donné de l'avancement et des fusils d'honneur. Je vous enverrai les drapeaux par le C. Vadelay, aide-de-camp du général Lecourbe, qui s'est distingué, et par le commandant des nageurs. La 10.e légère, la 37.e, le premier bataillon de la 46.e, et le premier de la 57.e ainsi que de la 84.e, enfin tout ce qui a combattu dans cette journée, a donné les preuves les plus réitérées d'intrépidité.

La perte de l'ennemi, sans compter les tués ou blessés, est d'environ 5,000 prisonniers, 20 pièces de canon et 5 drapeaux.

Le lendemain, le 6.e régiment de chasseurs a pris un convoi de 300 voitures chargées de grains. M. de Kray vient de quitter Ulm, et marche, dit-on, pour nous combattre. Nous comptons lui éviter la moitié du chemin.

Signé MOREAU.

INTÉRIEUR.

PENDANT que ces grands événemens tiennent l'Europe attentive, le gouvernement français marche à son but avec une constance et un courage qu'on oserait à peine espérer dans des temps calmes; les finances s'améliorent ; les paiemens se régularisent ; on travaille surtout à classer les divers genres de dépense ; et l'on a enfin renoncé à ces opérations ruineuses qui procurent quelques fonds dans un moment de détresse, mais qui détruisent le crédit et la confiance, et précipitent la chûte des empires.

Les principes de tolérance s'introduisent dans toutes les classes de la société ; partout on pense en liberté, on agit de même ; aucune idée de contrainte ne comprime les sentiments, rien n'en arrête l'expression ; cette nation si aimante et si aimable recouvre enfin sa gaieté que tant de malheurs et de crimes avaient fait disparaître.

Les idées religieuses, objet de tant de querelles et de discussions ; les idées religieuses, dont le philosophe sent la nécessité, dont l'homme d'état apprécie l'importance, ne sont plus en France une source de persécution ; chacun prie

à sa manière, sans que le gouvernement s'en offense ou s'en occupe ; et le premier consul, en manifestant son respect pour l'opinion des peuples, a donné à la liberté religieuse le plus solide appui qu'elle pût attendre de la raison la plus éclairée.

Une société littéraire qui réunit plusieurs des hommes qui ont conservé la tradition du bon goût, se forme sous de favorables auspices ; elle cherche à réunir tous ceux qui aiment les lettres, tous ceux qui les cultivent, tous ceux aussi qui les encouragent et les protègent.

L'instruction publique prend une direction plus utile et plus régulière : le gouvernement veut qu'elle soit véritablement à la portée de tous ; il prend des moyens pour tirer les collége qu'il établit de la dépendance du trésor public, obligé de s'occuper avant tout des besoins de l'armée. Les biens qui faisaient la dotation de St.-Cyr, du collége de la Flèche, de l'université de Louvain, sont confiés à l'administration du prytanée ; ils sont rendus à leur destination première. L'ancien gouvernement n'existait guère que pour des classes privilégiées ; il fondait des colléges pour elles. Aujourd'hui le gouvernement dote des colléges pour les Français, parce qu'il existe pour les Français, parce qu'il est leur ouvrage, l'organe et l'instrument de la volonté nationale.

Le ministre de l'intérieur suit avec constance le système d'information qu'il a conçu ; sa correspondance avec les préfets commence à lui donner quelques résultats : il a demandé le concours de tous ceux qui peuvent l'aider de leurs lumières et de leur expérience ; il a consulté l'école de médecine, la société d'agriculture de la Seine, la classe des sciences de l'Institut national ; sa lettre à cette classe si distinguée mérite d'être connue ; elle prouve à la fois combien le ministre honore les vrais talents, et combien il desire les faire servir à l'utilité publique.

Le Ministre de l'intérieur à la Classe des sciences physiques de l'Institut national.

Je m'occupe, citoyens, de revoir les matériaux qui peuvent me mettre à même de donner enfin une description exacte de la France sous tous les rapports de son commerce, de son agriculture, de son industrie. Cette entreprise conçue plusieurs fois, n'a jamais été exécutée, et tout ce qu'ont recueilli les administrateurs est inexact, insuffisant, ou s'est perdu dans la poussière des bureaux. On n'a jamais mis dans ce travail la suite et l'ensemble nécessaires pour en assurer le succès, et l'on a négligé les moyens d'information les plus propres à prévenir les erreurs.

Personne plus que vous ne peut seconder mon désir et répondre à mes vues ; je vous demande donc le concours de tous vos moyens, et j'y compte.

Une bonne topographie des diverses parties de la France est un des plus précieux ouvrages que l'on puisse donner à la république. Aucun des livres qui existent n'est bon ; et quoique nous ayons quelques descriptions de départements, assez soignées et assez bien faites, quoique les mémoires de la société de médecine, ceux de

l'ancienne société d'agriculture de Paris, renferment quelques modèles, je ne crois pas que nous ayons rien d'assez complet sur aucune partie.

Un de mes prédécesseurs avait désiré un travail à-peu-près semblable à celui dont je vous entretiens; mais son but n'a pas été atteint; il est parvenu fort peu de réponses, et plusieurs de celles qui existent, renferment moins des faits que des vues, et sont plutôt des systêmes que des descriptions.

Ce sont cependant des faits qu'il nous faut; eux seuls peuvent éclairer et guider l'administration, comme eux seuls donnent à la science une base solide.

Votre classe réunit, citoyens, les hommes les plus propres à donner au projet que je conçois toute la perfection dont il est susceptibte; eux seuls peuvent m'aider à avoir une description physique de chaque département; vous seuls avez des correspondants qui par leurs lumières et leurs connaissances locales, me procureront les informations que je désire; enfin vous seuls pouvez les guider dans leurs recherches, y mettre de l'ensemble, et m'en donner les résultats positifs et utiles.

Je ne vous trace, je ne vous indique aucun plan, je vous montre seulement le but; ce sera à vous à choisir le meilleur moyen de l'atteindre; je désire une *description physique des diverses parties de la France divisée par départements;* je désire qu'elle soit complette et exacte. Les hommes les plus habiles et les plus éclairés de l'Europe, sont sans doute ceux auxquels le gouvernement doit s'adresser pour l'exécution d'un tel projet; ce n'est donc qu'à vous que je pouvais le demander; c'est à vous aussi qu'appartient le choix des moyens et l'ordonnance du plan.

Je désire seulement que vous vouliez bien vous en occuper promptement et me faire part de vos vues; je seconderai assurément votre travail de tous mes moyens, et je vous fournirai ceux qui vous manqueraient et qui seraient en mon pouvoir.

Je vous prie de ne pas différer à me répondre, et je pense que vous pourrez me communiquer tous les mois le résultat du travail que vous aurez entrepris.

Je me suis adressé à vous avec confiance, citoyens, et j'ai cru ne pouvoir vous donner une meilleure preuve de ma toute estime pour vous. L. BONAPARTE.

Le Ministre de l'intérieur aux Consuls de la Rèpnblique.

CITOYENS CONSULS,

La première pierre de la colonne nationale sera posée le 14 juillet. Bientôt s'élevera ce monument consacré à la mémoire de nos plus illustres guerriers, à l'honneur des hommes dont le dévouement et le courage ont conquis l'indépendance, la liberté, le repos de la patrie; la postérité la plus reculée y lira leurs noms, leur exemple encouragera nos neveux, et l'espoir d'une telle récompense nous vaudra bien des héros.

Je viens vous proposer, citoyens consuls, d'arrêter que le nom de *Desaix* sera inscrit sur cette colonne. Je n'affaiblirai point les sentiments qui vous animent en vous en exposant les motifs.

Ne suffit-il pas du souvenir de sa vie et de la douleur que sa mort cause à la république?

Je vous propose, citoyens consuls, le projet d'arrêté suivant :

Les consuls de la république, sur le rapport de ministre de l'intérieur,

Arrêtent :

Art. I.er Le nom du général *Desaix* tué à *Maringo*, sera inscrit sur la colonne nationale.

II. A la fête du 25 messidor, un trophée sera élevé dans le temple de Mars, à la mémoire du géneral *Desaix*.

III. Le ministre de l'intérieur est chargé de se concerter avec le ministre de la guerre, pour faire imprimer une notice de la vie du général *Desaix*.

IV. Le ministre de l'intérieur transmettra à la famille du général *Desaix* le présent arrêté, avec les témoignages de l'estime et des regrets du gouvernement pour cet illustre citoyen.

Le Ministre de l'intérieur à madame Desaix.

Nous avons vaincu à Maringo; cette victoire est le présage de la paix du monde.

J'ai l'honneur de vous adresser l'arrêté des consuls de

la république. Les voutes du temple de Mars, à Paris, renfermeront avec orgueil les trophées que la république éleve à votre fils.... et le sommet du mont-Bernard les montrera tout à la fois à la France victorieuse et à l'Italie délivrée.

Je m'empresse, Madame, de vous adresser la première médaille frappée en l'honneur de Desaix : en la posant sous la base de la colonne du 14 juillet, la mère du héros sera associée à notre hommage.

Recevez l'assurance et le témoignage des sentiments qui remplissent mon ame.

Un siècle borne toujours la vie d'un homme ; mais la gloire d'un homme peut dévorer les siècles.

J'ai l'honneur de vous saluer.

On a déja reçu un très-grand nombre de souscriptions pour le monument qui doit être élevé au général Desaix. On doit célébrer aussi une fête funèbre en son honneur, après celle du 14 juillet.

Nous avons promis de donner la lettre du ministre de la police sur la tolérance religieuse, la voici :

Le ministre de la police générale aux préfets de départements.

CITOYENS PRÉFETS,

La multiplication et les contradictions des lois rendues sur l'exercice des cultes, ne sont pas une des moindres causes des troubles religieux, qui ont tourmenté le gouvernement à diverses époques ; elles sont encore aujourd'hui la source de beaucoup d'incertitudes dans l'administration publique.

Ces incertitudes n'existeraient pas, si la loi du 21 nivôse dernier, qui exige de tous les ministres du culte qui veulent commencer ou continuer l'exercice de leurs fonctions, une promesse de fidélité à la constitution, avait été interprétée comme elle doit l'être.

Cette loi, en déterminant une condition nouvelle,

unique et simple à l'exercice des fonctions religieuses, doit être considérée comme une révocation expresse et positive de toutes les conditions prescrites, pour le même objet, par les lois antérieures.

Vous devez donc admettre à la déclaration de fidélité à la constitution, tous les ministres d'un culte quelconque, sans égard à leur état politique antérieurement au 21 nivôse dernier; c'est-à-dire, sans examiner si ces ministres étaient ou non assujettis à aucun des serments prescrits par les lois précédentes.

En admettant, citoyens préfets, un plus grand nombre d'individus au libre exercice des fonctions religieuses, vous devez redoubler de vigilance et de zèle pour la stricte exécution des lois sur la police des cultes, et particulièrement pour celle du 7 vendémiaire an 4.

Il est temps de mettre un terme à ces longues querelles si vaines, et pourtant si funestes entre les ministres des cultes et les magistrats, et de faire cesser des contradictions gratuites entre les consciences et la loi. L'exécution bien entendue de celle du 21 nivôse doit produire ce salutaire effet.

Que les temples de toutes les religions soient donc ouverts; que toutes les consciences soient libres; que tous les cultes soient également respectés; mais que leurs autels s'élèvent paisiblement à côté de ceux de la patrie, et que la première des vertus publiques, l'amour de l'ordre, préside à toutes les cérémonies, inspire tous les discours, et dirige tous les esprits.

Depuis le 18 brumaire, nous sommes devenus un peuple de frères, les factions ont disparu, les haines sont éteintes. S'il reste encore parmi nous quelques hommes incorrigibles, qui veulent toujours s'entretenir d'illusions et de chimères, qu'ils sachent qu'ils ne trouveront ni privilège, ni impunité, ni repos : prouvez-leur que le gouvernement veille, et qu'il sait punir comme il sait être juste.

Salut et fraternité. FOUCHÉ.

Le premier consul a laissé sur sa route, en revenant de l'Italie, des souvenirs qui ne s'effaceront plus. La lettre qu'il a écrite en voyant les ruines de Lyon, cette cité jadis si florissante, l'honore autant qu'une victoire.

Lyon, le 10 messidor.

J'arrive à Lyon, citoyens consuls; je m'y arrête pour poser la première pierre des façades de la place Bellecour qu'on va rétablir. Cette seule circonstance pouvait retarder mon arrivée à Paris; mais je n'ai pas résisté à l'ambition d'accélérer le rétablissement de cette place que j'ai vue si belle, et qui est aujourd'hui si hideuse. On me fait espérer que dans deux ans elle sera entièrement achevée. Je compte qu'avant cette époque le commerce de cette ville, objet de la jalousie de l'Europe, aura repris sa première prospérité.

C'est ainsi qu'Alexandre et César, après avoir gagné des batailles, rebâtissaient les villes détruites, ou en fondaient de nouvelles.

Une joie universelle a marqué le retour du premier consul. Toute la ville a été illuminée le 13 messidor, sans qu'on ait eu besoin d'en donner l'ordre aux habitants. Une foule prodigieuse s'est réunie pour entendre le concert exécuté le même jour, à neuf heures du soir, sur la terrasse des Tuileries. Jamais cet antique palais n'a renfermé plus de gloire, et n'a mérité plus d'honneurs.

Les dernières lettres de l'Angleterre montrent la consternation et l'embarras du cabinet de Saint-James. M. Pitt feint de douter de la vérité des faits, pour retarder les reproches du parti de l'opposition. Mais cet artifice ne peut être de longue durée; il lui sera difficile de proposer des subsides à l'Autriche, pour une nouvelle campagne d'Italie.

L'affaire de Jacques Hadfield est terminée; il est absous, *comme étant convaincu de démence.* Cette procédure est un des monuments qui font le plus d'honneur au code criminel de l'Angleterre.

DES écrivains qui ne dédaignent pas de justifier, par des *énigmes* et des *logogriphes* de leur composition, le mépris qu'ils affectent pour cette espèce de jeu d'esprit, reprochent au *nouveau Mercure* de ne pas offrir à ses abonnés un amusement si cher, disent-ils, à la curiosité de nos pères, et si favorable au succès de l'ancien. Il est probable que ceux qui parlent des énigmes avec une ironie si déplacée, ne sentent pas l'importance des définitions, comme l'auteur d'un article très-grave, inséré dans le Mercure du 16 messidor. — En effet, l'*énigme* proprement dite, n'est qu'une définition en termes vagues et obscurs, dont la réunion désigne exclusivement leur objet commun, et laisse à l'esprit le plaisir de le deviner. Le *logogriphe* fait pour les mots ce que l'*énigme* fait pour les choses; et je crois utile d'avertir, en passant, ceux qui décrient ce genre, et surtout ceux qui le cultivent, que l'obligation de définir ou de décrire avec justesse est infiniment sérieuse. Marmontel atteste qu'on a vu tout Paris indigné de ce qu'une énigme du Mercure se trouvait n'avoir point de mot.

Or, comme dans une matière si délicate les autorités sont d'un grand poids, je veux encore

citer à nos détracteurs philosophes un homme dont le nom pourra les embarrasser : c'est ce même *la Condamine* à qui rien d'inconnu n'était indifférent, et qui, par l'impulsion de cette curiosité passionnée qui lui fit escalader les jardins du sérail au risque de sa vie, aurait passé la nuit la plus laborieuse sur une énigme dont le mot lui aurait échappé. — Voici ce qu'il écrivait au rédacteur du Mercure de France, en 1758 :

« Vous devriez bien, mon ami, purger le *Mercure* de ces *logogriphes*, qui ne sont que la liste d'une partie des mots qui se trouvent dans un mot fort long, et qui ne présentent rien qui invite à les deviner. Si j'étais un peu moins occupé, je ferais une sortie contre les modernes qui ont avili ce genre, et fait tomber dans le mépris ce qui était en honneur chez les anciens. Voyez la gloire dont se couvrit Œdipe en devinant l'énigme du Sphinx ; voyez le nom que se fit Esope par les énigmes qu'il devina, et celle qu'il composa pour le roi Nectenabo..... Le père Porée, mon régent de rhétorique, faisait aussi des logogriphes fort ingénieux. Ses mots étaient heureusement choisis ; c'est une partie de l'art, et il les rendait piquants par des contrastes. Les combinaisons étaient indiquées exactement ; ce qui ne laisse pas d'avoir

sa difficulté, et chaque combinaison fournissait une nouvelle énigme.....

« Mais, comme tout va en dégénérant, on a fait depuis des logogriphes qui n'en ont que le nom. On s'est avisé de désigner les lettres par leur nombre ordinal, 1, 2, 3, ce qui est fort maussade; et pour comble de platitude, au lieu d'une énigme sur chaque partie du mot dépecé, on désigne cette portion vaguement, comme *un fruit*, *un oiseau*, *un élément*, etc.; ou bien on l'indique clairement, comme *le métal à qui tout cède*, pour dire l'or; *le favori de Jupiter*, pour dire Ganymède, etc. — Ensorte qu'il n'y a qu'à rassembler les lettres (ayant toutes celles qui composent le mot), et puis avoir la patience d'un capucin pour épeler les combinaisons du nombre total des lettres. Quand il y a sept lettres, il n'y a que 5040 combinaisons: il m'est arrivé souvent d'avoir toutes les lettres du mot, et jamais de me donner la peine d'en faire un mot. Voilà ce qui fait prendre les *logogriphes* en aversion à tout le monde; au lieu qu'un logogriphe bien fait est une énigme qui fait des petits. — Vous voyez que je possède la matière à fond; aussi en ai-je fait depuis trente ou quarante ans une étude sérieuse. »

En attendant que cette théorie de l'art soit bien étudiée, et que la poétique du logogriphe

nous en procure qui soient conformes aux vrais principes établis par la Condamine, nous croyons que les suivants peuvent servir de modèle aux artistes, sans que leur ancienneté les rende moins piquants pour les amateurs. E.

ENIGME.

Pour lier avec moi longue société,
Un habitant d'un rivage écarté
A traversé des mers l'espace formidable;
Et tandis que, brûlant d'une flâme durable,
Il périt dans mon sein, de ses feux tourmenté,
De qui nous réunit il fait la volupté.
C'est du même élément le pouvoir redoutable
Qui me donne, qui m'ôte et me rend ma beauté.
Quand une fois j'ai la tête allumée,
Je fais à mes amis une grande leçon.
Philosophe muet, je prêche à ma façon
Que tout ici n'est que fumée.

LOGOGRIPHE.

Prenez-moi tout entier, j'habite les campagnes;
J'ai pour mes habitants mille chantres divers,
Et, sans y prendre part, je préside aux concerts
Des bergers et de leurs compagnes.
Si l'on m'ôte un membre à trois piés,
Il me reste deux parts faciles à connaître;
Par l'une, que de gens noyés!
Et pour l'autre, combien qui s'exposent à l'être!

De la Littérature, considérée dans ses Rapports avec les Institutions sociales, par madame de Staël-Holstein.

SECOND EXTRAIT.

Les bons critiques, dans tous les temps, ont voulu rappeler leurs contemporains à l'imitation de l'antiquité. C'est en respectant ses leçons qu'ils prouvent le mieux la vérité de celles qu'ils nous donnent. Les plus grands génies modernes ont regardé les anciens comme leurs maîtres. Un préjugé défavorable s'élève toujours contre les écrivains qui n'accordent pas la même admiration à ces monuments augustes, devant qui se sont prosternés tous les siècles et tous les talents. Si, au lieu de se passionner pour ces chefs-d'œuvres admirés d'âge en âge, on veut affaiblir l'enthousiasme qu'ils inspirent; si on leur oppose quelques-unes de ces productions barbares que les hommes de goût ont généralement condamnées, il est presque sûr qu'on n'a point reçu de la nature cette sensibilité dans les organes, et cette justesse dans l'esprit, sans lesquelles on ne peut bien parler des beaux-arts.

Jusqu'ici tous ceux qui les aiment avaient

tourné leurs regards vers la Grèce comme vers leur patrie naturelle. L'imagination des poëtes, ainsi que celle des artistes, aimait à parcourir les ruines d'Athènes, et cherchait l'inspiration autour des tombeaux d'Homère et de Sophocle. On nous apprend aujourd'hui que ce n'est point dans le climat le plus favorisé de la nature, chez le peuple le plus sensible, dans la plus belle de toutes les langues, que l'esprit humain a créé le plus de prodiges. C'est dans les montagnes de l'ancienne Calédonie, c'est dans les forêts habitées par les descendants d'Arminius, que se trouvera désormais le modèle *du beau*, et de je ne sais quel nouveau genre supérieur à tous les autres, qu'on appelle *mélancolique et sombre : genre particulier à l'esprit du christianisme, et qui pourtant est très-favorable aux progrès de la philosophie moderne.* Ces opinions si étranges et si contradictoires forment un des principes fondamentaux de la poétique de M.me de Stael. Avant de les réfuter, je me permettrai de faire quelques observations à ceux qui défendent son livre en l'honneur de la philosophie, et qui dans ce moment ne s'aperçoivent pas de leur méprise.

S'il est une opinion généralement admise par les philosophes modernes, c'est que l'imperfection de nos langues est le plus grand obs-

tacle aux développements de l'esprit humain, et qu'à l'aide d'une langue bien faite, il reculerait toutes ses bornes connues. Or, je lis dans un des écrivains les plus vantés, ces propres mots : *Que ne peut-on faire renaître cette belle langue grecque, dont le méchanisme est si parfaitement analytique!* Je lis dans un autre, *que le système de la langue grecque fut conçu par des philosophes et embelli par des poëtes.* Et M.me de Stael soutient à son tour que les Grecs, malgré la perfection de leur idiome, n'ont fait que *commencer la civilisation du monde ; qu'ils ne pouvaient aller très-loin, parce qu'il leur manquait ce qu'on ne peut devoir qu'aux sciences exactes, la méthode, c'est-à-dire, l'art de résumer.*

Il faut nécessairement que la philosophie ou M.me de Stael se trompe : il faut que l'esprit humain, malgré la philosophie, puisse rester encore dans l'enfance avec une langue *parfaitement analytique ;* ou qu'il se soit très-développé, malgré M.me de Stael, chez un peuple qui possédait une langue aussi parfaite. On propose ce dilemme à tous ceux qui ne cessent de vanter les progrès de la méthode et de la bonne dialectique : on les supplie de faire ce qu'ils conseillent, et de joindre quelquefois l'exemple au précepte.

M.me de Stael semble avoir entrevu la force de cette objection ; aussi, dans son embarras qu'elle ne peut dissimuler, elle se hâte de nous apprendre que *les Grecs ne doivent point être considérés comme des penseurs aussi profonds que le ferait supposer la métaphysique de leur langue. Ce qu'ils sont, c'est poètes*, etc. etc. ; et l'on a déja vu que ce titre est peu de chose devant la philosophie de M.me de Stael.

Mais ici, les inconséquences redoublent encore. Elle avoue, contre son propre système, qu'on peut avoir des langues *parfaitement analytiques* sans le secours des philosophes, (je me sers toujours des expressions de ceux que je combats), et qu'enfin les poètes seuls ont créé le plus merveilleux instrument de la pensée.

On ne doit pas s'étonner, j'en conviens, que cette marche rigoureuse à laquelle il faut assujettir ses idées et son style dans les ouvrages de raisonnement, fatigue bientôt l'imagination mobile des femmes ; elles seraient peut-être moins aimables en raisonnant avec plus de justesse. « La vive et trop fière Comala, dit un vieux Barde, veut se couvrir de l'armure des guerriers ; elle tremble sous ce poids trop pesant, et sa faiblesse l'embellit. » M.me de Stael aime les poésies erses. Ce passage lui sera sans doute connu.

Mais ce qui doit surprendre davantage, c'est qu'une femme pleine d'esprit, écrivant sur la poésie et l'éloquence, méconnaisse leurs véritables principes, et semble ne goûter que faiblement leurs plus beaux ouvrages.

Tout était intéressant, animé, poétique dans la religion, les mœurs et les usages des peuples de la Grèce ; et c'est une des causes de leur supériorité pour les arts qui demandent l'accord d'une imagination et d'une ame sensibles. M.me de Stael, qui ne veut pas voir cette supériorité, trouve dans les causes même qui l'établissent des raisons de la nier. Je vais rapporter ses paroles :

« Il existait un dogme religieux pour décider de chaque sentiment; on ne pouvait refuser la pitié à qui se présentait avec une branche d'olivier ornée de bandelettes, ou qui tenait embrassé l'autel des dieux. De semblables croyances donnent une élégance poétique à toutes les actions de la vie, mais elles bannissent habituellement ce qu'il y a d'irrégulier, d'imprévu, d'irrésistible dans les mouvements du cœur. »

Quoi ! lorsque l'innocence opprimée embrasse la statue d'un dieu protecteur, trouvera-t-elle des paroles moins éloquentes pour attendrir ses juges ? et même avant qu'elle ait ouvert la bouche, ne sort-il pas du fond du sanctuaire une voix

qui semble crier grâce ou vengeance au nom du juge qui cite tous les autres à son tribunal? Si Coriolan paraît tout-à-coup dans la tente du Volsque étonné; s'il touche, avant de rompre le silence, l'image des pénates hospitaliers, produira-t-il un effet moins *irrésistible* en criant, *Je fus ton ennemi, je deviens ton hôte? Je te servirai contre les Romains, comme je les ai servis contre toi. Donne-moi une épée, et marchons contre Rome.* Les hommes les plus rapprochés de la nature, les hommes les plus passionnés, ont toujours employé cette langue des signes, cette éloquence muette, dont la parole ne peut égaler toute l'énergie. En effet, la parole est toujours bornée; mais l'imagination qui est infinie attache aux signes, aux gestes, aux symboles qu'elle explique à son gré, des expressions infinies comme elle.

M.^me^ de Stael croit que les dogmes religieux rappelés dans tous les actes de la vie humaine, *gênent les mouvements de l'ame.* Les grands poètes ne pensent pas comme elle; il faut se borner dans le choix des exemples, je n'en citerai qu'un seul.

Andromaque exilée en Epire, invoque les mânes d'Hector, près d'un tombeau de gazon qu'elle lui a dressé de ses mains au fond d'un bois sacré. Elle y verse des libations, elle y dé-

pose les dons funèbres. Tout ce qui l'entoure la rappelle à sa douleur. Elle a nommé les ruisseaux voisins, *le Simoïs* et *le Xanthe*. Elle a figuré plus loin les portes de Scée, où son époux la quitta pour la dernière fois. Au moment même Enée paraît : Andromaque croit voir revenir Enée de ce monde inconnu où le héros qu'elle pleure habite et l'attend ; elle ne jette qu'un cri : *Hector ubi est ? Où est Hector ?* Sa voix expire, et elle tombe évanouie. Je ne crois pas que le sentiment ait jamais fait entendre un cri plus sublime que ces trois mots d'Andromaque. Mais à quoi tient leur effet ? A tout ce qui les a précédés. Si elle n'offrait point un sacrifice au tombeau de son époux, si le poète ne l'avait pas entourée des tableaux de la mort et des perspectives de l'immortalité ; s'il ne l'avait pas d'avance placée entre la terre et le ciel, entre le monde où elle a perdu Hector et le monde où elle veut le rejoindre ; ce mouvement de son ame serait-il aussi vrai, aussi naïf, aussi éloquent ? Mais elle voit Hector toujours vivant sous cette tombe qu'elle embrasse ; elle le croit dans l'Elysée, d'où reviennent quelquefois les ombres heureuses : on n'est plus surpris qu'elle interroge Enée avec toutes les illusions de l'espérance et de l'amour. Voyez comme toutes les images, les cérémonies, les croyances religieuses,

les dieux de Troie qui ont été vaincus, et les dieux infernaux qui ne peuvent l'être, ajoutent à l'intérêt ! Comparez à de semblables beautés les poésies morales et philosophiques auxquelles M.me de Stael veut nous réduire, et jugez ! Plusieurs volumes des poètes anglais et allemands qu'elle loue avec tant d'exagération, ne valent pas sans doute cette scène admirable contenue dans quelques vers du troisième livre de l'Enéide.

Je crains qu'elle ne juge pas mieux le caractère des Grecs que leur poésie. *Elle est sans cesse frappée de ce qui leur manque relativement aux affections du cœur ; les fils même,* suivant elle, *respectaient à peine leur mère.*

On se rappelle le moment où Pénélope, dans l'Odyssée, se montre couverte d'un voile, au milieu de la salle où sont réunis les princes qui se disputent sa main. Son fils Télémaque lui représente que les assemblées où se traitent les affaires sont faites pour les hommes, et qu'elle doit reprendre ses toiles, ses fuseaux, ses laines et ses occupations domestiques. Elle sort en admirant la sagesse de son fils. Cette naïveté des siècles héroïques révolte beaucoup M.me de Stael. Mais la place de chaque sexe n'était point alors confondue ; tous deux connaissaient leurs devoirs et s'y conformaient. Bien loin que cette

DEPT. DE LA SEINE
5
cent.

remontrance de Télémaque prouve que *les fils ne respectaient pas leur mère*, elle atteste qu'ils étaient prêts à les *défendre* au moindre outrage; car Télémaque, encore très-jeune, brave déja toutes les menaces des prétendants. La réponse même de Pénélope réfute suffisamment cette critique; elle admire la sagesse de son fils. Une femme de nos temps modernes ne ressemble pas sans doute à la femme d'Ulysse. Mais Fénélon, Racine, Pope, Addisson et beaucoup d'autres aimaient cette simplicité qui n'est point contraire aux *affections du cœur*, puisque Homère a peint sous des traits fort touchants celle de Télémaque pour sa mère. On trouve encore dans quelques contrées un reste de ces mœurs primitives, et ce n'est point là qu'on remarque le moins de force et de vivacité dans les mouvements de la nature.

Ces Grecs qu'on accuse de n'être point assez sensibles, parce qu'ils n'étaient point assez philosophes, ont donné les plus beaux modèles de l'amour filial et fraternel dans Antigone, de l'amour conjugal dans Pénélope et dans Alceste. Les cris les plus pathétiques qu'ait encore fait entendre l'amour maternel, sont sortis du cœur des Mérope, des Clytemnestre et des Andromaque. En un mot, ce peuple était si susceptible d'attendrissement, que, malgré son amour

extrême pour la liberté et sa haine pour la monarchie, il respectait, il déplorait l'infortune jusques sur le trône même. Il peignait souvent des rois humiliés par la destinée, mais ce n'était pas pour outrager le malheur; c'était pour donner de grandes leçons à la puissance trop confiante et trop aveugle, c'était pour attacher les hommes obscurs à leur vie paisible, et pour effrayer utilement la fortune et la prospérité : toutes leurs tragédies en sont la preuve.

Eschyle, à-la-fois soldat et poète, Eschyle, l'un des plus ardents républicains du siècle et de l'état le plus libre de la Grèce, n'insulte pas une seule fois, dans sa *tragédie des Perses*, aux désastres de Xerxès. Il montre ce prince revenant seul et désespéré dans la capitale de son empire; il ne lui reste plus de ses vastes armements qu'un carquois vide et son arc brisé; il gémit et déchire ses vêtements. Ses sujets pleurent autour de lui : ils l'interrogent avec effroi. *Ah! le courage des Grecs ne m'était pas connu*, s'écrie-t-il; *c'est une nation pleine de valeur, je l'ai éprouvé contre mon attente!* Quelle grande idée cet aveu de Xerxès donne du peuple vainqueur! et que le poète eût diminué la gloire nationale, s'il eût prodigué les invectives contre l'ennemi vaincu! Combien Eschyle relève au contraire la dignité de

la Grèce, en ménageant celle du trône et du malheur ! Combien il rend la liberté plus auguste, en la montrant si généreuse et même si compatissante pour un roi dont elle a triomphé! Voilà, si je ne me trompe, les beautés éminemment propres au génie républicain; et, pour le dire en passant, ce génie est bien peu connu des hommes qui s'alarment ou s'irritent toutes les fois qu'on veut répandre aujourd'hui des idées et des sentiments de la même nature.

A force de vouloir s'écarter des opinions reçues, on accumule des paradoxes bizarres ; quand on a pris une fausse route, on tombe d'erreurs en erreurs et d'obscurités en obscurités; on finit enfin par ne plus s'entendre soi-même.

« Le malheur chez les Grecs, dit-on dans cette nouvelle poétique, offrait aux peintres de nobles attitudes, aux poètes des images imposantes.... Mais ce qu'on représente de nos jours, ce n'est plus seulement la douleur offrant un majestueux spectacle, *c'est la douleur dans ses impressions solitaires, sans appui comme sans espérance ; c'est la douleur telle que la nature et la société l'ont faite.* »

Que veut-on dire en assemblant des expressions aussi singulières ? La douleur n'est-elle pas toujours le résultat des maux causés par la nature et par la société ? N'est-elle pas *faite*

aujourd'hui comme elle l'était autrefois ? Et, pour parler le langage de l'auteur, où peignit-on jamais mieux que dans le sujet de Philoctète, la douleur abandonnée à *ses impressions solitaires ?*

M.me de Stael, toujours inspirée par le même esprit philosophique, prétend que les fables anciennes ne doivent plus entrer dans la poésie moderne. Je conviens avec elle, qu'un grand nombre d'images mythologiques fut employé jusqu'au dégoût ; mais qu'elle y prenne garde ! celles-là sont toujours dédaignées par le talent, et ne se trouvent que dans les vers de la médiocrité. Il est un merveilleux qui plaît à l'ame et à la pensée, en même temps qu'il amuse l'imagination ; c'est le premier de tous, c'est le seul dont l'effet soit durable et universel. Le grand peintre Homère est plein de ces belles fables, qui sont des emblêmes vivants de la nature ou des passions humaines ; telle est la ceinture de Vénus, la chaîne où Jupiter suspend les hommes et les dieux etc. ; tel est dans un autre genre le tableau du Xanthe et du Simoïs personnifiés, et déchaînant tous leurs flots contre Achille pour défendre les murs de Troie. De pareilles fables sont une image frappante et embellie des réalités. La mythologie ancienne offre une source inépuisable de beautés du même

ordre à ceux qui sauront l'étudier en philosophes et en poètes, c'est-à-dire, en la commentant avec Homère et Platon. Le poète vulgaire raconte des fables qui ne sont que des chimères, mais le génie peut encore trouver dans le système religieux des Grecs une foule de ces fictions heureuses qui sont des vérités.

Les badinages d'Anacréon lui-même trouvent aussi peu de grace devant M.me de Stael, que les tableaux sublimes d'Homère. *Anacréon*, dit-elle, *est de plusieurs siècles en arrière de la philosophie que comporte son genre*. Ah! quelle femme digne d'inspirer ses chansons, s'est jamais exprimée de cette manière sur le peintre de l'amour et du plaisir! *Anacréon en arrière de la philosophie!* quel extraordinaire jugement! Il a sans doute connu la philosophie aimable que *comporte son genre*, celui qui donne son nom depuis deux mille ans à toutes les chansons de la joie et de la volupté. Je crois avoir vu dans une des lettres originales d'Héloïse, qu'elle lisait quelquefois avec Abailard les vers d'Anacréon et de Tibulle, et que cette lecture augmentait son amour. Mais M.me de Stael, qui vient de nous dire que la douleur n'est plus *faite* comme autrefois, soutiendra peut-être que l'amour a beaucoup changé depuis Héloïse, et que l'art de plaire et d'aimer n'est plus le mê-

me. Je la prie de nous dire si dans ce genre il faut croire au systême de la *perfectibilité*.

On sent bien que si les poëtes de la Grèce sont si maltraités, les philosophes et les historiens obtiennent encore moins de faveur au tribunal du nouveau critique. Les historiens surtout, sont jugés avec une rigueur qu'on trouverait inexcusable de la part d'un homme qui les aurait lus avec attention. Mais, pour l'honneur du goût de M.me de Stael, on s'aperçoit très-vîte qu'elle prononce sur parole, et qu'elle ne connaît pas les écrivains dont il est question. Ecoutons l'arrêt qu'elle rend contre eux, et lisons le passage qui les concerne.

« Ils n'approfondissent point les caractères, ils ne jugent point les institutions; ils marchent avec les événements, ils suivent leur impulsion, ils ne s'arrêtent point pour les considérer. On dirait que, nouveaux dans la vie, ils ne savent pas si ce qui est pourrait exister autrement. Ils ne blâment ni n'approuvent; ils transmettent les vérités morales comme les faits physiques, les beaux discours comme les mauvaises actions, les bonnes lois comme les volontés tyranniques, sans analyser ni les caractères ni les principes. Ils vous peignent, pour ainsi dire, la conduite des hommes comme la végétation des plantes, sans porter sur elles un jugement de réflexion ».

C'est Hérodote, sans doute, qu'on prétend désigner. Il serait facile de prouver, avec ses seuls ouvrages, que les historiens grecs sont remontés plus d'une fois aux causes des événements, aux principes des institutions, aux origines des lois et des peuples. Les vérités morales sortent en foule de leurs narrations et de leurs tableaux. Mais si l'autorité d'Hérodote ne paraît pas suffisante aux détracteurs de l'antiquité, on ne contestera pas du moins cette espèce de mérite à Thucydide. M.me de Stael ne fait pas la moindre mention de cet historien si philosophe, au jugement de Cicéron, et qui fut le maître de Démosthène et de Tacite. Peut-elle connaître aussi peu les faits, les époques et les écrivains qu'elle veut juger ? Eh quoi ! n'a-t-elle jamais lu dans Thucydide le récit des malheurs et des factions qui désolaient Corcyre ? Y eut-il jamais un tableau plus instructif et plus éloquent des fureurs de l'anarchie ? Et si elle connaît ce morceau sublime et tant d'autres, comment ne trouve-t-elle pas des pensées profondes et des résultats philosophiques dans les historiens de la Grèce ?

Une nouvelle contradiction frappe le lecteur dans les chapitres suivants sur la littérature romaine. L'auteur nous y dit que pour bien écrire l'histoire, la philosophie n'est point nécessaire.

Et pourquoi donc reprocher aux Grecs d'en avoir manqué? Que deviendront alors tant d'histoires qu'on intitule *philosophiques*, si ce jugement est véritable?

J'ose soutenir, contre M.me de Stael, que les bons historiens ne sont jamais dénués de philosophie. Il est trop singulier, que dans un ouvrage destiné à son éloge, on convienne qu'elle est inutile aux grands poètes, aux grands orateurs et aux grands historiens: c'est lui enlever ses plus beaux titres de gloire. Mais par quel motif ne veut-on pas que l'histoire participe à l'influence de la philosophie? On l'avoue naïvement. *C'est que l'infériorité des historiens modernes serait contradictoire avec la progression de l'intelligence humaine.* Ainsi donc l'auteur cache, altère ou nie les faits à sa fantaisie, pour soutenir ses opinions du moment; il abat sans cesse ce qu'il vient d'élever, et relève ce qu'il vient d'abattre, sans jamais s'apercevoir de ces éternelles distractions.

M.me de Stael parcourt successivement les époques de la littérature ancienne et moderne; elle cherche à marquer le différent caractère des ouvrages qu'ils ont vu naître, depuis les chef-d'œuvres de la Grèce et de Rome jusqu'aux essais encore informes du génie allemand. Les quatre âges de Périclès, d'Auguste, de Léon X et de

Louis XIV, lui paraissent très-inférieurs au nôtre dans ce qu'il y a de plus important, la raison et la philosophie. Le siècle où nous vivons surpasse seul tous les précédents, et les esprits occupés des progrès de la philosophie occupent la première place de ce premier de tous les siècles. Voilà en peu de mots le secret et le résultat de la poétique de M.me de Stael. On voit que par cet arrangement, et d'après la loi de *la perfectibilité progressive*, elle n'occupe pas un rang médiocre. Il est donc vrai qu'en croyant se livrer aux plus grandes méditations, les femmes reviennent, en dépit d'elles, à leurs habitudes journalières! Elles se croient tellement destinées à tout vaincre dans la société, que cette aimable illusion passe jusques dans leurs écrits. Tant que cet instinct naturel se borne à chercher de nouveaux moyens de plaire, il est très-excusable et même intéressant: M.me de Stael pourrait mieux qu'une autre faire sentir tout ce qu'on lui doit d'agrémens; mais s'il change d'objet, s'il veut s'allier à l'esprit de secte et de faction, alors son charme disparaît, et le danger commence.

C'est sans doute pour voir de plus haut et de plus loin que M.me de Stael a pris une place si élevée. Mais quand on veut tout observer du point le plus éminent, il faut bien connaître la portée de sa vue; et dans un vaste horizon, tout s'osb-

curcit ou se déplace si elle manque de force, de précision et de netteté.

Une des plus singulières idées de son livre, est sans contredit la distinction qu'elle établit entre la littérature du Nord et celle du Midi. Le génie d'Ossian, si on l'en croit, préside à la première, c'est-à-dire, à celle des Anglais, des Allemands, des Danois, des Suédois, etc. Homère domine la seconde, qui comprend les ouvrages français, italiens, espagnols, etc. Ceux qui connaissent l'histoire littéraire n'ont pas été peu surpris de voir qu'on l'étudiát avec si peu d'application, quand on prétend l'approfondir. Et qu'on ne croie pas que ce jugement énoncé sur Ossian soit une de ces méprises involontaires qui échappent quelquefois dans un ouvrage de quelque étendue!... c'est une idée de prédilection; c'est une grande découverte qu'on croit avoir faite en littérature; c'est enfin la base d'une nouvelle poétique.

On n'ignore pas que les poëmes attribués au barde Ossian n'ont été découverts que dans ces derniers temps par l'anglais Macpherson. Ainsi, je le demande à M.me de Stael, comment fait-elle remonter si haut l'influence d'un écrivain connu si tard? Comment n'a-t-elle pas senti la nécessité d'apprendre les faits avant d'établir des systêmes? L'imagination et l'esprit ne peuvent ici remplacer l'étude et la réflexion. Il est sans

doute plus facile d'inventer, que de chercher les véritables causes qui jettent tant de diversité dans le goût de quelques nations voisines. Mais pour accréditer un paradoxe, il faut du moins lui donner quelque faux air de la vérité. Ce secret est connu ; et les modèles, dans ce genre, ont été fort nombreux depuis cinquante ans. Se peut-il qu'au moment où l'on se vante des progrès de la philosophie, l'art du sophisme soit même dégénéré?

J'en demande pardon aux mânes d'Homère ; mais, puisqu'on lui oppose le barde Ossian, il faut prouver que ce dernier poète, eût-il été connu depuis vingt siècles comme le premier, ne pouvait jamais partager son influence.

Je conçois que les chants attribués au fils de Fingal plaisent aux imaginations sensibles. Le début des élégies d'Ossian, car on peut donner ce nom à ses poëmes, s'empare toujours de l'ame et appelle la rêverie ; mais on ne tarde pas à se fatiguer du retour éternel des mêmes sentiments et des mêmes tableaux, comme l'oreille de la continuité des mêmes sons. Le fonds et les détails de ces complaintes ne varient jamais, et le goût ne peut les mettre en parallèle avec des ouvrages où se mêlent et se succèdent tous les genres de beautés et de sentiments.

Homère né sous le plus beau ciel, disposant

de la plus riche et de la plus souple de toutes les langues, instruit par ses voyages de toutes les traditions des différents peuples et de tous les arts de l'ancien monde; Homère put en quelque sorte reproduire dans ses écrits l'homme et l'univers entier. Il n'eut pas une seule couleur, il les eut toutes; il fut naïf, grand et varié comme la nature, qu'il saisit également dans ses traits les plus élevés et les plus gracieux. Que peut avoir de commun avec cet esprit unique et universel, un barde relégué dans les rochers d'un pays sauvage, vivant au milieu d'un peuple étranger même à l'agriculture, ne voyant autour de lui que de la neige et des tempêtes, et ne connaissant d'autres monuments que les pierres élevées de loin en loin sur les tombeaux de ses ancêtres? Que dirait-on d'un voyageur qui, rapportant des forêts du Canada ou des îles de la mer du Sud, le souvenir de quelques airs simples et touchants, prétendrait égaler leur mérite aux chefs-d'œuvres d'harmonie qui charment les oreilles les plus exercées de Naples et de Paris? Les anciens Pélasges avaient eu sans doute avant Homère des bardes ou des poëtes du même genre; mais les Grecs ne les préféraient pas à l'Iliade dans le siècle de Périclès.

L'uniformité des ouvrages d'Ossian tient à

différentes causes; mais j'en crois voir la principale dans l'absence de toute idée religieuse, et celle-là devait être la moins remarquée. Je sais bien qu'on en tire une preuve frappante de l'authenticité de ces poëmes. En effet, si Macpherson avait voulu et pu tromper l'Europe en lui donnant ses compositions au lieu de celles d'Ossian, il aurait imité les poésies des peuples sauvages que nous connaissons; toutes sont pleines de la puissance des dieux; toutes montrent l'homme dans la dépendance d'une force supérieure, et lui promettent des Tartares ou des Elysées. Ossian est le seul poëte chez qui on ne trouve aucune notion semblable. Cette espèce de seconde vie qu'il donne à ses héros, en les plaçant après leur mort dans des palais de nuages, n'offre qu'un merveilleux assez triste et bientôt épuisé. Il peut amuser un moment l'imagination, mais il ne la nourrit point; il ne lui offre aucun point de vue consolant; il n'est susceptible d'aucune variété; il est sombre comme les nuits de l'hiver, et resserré comme les horizons chargés de brouillards que peint le chantre de Trenmor et de Fingal. Ces jeux fantastiques, ces courses des ombres au milieu des tourbillons et des orages, ressemblent trop au néant, pour que l'ame se repose et s'étende avec quelque charme dans un avenir aussi désert,

où rien n'a de la consistance et de la réalité.

Ossian m'attendrit sans doute quand il me conduit aux tombeaux de ses pères; mais il faut qu'une divinité veille autour des tombeaux pour leur donner plus d'intérêt et les rendre sacrés. Comparez alors les idées du barde privé de ce grand ressort du pathétique et du merveilleux, aux mythologies vivantes et animées des autres peuples, vous verrez que, malgré la douleur dont son ame paraît pleine, il n'a qu'une forme pour l'exprimer; qu'il est contraint à chaque instant de se copier lui-même; qu'il ne fait que se lamenter sans espérance, et que, ne mêlant jamais à la mort les perspectives heureuses d'un monde futur, il n'a nul moyen réel d'embellir et d'élever les destinées de l'homme à ses propres yeux.

C'est pourtant à ce but que doit tendre tout poëte qui veut longtemps charmer le plus grand nombre de lecteurs. Mais comment y parviendra-t-il sans l'intervention des intelligences célestes et amies de la nature humaine? Ainsi l'idée d'un Dieu peut seule féconder les arts, comme elle anime le spectacle de la nature.

C'est une grande erreur de croire, avec M.me de Stael, que les peuples du Nord sont plus sensibles et plus mélancoliques que les peuples du Midi. Tous les faits déposent contre cette

assertion. Les poésies les plus mélancoliques ont été composées il y a plus de trois mille ans par l'arabe Job, qui vivait sous un climat brûlant : les plaintes qu'il faisait entendre sous le palmier du désert, accompagnent encore les funérailles des peuples chrétiens et retentissent sur leurs tombeaux.* Le mélancolique Virgile se plaisait à rêver dans les environs de Naples, et le vers élégiaque ne fut jamais si attendrissant que lorsqu'il fut composé par Tibulle dans le climat voluptueux de l'Italie. Les arts ne vont point du Nord au Midi, mais du Midi au Nord. Les peuples septentrionaux n'ont fait qu'exagérer très-souvent les défauts de la poésie orientale, qu'ils ont connue par l'établissement de la religion chrétienne. Les poëtes qui naquirent dans les pays où dominaient Luther et Calvin, dûrent plus souvent que les poëtes catholiques chercher des sujets dans les livres hébreux. L'autorité ecclésiastique ne les gênait point dans ce choix ; ils lisaient, ils expliquaient, ils employaient avec plus d'indépendance les annales et les croyances religieuses. La discipline de l'église romaine ne permit guère qu'aux orateurs sacrés l'emploi des richesses poétiques du christianisme; mais elles appartinrent de droit

* Voltaire aimait beaucoup le poëme de *Job*, et voulait l'imiter en vers dans sa vieillesse.

à tous les poëtes de l'église nouvelle. Qu'on examine avec attention et sans préjugé Milton, Young, Klopstok, Shakespear lui-même, on verra que ces auteurs sont plus ou moins empreints du caractère des poésies hébraïques. Un barde ignoré onze cents ans dans les montagnes d'Ecosse, n'a point formé les poëtes que je viens de nommer. Il serait presque aussi raisonnable de soutenir que la vieille chanson de Roland et les airs de Thibaud, comte de Champagne, ont créé Corneille et Racine. D'ailleurs, qu'on me permette cette expression, il y a bien plus de cordes à la harpe de David et d'Isaïe qu'à celle d'Ossian.

Mais les poëtes du Nord, en imitant ceux du Midi, ne se donnent-ils pas souvent une chaleur factice, un délire artificiel? L'enthousiasme n'est-il pas remplacé par des convulsions? Au lieu d'une mélancolie attendrissante, n'y trouve-t-on pas une tristesse monotone?

L'examen de la poésie anglaise et de la poésie allemande, imitée de la première, fournirait un article assez curieux. On serait étonné peut-être de voir que la renommée de Shakespear ne s'est si fort accrue en Angleterre même, que depuis les éloges de Voltaire. Ce dernier se repentit dans sa vieillesse d'avoir enhardi le *mauvais mauvais goût* à placer le *monstre*, comme

il l'appelait, sur les autels de Sophocle et de Racine.

Mais c'est trop de combats à soutenir en même temps. On ne doit pas attirer la colère des admirateurs de Shakespear, de Schiller, d'Ifland, de Koetzbue, quand il faut soutenir celle des partisans de M.me de Stael. Depuis un mois, des éloges convenus et dictés se multiplient de toutes parts en sa faveur ; et dans un certain parti la supériorité de son livre est d'autant mieux reconnue, qu'on a mieux démontré l'inexactitude des notions et des jugements qu'il renferme.

M.me de Stael a confondu tant de choses, elle effleure une si grande multitude d'objets, qu'on pourra choisir encore, si l'occasion s'en présente, d'autres textes de son ouvrage pour s'entrenir avec elle. Elle a traité le siècle de Louis XIV presque avec la même légéreté que la Grèce ; et je crains bien que, comme M.me de Sévigné, elle aime fort peu Racine. On a promis de comparer son chapitre sur le christianisme, aux fragments d'un ouvrage inédit sur un sujet semblable. On remplira cet engagement lorsque les opinions littéraires les plus innocentes ne seront plus traitées comme des affaires d'état. D'ailleurs, il faut se borner.

Trop de critique entraîne trop d'ennui.

Le style de M.me de Stael a quelquefois de

l'élévation et de l'éclat : on en connaît les défauts. Le naturel, la clarté, la souplesse, la variété, ne s'y montrent pas aussi souvent qu'on aurait droit de l'attendre d'un esprit qui jette tant d'éclairs dans la conversation ; cela prouve que l'art de parler et l'art d'écrire sont très-différents.

Les conversations brillantes vivent de saillies, les bons livres de méditations. Quand on se trouve au milieu d'un cercle, il faut l'éblouir et non l'éclairer. On demande alors aux paroles plus de mouvement que de justesse, plus d'effet que de vérité ; on leur permet tout, jusqu'à la folie ; car elles s'envolent avec les jeux qui les font naître, et ne laissent plus de traces. Mais un livre est une affaire sérieuse : il reste à jamais pour accuser ou défendre son auteur ; ce n'est plus à la fantaisie, c'est à la raison qu'il faut obéir, et ce qu'on peut dire avec grace ne peut toujours s'écrire avec succès.

Voilà ce qui explique les irrégularités qu'on a relevées dans l'ouvrage de M.me de Stael. En écrivant, elle croyait converser encore. Ceux qui l'écoutent, ne cessent de l'applaudir : je ne l'entendais point quand je l'ai critiquée ; si j'avais eu cet avantage, mon jugement eût été moins sévère, et j'aurais été plus heureux.

Sur l'Imitation en vers de la JÉRUSALEM DÉLIVRÉE *du* TASSE, *par* J. M. B. CLÉMENT.

En rendant compte de la *traduction* ou de *l'imitation* de la *Jérusalem délivrée*, par le C. *Clément*, j'ai dit qu'on n'y trouvait pas toujours le sens et les idées du Tasse, et qu'on n'y trouvait presque jamais son coloris, ses graces et son génie. J'ai dit aussi que plusieurs fragments de cet ouvrage offraient les traces d'un goût sévère et pur, et décelaient un homme qui a longtemps étudié le mécanisme des vers et les artifices du style poétique ; il faut donner des preuves de l'une et de l'autre de ces assertions. On se rappelle ces beaux vers du Tasse, pleins d'une harmonie funèbre et retentissante :

Al rauco suon della tartarea tromba
Treman le spatiose atre caverne, etc.

Voici les vers du nouveau traducteur :

Quand l'infernale *trompe*, au son rauque et barbare,
A grand bruit appela l'habitant du Tartare ;
Le Tartare ébranlé dans ses gouffres profonds
Ne répond qu'en grondant à ses horribles sons.
Avec moins de terreur la Sicile tremblante,
Entend tonner l'Etna sur la mer mugissante.

N'aime-t-on pas mieux la prose d'une traduc-

tion qui est entre les mains de tout le monde depuis vingt ans ?

« D'un son lugubre et rauque l'infernale trompette appelle les habitants des ombres éternelles. Le Tartare est ébranlé dans ses gouffres noirs et profonds. L'air ténébreux répond par de longs frémissements ; tel et moins bruyant encore le tonnerre gronde, éclate et tombe ; de moins terribles secousses font trembler la terre quand les vapeurs amoncelées dans son sein s'agitent, s'allument et s'embrâsent. »

N'est-ce pas le traducteur en prose qui est poëte ? Ne sentez-vous pas dans sa version la chaleur, l'énergie et le nombre des vers originaux ?

La création d'Armide est le prodige de la poésie italienne. C'était dans ce tableau qu'il fallait redoubler d'efforts et déployer toutes les graces de la langue poétique. Mais le charme de cette peinture ne se montre pas assez dans les vers suivants :

C'est ainsi qu'avec art enveloppant sa proie,
Elle cache en son ame une maligne joie.
Mais ce serait trop peu pour ses desseins pervers,
Si tant d'autres héros ne tombaient dans ses fers.
Habile à varier l'art trompeur de ses charmes,
Les soupirs, les refus, le sourire ou les larmes,
Un œil fier ou flatteur, inspirent tour-à-tour
L'espoir ou les regrets, le dépit ou l'amour.

Quelquefois à l'écart, languissante, affligée,
Dans quels ennuis profonds on la croirait plongée !
Bientôt quelques rayons d'une douce gaîté,
D'un éclat tout nouveau font briller sa beauté, *etc.*

C'est moins par les défauts que par le manque de beautés que ces vers sont remarquables; mais que de sécheresse et de froideur, quand il fallait tant de mollesse et de volupté ! Que d'expressions vulgaires, quand tout devait être choisi par le goût le plus pur et le plus délicat ! On peut encore rapprocher dans ce morceau la traduction en prose et celle du C. Clément. L'avantage est tout entier à la première.

Cependant on trouve quelquefois des vers bien faits, et des passages assez longs qui ne sont pas sans élégance. Un des endroits les plus soignés est celui de la marche religieuse faite autour du camp des chrétiens, sous les murs de Solime. On sait que le Tasse a donné aux cérémonies chrétiennes qu'il décrit, beaucoup d'intérêt et de majesté ; cette remarque est de Voltaire. Le C. Clément a fait des efforts plus heureux dans ce morceau que dans quelques autres. Il a vaincu habilement la difficulté de plusieurs détails qu'on ne pouvait offrir qu'à l'aide d'une expression très-soignée aux yeux des lecteurs français. Il me semble aussi que le voyage des deux chevaliers qui partent pour

délivrer Renaud des enchantements d'Armide, est décrit avec plus d'effet et de richesse que le traducteur n'en montre ordinairement. Les derniers vers sont poétiques :

Plus loin paraît le Phare, ami des matelots,
Que la terre jalouse a séparé des flots ;
Et la noble cité, qui conserve avec gloire
De son grand fondateur le nom et la mémoire ;
Et l'antique Cyrène, et les bords nébuleux
Où dort dans ses roseaux le Léthé fabuleux.
Dans son golfe, Tunis se déploie à leur vue,
De ses superbes bords embrassant l'étendue.
Non loin est la Sicile assise au sein des mers :
Le front de Lylibée est caché dans les airs.
L'étrangère, aux guerriers montrant sur le rivage
Quelques débris épars, leur dit : Là fut Carthage ;
Carthage, dont l'orgueil remplissait l'univers,
Sait à peine où placer son nom dans les déserts.
Peuples, Etats, tout meurt : les cadavres des villes
Ont mêlé leur poussière à ces sables stériles ;
Et les faibles humains, qu'un instant voit finir,
De leurs vœux éternels fatiguent l'avenir.
O vanité de l'homme ! ô folie ! ô misère !

SPECTACLES.

THÉATRE FRANCAIS.

LORSQUE des critiques d'un goût sévère, reprochent à nos auteurs comiques d'avoir aban-

donné les traces de Molière, ce n'est pas qu'une admiration superstitieuse pour ce grand-maître dérobe à leurs yeux le caractère de notre siècle, et les nuances particulières de nos ridicules et de nos mœurs. Sans doute l'imitateur servile qui, de nos jours, donnerait aux époux et aux médecins le masque de *George Dandin* et de *Sganarelle*, n'aurait ni le secret de son art, ni le sentiment des convenances; mais le temps, qui change et reproduit sans cesse les formes physiques, n'altère point la nature morale, inépuisable et constante dans son éternelle variété. Les modes passent, les vices restent; l'homme de génie qui les flétrit, les suit dans la postérité, et ses tableaux durent autant que ses modèles. Si les hypocrites de toutes les espèces ne portent plus le manteau de *Tartuffe*, ils frémissent à son nom. C'en est assez pour la gloire de Molière, et pour le succès de son immortel ouvrage.

Quand la bonne comédie n'a pas ce mérite, le seul, peut-être, qui fasse du théâtre une école de morale publique, elle va du moins chercher dans nos passions, les préjugés et les ridicules qu'elle veut frapper. Dans ce cas encore, ses leçons conservent longtemps leur utilité. Malgré la révolution qui a déplacé tant d'idées reçues, et qui donne à nos sociétés un aspect si piquant

et si nouveau, croit-on que le *Bourgeois Gentilhomme* n'ait plus de copies en France, et voit-on beaucoup de nouveaux riches qui puissent rire de *Turcaret*?

Les caractères mis sur la scène, depuis un demi-siècle, n'ont ni la profondeur ni l'importance de ceux que nous venons d'indiquer. La comédie moderne offrit d'abord plus de légéreté dans le fonds, plus d'élégance dans les formes. Bientôt les nuances fugitives du sentiment prirent la place des passions; l'on peignait au pastel la physionomie mobile et grimacière de la société, et l'on chercha la ressemblance d'un jour pour obtenir des succès d'un moment.... Ces ouvrages frivoles étaient bien au dessous de la véritable comédie; mais du moins les auteurs respectaient encore les usages et la langue de leurs concitoyens. Nous avons vu, depuis, des drames lugubres et des farces licencieuses, qui deshonoraient à la fois Thalie et Melpomène, introduire parmi nous les folies sombres du théâtre anglais et les intrigues inextricables du théâtre espagnol; insulter également l'esprit français, la raison, la vraisemblance; et faire passer, de la scène dans le monde, un jargon tour à tour métaphysique et burlesque, hérissé de maximes philosophiques et de fades calembourgs.

Il faut l'avouer, l'éclat scandaleux de ces pro-

ductions n'a pas égaré longtemps le goût du public; et les comédiens français, un moment séduits par des calculs particuliers, ou peut-être entraînés par le délire universel, ont cherché bientôt des ressources plus solides et des succès plus honorables. Au milieu même des orages de la révolution, lorsque les discussions politiques absorbaient cet intérêt général, le plus puissant de tous les mobiles et le premier des encouragements pour les arts de l'esprit, deux hommes supérieurs ont soutenu la scène comique, et lui ont rendu ses premiers honneurs. L'un, trop longtemps détourné de la carrière des lettres, et frappé par une mort sanglante dans celle de l'ambition, a laissé, dans ses ouvrages imparfaits, la preuve d'un talent capable de ranimer, parmi nous, l'esprit et le caractère de l'ancienne comédie: l'autre, peut-être moins profond et moins énergique, mais plus sage, plus correct et plus élégant, nous ramène au meilleur temps de la comédie moderne, et s'est élevé quelquefois, dans son *Vieux Célibataire*, aux plus hautes conceptions et aux plus beaux effets de son art. Tous deux occupent souvent la scène française, et l'on ne doit pas s'en plaindre. La représentation de leurs ouvrages offre presque toujours au public la réunion des acteurs qu'il chérit le plus; réunion précieuse, qui seule conserve, et seule peut trans-

mettre à ses élèves une tradition et des principes trop oubliés.

Cependant les ouvrages dont le théâtre s'est enrichi depuis quelques années, ne suffisent point à ses études. Assez malheureuse, pendant les derniers mois, sur le choix des nouveautés, la comédie française a pris le parti de remettre une pièce trop négligée, que les connaisseurs verront toujours avec un plaisir nouveau; c'est le *Philosophe marié*, sans contredit le meilleur ouvrage de Destouches, si le but en était aussi moral que celui du *Glorieux*. On a, depuis longtemps, épuisé la critique et l'éloge sur cette comédie, dans laquelle un travers d'esprit, qui n'est ni commun ni philosophique, produit des scènes très-ingénieuses. On sait que l'intérêt, quelquefois distrait, n'est jamais détourné de l'action principale; et que les personnages épisodiques, toujours placés avec un art très-délicat, concourent à lier et à dénouer l'intrigue, sans efforts et sans embarras. On sait aussi que le style de l'ouvrage, généralement du meilleur ton et du meilleur goût, est semé de ces traits brillants et de ces vers heureux qui, devenus proverbe en naissant, sont restés dans la mémoire de tous les amateurs. Je dirai donc, seulement, que la pièce a été remise avec un soin particulier, et que l'ensemble des talents supérieurs qui

concouraient à la représentation, a soutenu parfaitement au théâtre, le charme que l'ouvrage a toujours dans le cabinet. *Molé*, dans le rôle d'Ariste, *Fleuri*, dans celui du marquis du Lauret, sont placés l'un et l'autre dans le jour le plus favorable à leurs moyens ; le premier met dans son jeu cet esprit, cette finesse et cet à-plomb singulier, qui lui donnent un rang si distingué parmi les acteurs qui ont illustré la scène; le second joue avec une grâce originale, et la gaieté la plus piquante, ces personnages dont il n'existe plus de modèles, et dont le ridicule même avait de la noblesse et de la dignité.

Le jeu de *Grandménil*, toujours comique et vrai, celui de *Saint-Phal*, toujours décent et juste, ont mérité de partager les applaudissements. Les talents de MM.lles *Contat* et *Devienne* sont connus; et je n'ai le temps ni de répéter des éloges universellement avoués, ni de hasarder des critiques légères, que j'aurai peut-être l'occasion de motiver ailleurs.

Peu de jours avant la reprise du *Philosophe marié*, on avait joué sur ce théâtre *les deux Poètes*, comédie en trois actes et en vers. Des ressorts usés, une situation développée dans la *Métromanie* avec une perfection désespérante, un dénouement emprunté du *Méchant*, et des détails qui rappellent à chaque instant *les Fem-*

mes savantes, ne permettent pas à l'auteur d'aspirer à la gloire de l'invention. Son style seul est à lui : dans un ouvrage où l'intérêt sera plus dramatique et l'action mieux conduite, il pourra lui mériter des succès. Au reste, sa pièce n'est pas tombée d'une manière bruyante ; il est vraisemblable qu'elle a été protégée par l'ennui.

E.

VARIÉTÉS.

La société d'agriculture du département de la Seine, a tenu sa séance publique le 20 messidor dernier. Le tableau de ses travaux, pendant le cours de l'année, a été présenté par le C. *Silvestre*, secrétaire de la société, chargé pareillement d'offrir au public le jugement des mémoires qui ont concouru pour les prix de l'an 8. Le premier devait être adjugé à l'auteur qui aurait le mieux développé *l'art de perfectionner les constructions rurales*. Plusieurs ont mérité des éloges ; aucun n'a satisfait pleinement le vœu de la société. Deux prix sont de nouveau consacrés à cette question importante, et seront décernés dans la séance du 30 prairial an 9.

La seconde question proposée était celle-ci : *Quel est le meilleur plan à suivre pour faire*

des descriptions topographiques complètes? Le prix a été donné au C. *Dralet*, qui a joint à son ouvrage une description du département du Gers. La société a jugé que ce mémoire, écrit avec l'ordre et la clarté convenables au sujet, était d'ailleurs remarquable par la pureté du style, par la sagesse des observations, et par une foule de vérités intéressantes qui peuvent concourir aux progrès du premier de tous les arts.

Les prix proposés pour l'an 9, sont destinés au meilleur mémoire *sur l'art d'alterner les récoltes*, et à un *manuel pratique sur l'éducation des abeilles.*

La société a terminé sa séance, en offrant un hommage public de reconnaissance et d'estime à quatre voyageurs français, dont les travaux récents ont enrichi la botanique et l'agriculture. Les uns, (les CC. *Baudin* et *Riedbé*), ont recueilli les productions naturelles des Antilles qui manquaient aux collections du muséum; et, par une culture assidue et savante, ils ont conservé aux plantes les plus fragiles les germes de la vie et de la reproduction: les autres, (les CC. *Labillardière* et de *La Haye*), compagnons de *d'Entrecasteaux* dans la recherche infructueuse et pénible du malheureux La Peyrouse, se partagent l'honneur d'avoir apporté de la mer du

Sud l'arbre à pain *cultivé :* nous ne possédions encore que l'arbre à pain *sauvage*, transplanté depuis longtemps à l'île de France par les soins de M. *Poivre*, et à Cayenne par ceux du C. *Martin*. Les Anglais, au contraire, avaient déja naturalisé l'arbre à pain *cultivé* à la Jamaïque, à la suite de deux expéditions aux îles des Amis. Nous devons au courage et à l'active industrie des CC. *Labillardière* et de *La Haye*, l'utile honneur de posséder, comme nos rivaux, ce végétal salutaire; et la société d'agriculture n'a fait qu'acquitter la dette de la reconnaissance nationale, en proclamant leurs noms réunis parmi ceux des bienfaiteurs de l'agriculture et de l'humanité. E.

Quelques journaux ont parlé avec beaucoup d'inexactitude d'une nouvelle société littéraire, formée par quelques-uns des membres les plus fameux de l'académie francaise, à l'inexactitude même d'autres feuilles ont joint la calomnie. Déja le C. Rœderer leur a répondu avec autant d'esprit que de courage et de solidité. Un article sur le même sujet nous a été envoyé par une personne à portée de connaître les faits, et d'en garantir la vérité. Nous le donnerons dans le prochain numéro.

POLITIQUE.

EXTERIEUR.

La *partie politique* du *Mercure* aura dorénavant un nouvel intérêt. On ne se bornera plus à l'extrait des nouvelles ordinaires. Des correspondances sont établies dans les plus grandes villes de l'Europe : on en recevra des détails particuliers qui ne peuvent paraître dans les gazettes journalières. On donnera tour-à-tour la *statistique* des divers Etats, et celle des départements de la République.

ESPAGNE.

Madrid, 15 messidor.

La cour est revenue d'Aranjuez ici pour quelque temps.

La nouvelle de la victoire de Maringo a produit un effet prodigieux, et répandu une grande espérance de paix. Les valès qui perdaient 72 pour 100, sont remontés à 62.

Les douze superbes chevaux andaloux que le roi a choisis lui-même pour les envoyer au premier consul, partent incessamment.

PRUSSE.

Berlin, 18 messidor.

Tous les vœux des cabinets du Nord paraissent se réunir pour la paix générale, et pour l'établissement d'un système d'équilibre politique qui puisse en assurer la durée.

On ne saurait se faire au loin une juste idée de l'effet qu'a produit ici la bataille de Maringo. Croirait-on qu'on a entendu ces jours-ci, dans des cercles diplomatiques, les chargés d'affaires de Vienne et de Londres parler des dispositions pacifiques de leur gouvernement respectif?

Il existe en Prusse un démembrement de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, dont le prince Ferdinand, frère du grand Frédéric, est grand maître. Il est même en ce moment au chef-lieu où il reçoit des chevaliers; et le prince Henri, frère du roi régnant, doit recevoir le titre de coadjuteur.

Il y a beaucoup de bénéfices et de commanderies attachés à ce démembrement de l'ordre de Saint-Jean, depuis l'établissement de la religion réformée en Prusse. Les rois de Prusse en font des récompenses militaires.

Il est très-possible que l'intérêt qu'a pris Paul I.er à l'ordre de Malthe, amène purement et simplement un établissement de ce genre dans l'empire de Russie. Le baron de Furst, qui a été porter au Czar le vœu des langues allemande et bavaroise, est de retour à Berlin. Rien n'annonce qu'il soit chargé d'une mission près de l'ordre établi en Prusse.

M. le chevalier de Corral, ambassadeur d'Espagne à Constantinople, part demain de Berlin pour sa destination.

On a découvert ici qu'un prétendu maître de langue

anglaise y était l'espion correspondant de l'un des ministres du roi d'Angleterre. Cette correspondance aurait pu compromettre plusieurs personnages importants qui déplaisent à l'Angleterre, si le roi, plein d'estime pour eux, ne s'était contenté de mépriser cette intrigue et de chasser l'intrigant.

ANGLETERRE.

On voit par l'extrait des derniersjournaux anglais que l'on a reçus jusqu'au 10 juillet, que la première impression produite par la victoire de Maringo ne s'est point affaiblie.

Des lettres particulières disent que plusieurs couriers ont été expédiés par le cabinet de Saint-James pour Berlin, Vienne et Pétersbourg: il transpire même que malgré la bonne contenance que les ministres ont affectée à la séance du parlement, ils sont fort inquiets de la situation actuelle de l'Angleterre dans ses rapports avec le Continent, et qu'ils seraient même très-effrayés de l'idée de continuer seuls la guerre, dans le cas, qui commence à paraître probable à Londres, d'une pacification continentale.

Il paraît même que le ministère craint pour la première fois de voir s'ébranler sa docile et fidèle majorité dans les deux chambres du parlement, lorsqu'il sera nécessaire d'aborder franchement la question des subsides pour l'Autriche et les autres alliés.

On remarque que les journaux ministériels abandonnent leurs chimères favorites, et conviennent eux-mêmes de l'invraisemblance d'un changement dans le gouvernement actuel de France.

Le cabinet de Saint-James n'a pas attendu les dernières nouvelles de Constantinople, pour se repentir de la conduite de ses amiraux et du refus de ratifier la

capitulation d'Egypte. On s'aperçoit un peu tard qu'on n'a fait que préparer un autre traité plus avantageux aux Français, et qu'aigrir les Turcs qui sentent tous les jours davantage le fardeau d'une alliance si despotique et si peu secourable.

On attend avec la plus vive impatience des nouvelles du Continent, et surtout de Vienne.

Extrait d'une Lettre de HAMBOURG.

Fin de juin 1800.

Hambourg est, depuis plusieurs années surtout, un des points les plus importants de l'Europe, non-seulement pour le commerce, mais encore pour la politique. Cette ville n'est pas proprement un centre de négociations; mais au milieu de l'agitation universelle, elle est très-bien placée pour l'observation. C'est là qu'aboutissent la plupart des spéculations de commerce. On y reçoit avec célérité et exactitude les nouvelles de l'Allemagne et de tout le Nord. Il s'y est établi plus d'une intrigue qui tient à la grande politique. Les ennemis de la France y ont encore, et, pendant un certain temps, ses prétendus amis y ont eu leurs bureaux d'espionnage. C'est de Hambourg qu'ont été et que sont même encore expédiés des approvisionnements, tant pour la marine que pour les armées de terre de la plupart des puissances belligérantes, des chevaux, des fusils, des habillements, des grains. C'est là enfin que les émigrés ont trouvé un de leurs principaux refuges, et cette hospitalité qui leur a été refusée en beaucoup d'autres endroits.

Pendant quelques années, ils ont abondé à Hambourg et Altona, et dans les environs de ces deux villes, plus qu'en aucune autre partie de l'Europe; ils y ont



exercé toutes sortes de professions, y ont obtenu toutes sortes de secours, et y ont eu différents genres de succès. L'accueil qu'ils ont reçu des Hambourgeois n'a pas été marqué, comme on pourrait le croire, au coin de l'inimitié pour la France. Dans le fait, ces Hambourgeois ne sont ni anglais ni français : ils sont *commerçants ;* ce qui est dans tous les pays le synonyme de *cosmopolites.* Ils s'attachent à ceux qui servent le mieux leurs spéculations intéressées, à ceux avec lesquels ils peuvent établir les relations les plus fructueuses ; et sous ce rapport, dans des temps ordinaires, la France a peut-être quelques droits à leur préférence. Ils en tirent des denrées coloniales, des vins, des eaux-de-vie ; ils lui fournissent une grande partie des marchandises du Nord, et c'est dans la place de Hambourg que se solde une grande partie de ses comptes avec le reste de l'Europe.

Ce serait donc être injuste que d'attribuer à la malveillance l'accueil que les émigrés ont trouvé à Hambourg et dans les environs. Il a été produit par cet intérêt qu'inspire le malheur, même mérité, lors surtout qu'il est supporté avec courage. Ils ont même fait reconnaître dans leur nation des qualités qu'on ne soupçonnait pas. Les Hambourgeois les ont secondés dans leurs efforts ; et leur bonhomie native, loin de s'effaroucher de leur frivole élégance, les a conduits à la prendre pour modèle. Ils ont laissé naturaliser chez eux les cafés, les restaurateurs, les cabinets de lecture, les bals, et jusqu'aux spectacles français. Ceux-ci ont été chargés de décorer leurs édifices, ceux-là de dessiner leurs jardins, d'autres d'élever leurs enfants. On a vu souvent les vaincus prendre les mœurs, les habitudes, le langage des vainqueurs. Les Hambourgeois présentent un spectacle unique dans le monde ; celui d'un peuple qui se laisse pour ainsi dire réformer par ceux auxquels il accorde un asyle.

Tout semblait préparé pour que cet asyle fût utile à ceux qui le recevaient, sans être onéreux à ceux qui l'accordaient. Hambourg est une ville très-populeuse, très-féconde en moyens de s'enrichir, ou du moins de s'occuper utilement. On y respire avec l'air, le goût des spéculations. Il en fallait moins pour alimenter l'activité française.

A Hambourg, la police peut servir de modèle à beaucoup d'égards. On y sent à chaque instant la protection du gouvernement, tout faible qu'il est, et on n'aperçoit presque jamais sa surveillance inquiétante. Il y règne une liberté qui, grace à l'influence d'un climat froid et nébuleux, ne dégénère presque jamais en licence; une égalité, telle que peut la comporter une grande réunion d'hommes dans une étroite enceinte. Comme on y est obligé de ménager tout le monde, on n'ose afficher de prédilection pour personne; delà cette tolérance pour toutes les opinions qui ne se prononcent pas d'une manière trop bruyante; delà la rareté de ces rixes qui troublent souvent, à des latitudes plus méridionales, des cités beaucoup moins grandes. La multiplicité des émigrés n'a point altéré cette partie précieuse des mœurs hambourgeoises. Comme on leur a laissé la faculté de faire tout ce qui était innocent, loin d'avoir la tentation des excès, il n'en ont eu que le scrupule. Une autre cause de cette tranquillité qu'ils n'ont pas troublée, c'est qu'à Hambourg il n'y a proprement ni oisifs ni nécessiteux. Les uns sont conduits au travail par l'occasion et le besoin; les autres, graces à l'admirable institution de l'établissement en faveur des pauvres, trouvent des ressources et des asyles. Voilà donc deux grandes sources de désordres taries, l'oisiveté et la misère. Les émigrés ne se sont pas trouvés assez nombreux pour déranger cet ordre, et ils en ont profité, les uns pour se créer des ressources, les autres pour échapper à l'absolue indi-

gence ; et les deux vertus les plus précieuses à l'humanité ont trouvé à s'exercer : d'une part, la bienfaisance ; de l'autre, la reconnaissance.

Cette apologie du peuple hambourgeois ne s'étendra pas en totalité à son gouvernement. Celui-ci a de graves torts à se reprocher. Il en est un que la France ressentira longtemps, et que le sénat d'Hambourg n'a pas encore réparé. C'est assez désigner l'arrestation et l'extradition des fugitifs irlandais. On sait que ce double délit a entraîné la rupture de tous les rapports politiques entre la ville de Hambourg et la république française. Le sénat avait tenté de le justifier dans un très-long mémoire. La réponse sévère et laconique du premier consul l'a consterné, mais ne l'a pas converti. Il a cru le gouvernement français désarmé, lorsque, par un mouvement de générosité, il a implicitement étendu à la petite république de Hambourg la levée de l'embargo qu'il avait mis sur tous les vaisseaux neutres. Les Hambourgeois, qui ne vivent que pour le commerce, voyant leur activité rendue à sa liberté, ont cru n'avoir plus rien à réparer, parce qu'ils n'avaient plus rien à craindre.

Il est clair que le sénat de Hambourg espère gagner du temps, et arriver à l'époque de la paix, où la France sera occupée de trop grands intérêts pour songer encore à se venger d'un petit état nul dans la politique, mais dont la conservation intéresse toutes les nations commerçantes, sans en excepter la nation française.

SUÈDE.

Depuis la mort de Gustave III, qui s'était si hautement prononcé contre la révolution française, la conduite politique de la Suède a dû paraître difficile à expliquer. A peine le nouveau roi, moins fougueux, moins

avide de vaine gloire que son père, s'est-il vu hors de la tutèle de son oncle, le duc de Sudermanie, qu'il a adopté un systéme beaucoup plus sage. Ce n'est pas qu'il ait affecté, comme il arrive souvent, de faire contraster son règne avec celui de son prédécesseur: au contraire, il a eu pour la mémoire de Gustave III, toutes les apparences du respect.

Roi lui-même, ce titre suffisait pour le prévenir contre des principes que tous les trônes devaient trouver dangereux. Cependant, à une froideur assez marquée entre les deux états, avait succédé une espèce de réconciliation, dont le gage devait être la nomination de deux ambassadeurs, respectivement agréables. La cour de Stockolm eut à cet égard pour notre gouvernement une condescendance que celui-ci ne paya pas de retour. L'ambassadeur nommé par le directoire ne fut point agréable au roi de Suède. Il fut refusé avec une constance qu'on n'eût pas attendue d'un jeune prince, du souverain d'un royaume peu puissant. De nouveaux nuages s'élevèrent, et les relations diplomatiques furent suspendues.

Le jeune Gustave alla plus loin. Sur l'invitation de l'empereur à tous les états de l'empire de concourir à sa défense, il offrit son modique contingent * pour la Poméranie suédoise, avec un empressement qui étonna ceux qui avaient une haute idée de sa prudence. On crut un instant qu'il allait prendre une part très-active à la seconde coalition. Sa déférence pour la Russie n'alla cependant pas jusques-là. Il avait témoigné dans ses premiers rapports avec cette grande puissance une fermeté non commune. On se rappelle sa résistance aux

---

* La Suède, pour cette province par laquelle elle est au nombre des Etats de l'empire, doit fournir un contingent de soixante-trois hommes.

offres que lui faisait Catherine II, d'épouser une de ses petites-filles. La conduite de l'impératrice à cette occasion, est fidellement retracée dans ces *Mémoires secrets sur la Russie*, qui ont paru récemment. Elle a donné de son caractère une idée, que les événements postérieurs n'ont pas démentie.

Peu confiant, réfléchi, très-difficile à dominer, constant dans ses opinions comme dans ses sentiments, susceptible d'impressions profondes, tel s'est montré Gustave-Adolphe II, dans un âge où l'on a rarement un caractère aussi prononcé, et son début sur le trône peut faire présager le reste de son règne.

Il a toujours montré et montre encore une volonté forte. Le régent, son oncle, avait des préventions contre son gouverneur, et voulait l'éloigner: le jeune roi n'a jamais voulu y consentir. Il conserve à cé vieillard estimable de la considération, et même de la confiance en ses avis. Deux autres personnes éprouvent de sa part les témoignages de ce sentiment: c'est M. d'Ehrenheim, son ministre des affaires étrangères, contre qui on n'a peut-être pas formé une seule plainte fondée, et M. le comte de Wachmeister, qui occupe une des premières charges de la cour, et pour lequel Gustave-Adolphe parait avoir un véritable penchant. Voilà les deux hommes en crédit, si toutefois il est un seul homme à la cour de Stockolm, qu'on puisse appeler ainsi. Aucun des deux n'oserait se flatter d'avoir de l'influence sur le jeune monarque, ni même d'être le confident de tous ses secrets sans exception; car ce qui le caractérise essentiellement, et ce qui devrait caractériser tous ceux qui sont appelés à gouverner, c'est d'être impénétrable; delà une grande incertitude sur ses véritables projets. Ce n'est pas par ses propos, ni même par telle ou telle démarche qu'on peut le connaître, ce n'est que par les résultats.

Ce qu'il a manifesté depuis qu'il règne, c'est le desir de régner seul, et de régner non pas tant avec éclat qu'avec sagesse. Son opinion sur la révolution française n'est pas équivoque. Il en redoutait les progrès, et aurait fait pour les empêcher tout ce qui n'aurait pu compromettre sa puissance, dont il ne s'exagère pas la force et les moyens. Il sent que la Suède seule ne peut jouer un rôle important, et qu'elle a besoin d'un appui. Ses dispositions particulières, ses souvenirs historiques, son système d'éducation, tout le portait à le chercher auprès du gouvernement français, cet allié de tous les temps, cet allié naturel de la Suède. Mais jusqu'ici ce gouvernement ne lui avait pas inspiré assez de confiance: aujourd'hui, du moins, la Suède pourrait se rapprocher de cette puissance, dont l'appui redevient efficace. On doit le présumer, d'autant plus que Gustave-Adolphe est indigné contre l'ennemi principal de la France, et certes à juste titre. Il a vu deux flottes marchandes, naviguant sous la protection de son pavillon, arrêtées par les vaisseaux de guerre des Anglais, et conduites dans leurs ports! On ne dissimule pas de pareilles insultes: aussi assure-t-on que le jeune roi les ressent très-vivement, et pour l'exprimer, il n'a pas attendu cette rupture qui vient d'éclater entre la Russie et l'Angleterre. Depuis cette époque, il a seulement conçu l'espoir que son ressentiment ne serait pas impuissant. Il épouse le projet qu'on prête à Paul I.^{er} d'armer tout le Nord pour châtier le tyran des mers; et cette quadruple alliance, dont la perspective partage en ce moment l'attention de l'Europe, ne manquera pas faute de son concours.

Il n'a point hérité de son père ce goût pour la vaine ostentation, qui contrasterait avec les moyens de la Suède. Avant d'entrer en lice, il calcule, il prépare ses ressources; il cherche à mettre de l'ordre dans ses finances, à étouffer autour de lui le germe des divisions.

Il n'épargne rien pour maintenir le calme et la concorde dans la diète qu'il vient de convoquer, et qui, malgré quelques légères discussions entre les membres de la noblesse, sera une des moins orageuses que présente l'histoire de Suède.

On espère qu'à la clôture de cette diète les desseins de Gustave-Adolphe se manifesteront davantage. C'est alors qu'il devait s'occuper plus activement du rétablissement de ses rapports avec la France. Il est vraisemblable qu'il s'est fait une loi de prudence d'observer jusqu'à la fin le système politique de Paul I.er, qui ne paraissait pas encore définitivement fixé.

Mais lorsque les succès prolongés des armes françaises, en Allemagne et en Italie, auront à la fois prouvé et de plus en plus affermi la stabilité du gouvernement que s'est donné la France; lorsque l'usage de ses victoires achevera de prouver à l'Europe qu'il songe désormais à rétablir, à régénérer, et non plus à détruire; que l'on peut compter sur sa loyauté, et même sur sa générosité; que les rois peuvent désormais occuper paisiblement leurs trônes à l'abri des conquêtes et des insurrections; alors, sans doute, Gustave-Adolphe donnera une nouvelle preuve de sa sagesse précoce, en revenant à des principes consacrés par une longue expérience

DANEMARCK.

Le gouvernement de Danemarck, quoique constitué sur le despotisme le plus illimité, offre sous plusieurs rapports d'utiles modèles.

Un état entouré de puissants voisins, dont les uns ne peuvent être trop ménagés sans que les autres ne s'en offensent; un état qui a de vastes côtes, une navigation très-étendue, une trentaine de vaisseaux de ligne, environ 75,000 hommes de troupes; un état qui, par ses

colonies disséminées sur tout le globe et son vaste commerce, a des relations avec tous les autres, et qui néanmoins est parvenu à éviter la guerre pendant plus de soixante ans, est assurément un phénomène que doivent admirer la philosophie et la politique.

Il est surtout frappant au milieu de cet incendie universel, auquel aucun autre état n'a pu échapper. La fortune seule ne saurait l'expliquer. Ne soyons pas assez injustes pour refuser à la sagesse la part qui lui appartient.

Par un hasard heureux, que les monarchies les plus limitées doivent envier au Danemarck, ce royaume a eu, depuis 1660, six despotes, et n'a pas eu un seul tyran; delà cette douceur de mœurs, ce calme habituel qui prévient les querelles, les insurrections, les prétentions exagérées, et toutes les causes de guerres intestines ou étrangères.

Le choix éclairé de Frédéric V porta à la tête du gouvernement danois le comte de Bernstorf, dont l'administration toujours prudente, et quelquefois vigoureuse, en assurant la prospérité du pays au dedans, n'a pas été sans éclat au dehors.

Héritier de son nom et de ses qualités, son neveu que le Danemarck pleure encore, a tenu les rênes dans les temps les plus difficiles; et c'est à lui que ce royaume doit l'avantage d'avoir traversé tous les orages qui agitent l'Europe depuis dix ans, sans en avoir été atteint.

Les hommes d'un mérite éminent, lorsqu'ils ont occupé de grandes places, n'entrent pas tout entiers au tombeau. Quand ils ne seraient pas complétement remplacés, leurs principes leur survivent, et leur ombre semble présider encore aux opérations du gouvernement qu'ils ont dirigé.

Telle a été la destinée du dernier comte de Bernstorf. Le Danemarck n'a pas son équivalent; mais pour nous

servir d'un mot que les noms de Turenne et de Sévigné ont annobli, le Danemarck a sa *monnaie*.

Un de ses fils a pour ainsi dire hérité de son ministère principal, celui des affaires étrangères ; et pour être son digne successeur, il ne lui manque peut-être que son expérience, et cette marche assurée que donne la longue habitude des affaires, qui appelle la confiance et qui l'inspire.

A côté de lui paraît le comte de Schimmelmann, qui est spécialement chargé du ministère des finances, dont le nom seul réveille l'idée de toutes les qualités estimables, et dont l'influence, qui ne saurait être trop grande, ne trouve de bornes que dans la modestie.

Le conseil du roi a encore deux autres sujets distingués à citer, les deux Reventlow, le comte Chrétien et le comte Cay. Le premier, à des lumières et aux intentions les plus pures, joint peut-être un peu trop de penchant pour l'autorité arbitraire et l'esprit de système, et les affaires de l'intérieur qui lui sont spécialement confiées s'en ressentent. Elles sont préparées pour le conseil du roi, par deux hommes auxquels leurs talents, leur place et leur caractère donnent beaucoup d'influence ; l'un président, l'autre membre de la chancellerie danoise ; le chambellan Moltke, à qui le prince royal témoigne beaucoup de confiance, et M. de Colbiærnsen, philosophe éclairé, dont cependant, depuis peu, la réputation a été ternie par quelques actes d'intolérance.

Le second, le comte Cay Reventlow, a la tête froide et saine, et de la philosophie. Dans un âge peu avancé, il a déja de l'expérience ; il a voyagé avec fruit ; il a rempli avec distinction quelques missions diplomatiques, et n'est point étranger à l'économie politique dont il s'occupe essentiellement.

Le prince de Holstein Augustenbourg, gendre du roi,

tient aussi sa place dans le conseil. Il professe, dit-on, des principes aussi patriotiques qu'on peut en attendre d'un prince placé si près du trône. Il a des mœurs libérales, le goût des sciences et des arts, et a la direction principale de tout ce qui est de leur ressort.

Le prince royal qui préside au conseil veut en général le bien de son pays, et se prête à toutes les mesures qu'on lui propose pour l'opérer ; mais, né avec des dispositions militaires que l'éducation a développées, il se borne à la direction suprême de tout ce qui tient aux armées de terre et de mer, et il est secondé par son beau-père le prince Charles de Hesse-Cassel, généralissime des troupes, et commandant-général dans les duchés de Sleswick et de Holstein.

On sait que tous les actes du gouvernement s'expédient toujours au nom de Christiern VII.

Tels sont les hommes principaux dont dépendent en ce moment les destinées du Danemarck. Patients et circonspects, quelquefois prévoyants, ils ont assez habilement sauvé leur pays des dangers qui le menaçaient. Sans doute leur administration, dans ces derniers temps surtout, n'a pas été exempte de fautes ni d'erreurs ; mais il faut les attribuer en grande partie à la position géographique et à la médiocrité de l'état qu'ils gouvernent.

Placé trop à portée de deux des grandes puissances qui ont joué un rôle principal dans la coalition, le Danemarck a presque toujours su se soustraire à leur dangereuse influence, repousser leurs insinuations, braver leurs menaces. Et cependant il est bien difficile aux grandes puissances de tenir constamment la balance égale entre deux partis qui les sollicitent tour-à-tour. Sans doute l'intérêt bien entendu du Danemarck, lui a imposé cette prudente neutralité dont il a conservé toutes les apparences. Qu'aurait-il gagné à la guerre ? et que

ne risquait-il pas d'y perdre? En vain l'Angleterre, à laquelle il est lié par tant de rapports, a constamment réclamé son adhésion à la grande ligue; en vain la Russie, sa redoutable voisine, a menacé plus d'une fois des côtes ouvertes de toutes parts à l'invasion.

Heureusement pour le Danemarck, l'arrogance même de ces sollicitations en a détruit l'effet. Les défenseurs de la cause commune lui ont donné des griefs plus multipliés que la nation même contre laquelle ils voulaient qu'on s'armât, et l'ont raffermi dans ses principes. Il n'a qu'à s'en applaudir. Malgré les corsaires des deux principales puissances belligérantes qui infestent toutes les mers, jamais sa navigation n'a été plus étendue, jamais son commerce plus florissant. Les marchandises des deux mondes ont afflué dans ses ports. Les négociants, les armateurs de sa capitale et de ses places maritimes, sont parvenus à un degré d'opulence dont il n'y avait pas encore eu d'exemple.

C'est! un de ces miracles qu'on n'attend guère de la faiblesse. Elle ne marche pas toujours avec la prudence : le Danemarck a su les combiner. D'ailleurs, au milieu de cette crise qui le laissait presque isolé en Europe, il a senti le besoin de se rapprocher d'une grande puissance; il s'est abandonné à la direction de la cour de Berlin; et cette cour, joignant une attitude imposante à une conduite circonspecte, lui a servi à la fois d'égide, de modèle et d'excuse.

La scène vient enfin de changer encore pour son bonheur. Ces coalisés si formidables pour lui, et qui croyaient même l'être pour la Frauce, se sont divisés. Paul I.er qui naguère cherchait partout des alliés pour les Anglais, cherche à présent partout à leur susciter des ennemis. Il n'a pas eu de peine à associer à son animosité le jeune roi de Suède, déja indigné des insolences anglaises auxquelles son pavillon n'avait pas

échappé. L'on croit que le Danemarck va servir la *cause des puissances maritimes*, à laquelle l'orgueil britannique fait courir bien plus de dangers, que les principes français n'en ont jamais fait courir à la *cause des rois*.

Le gouvernement danois ne sera plus accusé de pusillanimité quand il ne cédera qu'à de pareils motifs, quand il n'obéira qu'à de pareilles influences.

On a récemment blâmé une ordonnnance contre la presse, qui paraît peu conforme à la modération habituelle des principes du gouvernement danois.

Qu'il fasse disparaître ce signal d'intolérance dont tant d'autres indices annoncent qu'il s'éloigne; qu'il perfectionne quelques-unes de ses institutions salutaires; qu'il en réforme quelques-unes de vicieuses; qu'il achève surtout d'effacer les traces de cette servitude personnelle qui souille encore plusieurs de ses domaines; qu'il ne prenne d'autre part à l'alliance offensive à laquelle on vient de l'appeler, que celle qui sera nécessaire pour assurer la liberté des mers; et son gouvernement pourra conserver sa réputation de sagesse; et ses sujets, en dépit de leur despotisme constitutionnel, pourront continuer d'être heureux, ou croiront du moins l'être.

Notice sur le ministre Bernstorf.

Vous destinerez peut-être, citoyen, quelque place dans votre journal à une galerie de portraits des principaux hommes d'état de l'Europe; permettez-moi de vous envoyer celui du fameux ministre de Danemarck, le comte de Bernstorf, qui avait mérité l'estime et le respect de toutes les puissances.

Pierre de Bernstorf descendait d'une famille qui comptait déja un grand nombre de ministres distingués. Lors-

qu'il entra dans le monde, son oncle occupait la place la plus importante de l'état, et ce fut cet habile maître qui le forma aux affaires. Il avait déja passé dix ans dans l'administration, lorsqu'une révolution subite éloigna son oncle du ministère. La folie du roi en était le prétexte; et, en effet, il en avait déja donné quelques marques (*), et elle ne put que s'accroître par la dureté des traitements qu'on lui fit subir. L'état fut livré à des ministres ineptes et sans patriotisme, jusqu'à la majorité du prince royal. Bernstorf et son oncle quittèrent le royaume, universellement regrettés.

Bernstorf perdit son oncle pendant sa retraite; et au bout de trois ans il fut rappelé par le prince royal, qui, malgré tous les obstacles, était parvenu à chasser les usurpateurs de l'autorité royale, et à s'assurer l'ascendant qui était dû à son rang. A peine Bernstorf eut-il pris la direction des affaires étrangères, qu'il réussit à terminer les longues contestations élevées entre les différentes branches de la maison des Holstein. Ce succès si desiré par les amis de la paix fut le premier gage de sa rare habileté.

La guerre venait de se déclarer entre la France et l'Angleterre. Les Anglais, non contents d'assurer leur propre défense, faisaient les plus grands efforts pour usurper la souveraineté des mers, et anéantir la navigation des autres peuples. Le Danemarck, la Suède et la Russie s'unirent pour repousser ses prétentions; mais Bernstorf mit dans ces mesures sa modération accoutu-

---

* Il aimait beaucoup un petit chien qu'il faisait dîner avec lui, les jours même de cérémonies. On lui observa que plusieurs grands personnages s'en étaient plaints. *Puisqu'on le prend sur ce ton*, dit-il, *je le fais conseiller des conférences.* C'est la seule charge en Danemarck qui donne la prérogative de manger avec le roi; et la chose se fit en effet.

mée; il déplut à des esprits ardents qui ne respiraient que la guerre, et par leurs intrigues il fut de nouveau écarté des affaires; mais il fut bientôt rappelé, et c'est à cette époque que commença pour les Danois un gouvernement vraiment paternel.

Des lois sages furent publiées, des établissements utiles furent formés, les abus furent attaqués avec courage. Bernstorf avait une qualité bien précieuse dans un homme d'état; c'était d'être dégagé de ce funeste amour-propre qui veut faire le bien exclusivement, et de savoir profiter de toutes les idées utiles qui lui étaient présentées. C'est à lui qu'on doit l'abolition de la traite des nègres, et les lois les plus sages pour l'affranchissement successif des serfs de la glèbe.

La révolution française éclata, et la guerre s'alluma de toutes parts. Bernstorf fit taire ses opinions particulières, et maintint la neutralité du Danemarck. L'Angleterre le sollicita de concourir aux mesures qu'elle avait prises pour réduire la France à la plus horrible famine; Bernstorf repoussa ces propositions avec force et dignité, et blâma même hautement les Anglais d'appeler ainsi le fléau de la famine au secours du fléau de la guerre. C'est à cette conduite ferme et mesurée que le Danemarck est redevable des accroissements qu'a reçus son commerce depuis dix ans.

Bernstorf est mort à 61 ans; cet événement répandit dans le royaume une désolation générale; les larmes du peuple honorèrent sa pompe funèbre. Le prince royal voulut suivre le convoi. On lui avait assigné le rang dû à sa naissance: *Non*, répondit-il, *laissez-moi parmi ses enfants.* Cet habile ministre a été remplacé par son fils, le comte de Bernstorf, et son gendre, le comte de Reventlow, qui marchent sur ses traces, et donnent l'espérance des mêmes vertus.

ARMÉES.

Depuis l'armistice conclu entre Bonaparte et Mélas, il ne peut y avoir d'événements militaires en Italie. Les dispositions de la cour de Vienne sont toujours incertaines. Si les hostilités recommencent, les nouvelles victoires du général Lecourbe rendront plus difficile encore la position des généraux autrichiens. Une dépêche télégraphique d'Huningue, en date du 27 de ce mois, annonce que l'aîle droite de sa division s'est emparée de Feldkirch, de Coire, et de tout le pays des Grisons. L'ennemi a été chassé de tous les postes qu'il occupait. Feldkirch est en quelque sorte la clef du Tyrol. Le brave Massena lui-même, malgré trois attaques réitérées, n'avait pu s'en rendre le maître. Cette division du général Lecourbe multiplie presque au même instant ses triomphes aux distances les plus considérables.

Il est arrivé au gouvernement des lettres de Malthe du 26 prairial. Elles annoncent que plusieurs bâtiments chargés de vivres sont entrés dans cette île, moyennant quoi elle se trouve approvisionnée pour longtemps. L'acte constitutionnel y a été porté par l'adjoint aux adjudants généraux Remy qui avait été expédié par le ministre Berthier; et les soldats et les marins ont prêté le serment

de fidélité, auquel ils ont ajouté de s'enterrer sous les ruines de la place, et de ne l'abandonner que lorsqu'ils auraient épuisé leurs dernières ressources. On peut regarder Malthe comme définitivement assurée à la république. *(Tiré du Journal officiel).*

INTÉRIEUR.

PARIS.

La fête du 14 juillet a été célébrée avec un enthousiasme qui rappelait cette époque mémorable; le même cri que le sentiment et la raison élevèrent en 1789, pour commencer la révolution, s'est fait entendre, dix ans après, pour la terminer. Graces immortelles soient rendues au gouvernement, qui ramenant parmi nous l'ordre et la sécurité, rallie autour de lui toutes les affections et toutes les espérances; et qui, d'une fête consacrée à la liberté politique, a fait aussi la fête de la liberté civile et religieuse, de la justice, de la concorde et de la modération!

Il n'est pas possible de retracer à nos lecteurs le spectacle que Paris présentait dans la journée du 25 messidor: ceux qui l'ont vu nous pardonneront de leur en offrir une image imparfaite, car le souvenir du bonheur dispose à la bienveillance: ceux que l'absence ou l'éloignement en ont privés, nous sauront gré de réunir ici, dans un cadre bien étroit, les principaux traits de ce tableau majestueux.

Le 24 messidor, le ministre de l'intérieur et les deux préfets de Paris s'étant rendus sur le

quai de la Pelleterie, avaient donné à ce quartier le nom du brave *Desaix*. Il était juste que la veille d'un jour destiné à célébrer les premiers prodiges de la liberté naissante, la douleur publique élevât ce monument à la mémoire d'un héros qui mourut pour l'affermir. Cette cérémonie simple et touchante avait été dirigée par le C. *Cretet*, conseiller d'état, chargé de suivre les travaux commencés.

Le 25 au matin, le préfet de la Seine, accompagné des autorités et des administrations locales, a posé la première pierre de la colonne départementale. Bientôt après, il a suivi le ministre de l'intérieur à la place de la Concorde, où la première pierre de la colonne nationale a été posée, en présence des consuls, des ministres et du conseil d'état. C'est-là que *Lucien Bonaparte* a prononcé les phrases suivantes, qui, dans leur noble précision, éveillaient à-la-fois la pensée, le sentiment et les souvenirs:

« Je vais poser au nom des consuls la première pierre de la colonne nationale, consacrée aux braves dont les services éclatants et la mort glorieuse ont consolidé la république. Au même instant les préfets posent dans tous les chefs-lieux les premières pierres des colonnes départementales. Le peuple français reconnaît ainsi les services de ses défenseurs; mais quelle que soit la solidité des monuments, ils n'ont jamais une aussi longue durée que la mémoire des héros. Les ouvrages faits par la main des hommes sont à peine achevés qu'ils tendent à la destruction; et les siècles, au lieu d'affaiblir la véritable gloire, ne font qu'ajouter à son éclat... Puisse cette colonne avoir une existence aussi durable que la gloire des braves qui ont fondé, soutenu et illustré la république! »

Cette cérémonie terminée, le cortége s'est ren-

du aux invalides, où toutes les autorités ont été réunies à deux heures. Les membres du tribunat y sont arrivés, sortant d'une séance extraordinaire où *Jard Panvilliers*, leur président, avait célébré, dans un discours plein de sagesse et de patriotisme, la fête du 14 juillet et les vainqueurs d'Hochstedt et de Maringo. Peu de jours auparavant, les mêmes héros et les mêmes victoires avaient excité le même enthousiasme dans le sein du sénat conservateur ; et *Garat* en avait été l'interprète, dans un discours digne de l'occasion.

Dès que les premiers magistrats de la république et les ambassadeurs des puissances étrangères ont été placés dans le temple de Mars, deux chants de triomphe ont célébré la délivrance de l'Italie, dans la langue même du peuple affranchi. M.me *Grassini* et le C. *Bianchi* ont recueilli des applaudissements, mérités par la pureté de leur méthode et la beauté de leurs voix. C'est une singularité remarquable, qu'au milieu des trophées rapportés des plaines de Maringo, et presque au milieu de ces monuments de l'Italie antique que la victoire transporte en France, Paris ait entendu, pour la première fois, ces deux maîtres d'un art que l'Italie moderne enseigne encore à tous les peuples polis.

Mais ce qui, surtout, a fixé l'attention en élevant la pensée, ce qui doit porter dans tous les cœurs le dévouement et la confiance, après avoir donné à la fête un caractère plus auguste et plus consolant, c'est le discours du ministre de l'intérieur. Jamais, peut-être, l'éloquence ne fit une alliance plus heureuse avec la raison, ni la philosophie avec la politique ; jamais, du moins, il

ne résulta de leur mélange des conseils plus sages, des réflexions plus profondes, des tableaux plus vastes et plus frappants. Après avoir avoué les maux inséparables des grandes révolutions ; après avoir rappelé les esprits à cette prudence conservatrice, que l'histoire des siècles et l'expérience de quelques années doivent nous inspirer, voici comment *Lucien Bonaparte* peint l'état de la France à l'époque de 1789 :

Un pareil état ne pouvait pas subsister davantage ; les traces de la décrépitude se mêlaient sur le front de la monarchie aux traces d'une grandeur passée : tous les vices et toutes les fautes la pressaient à l'envi, et l'inexorable main des siècles poussait le trône vers la destruction.

Alors les écrivains prophétisèrent la secousse politique qui devait ébranler l'univers ; et ils élevèrent la voix pour que cette secousse devenue inévitable, fût au moins utile à l'humanité.

La philosophie trouva toutes les ames préparées par l'excès des maux, à recevoir son inspiration dernière : son souffle agissait avec lenteur depuis plusieurs années, et l'on avait déja vu, par son influence, des citoyens arrivés au ministère lutter contre les courtisans, et tour-à-tour emporter ou céder le triomphe.

Inutiles efforts de cet esprit réparateur qui brille quelquefois aux yeux des monarques, et leur désigne le dernier moyen d'éviter un bouleversement que les monarques aveuglés croyaient impossible ! Inutiles efforts ! la révolution qui devait marquer la fin du siècle, approchait tous les jours.....

Déja les idées hardies, d'abord renfermées dans quelques têtes, saisissent toutes les têtes : les opprimés songent à leur force et comptent les oppresseurs.

Soudain le feu sacré jaillit et parcourt toutes les veines du corps politique, des millions de bras se lèvent, le mot de liberté résonne de toutes parts. La *Bastille* est conquise.

Je ne retracerai point tous les détails de ce jour à jamais mémorable, qui fit germer dans tous les cœurs

le même enthousiasme ; de ce jour où les habitants les plus éloignés vinrent célébrer, au milieu de la plaine voisine, la même solennité qui nous réunit dans ce temple de la valeur. Cette grande époque de la confédération nationale rassemble pour la onzième fois le peuple français sous les auspices de la liberté victorieuse. Les plus nobles pensées, les sentiments les plus élevés, les vœux les plus unanimes consacrèrent la fondation de cette fête, et doivent accompagner son retour. Nulle image funèbre ne se mêle à son premier souvenir, car elle fut instituée au milieu de la joie, de la concorde et de l'espérance universelle. Alors les enfants de cette grande famille, placés entre les deux mers, le Rhin, les Alpes et les Pyrénées, se trouvèrent en présence pour la première fois : alors, devant le monde et le ciel, ils jurèrent tous ensemble de vivre et de mourir libres ; ils ne jurèrent point en vain, et les trois parties de la terre aujourd'hui couvertes de leur sang et de leurs trophées, savent comme ils tiennent leurs promesses.

L'orateur jette ensuite un voile politique sur ces époques de la révolution, qu'il faut abandonner au burin inexorable de l'histoire. Il traverse rapidement le temps désastreux des erreurs et des divisions ; il invoque le sentiment philosophique et religieux de la concorde qui, dit-il, fait le bonheur des états comme le charme de la vie privée. Il finit par cette peinture énergique, tour-à-tour effrayante de ressemblance et majestueuse de vérité.

La guerre intestine restera donc toute entière dans l'oubli ; mais elle vivra dans la postérité, cette guerre étrangère de dix années, où le génie et l'intrépidité ont brillé tout à-la-fois ; ces quatorze armées de la république combattant l'Europe, feront à jamais l'honneur du grand peuple et l'admiration des peuples à venir. L'impéritie bouleversait tout au dedans, le génie réparait tout au dehors. — La fureur était dans le *forum*, l'héroïsme était dans les camps. — La proscription agitait son

glaive impitoyable sur nos campagnes; et nos soldats, alliant l'humanité au courage, secouraient l'ennemi vaincu. — La liberté, par-tout voilée dans nos villes, n'était plus qu'une Euménide pour la nation gémissante; mais les cris de victoire élevés sur toutes nos frontières, repoussaient au dedans le gémissement des victimes, et nous dérobaient à la dérision du monde. — Les monuments qui décoraient nos cités étaient mutilés ou menacés de la destruction, et les chefs-d'œuvres de l'antiquité étaient conquis pour l'ornement de l'état: nos temples se décoraient de drapeaux ennemis; nos cabinets s'enrichissaient des statues, des tableaux, des manuscrits les plus rares de la Grèce et de Rome; et au milieu des batailles se préparaient ainsi d'avance les pompes et les plaisirs de la paix. — En un mot, la raison était exilée, mais la victoire était fidelle..... Honneur, gloire sans bornes aux quatorze armées de la république!

Nous ne citerons plus qu'un fragment de ce beau discours: c'est celui où le ministre, en nous montrant le bonheur de notre situation actuelle, nous rappelle ceux qui l'ont cimenté de leur sang, et nous apprend à conserver le fruit tardif de tant de malheurs et de tant de gloire.

Ainsi, après des obstacles sans cesse renaissants, nous nous retrouvons aujourd'hui au point que depuis dix années nous voulions atteindre. Aujourd'hui la nation a repris les sentiments patriotiques et généreux des premiers jours de son réveil. Un pacte, sanctionné par son vœu unanime, a affermi sur des bases solides la liberté, l'égalité conquises le 14 juillet 1789. L'Ouest pacifié et redevenu français; la liberté civile, le premier de tous les biens, garantie par un pouvoir judiciaire indépendant, donne à tous les citoyens le repos et la sûreté, sans lesquels il n'est point de patrie. — Et, comme si le retour au véritable patriotisme et à la concorde n'était pas encore assez pour le triomphe d'un si beau jour, il semble que, pour mieux l'embellir, la victoire ait voulu multiplier ses prodiges. La renommée les redit

du haut des Alpes, et ses cent voix prolongées du Rhin à l'Eridan et du Danube jusqu'au Nil, reviennent retentir avec plus de force sous ce dôme majestueux qui rassemble les chefs de l'état et les plus fameux de nos guerriers.

Les plus fameux de nos guerriers !.... Hélas ! tous ne sont pas revenus triomphants !.... la victoire ne les a pas tous préservés des atteintes de la mort!.... Français! à ces tristes paroles, vos regards se portent douloureusement vers l'urne funéraire qu'enveloppent les lauriers et les étendards.... Les héros morts au champ de bataille furent toujours l'objet de la vénération des peuples; mais ils deviennent des objets sacrés lorsque la paix de la terre était le seul but des combats..... La tombe de Desaix est marquée de cet illustre caractère, ainsi que la place où le premier grenadier de la république est tombé sous la lance ennemie ; leur mémoire traversera les siècles, et leurs noms rendront illustres les monuments qui obtiendront l'honneur de les porter.

O France ! république cimentée par le sang des héros et des victimes ! que la liberté, d'autant plus précieuse qu'elle t'a coûté plus cher, que la concorde réparatrice de tous les maux, soient à jamais tes divinités tutélaires! Le 18 brumaire a achevé l'ouvrage du 14 juillet ; *tout ce que le premier a détruit ne doit plus reparaître ; tout ce que le dernier édifie ne doit plus se détruire.*

On imagine bien que des applaudissements unanimes ont interrompu souvent et couronné le discours du ministre de l'intérieur.

L'émotion profonde que l'éloquence venait de porter dans toutes les ames, la poésie et la musique ont essayé de l'augmenter, pour l'oreille et par l'imagination. A peine le ministre de l'intérieur a t-il cessé de parler, que le chant du 14 juillet (par *Fontanes* et *Méhul*) a retenti dans l'enceinte du temple de Mars. Trois orchestres placés à de très-grandes distances ont exécuté cet hymne, avec un ensemble dont il est impos-

sible de décrire la perfection et l'effet. C'est le seul éloge que nous nous permettrons. D'ailleurs, la haine qui parle, loue aussi bien que l'amitié qui se taît.

Après le chant, le premier consul s'est rendu dans la cour derrière le dôme, pour passer les invalides en revue, et distribuer des médailles d'or à cinq d'entre eux, que leurs camarades ont désignés comme les plus dignes des récompenses nationales.

Enfin les consuls et leur cortége sont arrivés à l'Ecole-Militaire à cinq heures. Toute la garnison de Paris était sous les armes, et les tertres étaient couverts d'une affluence prodigieuse, qui débordait jusques dans la partie inférieure du Champ-de-Mars. — Le ministre de la guerre a présenté les drapeaux conquis en Italie et sur les bords du Danube. Ensuite les troupes, ayant à leur tête cette garde consulaire immortalisée à la bataille de Maringo, ont défilé devant le héros qui les a si souvent conduites à la victoire. En ce moment, au milieu des cris de *vive la République! vive Bonaparte!* un mouvement unanime a précipité les spectateurs vers le premier consul. Jamais l'enthousiasme n'eut un élan plus rapide, ni l'admiration un caractère plus affectueux. Il n'a plus été possible de ramener le peuple sur les tertres; l'arêne entière du Champ-de-Mars semblait ne pouvoir suffire au développement immense de ses transports et de sa joie; et cette confusion, sans tumulte comme sans danger, emblême de la réunion de tous les partis, en terminant tout-à-coup la fête de la Concorde, en est devenue la plus grande image et le plus bel ornement.

Les courses, qui devaient terminer la journée, ont été remises au décadi suivant, et prolongeront sans doute le séjour d'un grand nombre d'étrangers.

Le soir, les illuminations les plus élégantes ont décoré toute la ville; un très-beau feu d'artifice a été tiré sur le pont de la Concorde, et un concert exécuté sur la terrasse des Tuileries. Pendant toute la nuit, un ciel sans nuages a favorisé les jeux et protégé les mouvements d'un peuple innombrable, rendu par son gouvernement à ses mœurs hospitalières et faciles, à son caractère brillant et généreux; et l'ensemble imposant de cette fête, tour-à-tour guerrière et pacifique, doit prouver à l'Europe que les Français sont également prêts à marcher à de nouvelles victoires, et à tourner l'activité de leur génie vers les arts et les plaisirs de la paix. C'est à leurs ennemis à choisir. E.

Nous avons promis de donner la *statistique* des divers départements de la République, nous commençons par celle du département de la *Seine-inférieure*.

L'un des départements de la république française qui doivent se trouver sur la première ligne dans la division territoriale, est, sans contredit, celui de la Seine-Inférieure, comme un des principaux éléments de sa force.

Il est tout à la fois agricole et manufacturier : appuyé d'une part sur une rivière navigable, la plus belle qui soit en France, et de l'autre sur la mer, qui baigne une longue étendue de ses côtes, il peut aisément faire valoir tous les avantages de sa position. Beaucoup de choses encore restent à perfectionner, et déja il produit, façonne, échange, exporte un immense superflu, qui devient pour la mère-patrie une source de richesses.

Ce département répond à la partie septentrionale de l'ancienne Normandie : il présente une surface d'environ 250 lieues quarrées.

Ses limites naturelles sont, au nord, la rivière de Brèle ; à l'est, celle d'Epte ; au midi, l'Andelle et la Seine dans une partie de leur cours ; et à l'ouest, la Manche, en se portant du sud-ouest au nord.

Ses limites territoriales et politiques sont le département de la Somme, au nord ; celui de l'Oise, à l'est ; et celui de l'Eure, du midi à l'ouest.

Le site de ce département n'offre pas de montagnes remarquables : les falaises qui lui servent de ceinture de l'ouest au nord, ne sont même pas des montagnes du troisième ordre. Il offre donc, tantôt de vastes plaines, tantôt des vallées spacieuses, mises en culture ou dans leur état naturel ; et de ces dernières, les unes sont stériles et nues, les autres couvertes de bois. La région des plaines comprend une grande portion du centre, du midi et de l'ouest ; celle des vallées s'étend vers la partie orientale. Les forêts se trouvent assez volontiers placées sur des points distants les uns des autres : ce sont des restes de l'ancienne forêt des Ardennes qui couvrait tout le nord des Gaules.

Ce département, qui compose une préfecture, est divisé en cinq sous-préfectures, dont les chefs lieux sont Rouen, Yvetot, le Havre, Dieppe et Neufchâtel.

Sa population s'élève, suivant les derniers dénombrements, à 648,020 individus ; son armée citoyenne peut être portée à 80,000 hommes. Il est conséquemment un des départements le plus populeux de la république.

Cette population, répandue dans les villes et dans les communes rurales, se livre à une foule d'arts et de professions qui constituent d'une part l'agriculture, et de l'autre l'industrie manufacturière, commerciale et maritime. Les sciences et les heureuses dispositions des habitants éclairent et dirigent les travaux, et accélèrent leur commun perfectionnement.

Agriculture.

L'agriculture du département de la Seine-Inférieure embrasse toutes les sortes de produits naturels et artificiels, l'éducation du bétail, et généralement la mise en valeur de tous les moyens de l'industrie agricole.

Les champs cultivés s'y divisent en bons, en médiocres

et mauvais fonds. On récolte principalement le bled, le seigle, l'orge, l'avoine, et quelques autres grains qui servent aux besoins de l'homme ou des animaux domestiques. On y cultive avec succès la rabette, le colza, l'œillète, le lin et le chanvre. A ces matières végétales, il faut ajouter les autres productions naturelles de la terre, et surtout la pomme, dont on extrait le cidre, boisson presque générale des habitants. On emploie à la culture des terres, des chevaux et non des bœufs, comme il se pratique en d'autres départements. Le systême d'exploitation des fermes exige aussi de nombreux troupeaux de vaches ou de bêtes à laine qui, multipliant les engrais, augmentent la fécondité du sol et la richesse du cultivateur.

Les travaux de la campagne occupent une grande partie des bras disponibles, et néanmoins il reste encore une étendue considérable de terres incultes. La culture même de celles qui sont exploitées, est loin du degré de perfection vers lequel doit tendre chaque branche de l'économie rurale. La routine des méthodes surannées l'emporte sur l'évidence des meilleures innovations, et le systême de l'utilité des jachères, par exemple, a conservé toute son influence. Un préjugé semblable lutte avec opiniâtreté contre l'introduction des bêtes à laine de race espagnole; mais on a lieu d'espérer que d'heureux essais en ce genre seront bientôt imités dans tout le département.

Forêts.

L'état actuel des forêts doit éveiller notre sollicitude. Leur déboisement rapide est effrayant pour un département où la consommation des combustibles est extrême. Les fabriques jusqu'à présent en ont englouti d'immenses quantités.

Mines.

Heureusement la houille, cette substance bitumineuse qui supplée à l'usage du bois, dissipe une partie de nos craintes. Le département en possède plusieurs mines, et déja celle de Meulers donne les meilleures espérances.

Manufactures.

Si nous passons des fruits de la terre aux produits des arts utiles, un tableau plus varié dans ses détails, plus vaste dans son ensemble, frappe aussitôt nos re-

gards. Ici les manufactures d'Elbeuf et de Dernetal rappellent ces époques florissantes où les draps fabriqués dans la Normandie jouissaient du privilége d'être admis dans les célèbres foires de Champagne, ouvertes seulement à dix-sept villes de la France. Là Rouen, Yvetot, Bolbec, et un grand nombre de communes rurales qui les environnent, cultivent tous les genres de toileries, dont les matières premières, uniques ou mélangées, sont le coton et le lin. Rouen, en particulier, contient un si grand nombre de manufactures de toute espèce, qu'elle semble posséder à elle seule les ateliers réunis de plusieurs grandes villes. On sait qu'une foule d'objets fabriqués par elle conserve dans le commerce des quatre parties du monde le nom de *Rouennerie*. D'un autre côté, Fécamp vante avec raison ses toiles fines; Dieppe, ses dentelles; Aumale, ses baracans; Caudebec et Gournay, leurs cuirs préparés, etc. etc. L'œil rencontre partout le spectacle le plus varié d'une active industrie. Ailleurs, l'homme des champs est cultivateur ou quelquefois fabricant: ici, il est presque toujours fabricant et cultivateur tout ensemble.

Pêches.

Ce que sont aux productions de la terre l'agriculture et l'industrie, les pêches maritimes le sont aux productions de la mer qui baigne les rivages du département. L'avantage que lui donnent quatre ports de pêche sur la Manche, son influence sur la population et sur la richesse d'un grand nombre de citoyens, doivent être généralement senties. On peut distinguer ces pêches en grandes et en petites. Les unes et les autres entretiennent beaucoup d'hommes de mer dans les ports de Dieppe, de Fécamp, de Saint-Valery, du Tréport: elles y répandent dans toutes les classes de la société une aisance que leur refuserait peut-être tout autre genre d'industrie locale. Il importe donc au gouvernement que les institutions maritimes secondent les dispositions particulières des habitants. A l'époque de la révolution ces pêches déclinaient. Tout a contribué à les décourager encore: elles ne pourront que souffrir et décroître, si les encouragements du ministre ne leur donnent une impulsion nouvelle.

Le département, outre les pêches maritimes, compte celles du fleuve dont il emprunte son nom. Elles doivent

être considérées comme un excellent supplément aux premières.

Commerce.

Mais ces diverses productions de la terre et de la mer, destinées à satisfaire les besoins de l'homme, n'atteindraient qu'imparfaitement ce but, si le commerce ne s'en emparait pour les faire circuler. Le département présente de grandes facilités pour les communications par terre et par eau. Un nouveau canal qui partirait de Dieppe, et se dirigerait vers Paris, ajouterait beaucoup à ses avantages, surtout si un embranchement de ce canal, alimenté par l'Andelle, venait se réunir à la Seine, à peu de distance de Rouen. Riche de quatre ports de pêche, et surtout de son cinquième port, celui du Havre, ordinaire entrepôt du commerce des nations étrangères, riche d'une population considérable, active et industrieuse, riche de plusieurs canaux navigables qu'il tiendrait de la nature et de l'art, le département de la Seine-Inférieure n'aurait plus d'autres vœux, d'autres besoins, que celui d'une longue et paisible jouissance.

Sciences et Arts.

Quant aux sciences et arts, il suffit de nommer la patrie des Corneille, des Fontenelle, des Chaulieu, des Vertot, pour exciter assez de souvenirs et de regrets. De nouvelles espérances nous consolent un peu; et la société d'émulation qui remplace l'académie de Rouen, semble promettre, sinon d'imiter, du moins de suivre ces premières réputations.

En général, le génie propre aux habitants du département de la Seine-Inférieure, leur aptitude et leur amour pour les arts, leurs dispositions à cultiver les sciences et les lettres, un esprit droit, un sens naturel, les rendent peu susceptibles des grands mouvements d'une révolution. Ils ont suivi la liberté en tempérant les écarts du patriotisme, et en brisant les efforts du crime. Fidèles à leurs habitudes, ils possèdent les vertus paisibles et fortes qui consolident les gouvernements, et sauront toujours, à l'abri des lois, se montrer dignes de la France.

3 Août 1800

(N.° IV). 16 Thermidor An 8.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

DESCRIPTION DE LA HOLLANDE.

(*Extrait du sixième chant d'un* Poëme sur la Navigation, *par* J. Esménard).

O MARAIS du Batave ! ô bords longtemps sauvages !
Qui changea vos destins ? quel Dieu vint sur vos plages
De la mer mugissante enchaîner les fureurs ?
Quel art d'un sol impur dissipa les vapeurs ,
Et , de mille canaux affermissant la rive ,
Fit circuler leur onde épurée et captive ?
Qui remplit ces déserts d'un peuple courageux ?
Qui creusa ces bassins , et , d'un limon fangeux
Où le roseau stérile osait à peine éclore ,
Fit des ports à Neptune et des jardins à Flore ?
Art des navigateurs ! Prothée ingénieux !
Seul, sous des traits divers, tu fécondes ces lieux !
C'est toi qui vas chercher , aux bornes de la terre ,
Des travaux nourriciers l'aliment salutaire ;

Ta main fournit le fer au soc agriculteur ;
Le sucre, au loin jauni sous l'ardent équateur,
Transporté par tes soins sur ces rives humides,
S'épure et se blanchit dans des flâmes liquides.
Etrangère autrefois dans ces champs imparfaits,
Cérès, à leurs moissons, reconnait tes bienfaits ;
Le sol même y naquit de ta riche industrie :
Le Batave te doit ses vertus, sa patrie ;
Et ton puissant génie, en fondant ses remparts,
Y créa la nature et la soumit aux arts.

O vous! dont les travaux et l'active sagesse,
D'un état chancelant supportent la faiblesse ;
Voyez comme en ces lieux, par d'utiles efforts,
La misère occupée enfante des trésors.
Visitez cet asyle ouvert à l'indigence,
Où, sous l'œil des vieillards, sous les doigts de l'enfance,
La matière s'anime, et, doublant sa valeur,
Varie à chaque instant sa forme et sa couleur.
Là, mariant ses fils pour braver les orages,
Le chanvre frémissant se roidit en cordages ;
Ici, le lin moelleux flotte sous le ciseau :
Je le vois tour-à-tour composer ce réseau
Qui cache les appas d'une amante adorée,
Et la voile ondoyante où mugira Borée.
Plus loin, de l'Ibérie on réunit les dons,
Et l'azur mexicain colore les toisons.
L'œil sans cesse arrêté par des beautés utiles,
Vous admirez l'esprit qui dessina ces villes,
Cet ensemble imposant de régularité,
Riche d'économie et de simplicité,
Dont la grace uniforme et la grandeur austère
D'un peuple sage et froid peignent le caractère :
Eh bien ! quel Dieu puissant anima ce grand corps ?
Ne le voyez-vous pas ? il plane sur ces ports ;
De leurs enfants ailés il dirige la course ;

Sous les feux du Cancer, vers les glaces de l'Ourse,
Du Batave intrépide il conduit les vaisseaux ;
L'Amazone, en grondant, les reçoit sur ses eaux ;
Ils vont porter des fers sur les bords du Zaïre.
En vain de ces travaux l'humanité soupire,
Et détourne un moment ses yeux accusateurs ;
Bientôt elle sourit à des navigateurs
Dont la voile hardie et la rame docile
Fécondent sur les flots une terre stérile.
Batave ! ne dis plus que de tous leurs trésors
Les éléments jaloux déshéritent ces bords,
Monuments et témoins de ta longue victoire ;
Un seul fut ta conquête, il suffit à ta gloire :
Il prévient tes besoins par ses tributs chéris.
L'arbre aux clous parfumés dans Amboine muris,
L'arbuste de Ceylan à l'écorce odorante,
Et des noix de Banda la liqueur enivrante,
(Fruits divins ! qui des sens excitent le réveil),
Ne croissent que pour toi dans les champs du soleil.
Bacchus fuyait tes bords et leur froide indigence ;
Il y vole aujourd'hui des rives de Constance,
Ceint du pampre fameux dont la tige autrefois
Naquit, comme Ariane, au rivage crétois.
Eh ! qui pourrait compter par combien de miracles
Le commerce aux cent bras, vainqueur de mille obstacles,
De ces marais obscurs éleva les destins !
Tout ce qui les décore est sorti de ses mains :
Il n'est pas un bosquet, sous ce ciel triste et sombre,
Qui n'ait reçu de lui son feuillage et son ombre ;
Il nourrit ces jardins de l'or des Japonais ;
Harlem lui doit ses fleurs, Amsterdam ses palais ;
Et dans ce sol factice, usurpé sur les ondes,
Un arbre est en naissant le produit des deux mondes.

ENIGME.

Par la vertu de ma baguette
Je rassemble chez moi les vivants et les morts,
Et je note par étiquette
Leurs noms ainsi que leurs trésors.
Là, par l'orgueil des rangs chaque place est fixée;
Ils ne sont pas égaux, je ne puis le nier;
Les grands sont au rez-de-chaussée,
Tandis que les petits logent dans le grenier.
Parlerai-je de leur parure?
Les uns brillent par la dorure,
D'autres, d'un pauvre habit sont à peine couverts.
Malgré leurs vêtements divers,
Mes hôtes vivent tous en bonne intelligence;
Et dans leur compagnie il règne un tel silence,
Qu'on entendrait mouche voler.
A ce sage statut aucun d'eux ne déroge;
Et même alors qu'on l'interroge,
Chacun répond sans vous parler.

LOGOGRIPHE.

Avec six pieds, je suis un mets fort restaurant;
Avec cinq, des traités je deviens le garant;
Avec quatre, mes flots roulent avec vitesse;
Avec trois, en fuyant j'emporte la jeunesse.

L'*Enigme* et le *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro, sont de *Lamotte*.

Le mot de l'*Enigme* est *Pipe*.

Le mot du *Logogriphe* est *Ormeau*, dans lequel on trouve *Or*, *Mer* et *Eau*.

EXTRAITS.

VOYAGE dans la Troade, par le C. LECHEVALIER, correspondant des sociétés littéraires d'Edimbourg, de Gottingue et de Madrid. (Seconde édition.).

LE succès rapide de cet ouvrage, prouve que le goût de l'érudition n'est pas éteint parmi nous; et qu'il serait facile de le ranimer, si nos graves écrivains savaient, comme le C. *Lechevalier*, donner à leurs productions le charme d'une littérature aimable et d'un esprit délicat. La description de la Troade est un épisode très-intéressant du fameux *Voyage pittoresque de la Grèce*, l'un des plus beaux monuments élevés par la richesse et le pouvoir à la gloire des lettres, et que toute l'Europe polie desire depuis si longtemps de voir terminer. L'ouvrage du C. *Lechevalier*, sans diminuer cette juste impatience, offrira du moins une distraction bien douce à la curiosité, en arrêtant ses regards sur cette contrée poétique, où ses découvertes ingénieuses ouvrent encore un champ plus vaste à l'imagination et aux souvenirs.

L'auteur, dans la première partie de son livre,

décrit les ruines d'Alexandria-Troas, et raconte sans sécheresse, comme sans emphase, ses deux premiers voyages dans la plaine de Troie. Les objets qu'il y découvrit, la carte qu'il dessina, et sur laquelle il marqua soigneusement les monuments et les fleuves, avec leurs noms anciens et modernes, excitèrent à Constantinople la plus vive surprise. L'ambassadeur de France (*Choiseul-Gouffier*), voulut s'assurer par lui-même de la vérité des faits, et se transporta dans la Troade, accompagné des capitaines *Truguet* et *Desmarets*, et du drogman *Duval;* ils en revinrent convaincus de l'authenticité de ces monuments qu'ils ayaient si longtemps regardés comme fabuleux. Bientôt les savants les plus illustres accueillirent les recherches, adoptèrent les conjectures du C. *Lechevalier;* et depuis son voyage, l'ambassadeur d'Angleterre *Robert Liston*, les docteurs *Hawkins*, *Sibshorpe* et *d'Alloway* ont vérifié de nouveau que la plaine de Troie est exactement conforme à la description qu'il a publiée. Ces témoignages solennels, placés à la tête de l'ouvrage, en augmentent l'intérêt, et commandent en même temps l'attention et la confiance.

Dans la seconde partie, l'auteur examine d'abord la topographie des lieux, d'après Homère, et s'en sert pour expliquer les batailles de l'I-

liade. Il rectifie l'erreur de Strabon, qui, trompé par Démétrius de Seepsis, a confondu les sources du Scamandre et celles du Simoïs, et les a placées dans le mont Cotylus avec celles du Granique et de l'Æsépus. Les témoignages des anciens et des modernes sur la Troade, sont ensuite comparés et conciliés.

Enfin, le C. *Lechevalier* décrit à son tour, dans la troisième partie de son ouvrage, la plaine de Troie dans son état actuel. Homère à la main et la carte sous les yeux, il fixe la position du camp des Grecs, entre le promontoire de Sigée et le cap Réthée. Les preuves qui naissent en foule de sa discussion méthodique et lumineuse, sont présentées avec autant de modestie que de clarté. Le style, toujours élégant et pur, prend des formes aussi variées que les sensations de l'auteur au milieu des objets inspirants dont il est environné. Montons avec lui sur le sommet du mont Cotylus, où ses recherches infatigables ont retrouvé la source du Simoïs, et jouissons un moment du magnifique tableau qu'il va nous montrer.

« O vous! amis d'Homère et de la belle nature, venez contempler avec moi la scène ravissante qui se découvre à mes regards. Le ciel est pur; quelques nuages légers et vaporeux n'en interrompent la voûte azurée que pour lui

donner plus d'éclat. Le soleil couchant frappe de ses rayons dorés tous les sommets qui m'entourent. Si je cesse un instant de contempler les plaines du Scamandre, mes yeux se reposent sur les paisibles demeures de la Thrace et de la Mysie : je vois le Granique et l'Æsépus s'échapper à travers les vallons et les plaines pour aller payer le tribut de leurs eaux à la Propontide : à quarante lieues de distance, et dans l'horizon de la mer Egée, je distingue les montagnes de la Thrace, et le sommet de l'Athos où Junon se repose en descendant de l'Olympe : j'aperçois l'île de Lemnos, où le sommeil, frère de la mort, a fixé son séjour ; et celle de Samothrace, d'où Neptune découvre l'Ida, la flotte et la ville de Troie : plus près de moi sont les îles d'Imbros et de Ténédos, où ce même dieu laisse son char et ses chevaux pour voler au secours des Troyens : je découvre enfin les sommets du Gargara, où croîssent encore aujourd'hui le crocus et l'hyacinthe, comme au moment où Jupiter, enveloppant Junon d'un nuage d'or, s'endormait paisiblement dans ses bras. »

Autant qu'une prose harmonieuse peut rendre le charme des vers, ne croit-on pas lire un fragment de l'Iliade ? n'est-on pas transporté dans la patrie d'Homère et de ses dieux ? et n'avoue-t-

on pas que le C. *Lechevalier* peut dire comme *Delille :*

Des couleurs du sujet je teindrai mon langage.

Il descend du mont Ida pour fixer les sources du Scamandre, et comparer son cours à celui du Simoïs ; il détermine ensuite la véritable position de Troie, et fait pour ainsi dire marcher le lecteur dans la poussière du palais de Priam. Bientôt il le conduit au milieu des tombeaux qui couvrent le rivage, et qui, même d'après les adversaires de l'auteur, prouvent évidemment la vérité de son systême sur la topographie de la plaine de Troie. La manière dont il reconnaît le tombeau d'Hector, au milieu de ces monuments prêts à disparaître, est remarquable par la finesse et la vérité du sentiment qui motive son opinion.

« Enée, dit-il, abordant sur les rivages de l'Epire, y retrouve la ville de Troie, le Scamandre, le Pergama et les portes Scées. — Il rencontre Andromaque faisant des libations sur le tombeau de son époux :

.....Falsi Simoentis ad undam
Libabat cineri Andromache, manesque vocabat
Hectoreum ad tumulum. Æneid. lib. III.

Cette infortunée princesse cherche dans sa nouvelle patrie ce qu'elle a perdu dans l'ancien-

ne : elle donne à un ruisseau desséché le nom du divin Scamandre, dont les eaux limpides ne tarissent jamais. Elle élève le cénotaphe d'Hector sur les rives du faux Simoïs. — Ses souvenirs douloureux lui sont trop chers pour qu'on puisse les accuser d'être infidèles. On peut s'en rapporter à cette veuve inconsolable, pour le soin d'imiter le tombeau de son cher Hector ; et puisqu'Andromaque pleure sur les bords du faux Simoïs, en Epire, c'est que les cendres de son époux reposent sur les rives du véritable Simoïs, dans la plaine de Troie. »

On pourrait sans doute objecter au C. *Lechevalier,* que pour placer le tombeau d'Hector sur les bords du Simoïs, Virgile n'avait pas eu besoin d'aller reconnaître sa place parmi les ruines de la Troade ; et qu'ici son autorité ne prouve rien pour les géographes, ni pour les amateurs de l'antiquité. Mais quand même toutes les probabilités ne se réuniraient pas en faveur de cette opinion, quel esprit chagrin oserait rejeter un mensonge consacré par Virgile et par Homère, et qui réveille à la fois des souvenirs si touchants et des sentiments si vrais ?

C'est avec le même talent et la même sagacité que le C. *Lechevalier* recherche et décrit les tombeaux d'Ilus et d'Ajax, ceux d'Achille, de Patrocle, d'Antiloque, de Pénéleus, de Pro-

tésilas et d'Æsietes; la vallée de Thymbra, l'Erinéos, ou la colline des figuiers sauvages, le Callicolone et le retranchement d'Hercule; tous les lieux en général, et tous les monuments immortalisés par le père de la poésie. — Son ouvrage est digne de servir de modèle dans son genre, parce qu'il réconcilie la sensibilité avec l'analyse, et les graces avec l'érudition.

Après avoir terminé ses recherches sur la Troade, le C. *Lechevalier* retourne à Constantinople, en parcourant les rivages pittoresques de l'Hellespont. Voici comment il commence ce nouveau voyage, que ses lecteurs trouveront sans doute trop court.

« J'attends au pied du cap Sigée le bateau qui doit me porter sur ce canal fameux. Mon cœur est encore agité des impressions qu'il vient d'éprouver : l'ombre des guerriers grecs et troyens me poursuit; et je quitte en soupirant cette terre célèbre qui couvre leurs cendres :

.....Portusque relinquo,
Et campos ubi Troja fuit.

Æneid. lib. III.

Je m'embarque sur un léger caïque, conduit par sept rameurs, dont le chef, vieillard à barbe grise, parcourait depuis son enfance les rivages de l'Hellespont. Une foule de tableaux se présentent à mes yeux : le canal, semblable à un

large fleuve, est en ce moment couvert de vaisseaux ; ses eaux coulent majestueusement entre deux chaînes de hautes collines, qui, sans être partout cultivées, offrent partout les signes de la fertilité ; de nombreux troupeaux paissent sur le penchant des deux rives, et les matelots du vaisseau qui s'enfuit, répondent aux chants des bergers. Ces images riantes font bientôt place aux souvenirs douloureux qui leur succèdent. Thucydide, Hérodote et Xénophon me rappellent les batailles sanglantes et les grandes actions dont l'Hellespont fut autrefois le théâtre : ici, les Athéniens battirent les Lacédémoniens ; là, ils furent battus par eux, et perdirent leur liberté. — Plus loin, passa cette innombrable armée, dont le front était éclairé par l'aurore, tandis que l'arrière-garde était encore dans les ténèbres de la nuit. Au-delà, le conquérant de l'Asie fit passer la sienne, moins nombreuse que celle de Xerxès, mais plus aguerrie et mieux disciplinée qu'elle. Je vois l'Hellespont teint à-la-fois du sang des Perses, des Grecs, des Vénitiens et des Musulmans. Enfin, le malheureux Léandre me demande quelques larmes, et j'entends encore les soupirs de son amante. »

C'est avec cette imagination brillante et cette mémoire poétique, qui ne nuisent point à l'exactitude de ses recherches et à la fidélité de ses des-

criptions, que l'auteur visite ensuite le promontoire d'Elès, la place où fut la ville de Dardanus, le tombeau d'Hécube, Sestos, Abydos, et l'ancienne Lampsaque, dont les côteaux sont encore aujourd'hui couverts de vignes, comme ils l'étaient lorsque Xerxès en fit présent à Thémistocle. Il s'arrête à l'entrée de la mer de Marmara. Nous regrettons qu'il ne jette pas un coup-d'œil sur ses côtes, et qu'il ne termine pas son ouvrage par quelques détails sur Constantinople. Le talent du C. *Lechevalier* n'avait à redouter aucune comparaison avec les voyageurs qui l'ont précédé, et le sujet était digne de son pinceau. En effet, on vante le premier aspect de Naples et sa situation pittoresque, entre le Vésuve qui fume et la mer bouillonnante; on admire la position de Gènes et celle de Lisbonne : mais qu'on se figure un port où toutes les puissances maritimes pourraient enfermer leurs escadres, et où des vaisseaux de cent canons mettent une planche à terre, sans le moindre danger ; que l'imagination élève, sur les deux rives de ce canal, une colline dont la pente douce descend jusqu'au bord des flots, légérement agités. A gauche, c'est l'antique Byzance, avec ses bazards, ses mosquées, ses innombrables minarets, dont la forme n'imite aucun des édifices connus dans le reste de l'Europe : à l'entrée du port, du même côté, sont les jardins

du sérail avec leurs touffes de cyprès, dont la sombre verdure laisse à peine entrevoir les bâtiments, presque tous surmontés d'un croissant ou d'une boule dorée. A droite, vis-à-vis le sérail, on voit le faubourg de *Topana*, école de l'artillerie ottomane, trois rangs de casernes bâties depuis peu, sur un plan uniforme et régulier, la plus belle fontaine de la ville, et un mouvement continuel qui contraste avec la solitude profonde, le repos, la beauté champêtre, que les jardins du sérail introduisent dans ce paysage enchanteur. Un peu plus loin sur la même ligne, est le faubourg de *Galata*, peuplé par les négociants, les marins, et tout ce qui tient au commerce des Francs. Au dessus de celui-ci s'élève *Péra*, qui couronne le sommet de l'amphithéâtre, où les ambassadeurs des peuples chrétiens ont fait bâtir des palais, modèles inutiles d'un luxe commode et réfléchi. Après avoir passé *Galata*, l'on trouve l'arsenal des Turcs, et les chantiers de leur marine militaire. A l'entrée du port, sur un côteau fertile où commence l'Asie, et qui n'est séparé de la pointe du sérail et de *Topana* que par un canal d'un mille de largeur, s'élève *Scutari*, ville peuplée de 80 mille habitants, qui paraît à peine un faubourg de la métropole ottomane. Jetez au milieu de ce cadre immense cinq ou six cents navires de toutes les

nations, quarante mille bateaux de la forme la plus élégante, qui, d'un crépuscule à l'autre, traversent en tout sens le port et le Bosphore; des milliers d'oiseaux que la charité musulmane protège, que l'absence du péril rend familiers, et qui tantôt flottent sur les ondes tranquilles, tantôt couronnent le toît des maisons et les mâts des vaisseaux. Ajoutez à ce tableau, sans modèle et sans copie, les costumes des hommes du nord et du midi, de l'occident et de l'aurore; rappelez vous la mollesse asiatique et l'activité européenne, la superbe indolence des Turcs, la vanité misérable des Grecs, l'industrie timide des Arméniens, l'avare patience des Juifs, l'ambition ingénieuse des Francs, et vous aurez une faible idée de ce qu'un seul regard embrasse au milieu du port de Constantinople. Que si vous sortez un moment de son enceinte, partout des objets nouveaux commandent une nouvelle admiration. D'un côté Byzance prolonge, pendant cinq milles, ses temples, ses édifices, ses riches bazards, ses minarets menaçants, et s'étend depuis la pointe du sérail jusqu'à l'extrémité du château des sept tours. La mer de Marmara baigne ses antiques murailles; en face, sont les *îles des princes*, couvertes de maisons de campagne, et de jardins encore aussi simples que celui d'Alcinoüs; plus loin, les côtes

de l'Asie mineure, les golfes de Nicomédie et de Calcédoine; le mont Olympe, au sommet couvert de neiges, ayant à ses pieds la ville de Brousse, ancienne capitale de l'empire ottoman; et sous vos yeux, les vaisseaux apportant de la mer Egée les productions de la Grèce, de la Natolie, de l'Egypte, de la Syrie, et de l'Europe occidentale. Sortez-vous du port par l'autre canal? vous entrez dans le Bosphore de Thrace, dont les deux rivages présentent, pendant près de 20 milles, une suite non interrompue de villages, de palais, de kiosks, de sites délicieux, toutes les richesses et la pompe orientales, dans les nombreux sérails que le grand-seigneur et les sultanes ont fait construire sur la côte; une image du goût européen, dans les maisons que les ministres étrangers occupent à *Tarapia* et à *Buyuckdéré;* des tours antiques et pittoresques bâties par les Génois, pour la défense du Bosphore, dans le temps de leur grandeur passée; des forteresses modernes, et peut-être inutiles, dont la crainte des armées russes a hérissé les bords du canal; enfin, à l'entrée de la mer Noire, les vaisseaux qui portent à Constantinople les tributs de l'Arménie et de Trébisonde, ou les productions de la Tartarie, de la Crimée et des pays voisins du Caucase : pays arrachés à l'empire des Turcs par une nation plus barbare qu'eux,



au commencement de ce siècle, et qui, depuis trente ans, a souvent fixé tous les regards, par l'audace de ses entreprises, par l'éclat de ses victoires, et par le luxe des arts florissants chez les peuples les plus civilisés. En un mot, il n'est pas un seul point sur ces rivages qui n'éveille la mémoire et la pensée, qui ne défie l'imagination et le pinceau.

Tel est le spectacle magnifique qui se présentait au C. *Lechevalier*, au terme de son voyage. Après avoir retrouvé la ville de Priam dans les hameaux et les marais de la Troade, il n'eut pas été moins intéressant pour lui de reconnaître la ville de Constantin dans la capitale de l'empire ottoman; de cet empire, dont l'ancien royaume des Troyens n'est qu'une faible province, et qui lui-même n'est qu'une partie de cette monarchie colossale, fondée par des malheureux échappés à l'incendie de Troie. Mais si le plan que le C. *Lechevalier* s'était tracé dans son premier voyage le forçait, pour ainsi dire, de s'arrêter aux portes de Constantinople, nous savons du moins qu'il les a franchies; et nous espérons que son séjour dans cette ville fameuse ne sera point perdu pour les lettres et les beaux-arts. Ceux qui ont lu son ouvrage sur la Troade, attendent avec impatience celui qu'il prépare, dit-on, sur la métropole des Musulmans, et se promettent de nou-

veaux plaisirs, en lui présageant de nouveaux succès. E.

Les Beautés de Sterne, formées de plusieurs de ses Lettres et de ses Sermons, des morceaux les plus touchants, des descriptions les plus graves et des observations sur la vie les plus judicieuses, traduites de l'anglais sur la onzième édition. 2 vol. in-8.°; prix, 4 fr. 20 centimes. A Paris, chez Desenne, libraire, Palais du Tribunat, n.° 2.

Ce titre est peut-être un peu fastueux. Peut-on dire les *beautés de Sterne*, comme on dit *les beautés* d'Homère et de Virgile? Quoi qu'il en soit, cet auteur a eu le plus grand succès en Angleterre et même en France. Des traits d'une nature à la fois naïve et piquante, un tour d'esprit original, peuvent faire concevoir jusqu'à un certain point l'enthousiasme de ses admirateurs. Oserait-on dire pourtant qu'il y a plus d'une page bizarre et sans intérêt dans les meilleurs écrits de Sterne? ne serait-il pas facile de remplir des volumes, si on voulait tenir un registre exact de tous les contrastes de la pensée dans le même jour, de l'inconstance de nos sentiments, et en un mot de tous les caprices de l'imagination?

Quand on écrit sans but et et sans liaison, mérite-t-on les mêmes éloges que ces génies heureux qui ont su attacher notre ame à des compositions suivies, et qui, au lieu de ces lambeaux épars où sont jetés en désordre quelques sentiments aimables, ont tracé toute l'histoire du cœur humain dans des dessins vastes et réguliers? On éprouve sans doute un certain charme à suivre la marche capricieuse d'un homme qui va partout où ses rêveries le mènent, s'il a du talent et de la grace; mais de semblables ouvrages ne doivent pas plus être comparés à ceux des grands maîtres, que les fantaisies et les songes à des pensées complettes et à des images réelles.

Stern ne plaît au lecteur que parce qu'il semble toujours rêver et ne réfléchir jamais. Aussi sa manière et son style ne sont-ils nullement convenables au genre de la chaire, qui demande de la force et de la dignité. On aurait bien fait de ne point imprimer les extraits de ses sermons à côté de des Lettres d'Yorick à Eliza.

FRAGMENT

D'un ouvrage sur la Vie de LOUIS XI.

.....A QUOI donc se réduisent les talents de Louis XI, et d'où lui vient sa renommée ? Pourquoi de célèbres écrivains ont-ils fait la plus sanglante satyre du trône, en accordant les qualités d'un roi à celui qui fut mauvais fils, mauvais époux, mauvais père, et l'oppresseur de ses sujets ? Quand j'ai commencé à lire son histoire, je m'attendais bien à trouver l'ame d'un tyran; mais je croyais qu'elle cachait dans ses profondeurs les plus habiles ressorts de la tyrannie, et tous ces secrets du crime qui ont aussi leur invention et leur génie. Je n'ai vu, en y descendant, que le mensonge sans adresse, et la cruauté sans énergie. Louis XI ne serait pas même digne d'être le modèle du *prince de Machiavel.* Oserais-je le dire ? à travers les bizarreries de cette ame indéfinissable qui se confie quand il faut craindre, qui se défie quand il faut oser ; au milieu de ces

contrastes fréquents d'indiscrétion naturelle et de dissimulation exagérée ; à ce passage continuel des mouvements de la piété la plus craintive aux attentats les plus monstrueux, je crois remarquer une sorte de démence dans Louis XI ; et je ne puis expliquer autrement l'énigme de son caractère et de sa politique. Le crime n'est-il pas en effet un état de démence et de frénésie ? Il est trop vrai qu'un sens droit ne peut s'allier avec un cœur pervers, et Louis XI en est une preuve frappante.

Mais ses admirateurs, car il en a encore, s'élèvent contre moi, et me disent que la monarchie s'est accrue de plusieurs provinces et s'est affermie sous son règne. — Je crois avoir prouvé que ces accroissements successifs ne sont point dus à sa prudence, mais à des événements inattendus qu'il n'a pu prévoir, et dont il n'a pas su toujours profiter.

Mais il abaissa les grands vassaux. — Il eût pu délivrer le peuple de leur oppression, par des moyens justes, honorables et faciles : il ne choisit que les moins sûrs et les plus odieux. Au lieu de se servir, contre les grands, de la

haine qu'ils inspiraient, il excita la commisération en leur faveur, et marcha évidemment contre le but que devait se proposer l'autorité royale.

Est-il vrai, comme on n'a pas rougi de l'avancer, que les tyrans ne sont redoutables qu'à leur cour, et que, tandis qu'autour d'eux le glaive frappe les têtes élevées, la paix et la sûreté environnent les conditions obscures? L'exemple de Louis XI réfute encore ce sophisme digne d'un flatteur de Tibère ou de Séjan. La France avait respiré sous Charles VII, et ne porta qu'à regret le joug de son fils; le poids des impôts accabla la nation; la taille seule s'éleva de dix-huit cent mille livres jusqu'à près de cinq millions. C'est sous Louis XI que le code de la chasse devint un code de barbarie: c'est sous lui qu'on a dit pour la première fois, *qu'il était plus dangereux de tuer un cerf qu'un homme.* Les états-généraux, assemblés sous la minorité de Charles VIII, firent la peinture la plus énergique des maux que souffraient les habitants des campagnes, opprimés tour-à-tour par l'avidité des exacteurs et l'insolence des

gens d'armes. Ils s'élevèrent contre cet usage honteux et funeste, d'acheter la paix et d'enrichir les cabinets étrangers, qui avait appauvri la France, et qu'avait trop employé Louis XI. Ces plaintes, qui retentirent autour de son tombeau, attestent que son gouvernement avait dévasté le royaume, et justifient tous les reproches que j'ai faits à sa politique.

Il a mis les rois hors de page. — C'est-là le grand mot par lequel un de ses plus fameux successeurs a voulu consacrer sa gloire, et le recommander du moins à la reconnaissance des rois. J'ose penser, pour l'honneur de l'humanité, qu'une année du règne de Louis XII, surnommé *le Père du Peuple*, au milieu des bénédictions universelles, fit plus pour l'affermissement de la royauté que tout le règne de Louis XI.

Il manqua du talent le plus nécessaire à sa place ; celui de connaître les hommes. Quels furent ceux qu'il employa ? Un *La Balue*, un *Olivier le Daim*, son barbier, qui voulut être comte et grand seigneur, et qui, dans son ambassade chez les Gantois, ne recueillit que le ridicule. Quel était celui qu'il nommait son

compère et son ami? son *prévôt Tristan*, ce bourreau si connu dans son histoire. Aussi, sous un prince qui avait de tels amis, tout fut vil et dégradé. Les seuls délateurs eurent du crédit. On accusait un ennemi, et ses biens confisqués enrichissaient l'accusateur. Les guerriers même acceptaient de semblables dépouilles. L'ancien génie des Français disparut. La loyauté chevaleresque, la franchise guerrière, toutes les pensées généreuses rentrèrent au fond des cœurs pour ne pas alarmer la tyrannie, qui ne voit dans les hommes de bien que des accusateurs ou des rebelles. De grands caractères, de hauts faits d'armes, avaient illustré le règne de Charles VII : la gloire et l'honneur n'attendirent, pour reparaître, que la mort de Louis XI ; et rien ne prouve mieux que sa présence avait arrêté l'essor de toutes les vertus.

Mais n'y a-t-il donc rien à louer dans Louis XI? Je rassemblerai dans un court espace tout ce que je puis dire à sa gloire.

Il était plus instruit que ne le sont ordinairement les rois, et surtout ceux de son siècle. Il est vrai que cette instruction doit le faire juger

peut-être avec plus de sévérité. Quoi qu'il en soit, il s'en servit pour encourager le commerce. La jalousie qu'il avait conçue contre les ducs de Bourgogne, lui fit chercher tous les moyens d'enlever quelques branches d'industrie cultivées dans leurs états. Il établit l'usage des postes qu'on a perfectionné après lui, mais dont il donna le modèle.

La France lui doit un plus grand bienfait : je veux parler de l'établissement de l'imprimerie, qu'il protégea contre les décrets de la Sorbonne, du Parlement et de l'Université. Mais certes il était loin de prévoir qu'un jour cet art, qu'il favorisa, serait la terreur du despotisme, et le renverserait par degrés, en détruisant les erreurs sur lesquelles il a fondé son empire.

Quelquefois il parut ami des lois, et sentit le besoin de s'y conformer, pour apprendre aux autres à respecter les siennes. Une grande idée qui frappa Charlemagne, et qui depuis est entrée dans plus d'une tête médiocre, dit Montesquieu, occupa quelque temps l'attention de Louis XI. Il voulut, comme ce monarque législateur, à qui nul autre roi français ne peut être

comparé, rendre les poids, les mesures et les lois semblables dans tout le royaume. Ce projet à toujours été facilement conçu, et sera difficilement exécuté. Au reste, cette uniformité doit plaire au despotisme comme à la liberté, parce que l'un et l'autre, par des motifs bien différents, ne veulent rencontrer aucun obstacle dans leur marche, et demandent que tout s'abaisse devant leur toute-puissance. J'ajouterai que la timidité naturelle de Louis XI, en l'éloignant de toute expédition lointaine, maintint la tranquillité du royaume au dehors. Lorsqu'il recueillit l'héritage du roi René, qui avait conservé le titre de roi de Naples et de Sicile, il se garda bien de le faire valoir. Ses trois successeurs furent plus téméraires; et l'éclat de quelques triomphes, en illustrant les tombeaux des chevaliers français morts en Italie, ne couvrit pas la grande erreur de ces guerres éloignées et si imprudemment entreprises.

Voilà tout ce que l'histoire impartiale peut citer pour sa défense. Ces éloges peuvent-ils balancer les reproches nombreux que son administration a mérités?

Il n'eut en tête aucun ennemi d'une grande capacité, ce qui diminue encore le mérite qu'on veut lui attribuer. Charles le Téméraire, qui pouvait être redoutable, perdit tous ses avantages par son aveuglement, et mourut en insensé. Le duc de Bretagne était un rival trop inférieur, et par sa puissance, et par son caractère. Édouard, depuis la mort de Warwick, fut l'esclave de ses maîtresses et de ses favoris. Maximilien fut un prince médiocre, et cependant il lui donna de longues inquiétudes; il battit son armée à Guinegate, quoiqu'il n'eût d'autres états et d'autre trésor que celui de sa femme, et qu'il commandât à des peuples impatients du joug et prompts à se révolter. Sitôt que Ferdinand et Isabelle parurent sur le trône des Espagnes, Louis XI fléchit sous leur ascendant. Ses ruses timides et vulgaires ne purent tenir contre leur prudence artificieuse: il fut obligé de renoncer à son alliance avec le Portugal, et de ne plus soutenir contre Isabelle, Jeanne, fille de Henri IV, roi de Castille, dit l'impuissant. Ferdinand fut encore choisi pour médiateur au sujet de la Cerdagne et du Roussillon.

Ce pays avait été cédé à Louis pour trois cent mille écus d'or. Le roi d'Arragon voulait restituer cette somme et rentrer dans la possession de ses états. Cette querelle, moins importante que celles qui troublaient le reste de la France, ne remplit pas moins longtemps les provinces méridionales de divisions et de carnage. Le politique Ferdinand fit la loi au fourbe Louis XI. Celui-ci garda bien la Cerdagne et le Roussillon, mais il fut contraint de payer une somme double de la première. S'il avait vécu plus longtemps, il aurait eu l'humiliation de voir s'élever bien au dessus de sa fausse gloire les grandeurs naissantes de l'Espagne, et la sagesse de ses deux monarques, qui ne sont pourtant pas exempts de reproches.

Veut-on le rapprocher de quelques princes ses contemporains? on avouera que l'aventurier Sforce, duc de Milan, a sur lui une grande supériorité. Je ne le comparerai pas sans doute aux Médicis, qui ont obtenu les deux plus beaux genres de gloire, celle des lois et celle des arts. Je ferais trop d'injures à ces bienfaiteurs de l'Italie, qui ont renouvelé au milieu

d'elle plus d'un prodige des siècles antiques.

En un mot, si, malgré ces observations fondées sur des faits incontestables, on s'obstine à l'admirer pour avoir abattu les grands vassaux et étendu les prérogatives de la royauté, je répondrai qu'il est un homme dont la gloire en ce genre a fait disparaître celle de Louis XI. Cet homme est Richelieu. En effet, l'orgueil des seigneurs féodaux ne fut pas tellement humilié par Louis XI, qu'il ne troublât longtemps la France après lui. Richelieu seul affermit le trône sur les débris de l'anarchie féodale. Mais que sa marche est plus grande et plus imposante! comme ses moyens sont plus hardis, ses ressources plus fécondes, et ses coups plus assurés! Il ne craint point d'annoncer sa vengeance avant de frapper ses victimes. Ses artifices mêmes ont quelque chose de grand qui suppose le courage. D'ailleurs Richelieu, qu'un seul coup-d'œil peut précipiter au fond des cachots où il plonge ses ennemis, nous intéresse comme un homme fort et courageux qui se livre à tous les dangers, et se confie à sa fortune. Sa vie est un combat éternel; toutes les scènes en sont animées, et tous

les tableaux en contraste. Il est forcé de combattre à la fois la puissance de ses nombreux ennemis et la faiblesse de son maître. Toujours près de sa chûte en préparant celle des autres, il a besoin d'être courtisan, même quand il est roi. Ce mélange de souplesse et d'audace, ces dangers qu'il éprouve, et cette terreur qu'il inspire sans jamais la ressentir, l'énergie de son ame qui résiste aux souffrances d'un corps usé par les affaires et les maladies, cette ambition qui ne trouve aucune gloire ni au dessus ni au dessous d'elle; tout dans Richelieu imprime l'étonnement, et commande l'admiration. Un tel caractère est précisément l'opposé de celui de Louis XI.

Si je passe de sa vie politique à sa vie privée, le mépris redouble, et le plus habile panégyriste ne peut en déguiser les infamies. Un homme soupçonné d'avoir voulu empoisonner son père, convaincu d'avoir empoisonné son frère, ne pouvait aimer son fils. Il le relégua dans le château d'Amboise, loin de sa présence, ne le confia qu'à des mains serviles, et ne vit jamais en lui qu'un rival dangereux et le chef d'une conjuration fu-

ture. Sa première épouse, Marguerite d'Ecosse, intéressait tous les cœurs par ses grâces, son esprit et sa beauté. Ce fut elle dont Alain Chartier reçut un accueil si honorable pour les lettres. Elle mourut de chagrin dans la fleur de sa jeunesse, en prononçant ces mots : *Fi de la vie ! qu'on ne m'en parle plus*. Ces mots, dans la bouche d'une princesse aimable, font bien sentir l'horreur d'être attachée au sort de Louis XI. En effet, la présence d'un tel époux devait flétrir l'amour et désenchanter la vie.

Ce prince eut pourtant des maîtresses, mais sans doute il n'aima jamais : l'amour eût adouci la férocité de son caractère. La femme du duc de Nemours, prince de la maison d'Armagnac, lui avait, dit-on, été chère ; et ce souvenir ne l'empêcha point d'inventer pour son époux et ses enfants des supplices inouis.

Mais ce sang qu'il faisait couler à grands flots retombait goutte à goutte sur sa tête : les inquiétudes qui suivent la tyrannie avaient corrompu le sien. Elles hâtèrent sa vieillesse, etc. etc.....

.....

SPECTACLES.

THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE ET DES ARTS.

QUOIQUE l'opéra de *Praxitèle* n'ait obtenu qu'un succès très-équivoque, le genre de cet ouvrage n'est pas sans intérêt. Il doit plaire à tous ceux qui, sur le théâtre lyrique, préfèrent les tableaux riants et les chants du plaisir, au spectacle d'une grande infortune et aux cris aigus de la douleur. Malheureusement, on ne change pas de style comme de sujet, et l'auteur de *Praxitèle* ressemble trop à celui d'*Hécube*.

Madame *de Vismes*, complice de cet ouvrage par la musique dont elle l'a orné, mérite d'en retarder la chûte. On lui reproche de prendre trop souvent des réminiscences pour des créations; mais on applaudit généralement dans cette composition difficile, l'*air* chanté par l'Amour et le *chœur* des jeunes artistes. — Ajoutez à ces morceaux vraiment agréables, la fraîcheur des décorations, l'élégance du ballet, le talent de *Lays*, et l'effet que produira toujours la réunion de *Vestris* avec mesdames *Gardel*, *Clotilde* et

Chevigny. Vous conviendrez qu'il n'en faut pas tant pour justifier l'éclat éphémère de quelques représentations.

THÉATRE FRANÇAIS.

La jeune épouse d'un militaire prisonnier chez l'ennemi, a quitté depuis six mois la campagne solitaire de son frère, pour vivre à Paris chez un de ses oncles, nouveau riche, dont la maison tumultueuse présente le tableau trop répété de l'opulence sans goût, de la frivolité sans grace et du plaisir sans délicatesse. Sa tête s'étourdit au milieu de ce tourbillon dangereux; son cœur encore innocent résiste à peine à la séduction. *Florvel*, fat subalterne, et surtout *d'Héricourt*, libertin profondément corrompu, se disputent sa première faiblesse. Une madame *de Verseuil*, personnage assez immoral, dont les liaisons avec l'oncle et avec d'Héricourt ne sont pas très clairement expliquées, achève d'égarer la jeune *Sophie* par son exemple et par ses conseils. Elle est défendue par ceux de madame *Euler*, femme aimable, dont le malheur a fortifié le caractère et les principes, et par la vigilance de *Formont*, le plus tendre et le plus généreux des frères, qui n'a quitté sa campagne que pour y ramener sa sœur.

Tel est le sujet de la comédie nouvelle, intitulée *les Mœurs du jour*, ou *l'Ecole des jeunes Femmes*, représentée le 7 thermidor. Sur ce fonds, où les peintures les plus brillantes pouvaient se mêler naturellement aux plus hautes leçons de la morale et de la sagesse, l'auteur n'a tissu qu'une intrigue légère qui lui fournit cependant beaucoup de scènes ingénieuses, et deux situations aussi piquantes que dramatiques. Les impressions contraires que le vice et la vertu font alternativement sur l'ame neuve et facile de *Sophie*, et l'influence opposée de ses corrupteurs et de ses amis, qui l'entraînent tour-à-tour, remplissent les quatre premiers actes d'incidents qui ne sont peut-être ni assez intéressants ni assez variés. Au commencement du cinquième, une situation plus forte occupe le spectateur. *Sophie* est au bal, où *d'Héricourt*, d'accord avec M.me *Verseuil*, a tout préparé pour l'enlever ; c'est dans ce moment que *d'Irval*, son mari, arrive dans sa maison. Ni l'absence de sa femme, ni l'agitation de son frère, ni la tendre sollicitude de M.me *Euler*, rien n'éveille en lui des soupçons injurieux.

Les bons maris ne savent jamais rien.

Formont cependant lui conseille d'écrire une lettre, qu'il veut aller lui-même remettre à *Sophie*, au milieu du bal. La lettre est écrite :

d'Irval se retire ; *Formont* va partir ; mais M.me *d'Irval*, qui a soupçonné l'infâme projet de *d'Héricourt*, a trouvé moyen de s'échapper. Elle rentre avec *Florvel*, elle apprend le retour de son mari : ses yeux s'ouvrent sur le bord de l'abîme ; elle renonce aux sociétés perfides qui l'avaient égarée ; elle demande elle-même à quitter Paris, et tout la ramène à ses premiers goûts et à ses plus chers devoirs.

A l'élégance facile de ses vers, comme à la pureté de ses intentions dramatiques, tout le monde a reconnu l'auteur du *vieux Célibataire* et de l'*Optimiste*.

A quelques taches près, le style de ce nouvel ouvrage n'est pas inférieur à celui de ses premières comédies, et des défauts plus nombreux y sont rachetés par des beautés fréquentes. — Sans doute l'intrigue en est trop faible, et la marche de l'action trop lente. Les scènes épisodiques qui terminent le troisième acte ont paru déplacées. La lettre que *d'Irval* écrit au cinquième, et qui semblait destinée à porter dans le cœur de *Sophie* une impression profonde de douleur et de regret, ne lui cause qu'une surprise assez douce et sans effet théatral. On peut blâmer encore le caractère de cette jeune femme, qui se livre avec tant d'abandon à des plaisirs si peu séduisants, et qui balance longtemps entre l'amitié la plus délicate

et la perfidie la moins déguisée. Enfin des juges difficiles reprochent à l'auteur d'avoir justifié le double titre de sa pièce aux dépens de l'unité d'intérêt, et de n'avoir pas assez fortement lié les *Dangers d'une jeune femme* avec les *Mœurs du jour;* car il est évident que les séductions dont *Sophie* est environnée, n'appartiennent pas exclusivement à l'époque actuelle, si ce n'est par une espèce de gaucherie effrontée qui ne les rend pas plus dangereuses. Voilà, je crois, les défauts les plus remarquables du nouvel ouvrage du C. *Colin-d'Harleville;* il en est peu qui ne puissent être aisément corrigés.

Les beautés sont bien plus nombreuses et d'un ordre bien plus élevé. La scène du portrait, et celle où *Sophie*, en recevant de *Formont* les six mille francs nécessaires pour couvrir la perte qu'elle a faite au jeu, évite le piége que lui tend la perfide générosité de *d'Héricourt*, sont dignes des plus grands maîtres. Dans les premiers actes, où le défaut d'action se fait un peu trop sentir, des détails charmants soutiennent l'attention des spectateurs : le tableau contrasté de Paris est une des choses les plus piquantes et les plus spirituelles qu'on ait mises au théâtre; il est impossible de rajeunir la satyre et l'éloge avec plus de goût et de talent. Enfin les censeurs les plus sévères avouent que si l'*Ecole des jeunes Fem-*

mes n'a qu'une intrigue et un effet médiocres, elle ne peut cependant être l'ouvrage que d'un homme supérieur. Ajoutons que des corrections heureuses ont déja privé la critique de la moitié de ses ressources.

La pièce est jouée avec beaucoup d'ensemble. *Fleury* surtout, dans le rôle de *Formont*, semble avoir étendu la sphère de son talent : il y met une bonhomie si spirituelle et si franche, une sensibilité si pure et si vive, qu'on voudrait trouver hors de la scène le modèle de ce personnage aimable, et que les spectateurs indécis se partagent entre l'auteur qui en a conçu l'idée et l'acteur qui en a saisi les traits. E.

PHILOSOPHIE.

Nous avons reçu plusieurs réponses à l'article inséré dans le second numéro du Mercure, par *le Définisseur ;* toutes annoncent des lumières et de l'esprit. Nous regrettons beaucoup de ne pouvoir publier la lettre que nous adresse à ce sujet le C. Mennesson, propriétaire à Haut-Villers près d'Epernay. Ses idées sont très-saines et son style très-piquant; il ne croit point à la puissance des *définitions. Quelque habile que*

vous soyez dans votre art, dit-il au définisseur, *le monde sera toujours infecté de mauvaises lunettes ; car les passions de la multitude seront toujours plus fortes que les principes de la métaphysique. C'est pour ceux qui font les lois que les bonnes définitions sont surtout nécessaires ; car pour ceux qui doivent y obéir, il suffit de les y préparer par de bonnes mœurs, et les bonnes mœurs s'inspirent mieux par des exemples que par les arguments de la philosophie. La philosophie du peuple doit être toute entière dans sa législation.*

Une personne qui a plus de foi aux bonnes définitions, nous envoie celle du mot *nature*. On y reconnaîtra sans doute un homme accoutumé aux plus hautes spéculations métaphysiques.

La *Nature* d'un être est ce qui le constitue, ce qu'il est; c'est la loi particulière de son existence ou de son être.

La nature des êtres est ce qui les conserve tels qu'ils sont ; c'est l'ensemble des lois générales de leur conservation, lois qui ne sont autre chose que les rapports qui naissent de leur nature particulière.

La nature suppose donc les êtres existants, et elle est l'effet et non la cause de leur existence. Ces lois, particulières ou générales, sont bonnes ou constitutives et conservatrices des êtres ; car si elles n'étaient pas bonnes les êtres ne seraient pas.

La nature, qui est la même chose que ces lois, est donc bonne. Nature des êtres, ou leur bonté absolue, leur perfection, sont donc des synonymes.

Des êtres placés dans un état contraire à leur nature, ne peuvent exister dans cet état, puisqu'ils vont contre la loi de leur existence. Venons à l'application.

Le chêne commence dans le gland, l'homme dans l'enfant. Il est égal de s'arrêter à ce point, ou de remonter jusqu'à la graine qui produit le gland, jusqu'à l'embryon où l'enfant est renfermé.

Le gland, l'enfant, voilà l'état *natif;* le chêne parvenu à sa maturité, l'homme fait, voilà l'état *naturel :* et comme tout être tend également à se placer dans son état naturel, et ne saura subsister s'il n'y parvient, le gland périt s'il ne devient chêne, et l'enfant s'il ne devient homme.

Etat *natif*, état *naturel*, distinction essentielle, fondamentale, que Hobbes, que J. J. Rousseau, que tant d'autres ont méconnue : de-là leurs méprises et nos malheurs.

L'état *natif* ou l'état *originel*, est donc, pour un être, un état de faiblesse et d'imperfection ; l'état *naturel* ou la *nature*, est un état de développement, d'accomplissement, de perfection. Un esprit exercé à méditer, entrevoit dans le lointain de hautes conséquences renfermées dans ce principe : « Certains philosophes, dit Leibnitz, ont pensé que l'état naturel d'une chose est celui *qui a le moins d'art;* ils ne font pas attention que la perfection comporte toujours l'art avec elle. »

Cette pensée d'un des plus grands esprits qui aient paru parmi les hommes, est, si l'on y prend garde, une opinion universellement reçue. Ne dit-on pas qu'il n'y a rien de si difficile à atteindre que le *naturel ?* Et tout le le faux, le guindé, l'*innaturel*, se présente comme de lui-même, et semble inné dans l'homme ; ce n'est qu'à

force d'art, d'étude et d'efforts sur lui-même qu'il devient *naturel* dans ses manières, *naturel* dans ses discours, *naturel* dans ses productions, *bon*, en un mot, dans tout son être.

Appliquons ces principes à la société. L'état sauvage de société est à l'état civilisé, ce que l'enfance est à l'état d'homme fait. L'état sauvage est l'état *natif:* donc il est faible et imparfait; il se détruit ou se civilise. L'état civilisé est l'état développé, accompli, parfait; il est l'état *naturel:* donc il est l'état fixe, l'état fort, j'entends de cette force propre et intrinsèque qui conserve ou qui *rétablit, qui détruit même pour perfectionner.* Ici les faits parlent plus haut que les raisonnements; et l'on n'a qu'à comparer les peuplades sauvages aux sociétés européennes.

J. J. Rousseau, le romancier de l'état sauvage, le détracteur de l'état civilisé, qui considère l'homme et jamais la société, le particulier et jamais le général, J. J. Rousseau s'extasie sur la force de corps du sauvage et sur ses vertus hospitalières; il invective contre notre mollesse et notre égoïsme. Mais ces hommes si forts (qui ne le sont pas plus que nous) forment les plus faibles de tous les peuples; ces hommes si hospitaliers sont les plus féroces des guerriers: ils accueillent l'étranger et dévorent leur ennemi. Chez nous, au contraire, ces hommes amollis exécutent des choses extraordinaires.

L'état sauvage est donc contre la nature de la société, comme l'état d'ignorance ou d'enfance est contre la nature de l'homme: l'état *natif* ou *originel* est donc l'opposé de l'état *naturel;* et c'est cette guerre intestine de l'état *natif* ou mauvais, contre l'état *naturel* ou bon, qui partage l'homme et trouble la société.

La société la plus civilisée est donc la société la plus naturelle, comme l'homme le plus perfectionné est l'homme le plus naturel. Un Iroquois ou un Caraïbe

sont des hommes *natifs :* Bossuet, Fénélon et Léibnitz sont des hommes *naturels.*

Mais tous les peuples sauvages ne sont pas dans les forêts de la Louisiane, comme tous les enfants ne sont pas à la mamelle; et dé même que l'homme qui n'obéit pas à ses lois naturelles est un grand enfant, un *enfant robuste*, comme l'appelle Hobbes, les sociétés qui s'écartent des lois naturelles de la société, sont, à mesure qu'elles s'en écartent, des sociétés plus ou moins sauvages, même sous les dehors de la politesse, même avec des arts, comme certains peuples anciens, même avec des arts et des sciences, comme quelques peuples modernes : car la politesse n'est pas la civilisation.

Cet état de société plus ou moins contre nature, se marque toujours par plus ou moins de faiblesse et de dégénération ; et c'est-là l'unique motif de l'incontestable supériorité de la société chrétienne sur la société mahométane, comme l'a dit Montesquieu, et en dernier lieu M.^{me} de Stael; des progrès toujours constants de l'une, malgré quelques éclipses partielles, et de la dégénération successive de l'autre, malgré quelques lueurs passagères, et des accès de frénésie qui annoncent et préparent l'épuisement total.

Si la nature d'un être est sa perfection, la liberté d'un être consiste dans la faculté de parvenir à son état naturel. La *liberté* d'un être est donc la même chose que sa *perfectibilité.* L'égalité même.... Mais je m'arrête ; l'explication du mot *nature* m'entraînait malgré moi à tout expliquer, et cela doit être: car la nature explique tous les rapports, parcequ'elle comprend toutes les lois. Encore un mot sur la société naturelle.

On appelle ainsi l'état domestique de société, ou la famille, comme on appelle religion naturelle, l'état domestique de religion ou la religion patriarchale. Cependant il y a du vague dans l'expression, car la famille

n'est pas plus *naturelle* que l'état politique. L'état public ou politique de société qu'on appelle gouvernement, est aussi naturel à la multiplication et au rapprochement des individus. C'est dans ce sens que Voltaire dit : « L'art militaire et la politique sont malheureusement les professions les plus naturelles à l'homme. » La famille produit, l'état conserve; et la conservation des êtres est aussi *naturelle* que leur production, puisque la conservation n'est, selon les philosophes, qu'une production continuée.

. . . . Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti.

P. S. Le judicieux Quintilien, après avoir distingué l'état natif et brute de l'état perfectionné, cite les animaux qui naissent sauvages et que l'éducation apprivoise, et conclut par ces paroles remarquables : *Verum id est maxime naturale, quod natura fieri optime patitur ;* ce qui veut dire au fond, que le plus naturel est la nature la plus *perfectionnée.*

C'est encore dans cette distinction d'état brute ou natif, et d'état perfectionné ou naturel, que se trouve la solution d'une question célèbre qui partage les grammairiens. Les uns prétendent qu'il est plus naturel d'énoncer l'adjectif avant le substantif, etde dire *rouge fleur ;* les autres trouvent plus naturel de suivre l'ordre métaphysique des idées, et de dire *fleur rouge ;* et tous ont raison, parce qu'ils parlent d'une nature différente. *Rouge fleur* est le langage de l'homme animal, de l'homme à sensations, qui parle d'abord de ce qui frappe ses yeux ; *fleur rouge* est le langage de la nature perfectionnée et spirituelle, le langage de l'homme raisonnable, qui classe les objets dans leur ordre naturel, et met le fixe avant le variable, l'être avant la qualité, la substance avant

l'accident. C'est là ce qui distingue les deux systêmes généraux du langage, le systême *transpositif* et le systême *analogue*. Dans celui-ci, l'expression suit l'ordre des idées, et les idées l'ordre des choses, sujets, action, terme, qualités, circonstances; dans l'autre, les objets sont déplacés, les idées sont confondues, et les mots, sans ordre fixe, s'arrangent au gré de l'oreille, d'une harmonie souvent arbitraire, et quelquefois puérile.

La langue *transpositive* est la langue des passions, comme l'observe Diderot; aussi elle est la langue des enfants, des peuples anciens et mal constitués. La langue *analogue* est la langue des peuples modernes, des peuples civilisés, c'est-à-dire, raisonnables, ou naturels dans leur constitution ou dans leurs lois. Et sans entrer ici dans de plus longs détails, on peut assurer que la langue est moins analogue, quand un peuple qui la parle est sous l'empire des démagogues. On a pu remarquer que dans les orages de la révolution la langue française elle-même perdait de son naturel, et que les inversions forcées, les constructions barbares prenaient la place de sa belle et noble régularité, *etc. etc.*

ACADÉMIE FRANÇAISE.

(Article communiqué.)

DEPUIS quelque temps on parle, dans plusieurs journaux, de l'académie française et de son *rétablissement*. Cet événement littéraire occupe certaines feuilles publiques beaucoup plus que la bataille de Marengo ou la paix de l'Europe. Ce n'est pas que les auteurs de ces écrits périodiques soient plus sensibles à la gloire des lettres qu'aux succès militaires; ce n'est pas qu'ils préfèrent les muses aux armes : les armes et les muses leur sont également étrangères; mais les victoires appartiennent à la patrie; il n'y a rien là pour les passions et pour l'esprit de parti. Mais une société littéraire se forme; on veut opposer une digue au mauvais goût; il faut saisir cette occasion pour déclamer, pour crier à la contre-révolution, pour fomenter les passions haineuses, éloigner toute idée de réunion, et laisser entrevoir aux Français que *toute la révolution* n'est pas terminée, malgré le 18 brumaire, malgré les efforts constants du gouvernement. On n'ose plus trop déraisonner en politique et en législation, il faut user du moins de la faculté de déraisonner en littérature; et puisqu'il n'est plus permis de proscrire, il faut s'en consoler en persécutant et en empêchant le bien.

On a toujours du goût pour son premier métier.

J'aurais bien des choses à dire à ces *messieurs*; mais si vous me donnez une petite place, je leur parlerai seulement de l'académie.

Des gens de lettres réunis par d'anciennes habitudes, par une ancienne confraternité, ont désiré se rassembler et s'occuper ensemble des moyens de conserver et de propager les principes de notre langue, de perfectionner le dictionnaire de l'académie, etc. etc.; en un mot, de tout ce qui tient à la grammaire et à la littérature proprement dites.

Ces gens de lettres se sont rassemblés : ils ont fait

une liste des hommes qu'ils ont crus les plus propres à concourir à leur but ; et dans la première ébauche du réglement qu'ils comptent se donner, ils ont exigé, comme condition expresse d'admission, la qualité de *citoyen français*. Il est donc aussi absurde que méchant de prétendre qu'ils ont regardé l'abbé Maury et le cardinal de Rohan comme membres de leur société, puisque ces derniers ne sont pas *citoyens français*.

Voilà les faits dans la plus rigoureuse exactitude, à quoi il faut ajouter que le gouvernement leur a accordé un local pour s'assembler. J'ignore qui aurait le droit de s'en offenser ; je ne sais qui aurait le droit de s'y opposer. Sans doute une loi a supprimé l'ancienne académie française telle qu'elle existait alors, et nulle puissance ne pourrait la *recréer* sous la même forme, avec les mêmes réglements ; mais je ne vois pas quelle autorité peut empêcher des citoyens de former, non pas *l'académie française*, mais UNE académie française, pourvu que les réglements qu'ils se donneront soient conformes aux lois et aux réglements.

Quoi qu'il en soit, je veux examiner s'il est de l'intérêt du gouvernement de protéger la réunion d'une société littéraire établie sur les bases de l'ancienne académie française, soit que cette société s'appelle académie française, soit qu'elle porte un autre nom ; et je dirai franchement que je crois que le gouvernement consulterait mal son intérêt et sa gloire, s'il ne la secondait pas.

Eh ! dans quel temps une société littéraire fut-elle plus nécessaire ? Onze années de guerre et de troubles intérieurs, mille causes désastreuses ont corrompu notre langue, et introduit un néologisme barbare, qui la rend méconnaissable à ceux qui goûtent encore la lecture des bons écrivains.

Des institutions nouvelles ont dû introduire, ont introduit des mots nouveaux ; il faut les fixer, en déterminer le sens ; mais il faut bien avertir que rien ne nécessite ni n'excuse l'introduction ou l'emploi des locutions nouvelles. Ce ne sont pas les mots *nouveaux* qui dénaturent une langue : une fois admis, ils perdent en quelque sorte leur nouveauté sous des plumes habiles ; mais ce sont les tournures *nouvelles*, les accouplements bizarres de mots étonnés l'un de l'autre.

Le langage de notre temps ne peut ressembler en tout à celui d'aucun autre temps; mais certes, Voltaire, Rousseau, Montesquieu, et dans des temps antérieurs, Massillon, Bossuet, Corneille, savaient parler un langage mâle et indépendant; ils savaient parler aux peuples et aux rois le langage de la vérité: qui de nos jours osera se vanter de plus de courage et de plus de talents? Si ces grands hommes vivaient parmi nous, ils s'étonneraient d'entendre appeler *libre*, ce qui est *grossier; fier*, ce qui est *brutal;* ils s'étonneraient de ce qu'on ose croire la liberté ennemie de la politesse et des graces qui caractérisent la nation française. Mais au reste, ils pourraient s'étonner aussi que la république, élevée si haut par ses succès militaires, par ses succès dans les sciences, soit restée en arrière dans presque tous les arts d'imagination, dans la poésie, dans l'éloquence; et depuis cette illustre assemblée constituante qui comptait quelques orateurs, jusqu'au 24 messidor dernier, combien trouveraient-ils d'hommes dignes de se placer près d'eux?

Ce n'est pas seulement à nos troubles et à nos dissentions qu'il faut attribuer ce défaut de goût et de politesse; c'est à l'oubli total des convenances, c'est à la confusion absolue de toutes les nuances sociales, à ces saturnales qui avaient fait de l'ineptie un titre à la puissance, à ce mépris affecté pour tout ce qui était revêtu du pouvoir, à ce besoin de se dégrader pour n'être point proscrit, à l'abandon total de l'éducation publique. Mais ces temps sont passés; et puisque le sentiment des convenances, qui est un des premiers charmes comme un des premiers besoins de la vie, commence à reparaître parmi nous, qu'il reprenne enfin dans le monde littéraire l'influence qu'il doit avoir.

Aujourd'hui qu'il n'existe nulle distinction entre les gens de lettres et les gens du monde; aujourd'hui que l'on compte dans les premiers rangs de l'ordre social, des hommes qui honorent les lettres, des hommes à qui leurs talents, comme écrivains, assignent une place distinguée dans l'estime publique; aujourd'hui que le mélange est naturellement opéré, il faut un point de réunion où ceux qui s'occupent de littérature et de goût puissent converser, se communiquer leurs observations, s'éclairer les uns les autres, et faire part au public du résultat de leurs travaux.

L'institut national ne peut remplir cet objet. On en a dit plusieurs fois les raisons ; et moi je n'en voudrais d'autres preuves que l'expérience. Assurément, dans aucun pays de l'Europe, dans aucun temps de l'histoire, les sciences n'ont été mieux cultivées, plus utilement, plus glorieusement employées. Mais le goût ! mais les lettres ! quels titres pouvons-nous montrer ? que pouvons-nous comparer aux beaux temps de notre littérature ?

Je le répète, et je crois que tous les véritables gens de lettres sont de mon avis, une société littéraire, purement littéraire, est utile ; elle est indispensable pour remédier au mal, ou du moins en arrêter les progrès. Mais où voit-on là le rétablissement de l'ancienne académie française, si ce n'est que cette société s'occuperait également de littérature, du perfectionnement de la langue française, et non pas de ces théories vagues et abstraites dont il ne reste aucun fruit ?

Au reste, les temps, nos mœurs, nos usages, nos lois, sont changés : les statuts et les formes ne peuvent être les mêmes que sous la monarchie ; mais le but doit être le même, les avantages seront les mêmes, et je ne connais dans le monde que les ignorants ou les dévots qui puissent s'effrayer.

Je voudrais, au reste, pouvoir m'expliquer les motifs qui portent quelques hommes à redouter la formation de cette société littéraire. Diront-ils que c'est par amour de la république ? Ceux qui aiment la république veulent sa gloire ; ils veulent que les lettres y soient libres et en honneur ; ils veulent que cette belle langue française, la langue des Racine, des Fénélon, des Rousseau, des Voltaire, etc. etc. conserve toute sa pureté ; ils ne veulent pas que des barbares la défigurent avec un jargon encore révolutionnaire : comme si cet argot farouche n'avait pas dû finir le 18 brumaire ! Mais, graces à cette journée, la liberté n'est plus un mot ; la nation est rendue à sa dignité, à son indépendance ; le gouvernement est éclairé sur ses devoirs, sur ses intérêts, sur ses droits : qu'importent donc les vaines clameurs des éternels ennemis de l'ordre et de la liberté ? Espérons que la France, désormais heureuse et environnée de tous les genres de gloire, les réduira du moins au silence, s'ils ne veulent consentir à jouir avec nous de son bonheur.

Mais il est des hommes qui ne veulent pas voir que rien de ce qu'a détruit le 14 juillet 1789 ne peut reparaitre. Esprits ombrageux et poltrons, ils ne rêvent que contre-révolution : si on parle de liberté religieuse, ils crient qu'on veut un culte dominant ; ils croient voir un clergé riche, puissant, indépendant, faisant un corps dans l'état, et dictant des ordres au peuple et au prince, tandis que tout cela serait impossible quand même le gouvernement le voudrait : si l'on parle d'un bon système d'éducation publique, ils rêvent à l'éducation monacale, à je ne sais quelle folie à laquelle personne au monde ne peut vouloir revenir : si l'on crée un ordre judiciaire fort, indépendant, protecteur et gardien de la liberté civile, ils croient voir *ces grands spectres de parlements*, comme disait Mirabeau : si on forme une société littéraire qui s'appelle ou ne s'appelle point académie française, ils croient voir les éloges de la Saint-Louis ; ils oublient, ils feignent d'oublier que ce qui est bon doit rester, que ce qui est mauvais périra. Les insensés ! ils attaqueraient bien d'autres choses si la peur ne les retenait ; et tandis que dans notre indépendance nous parlons *du moins par forme de devis, sinon par forme d'avis*, comme dit Montaigne, ils vont semant partout l'ombrage et l'inquiétude, flattant pour trahir, incapables de servir, et bons seulement à nuire.



POLITIQUE.

EXTERIEUR.

PRUSSE.

Berlin, le premier thermidor.

VOUS me demandez de commencer une correspondance destinée à vous donner des nouvelles de l'un des points les plus intéressants de l'Europe, en remontant plus haut que le moment actuel, et en vous disant quelque chose de général sur la situation de la Prusse, et sur les circonstances qui l'ont successivement préparée.

La Prusse a eu le rare bonheur de voir sur son trône le plus grand roi, le seul grand roi, et en même temps l'un des plus grands hommes de son siècle.

Son successeur et son neveu Frédéric-Guillaume II, ne rappelait ce prince immortel que par une seule qualité, la valeur personnelle : vertu héréditaire dans la maison de Brandebourg, où l'éducation toute militaire, l'habitude des exercices guerriers, le spectacle des revues, tous les souvenirs de l'histoire, et tous les soins des instituteurs, dirigent les inclinations des jeunes princes vers les moyens de se distinguer à la guerre, vers l'importance de cette réputation de bravoure sans laquelle l'héritier même du trône ne peut aspirer à aucune considération personnelle.

Frédéric le grand avait dit : *Une armée et un trésor.*

L'armée, pour faire respecter au dehors une puissance beaucoup plus militaire que commerciale et territoriale; et un trésor, pour alimenter l'armée qui est l'état.

Frédéric-Guillaume II ouvrit trop facilement le trésor de son oncle aux dissipations, aux prodigalités de toute espèce, à toutes les dépenses que conseille l'amour effréné des plaisirs.

La paix de Bâle le rendit à ses véritables intérêts, au meilleur système politique de son pays, et donna à son armée le temps de réparer les pertes et les désastres d'une guerre sans objet, où les succès les plus inattendus n'auraient servi qu'à l'avertir de sa faute, en lui montrant qu'il avait vaincu pour son ennemi naturel.

Ce prince, enlevé par une mort prématurée après un règne très-court, ne laissa à son successeur et à son fils que des coffres entièrement vides. Ils n'avaient plus été confiés à cet esprit d'économie sévère qui ménageait à Frédéric le grand, au moment même où il terminait la guerre la plus dispendieuse, des ressources auxquelles son pays ne s'attendait pas, pour construire de beaux villages, fonder des colonies, encourager la culture, les manufactures et les arts, embellir encore sa capitale, et orner ses palais.

Tout était épuisé par un régime dissipateur; mais du moins le jeune roi ne trouvait pas, en montant sur le trône, le fléau des dettes étrangères.

On sait que la grande opération politique du règne de Frédéric-Guillaume II fut l'achèvement du partage de la Pologne avec les deux cours impériales: elle ne peut être bien jugée sous tous les rapports que par l'histoire et par le temps.

Heureusement pour la Prusse, et pour le prince qui la gouverne aujourd'hui, le règne de Frédéric-Guillaume II ne fut pas assez long pour effacer les souvenirs de gloire, les impressions de reconnaissance, les

traditions de bonheur et de sagesse qu'avait laissées Frédéric le grand.

Il avait lui-même jugé très-favorablement la première jeunesse du roi actuel, et l'espérance publique recueillit avidement quelques mots et quelques présages de ce grand homme. Le jeune prince aussi se montra toujours pénétré d'une profonde vénération pour la mémoire de son grand oncle.

On savait que pendant le règne de son père il n'en parlait jamais qu'avec une sorte de culte, qu'il en lisait et relisait sans cesse l'histoire ; et il a souvent répété l'intention où il était de se conformer toujours aux vues et aux systêmes politiques de Frédéric.

Le rôle que joue aujourd'hui la monarchie prussienne, le poids de sa puissance militaire dans la balance du continent, ses rapports avec le nord de l'Europe, ses rivalités et ses amitiés politiques, tout fait croire qu'on ne lira pas sans intérêt quelques détails sur la cour de Berlin, et sur le caractère des personnages dont l'autorité et l'opinion doivent le plus influer sur la décision des affaires.

Le roi est surtout remarquable par une extrême simplicité dans ses goûts et dans ses idées : né avec un esprit droit et juste, avec l'amour du bien public, il sent le besoin de ce que l'expérience et l'instruction peuvent seules donner à sa jeunesse ; il le cherche avidement dans les exemples de son grand oncle, dans les conseils de ceux de ses ministres et de ses aides-de-camp sur les lumières et l'intégrité desquels il croit pouvoir compter davantage.

L'amour de la simplicité éloigne de lui toute idée de luxe. Toujours vêtu en uniforme, la dépense de sa parure est nulle : celle de sa table est aussi très-modérée.

Il n'a pas voulu que ses frères eussent leur maison

particulière. Dès le premier jour de son règne, il a été réglé qu'il n'y aurait qu'une table commune pour les princes et pour lui.

On a vu à Berlin avec beaucoup de plaisir et d'émotion cette vie de famille, ce spectacle digne des mœurs antiques.

On sent que ce même esprit d'économie descend de tout ce qui concerne personnellement la famille royale, aux diverses branches de l'administration publique. Tout est sévèrement calculé, et le roi se laisse difficilement entraîner au-delà de la ligne qu'il s'est tracée.

Ce qui ne tient qu'à l'ostentation et à la simple magnificence extérieure le touche peu. Voilà pourquoi il a suspendu les dépenses que le grand Frédéric et son successeur consacraient annuellement à élever dans Berlin des bâtiments nouveaux et réguliers. Mais il n'a fait que changer la destination de ces dépenses, en les appliquant à la restauration, devenue indispensable, du pavé de la capitale; et à la construction non moins nécessaire de chemins publics, dont une partie sera achevée chaque année.

On a accusé ce prince d'avarice, ce qui veut dire seulement qu'il n'est pas prodigue pour ses courtisans.

Esprit d'ordre, d'économie, de justice, simplicité dans ses manières, affabilité, abord facile pour tout le monde, et surtout pour la classe indigente du peuple: voilà son caractère pour ce qui regarde les principes d'administration intérieure, et les actions de sa vie privée.

Ses principes de politique extérieure ne l'ont jamais éloigné de la France; bien différent en cela de son père, qui s'était rendu neutre par convenance personnelle, et était ennemi de la république intérieurement et par système.

Sans aimer toute la révolution, il n'en a pas blâmé

tout indistinctement. Ce sentiment de justice profondément gravé dans son ame simple, ne lui permettait pas de voir indifféremment la plupart de ces droits féodaux, qui dans son pays comme dans le reste de l'Allemagne, pèsent d'une manière intolérable sur le peuple sans être très-utiles à la noblesse qui les exerce. Aussi s'est-il occupé, dès le commencement de son règne, de porter la réforme sur ces abus que la France a si heureusement détruits.

Il a pu craindre un moment l'invasion des principes révolutionnaires.

Dans l'Europe impartiale, personne n'a pu refuser un sentiment d'estime profonde à la conduite d'un jeune prince qui, au milieu des intrigues et des séductions, quelquefois des menaces et des injures de l'esprit de parti, défendait ses états des fléaux qui ravageaient les autres. Il a bien vu que la prétendue cause des rois se défend mal quand on la sépare de la cause des peuples; qu'on n'éloigne pas les révolutions par les guerres qui les appellent, mais qu'on les hâte au contraire, en multipliant les impôts, en irritant les nations, en épuisant les empires; que le sentiment seul du bien-être peut contenir l'esprit de changement et l'amour du mieux; que la démence qui jette les peuples dans des guerres sans objet et sans terme, ébranle et menace les trônes loin de les défendre. Aussi, le jeune roi de Prusse n'était-il accusé que par le délire et l'envie: son administration doit obtenir cette considération toujours attachée à la puissance et à la force, qui ne se meut et ne se repose qu'à son gré.

L'histoire du moment actuel et la manifestation de ce qui ne peut être que secret aujourd'hui, apprendra seule si le cabinet de Berlin a su recueillir les fruits de sa longue inactivité, et faire servir la paix de la Prusse à la paix du monde.

Ajoutons pour compléter l'idée qu'on doit se faire des inclinations politiques du roi, que sa vénération pour les principes du grand Frédéric, l'attache à la France plus qu'à toute autre puissance. Il ne doute pas que si ce grand homme donnait à la France une préférence marquée lorsqu'elle était dans les liens d'une alliance avec la maison d'Autriche, l'époque de la rupture du traité de 1755 n'eût été celle d'un rapprochement politique bien plus intime.

La reine de Prusse est extrêmement remarquable par la réunion des plus heureux dons de la nature: jeunesse, graces, beauté, aucune femme de son royaume ne lui est peut être comparable sous tous ces rapports; mais ce qui la distingue encore plus, c'est la candeur, la douceur, l'inépuisable bonté de son ame. Qui croirait qu'une princesse douée de pareils avantages, n'en profiterait pas pour se procurer un ascendant décidé sur l'esprit de son mari, et le gouverner à volonté? La reine n'en a jamais eu l'idée; toute entière à ses devoirs de mère et d'épouse, elle ne s'occupe que du soin de ses enfants et du bonheur intérieur du roi. Elle ne se mêle point des affaires, qu'elle regarde comme lui étant totalement étrangères; on ne la voit dans aucune intrigue, ou plutôt la tournure de son caractère bien connue écarte de sa cour tout esprit d'intrigue.

Il semble que le plus bel éloge qu'on puisse faire de la reine, est de dire qu'elle n'a que des vertus douces et aimables, et aucune influence dans les affaires pupliques.

Il semblait qu'à la mort du grand Frédéric la plus grande influence devait être destinée aux talents et à la réputation du prince Henri. L'opinion publique fut trompée.

Les ministres craignirent son ascendant. Ils insinuèrent donc au nouveau roi, que s'il se livrait aux conseils

du prince Henri, il devait renoncer à toute considération en Europe, et que l'on attribuerait infailliblement au frère du grand Frédéric tout ce qui pourrait se faire de bien sous son règne.

Le roi craignait sur toutes choses la réputation de se laisser gouverner. Cette insinuation perfide produisit donc son effet. Le prince fut accueilli avec une grande décence, et même de grands témoignages de respect. Mais on ne lui fesait aucune confidence, on ne le consultait sur rien; et il sentit bientôt qu'il était temps pour lui de rentrer dans sa solitude de Rheinsberg.

Il y retourna donc, et ne fit depuis que de simples apparitions à Berlin. La seule occasion où le roi lui témoigna de la déférence et de la confiance, fut le moment de la paix de Bâle, sur laquelle il fut consulté, et donna l'avis qu'on devait attendre d'un prince éclairé et ami de la France.

La mort de Frédéric Guillaume II pouvait encore le rappeler aux affaires; mais déja l'âge lui ôtait l'activité nécessaire. Sa tête était la même, mais il était sujet à de fréquentes maladies; et le jeune roi ne lui fit aucune proposition. Il se retira encore à Rheinsberg.

On chercha à l'aigrir contre M. d'Hangwitz, et à lui faire envisager ce ministre comme la cause de son isolement. Cette opinion, sans doute, occupa longtemps sa pensée, puisque des papiers très-récents nous parlent de sa réconciliation avec le ministre, chez le prince Ferdinand son frère. Quoi qu'il en soit, il n'y a guère d'apparence qu'à son âge, et avec une si mauvaise santé, il cherche jamais aucune espèce d'influence.

Les ministres sont extrêmement multipliés en Prusse: le grand directoire en renferme autant qu'il y a de branches particulières d'administration intérieure.

Mais ceux qu'il est plus intéressant de connaître au dehors, sont les ministres du cabinet, parce que c'est

à eux qu'est confié le département des affaires étrangères. Il était, il n'y a pas longtemps, composé de trois membres, M. le comte de Finckenstein, le comte d'Alvensleben, et le comte d'Hangwitz. Le premier, employé très-jeune dans la carrière politique, après avoir occupé des postes très-importants, a servi sans interruption jusqu'à sa mort, arrivée dans la 86.e année de son âge. C'était le doyen de la diplomatie de toute l'Europe. Plein de vertus et de mérite, il avait conservé sa tête, et mérité l'attachement et la vénération publique jusqu'au dernier moment.

Le second, M. le comte d'Alvensleben, est généralement connu pour un très-honnête homme : il a les formes douces, liantes, sociales. Il ne manque pas de franchise, et la nature lui a donné l'esprit de conciliation. Il a succédé à M. le comte de Fenkenstein ; et en cette qualité il est chargé des formes, des cérémonies, reçoit les ministres des cours étrangères, les présente au roi, etc; il est de plus chargé de la correspondance avec les cours d'Allemagne. Mais il est d'une santé faible et délicate, qui ne lui permet pas un travail opiniâtre et trop longtemps suivi.

Le troisième, le comte d'Hangwitz, est celui qui, par la sagacité de son esprit, la fermeté de son caractère, et son ardeur infatigable pour le travail, s'est acquis et a conservé la plus grande influence dans toutes les affaires importantes. Il est entré au ministère immédiatement après la conclusion de la paix de Bâle. Ainsi, ceux qui prétendent que c'est lui qui a poussé Frédéric Guillaume II à la guerre contre la France, n'ont guère connu les faits et les époques. C'est lui, au contraire, qui a soutenu cette paix de tous ses moyens, contre les efforts de ceux qui travaillaient à la rompre. Le premier ministre que la république a envoyé à Berlin, l'a trouvé dans ces dispositions ; et c'est par là qu'ont été anéanties toutes

les intrigues des cours de Londres, de Vienne et de Pétersbourg, pour faire changer le roi de système. M. d'Hangwitz s'est attiré par sa persévérance une foule d'ennemis parmi les partisans de ces trois cours, qui ont cherché à répandre des nuages sur sa morale; mais ces nuages se sont dissipés aux yeux de quiconque a voulu juger ce ministre sur les faits, et non d'après les préjugés.

Je ne dirai pas que M. d'Hangwitz est au dessus de la corruption; il a cela de commun avec tout le ministère prussien; et on ne cite à Berlin qu'un seul ministre prévaricateur, qui fut puni par le grand Frédéric. Mais une particularité dépose en faveur de son désintéressement: c'est que, parmi les ministres du roi, il est le seul qui ait refusé le traitement attaché à sa place. Grand propriétaire en Silésie, il s'est trouvé assez riche pour faire un sacrifice qui devait lui assurer plus d'indépendance et de considération. Au reste, quelle que soit l'opinion de ceux qui le connaissent, on ne pourra pas dire que celui qui a maintenu et étendu le système de la neutralité du nord de l'Allemagne, et qui l'a soutenu au milieu des contradictions sans nombre qu'il a essuyées, soit un ministre médiocre et sans talent.

Berlin, 2 thermidor.

On a remarqué que depuis les fameuses époques de rivalité entre les deux pays, c'était toujours à Berlin que se répandaient le plus vîte et le plus aisément les mauvaises nouvelles de Vienne.

On a reçu ici beaucoup de détails sur l'espèce de mouvement qui a eu lieu dans cette capitale, sur les cris de paix répétés avec une extrême violence au spectacle, en présence même de l'empereur et de l'impératrice, sur l'opposition qui se manifeste de toutes parts et à l'emprunt forcé qu'on veut lever, et à la demande de 60,000 hommes dans les états héréditaires.

On ajoute qu'on a environné, avec menaces, l'hôtel du baron de Thugut. Du moins tous les rapports sont unanimes sur le vœu de la paix énergiquement prononcé.

Le roi de Suède n'est point venu ici, comme on l'a dit; et certainement il n'aurait pas pu s'approcher du séjour de la cour, et avoir une conférence avec le roi, sans qu'on en sût quelque chose.

On croit à Berlin que le principal objet de son voyage à Copenhague a été plus financier que politique, et qu'il s'agissait de négocier un emprunt, dont le gouvernement suédois a besoin pour ne pas lever un impôt: ce que le roi veut éviter, immédiatement après la séparation de la diète.

On assure ici, depuis les dernières lettres de Vienne, que le comte de Cobentzel doit arriver très-incessamment avec le titre d'envoyé extraordinaire; mais il y a des raisons de douter de cette nouvelle.

On annonce aussi que M. Krawfort fera un voyage de Hambourg où il réside, à Berlin.

Le roi s'oppose au mariage du prince Louis de Prusse avec la jeune duchesse de Courlande; on assure qu'elle va, sur ce refus, être donnée au prince Louis de Rohan, émigré français.

ESPAGNE.

Madrid, premier thermidor.

Vous voulez que je vous donne des nouvelles de ce pays-ci, mais vraiment il n'y a pas de théâtre plus vide et plus silencieux.

Les bruits de la ville sont si incohérents, si absurdes, qu'en vérité ils ne valent pas la peine de vous être transmis. Imaginez l'opposition du café Chrétien, et du café Valois dit des Incurables, vous aurez une idée juste du dissentiment de la tourbe politique de Madrid, et de l'esprit de chaque parti.

On sait les nouvelles très-tard et très-mal.

Hier, on débitait la paix signée, au café de la Caridade; en même-temps il était arrêté au café de la Fontaine d'or, que les hostilités avaient recommencé en Allemagne, et que l'armée française avançait dans le Tyrol.

Faut-il vous envoyer souvent des bulletins de cet intérêt-là?

Au vrai, et ceci rentre assez bien dans le genre d'information que vous désirez, les Italiens, auxquels se réunissent les partisans de l'Autriche et de l'Angleterre, sont en possession de dénaturer tous les événements. Nous n'avons point d'ennemis plus acharnés. Vous voyez tout de suite qu'ils sont aussi les plus opposés au premier ministre. C'est de ce foyer, attisé sous main par un grand personnage, autrefois revêtu d'une autorité sans bornes, que partent toutes les intrigues.

Je vous satisferai davantage du côté des observations générales, et je ferai passer successivement sous vos yeux ce que les voyageurs n'ont point dit ou mal dit, ou ce qui est changé depuis leur récit, sur le système d'administration, les usages, les mœurs, le clergé, la noblesse, les sciences, les arts, enfin sur l'ensemble de ce beau pays, si voisin et si différent de la France.

Tout Français est d'abord extrêmement surpris de voir, en arrivant ici, ce qu'il ne peut croire malgré tout ce qu'on lui a dit : c'est que Philippe V n'ait presque rien apporté en Espagne, du siècle et des goûts de Louis XIV.

Au reste, l'Espagne est peut-être le pays de l'Europe qui a le moins souffert de la guerre de la révolution, que son gouvernement a eu la sagesse de terminer bientôt.

Une observation qui se présente naturellement, prouve

combien étaient mal conseillés les rois qui voulaient éloigner les révolutions de leur pays, en s'armant contre la liberté française ; combien étaient absurdes les menaces des écrivains qui leur montraient les insurrections éclatant chez eux, avec la paix et les conquêtes du propagandisme.

Jamais la monarchie espagnole n'a été plus tranquille que depuis la signature de la paix de Bâle.

Les provinces les plus voisines de la France, celles qui avaient toujours donné de temps en temps quelques inquiétudes au gouvernement, ont été parfaitement calmes.

On n'a vu ni un mouvement, ni une révolte, ni même une plainte élevée contre les Français.

Aussi l'Espagne a-t-elle senti bientôt que sa position, ses colonies, son commerce, ses intérêts de tout genre, lui conseillaient non seulement la paix avec les Français, mais l'alliance.

On peut dire, en général, que ce pays est, peut-être, celui de toute l'Europe le plus à l'abri d'un changement probable.

Le gouvernement trouve à cet égard des garanties dans le caractère national, dans sa propre douceur, dans l'expérience même du peu de tentatives qu'ont excitées à cet égard de grands exemples.

Il en trouve d'aussi fortes encore dans la différence qui existe entre la position actuelle de l'Espagne et celle de la France, immédiatement avant la révolution française.

Le développement de plusieurs de ces observations trouvera sa place par la suite.

Vous rappelez-vous l'influence si active que plusieurs nobles français, de ceux même qui jouaient un grand rôle à la cour, ont exercée sur votre révolution naissante ?

C'est-là une des différences les plus frappantes entre les deux états.

Il n'y a ici ni corps de clergé proprement dit, ni sur-tout corps de la noblesse.

Les nobles de la première classe sont dépouillés de toute existence politique. Ils sont, pour ainsi dire, isolés par leurs habitudes, leurs mœurs, leur vie inactive, l'espèce même de leur faste solitaire, sans représentation, sans communications au-dehors, sans fêtes, sans patronage, sans rien de ce qui mettait vos nobles en contact fréquent avec le peuple.

Je vous parlerai avec quelques détails, des différens objets que je viens de vous indiquer.

Il y a aujourd'hui moins que jamais de nouvelles du moment.

Les *Vallès* ne sont point retombés depuis les espérances de paix qu'a excitées la victoire de Marengo.

Le ministre de France, qui continue à réussir ici mieux qu'aucun de ses prédécesseurs, a donné un repas très-brillant le jour de l'anniversaire du 14 juillet.

Les ambassadeurs des républiques amies y ont assisté.

D'Algesiras. — Le 29 juin nous avions pris quelques bâtiments sortis de Gibraltar. Ils sont ici. L'un avait douze mille piastres fortes en argent et un peu de fer. Les deux bâtiments toscans sont frétés par un Maure, bon à recommander aux corsaires français : il se nomme Hamet Bechaud. Il devait aller charger pour le compte anglais des bleds à Alger.

Le 30 juin (11 messidor) dès le grand matin, deux grosses barques ou petits schebecks du roi sortirent de Ceuta. Ils furent sur-le-champ attaqués par une frégate anglaise de 40 canons. Les schebecks voulurent se réfugier à la *Calle grande*, près de terre ; la frégate les y poursuivit en faisant très-grand feu. Les Espagnols se virent forcés d'aller à terre, après avoir mis des

chemises soufrées à bord. Les Maures les reçurent très-mal, quoiqu'ils fussent sans armes; ils reçurent, au contraire, fort bien les Anglais armés. Ceux-ci tombèrent sur les Espagnols, firent prisonniers presque tous les officiers et matelots, et emmenèrent les deux schebecks et leurs prisonniers à Gibraltar. Mais ils viennent à l'instant de renvoyer à Algesiras les prisonniers. C'est du capitaine d'un des schebecks que je tiens ce rapport. Il ajoute qu'ils ont laissé beaucoup de prisonniers espagnols à terre, à la montagne de Calle-Grande.

Deux corsaires français, dont l'un se nomme *l'Adolphe*, ont emmené ici un gros navire américain venant de Boston, chargé de sucre, café et cacao, et de quatre mille pièces de nankin. Ce bâtiment allait à Trieste.

Le 2 juillet, une goelette espagnole est aussi entrée ici, venant de la Havanne en trente-un jours de navigation. Elle est chargée de cuirs, sucre et cacao. Le capitaine dit que sept autres bâtiments sont sortis en même temps que lui : jusqu'à présent, lui seul est arrivé à bon port.

Barcelonne, 30 messidor. Vous savez la sévérité des ordres contre les Ragusais; ceux-ci attendent le retour d'un courier qu'ils ont dépêché à Madrid. Je n'ai pu savoir s'il est de retour, et je suis persuadé qu'il ne l'est pas. Cependant cette grande rigueur est appaisée. Tous les Ragusais ont eu l'un après l'autre la permission de mettre leurs marchandises à terre, et enfin celle de se fréter et charger de nouveau. Ceux qui arriveront par la suite auront-ils la même liberté? Il est vraisemblable qu'on la leur refusera (à moins que, dans l'intervalle, des ordres positifs ne rétablissent les choses sur l'ancien pied).

PORTUGAL.

Extrait d'une Lettre particulière d'un négociant de Lisbonne.

Le 26 messidor.

La reine vient d'avoir quelques jours de maladie assez grave. Elle est maintenant dans son état de santé habituel.

Nous n'avons pas appris, sans frémir, ce qui est arrivé en Egypte.

Vous sentez que nous avons de bonnes raisons pour nous intéresser au sort des alliés de l'Angleterre, et surtout pour craindre les maux auxquels ces amis impérieux exposent si légèrement les gouvernemens faibles qui se laissent subjuguer par leur alliance.

Nous sommes cependant moins inquiets depuis un mois.

Nous avons appris qu'il ne nous arriverait plus de nouvelles troupes anglaises ; qu'une partie même de celles qui nous *défendaient* ou qui nous surveillaient, allait partir pour une autre destination.

Nous sommes aussi délivrés de la crainte de les voir remplacés par les Russes.

L'on voit enfin par la faveur ou la disgrace de certains personnages, que le prince du Brésil revient au véritable système politique que lui ont toujours conseillé les restes de l'école du marquis de Pombal.

Enfin le bruit de la bataille de Marengo a retenti jusqu'à Lisbonne, et y a produit plus d'effet qu'aucun autre événement depuis 10 ans.

ANGLETERRE.

Londres, le 23 juillet, (2 thermidor).

Les communications entre notre cour et celle de Berlin paraissent, depuis douze à quinze jours, plus intéressantes et plus actives qu'elles ne l'étaient auparavant. Si l'on en juge par certaines apparences, nos ministres ne semblent pas satisfaits des dispositions du cabinet prussien. Les raisonnements qu'on trouve dans les journaux ministériels pourraient servir à confirmer cette conjecture : on s'y livre même, depuis quelque temps, à des sarcasmes assez amers sur l'obstination de la Prusse à persévérer dans son système de neutralité. Voici par exemple un paragraphe qu'on trouve dans le *Times*, sous le titre de *lettre de Hambourg*, et qui, sans doute, n'a pas été publié sans dessein.

« On assure que la Prusse négocie en faveur de la Bavière, ou, en d'autres mots, qu'elle marchande le prix de la rédemption de cet électorat. Le nord de l'Allemagne jouit d'une tranquillité momentanée qui ne peut se concilier ni avec son honneur, ni avec sa sureté. Il serait difficile de trouver un prince, dont le nom et la ruine nous aient été transmis par l'histoire de l'ancienne Rome, qui n'ait joué pendant quelque temps le rôle de la Prusse. Il y en a eu très-peu qui ne s'en soient repentis, et il n'y en a pas un que ce rôle n'ait rendu méprisable ou infâme aux yeux de la postérité. »

Depuis que nos papiers publics déclament contre la neutralité prussienne, il ne serait pas possible d'y trouver un passage plus violent et plus injurieux.

ARMEES.

L'ARMISTICE conclu entre le général Moreau et le général Kray a suspendu les hostilités en Allemagne comme en Italie. L'Europe respire. Le seul cabinet de Saint-James s'afflige de ce repos du continent, et cherche à prolonger la guerre. Il a vu surtout avec inquiétude la mission du comte de Saint-Julien, envoyé de Vienne à Paris pour quelques arrangements relatifs au traité qui a suivi lavictoire de Marengo. Cet envoyé est reparti pour Vienne avec le C. Duroc, aide-de-camp du premier consul. On tire de ce voyage les plus heureuses conjectures.

Le journal officiel a donné sur l'armée d'Egypte des détails très-curieux et très-importants. Il a prouvé, en dépit des fausses notions répandues par l'Angleterre, que cette armée était assez forte pour se maintenir en Egypte, et conserver à la France cette riche colonie. Si l'Egypte appartient à un peuple éclairé, la politique de toutes les nations commerçantes changera nécessairement; le commerce lui-même reprendra les routes de l'ancien monde, et la puissance de l'Angleterre recevra tôt ou tard un coup mortel. Il n'est donc pas étonnant que le premier chef

de cette entreprise n'en veuille pas perdre tous les avantages.

Au reste, les sciences et les arts ont déja fort accru leurs richesses dans ces expéditions lointaines. La description que les savants choisis par Bonaparte ont faite des monuments trouvés dans la Haute-Egypte, jettera le plus grand jour sur la mythologie, les mœurs et l'histoire de ce peuple qui a donné quelques lumières et tant d'erreurs à tous les autres. Cette description est d'un style clair et noble, et toujours convenable au sujet. On n'en connaît encore que des fragments. Nous en rendrons compte quand elle sera totalement publiée.

INTÉRIEUR.

PARIS.

On a publié les preuves d'une dernière conspiration dirigée par les intrigues de l'Angleterre. Le dépouillement des pièces a été fait par des conseillers-d'état, aussi connus par leur sagesse que par leur patriotisme. On ne peut mettre en doute ce qu'ils avancent sous les yeux du gouvernement : mais cette conspiration examinée de près jette un profond mépris sur les conspirateurs. Tous leurs moyens étaient nuls, et leur but insensé. Leur plan n'offre aucune combinaison raisonnable. C'est la faiblesse qui exagère ses espérances, à mesure qu'elle perd toute possibilité de succès; c'est l'habitude de prendre quelques vœux isolés pour l'opinion nationale; c'est enfin l'ordinaire imprudence de ce parti, dont tous les pas ont été des chûtes, et qui, par chaque résistance, a ménagé un triomphe à ses adversaires. Ce parti mourra de lui-même et sans effort. Chaque démarche prudente du gouvernement le désavoue, et chaque victoire l'avilit. Déja les anciens insurgés de la Vendée se montrent les plus terribles ennemis de l'Angleterre.

Dans une dernière descente que les Anglais viennent de tenter sur les côtes du Poitou, ils ont été repoussés par ceux des habitants qui avaient combattu la république sous le règne de l'anarchie, et qui s'empressent de lui obéir sous le règne de la justice et des lois. Le premier consul, dans une lettre au préfet de la Vendée, a félicité ces *bons français*, devenus républicains, grâce à la modération du gouvernement.

Statistique du département du Gard.

Le département du Gard est borné au nord par les départements de l'Ardèche et de la Lozère; au midi, par la Méditerranée; à l'est, par le Rhône qui le sépare du département de Vaucluse et des Bouches du Rhône; et à l'ouest, par ceux de l'Hérault et de l'Aveyron. Il comprend une partie du ci-devant Languedoc, et les anciens diocèses de Nismes, d'Alais et d'Uzès. Il est situé autour du 44.e degré de latitude, et entre le 22.e et le 23.e degré de longitude de l'île de Fer.

La superficie de son territoire est de 6320 myriares. Sa population, au commencement de cette année, s'élevait à 304,300 ames; sa garde nationale sédentaire, à 54,000 hommes. Sa contribution foncière de l'an 7 montait en principal à 1,862,900 fr. et sa contribution mobiliaire et somptuaire à 233,400 fr.

Ce département tire son nom de sa principale rivière, le Gardon ou Gard, qui le traverse de l'ouest à l'est : il est divisé en quatre sous-préfectures, dont les chefs-



lieux sont Nismes, Clain, Uzès et Levigan. A Nimes résident particulièrement le tribnnal criminel et le conseil de préfecture du département.

On connaît cette ville, et les monuments du génie de ses fondateurs; cet aquedue de trois myriamètres de longueur, et le fameux Pont du Gard qui en faisait partie; les Arênes, ou l'amphithéâtre qui servait dans les temps de la république romaine à la célébration des fêtes publiques; et ce temple, appelé la Maison quarrée, un des monuments de l'antiquité les mieux conservés, et de l'exécution la plus pure et la plus riche. Le temple de Diane, la tour Magne, les restes des murs de son ancienne enceinte, des portes de villes et de nombreux pavés en mosaïque, tout parle de sa gloire passée, tout nous presse de lui rendre sa première splendeur. Un des bienfaits de la paix sera de permettre au gouvernement les travaux et les dépenses que nécessitent de grands souvenirs et d'augustes ruines: le département du Gard en offre de tous côtés. Ainsi on s'empressera d'exécuter ce projet si utile, et si souvent reproduit, de dégager l'amphithéâtre de Nismes des maisons malsaines qui obstruent ses portiques et encombrent son enceinte; on réparera le Pont du Gard, qui ne se soutient encore que par la masse, la beauté et les dimensions de ses matériaux, etc. etc.

Après la commune de Nismes, les cités les plus considérables du département sont Alais, située sur le Gardon, et célèbre par la quantité de ses mines de houille.

Uzès, bâtie sur un côteau, au pied duquel jaillissent les belles sources que les Romains avaient conduites à Nismes par le Pont du Gard; son territoire produit d'excellent blé.

Beaucaire, sur la rive droite du Rhône, où la foire, qui se tient chaque année au mois de thermidor, attire les négociants de toutes les nations.

Le Saint-Esprit, situé sur le Rhône, un peu au dessus du confluent de l'Ardêche. La construction hardie de son beau pont, commencé en 1265, a dû coûter des sommes et des travaux immenses; et, négligé depuis la révolution, il exige des réparations indispensables.

Rivières.

Le Rhône borne tout le département du côté de l'est, et baigne les murs de plusieurs villes qui n'ont pas encore su tirer parti de cette position. La navigation ascendante de ce fleuve est devenue très-difficile par la prodigieuse quantité d'îles qui obstruent son lit, et forment quelquefois des écueils dangereux. Un canal latéral, depuis Arles jusqu'à Lyon, procurerait d'immenses avantages. La navigation et l'agriculture sont également intéressées à la réparation des chaussées qui bordent et contiennent le Rhône.

Le Gardon ou Gard prend sa source en deux endroits différents dans le département de la Lozère. Les deux branches, appelées Gardon d'Alais et Gardon d'Anduze, se réunissent entre Ners et Cassagnoles, et coulent ensemble sous le nom commun du Gard, traversent les cantons de Boucoiran, Saint-Chaptes, Blanzac, Montfrin, et se jettent dans le Rhône près du village de Comps.

Cette rivière est aussi terrible que subite dans ses inondations; mais elle rendrait de grands services, si, contenue par de fortes chaussées, elle devenait flottable, d'une part, jusqu'à Alais; et de l'autre, jusqu'à Anduze.

La rivière de Cèze offre moins de ressources, et les dépenses pour la rendre propre au commerce excéderaient de beaucoup les avantages. Elle prend sa source dans les montagnes voisines de Villefort, département de la Lozère; et après un cours de cent douze kilomètres

dans le Gard, elle se jette dans le Rhône au dessous du village de Codolet.

La Vidourle a sa source dans la commune de Saint-Roman, canton du Cros, et se jette, partie dans les marais, partie dans l'étang de Mauguio et le canal de la Radelle. La largeur de son lit va toujours en diminuant vers son embouchure; singularité remarquable, et qui contredit tous les principes connus de l'hydraulique sur le cours des rivières. Cette cause, et les sinuosités des chaussées qui bordent la Vidourle, lui donnent trop souvent la fureur et l'impétuosité d'un torrent. Il faudrait élargir le lit de cette rivière, et l'on pourrait détourner ses eaux bourbeuses dans les marais, pour en rehausser le sol.

La Vistre prend sa source dans la commune de Cabrières, très-près de Nismes, traverse les cantons de Marguerites, Manduel, Milhaud, Aigues-Mortes, et se jette dans le canal de la Radelle, et de là à l'étang de Mauguio, département de l'Hérault. Les eaux de la fontaine de Nismes alimentent cette rivière.

L'Hérault prend sa source dans le département du Gard, à la montagne de Laignal, et entre dans le département auquel il donne son nom, près de la commune de Ganges. Cette rivière ne pourrait être navigable pour nous qu'avec des dépenses considérables.

Enfin la petite rivière de Dourie prend sa source dans le Gard, au pied de la montagne de l'Esperon. Elle se jette dans le Tarn, vis-à-vis Milhaud, département de l'Aveyron. Elle peut être de quelque ressource pour le projet de la navigation du Tarn.

Les habitants sont en général ardents, actifs, industrieux, spirituels : il y a cependant une différence sensible entre ceux du nord et ceux du midi. Les premiers sont plus sobres, plus laborieux et moins instruits. Obligés sans cesse à des travaux pénibles pour

combattre et corriger l'ingratitude de leur sol, ils ont les mœurs plus simples, plus pures et plus douces que les habitants du midi.

Productions du département.

Malgré la fertilité de quelques cantons, le département du Gard est forcé de recourir aux départements voisins : en effet, près de la moitié de sa surface est occupée par des montagnes stériles, des bois qui se détruisent tous les jours, des marais incultes, et de vastes *garrigues* qui fournissent à peine une nourriture pour les troupeaux.

On y récolte peu de grains; mais le blé est excellent. On cultive le seigle, l'avoine, l'orge, des légumes de toute espèce, et spécialement la pomme-de-terre, qui est d'une grande ressource pour la classe indigente. Le vin est le principal produit. La vigne réussit partout, si l'on excepte les cantons des montagnes les plus élevées du côté de Vigan et de Saint-Jean du Gard. On brûle une grande partie des vins pour la fabrication des eaux-de-vie, qui forment un commerce considérable. Le commerce des vins eux-mêmes était un objet très-important avant la guerre.

Les vers à soie réussissent également : aussi l'industrie des habitants n'a rien omis pour la culture du mûrier. Nismes surtout était l'entrépôt des soies qui se fabriquaient dans les divers cantons : la diminution, ou plutôt la cessation de ce genre de commerce, a bientôt amené deux grands fléaux, l'oisiveté et la misère.

Les hivers rigoureux qui se sont succédés depuis 1789, ont détruit une grande partie des oliviers: on ne recueille pas le dixième des huiles.

Le châtaignier console au moins les malheureux cultivateurs : là son fruit supplée au blé; ici, ils l'échangent contre du vin ou du seigle. Cet arbre nourricier

couvre toutes les montagnes des Cévennes, situées au nord du département.

Il est assez abondamment pourvu de foins et de fourrages, et même en fournit quelquefois au département de l'Hérault. Dans la partie méridionale, où la rareté des eaux ne permet pas d'avoir des prairies naturelles, on y supplée avantageusement par la culture de la luzerne, du trèfle et du sainfoin.

Les communes situées sur le bord de la mer devraient diriger leur industrie vers la culture du kali, qui croît en abondance dans ces terres salées. Ce qui contribue beaucoup à décourager le cultivateur, c'est l'insalubrité de l'air dans cette partie du département : des marais pestilentiels s'étendent le long de la côte, et la dépeuplent de plus en plus. Cet objet mérite toute l'attention du gouvernement : des moyens faciles et peu dispendieux pourraient rehausser le sol, et rendre à l'agriculture ces contrées stériles et funestes. Le département du Gard, avec la paix et les améliorations dont il est susceptible, serait un des plus agréables et des plus productifs de la république.

Les salines de Peccais, alimentées par les eaux de la Méditerranée, sont, sans contredit, les plus belles salines de la France. Elles sont au nombre de dix-sept, dont quinze appartiennent à divers particuliers, et deux font partie des domaines nationaux : le produit annuel peut être évalué à 4,000,000 myriagrammes. Les travaux de cette précieuse récolte ne durent qu'environ les deux mois de messidor et de thermidor.

Forêts.

De toutes parts on se plaint de la dévastation des forêts : celles du département du Gard appellent surtout la sollicitude du gouvernement : elles couvrent son territoire, et le bois devient tous les jours plus rare. Le

défaut de surveillance des gardes, les entreprises des propriétaires qui conduisent leurs troupeaux dans les forêts, les défrichements mal entendus, tout concourt à nous enlever totalement les bois de chauffage, de service et de construction. On peut croire cependant que la république n'irait bientôt plus chercher au fond du Nord les bois nécessaires à sa marine, si ses richesses naturelles étaient soustraites à la négligence, à l'impéritie et aux calculs de la cupidité.

Les routes ne sont point bordées d'arbres dans ce département : une expérience constante a confirmé l'opinion des ingénieurs de l'ancienne province du Languedoc, et démontre que ces plantations y nuisent à l'entretien des routes. Mais un autre objet, trop négligé jusqu'ici, occupe l'administration centrale : c'est la plantation des peupliers et des saules sur le bord des canaux. On conçoit tout ce qui peut en résulter d'agréments et d'utilité pour les pays qu'ils traversent.

Botanique.

Le département renferme une grande variété d'arbres et de plantes, dont la médecine, la teinture, la menuiserie, la charpenterie, emploient journellement le bois, l'écorce, les fleurs, ou les huiles que l'art extrait de ces divers produits. L'école centrale jouira bientôt d'un jardin botanique pour les élèves qui suivent le cours d'histoire naturelle : il sera pourvu de 7 à 800 plantes, tant indigènes qu'exotiques, classées d'après la méthode sexuelle de Linné.

Zoologie.

Outre les animaux domestiques, bêtes de somme ou bétail de toute espèce, nous possédons le castor, assez commun en hiver sur les îles du Rhône ; la loutre, non moins estimée par la qualité de sa viande et l'utilité de sa peau ; la tortue, qui se trouve dans les marais d'Ai-

gues-Mortes, Saint-Laurent et plusieurs autres communes. On doit remarquer encore les cloportes, qui sont en pharmacie un objet de commerce pour la ville de Nismes; il en est de même de la cantharide des boutiques, qu'on ramasse avec abondance sur le frêne. L'abeille fournit un miel assez estimé; le kermès ou vermillon, qui s'attache au petit *quercus* de nos garrigues, donne une récolte annuelle de plus de cent myriagrammes.

Les chevaux, les mules et les bœufs servent également à l'agriculture.

Les rivières sont très-poissonneuses; les étangs fournissent une très-grande quantité de poissons qui viennent de la mer. Ce genre de comestibles est une ressource importante pour le département.

Minéralogie.

C'est ici que le département du Gard offre à la république des avantages aussi réels, que peu connus jusqu'à présent. Il est certain qu'on peut attribuer la faiblesse des produits à la mauvaise exploitation des mines, et non pas à la nature qui, avare de ses dons dans la partie septentrionale, s'est plu à dédommager les habitants de ces contrées, en plaçant sous leurs pas d'inépuisables trésors.

Mais de ces mines de toute espèce, argent, cuivre, plomb, houille, fer, couperose (ces quatre dernières surtout sont considérables), kaolin ou terre à porcelaine, gypse ou pierre à plâtre, etc. etc., les unes n'ont jamais été exploitées; les autres, l'ont été mal; d'autres enfin, ont été abandonnées depuis la révolution. C'est à la république à se livrer aux avances des découvertes, des fouilles et de l'exploitation, que les habitants ne sont pas en état de supporter: il faut augmenter la facilité des transports, réparer les routes usées, et bientôt,

avec la paix et des bras, cette source nouvelle et féconde répandra les richesses et la prospérité : nous cesserions d'être tributaires des autres peuples par une foule d'objets importants que nous devrions bien plutôt fournir aux étrangers.

On trouve dans plusieurs endroits d'excellentes eaux minérales.

Manufactures et Commerce.

Peu de départements possèdent plus de manufactures en tout genre. Le commerce des bas et des étoffes de soie, naguère si florissant ; le commerce des cuirs, aujourd'hui découragé (la méthode de tanner, enseignée par le citoyen Chaptal, le ranimerait sans doute, si l'ignorance, et une habitude contraire, obstacle plus difficile encore, ne s'opposaient jusqu'ici à son adoption générale) ; les chamoiseries de Nismes, de Guissac et de Saint-Hippolyte ; les fabriques de chapeaux, et particulièrement celle d'Anduze qui n'a pas encore repris son ancienne activité ; ses étoffes de laine ; les fabriques considérables d'eau-de-vie ; d'immenses expéditions de graines oléracées et légumineuses que Nismes envoie dans le Nord ; tout prouve le génie industrieux du peuple du département du Gard. Puisse la paix, en r'ouvrant toutes les communications, et en rétablissant l'équilibre sur les objets commerciaux, repeupler ses nombreux ateliers, et vivifier toutes les sources du bonheur national !

Navigation intérieure.

Le meilleur e le plus sûr moyen sera de rétablir et de perfectionner les voies de transport, et surtout la navigation intérieure. Le Rhône et les six rivières qui arrosent le département du Gard, présentent des facilités ; mais l'art peut et doit ajouter à la nature.

Ainsi la continuation du canal de Beaucaire à Aigues-

Mortes, serait essentielle pour le département et utile pour la France entière. Dans l'état actuel des choses, ce canal, qui ne communique point au Rhône, ne peut être d'aucune utilité générale. La partie qui reste à faire, sur environ dix-huit kilomètres, doit passer sous le village de Bellegarde, traverser la superbe plaine de Beaucaire, et arriver au Rhône au dessous de cette ville, sous laquelle doit être formé un port considérable. La partie déja faite est aujourd'hui en très-mauvais état, faute d'être entretenue et réparée. Sans doute le moment n'est pas favorable pour les grandes dépenses; mais le gouvernement, par des encouragements et des concessions avantageuses, pourrait intéresser des compagnies à l'exécution de ces projets.

Celui de rendre le Vistre navigable, depuis la ville de Nismes jusqu'à son embouchure dans la grande rouline d'Aigues-Mortes, a dès longtemps fixé l'attention des habitants du Gard, et à plusieurs époques les vues de l'ancien gouvernement. Le canal projeté irait joindre le nouveau redressement du Vistre, construit par la ci-devant province, depuis le canal de la Radelle jusqu'auprès du Caila. Il aurait une communication facile avec la Méditerranée par le Grau d'Aigues Mortes, avec le Rhône par le canal de Beaucaire continué, et avec l'Océan, par la navigation des étangs, le port de Cette, le canal des deux mers et la Garonne.

Les trois canaux de Sylvéréal, du Bourgidou et de la Radelle, qui se joignent et n'en forment plus qu'un sur une longueur totale de 28 kilomètres; ces trois canaux, si nécessaires au département, surtout par le défaut de continuation du canal de Beaucaire, sont presque comblés, et d'une navigation extrêmement difficile.

La ville d'Aigues-Mortes, autrefois port de mer, en est éloignée de six kilomètres, et entourée d'étangs et

de marais fétides. Elle ne communique à la Méditerranée que par un canal appelé Grande Robine, qui aboutit à un chenal avancé de quelques mètres dans la mer, qu'on nomme Grau d'Aigues-Mortes. Ce petit port est essentiel pour les vaisseaux de cabotage, qui font le commerce des ports situés dans le golfe de Lyon: il a besoin de quelques réparations pour prévenir son comblement total.

Extrait du procès-verbal dressé le vingt-cinq messidor an 8, *par le ministre de l'intérieur.*

Dans une boîte d'acajou longue de trois décimètres, et large de deux décimètres, ont été renfermées:

1.° Six médailles de cinq centimètres et demi (25 lignes de diamètre), représentant d'un côté le buste du premier consul. Légende: *Bonaparte, premier consul;* et au dessous, *Cambacérès, second consul; Lebrun, troisième consul de la république française.* Et de l'autre, cette inscription: *Première pierre de la colonne nationale, posée par Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur,* 25 *messidor an* 8, 14 *juillet* 1800; légende, *Le peuple français à ses défenseurs;* dont une d'or, deux d'argent et trois de bronze, gravées par Duvivier, et frappées à la monnoie des médailles.

2.° Une de la même grandeur, en argent, sur les premières campagnes d'Italie. Légende: *Bonaparte, général en chef de l'armée française en Italie.* Exergue: *Offert à l'institut national par B. Duvivier, à Paris.* Au revers: ce général à cheval tenant une branche d'olivier, conduit par la prudence et la valeur, et couronné par la victoire qui emporte pour trophée l'Apollon du Belvédère, et des manuscrits: légende, *les sciences et*

les arts reconnaissants; exergue, *paix signée (à Campo Formio) l'an six de la république.*

3.° Une de cinq centimètres, en or, représentant le buste du premier consul. Légende : *Bonaparte, premier consul de la république française. Bataille de Marengo,* 25 *et* 26 *prairial an* 8. Au revers, une inscription : *Le premier consul commandant en personne l'armée de réserve : Enfans, rappelez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille.* Gravée par le C. Auguste.

4.° Une de cinq centimètres, en argent; le buste du général Desaix. Légende : *L. Ch. Ant. Desaix, né à Avat, en août* 1768; exergue, *bataille de Marengo,* 25 *prairial an* 8; au revers de cette inscription, le général Desaix est blessé à mort : *Allez dire au premier consul que j'emporte le regret de n'avoir pas fait assez pour vivre dans la postérité.* Gravée par le C. Auguste.

5.° Dans le second tiroir, plusieurs médailles, et les monnoies ayant cours. Savoir : deux pièces de cinq francs, d'argent; quatre centimes en cuivre, et cinq centimètres. Les médailles sont : deux semblables au n.° 2, en bronze, une de Desaix; une de 18 lignes, pareille au n.° 1.^{er}; une de 18 lignes, la fondation de la république, représentée par une femme assise avec ses symboles, et au revers, la fixation de l'ère française; une portion de zodiaque, où le soleil entre dans le signe de la Balance; au dessous, ère française, commencée à l'équinoxe d'automne, 22 septembre 1792, à 9 heures 18 minutes 30 secondes du matin, à Paris. Une autre, le buste de Barthélemy, auteur du Voyage d'Anacharsis; au revers les noms et qualités. Une autre, le buste de J. Duvivier père, graveur en médailles, mort en 1761, gravée par B. Duvivier son fils, en 1798.

6.° Une plaque de cuivre sur laquelle est inscrit ce qui suit :

La première pierre de la colonne nationale élevée en l'honneur des défenseurs de la patrie, en exécution de l'arrêté du 17 ventôse an huit, a été posée par Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur, le 14 juillet 1800, 35 messidor an 8 de la république française, première année du consulat de Bonaparte ; Cambacérès et Lebrun, second et troisième consuls.

(N.° V.) ~~16 Thermidor~~ An 8.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

VERS sur la BEAUTÉ.

(*Fragment d'un* Poëme sur l'Imagination).

Toi que l'antiquité fit éclore des ondes,
Qui descendis du ciel et règnes sur les mondes,
Toi qu'après la bonté l'homme chérit le mieux,
Toi qui naquis un jour du sourire des Dieux,
Beauté, je te salue ! Hélas ! d'épais nuages,
A mes yeux presqu'éteints dérobent tes ouvrages.
Voilà que le printemps reverdit les côteaux,
Des chaînes de l'hiver dégage les ruisseaux,
Rend leur feuillage aux bois, ses rayons à l'aurore,
Tout renaît : pour moi seul rien ne renaît encore ;
Et mes yeux, à travers de confuses vapeurs,
Ont à peine entrevu ces tableaux enchanteurs.
Plus aveugle que moi, Milton fut moins à plaindre :
Ne pouvant plus te voir, il sut au moins te peindre ;

Et lorsque par leurs chants, préparant ses transports,
Ses filles avaient fait entendre leurs accords,
Aussitôt, des objets les images pressées
En foule s'éveillaient dans ses vastes pensées.
Il chantait; et tes dons, tes chefs-d'œuvre divers,
Eclipsés à ses yeux, revivaient dans ses vers.
Hélas! je ne puis pas égaler son hommage,
Mais, dans mes souvenirs, j'aime encor ton image.
Source de volupté, de délices, d'attraits,
Sur trois règnes divers tu répands tes bienfaits.
Tantôt, loin de nos yeux, dans les flancs de la terre,
En rubis enflammés tu transformes la pierre;
Tu donnes en secret leurs couleurs aux métaux,
Au diamant ses feux, et leur lustre aux cristaux.
Au sein d'Antiparos tu filtres, goutte à goutte,
Tous ces glaçons d'albâtre, ornement de sa voûte,
Edifice brillant, qui, dans ce noir séjour,
Attend que son éclat brille à l'éclat du jour:
Tantôt, nous étalant ta pompe éblouissante,
Pour colorer l'arbuste, et la fleur, et la plante,
D'or, de pourpre et d'azur tu trempes tes pinceaux:
C'est toi qui dessinas ces jeunes arbrisseaux,
Ces élégants tilleuls, et ces platanes sombres,
Qu'habitent la fraîcheur, le silence et les ombres.
Dans le monde animé qui ne sent tes faveurs!
L'insecte dans la fange est fier de ses couleurs.
Ta main du paon superbe étoila le plumage;
D'un souffle tu créas le papillon volage:
Toi-même, au tigre horrible, au lion indompté,
Donnas leur menaçante et sombre majesté.
Tu départis aux cerfs la souplesse et la grace.
Tu te plus à parer ce coursier plein d'audace,
Qui, relevant sa tête et cadençant ses pas,
Vole, et cherche les prés, l'amour et les combats.
A l'aigle, au moucheron, tu donnas leur parure;

Mais tu traitas en roi le roi de la nature :
L'homme seul eut de toi ce front majestueux,
Ce regard tendre et fier, noble, voluptueux,
Du sourire et des pleurs l'intéressant langage ;
Et sa compagne enfin fut ton plus bel ouvrage.
Pour elle tu choisis les trésors les plus doux,
Cette aimable pudeur qui les embellit tous,
Tout ce qui porte au cœur, l'attendrit et l'enflamme ;
Et les graces du corps, et la douceur de l'ame.
L'homme seul contemplait ces globes radieux :
Sa compagne parut ; elle éclipsa les cieux ;
Toi-même t'applaudis en la voyant éclore.
Dans le reste on t'admire, et dans elle on t'adore.
Que dis-je? cet éclat des formes, des couleurs,
O beauté ! ne sont pas tes plus nobles faveurs ;
Non, ton chef-d'œuvre illustre est une ame sublime :
C'est l'Hôpital si pur, dans le règne du crime ;
C'est Molé, du coup-d'œil de l'homme vertueux,
Calmant d'un peuple ému les flots impétueux ;
C'est Bayard, dans les bras d'une mère plaintive,
Sans tache et sans rançon remettant sa captive ;
C'est Crillon, c'est Sully, c'est toi, divin Caton,
Tenant entre les mains un poignard et Platon,
Parlant et combattant, et mourant en grand homme,
Et seul, resté debout sur les débris de Rome.

DELILLE.

COUPLETS

Faits par BOUFFLERS *chez le prince* HENRY, *le jour de l'anniversaire de la bataille de Friedberg.*

GUERRIERS, qui dans un grand renom
Voulez chercher un nouvel être,
Tâchez de suivre Henry-le-Bon;
Vous n'aurez pas un plus grand maître.
Par la clémence et les bienfaits
Réparez les torts de la gloire,
Et que toujours l'hymne à la paix
Se joigne à vos chants de victoire.

Il vous dira qu'un conquérant,
Jugé par tous tant que nous sommes,
Ne saurait être le plus grand
S'il n'est pas le meilleur des hommes.
Par la clémence et les bienfaits
Réparez les torts de la gloire,
Et que toujours, *etc.*

Dans les triomphes les plus beaux,
Ainsi qu'au plus fort de l'orage,
Montrez, comme lui, le héros
Sous les dehors calmes du sage.
Par la clémence et les bienfaits
Réparez les torts de la gloire,
Et que toujours, *etc.*

N'allez pas mettre au premier rang
Le trop funeste éclat des armes :
Lorsqu'Henry répandit du sang,
Songez qu'il y méla ses larmes.
Par la clémence et les bienfaits
Réparez les torts de la gloire,
Et que toujours, *etc.*

Vainqueurs, joignez, ainsi que lui,
A l'art de battre l'art de plaire.
Qui bat, soumet son ennemi ;
Qui plaît, soumet toute la terre.
Par la clémence et les bienfaits
Réparez les torts de la gloire.
Et que toujours l'hymne à la paix
Se joigne à vos chants de victoire.

ENIGME.

Quelques secours de moi que vous deviez attendre,
Craignez les qui-pro-quo que quelquefois je fais ;
Comptant, comme Titus, mes jours par mes bienfaits,
Je coûte à l'univers plus de sang qu'Alexandre.

LOGOGRIPHE.

Nous sommes quatre enfants d'une grande famille,
Et nous avons deux espèces de sœurs.
A notre tête est la troisième fille,
Et notre aînée a les seconds honneurs.
Celle qui de nous quatre a la taille plus grande,
A la troisième place a soumis sa fierté,
Et par distinction la dernière demande

Un petit ornement sur son chef ajouté.
Nous composons un tout ; mettez-vous à sa quête,
Et si vous le trouvez, demandez-le d'abord
Pour vous guérir du mal de tête
Que vous aura causé peut-être cet effort.

Mots de l'Enigme et du Logogriphe insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'*Enigme* est *Bibliothèque.*

Le mot du *Logogriphe* est *Potage*, dans lequel on trouve *Otage*, *Tage* et *Age.*

EXTRAITS.

VOYAGE de Découvertes à l'Océan pacifique du Nord et autour du monde, dans lequel la côte Nord-Ouest de l'Amérique a été soigneusement reconnue et exactement relevée; ordonné par le roi d'Angleterre, principalement dans la vue de constater s'il existe, à travers le continent de l'Amérique, un passage pour les vaisseaux, de l'Océan pacifique du Nord à l'Océan atlantique Septentrional, et exécuté en 1790, 91, 92, 93, 94 *et* 1795, *par le capitaine* George *VANCOUVER; traduit de l'anglais. Ouvrage enrichi de figures.* A Paris, de l'imprimerie de la République, an 8; 3 vol. in-4.° et atlas.

PREMIER EXTRAIT.

« TELLE est, dit l'éditeur français, l'importance de cet ouvrage, que le gouvernement, dans la crainte de voir défigurer des découvertes si précieuses pour la navigation et la géographie, en a lui-même ordonné la publication. La traduction a été faite avec le plus grand soin; et l'on y trouvera cette exactitude scrupuleuse,

si nécessaire et si rare en pareille matière. Le capitaine Vancouver s'était formé à l'école de l'immortel Cook, qu'il accompagna dans ses deux derniers voyages. Mais depuis cette époque, on a exécuté des instruments plus parfaits, et notamment des chronomètres ou garde-temps dont la marche est si régulière, qu'on peut croire que les artistes ont bien approché du degré de perfection dont ces machines sont susceptibles; on a simplifié les méthodes d'astronomie; on s'est familiarisé davantage avec la pratique des observations de distances de la lune au soleil, ou à des étoiles, pour déterminer les longitudes en mer : et l'admirable succès de l'expédition dont on publie le récit, devant marquer d'une manière particulière dans l'histoire de la navigation, il était convenable de donner aussi à la traduction un caractère particulier de fidélité. »

L'éditeur observe que ce travail n'était pas facile; et il le prouve, en rendant compte de tout ce qu'il a fallu d'attention, d'informations, de recherches, sur les termes de marine et d'histoire naturelle, pour atteindre la vraie signification de beaucoup de mots dont se servent les Anglais. Leur langue est, pour les détails nautiques, plus riche et plus formée que la nôtre. Il faut, dans notre indigence, offrir l'équivalent de cette richesse; et quant à l'histoire naturelle,

ils emploient trop souvent, pour les plantes, les animaux, les pierres, la dénomination populaire au lieu du terme convenu chez les savants.

L'ouvrage de Vancouver méritait un soin si attentif, il l'exigeait même; et les hommes distingués à qui nous en devons la publication *, avertissent utilement les traducteurs, en montrant ce qu'un pareil travail coûte d'application et d'efforts. Plus d'un bon ouvrage étranger a souffert de la précipitation et de l'*incurie* de celui qui le faisait passer dans notre langue; de même que plus d'une caisse d'effets précieux, de morceaux uniques d'histoire naturelle, est avariée et perdue, par la mal-adresse de ceux qui la voiturent ou l'emballent. Nous devons assurer, après avoir lu le récit de Vancouver en français, qu'il n'est surement pas plus exact, ni peut-être écrit plus purement dans sa langue; et qu'autant l'intention du gouvernement qui nous en a voulu enrichir est louable, autant sa commission a été habilement exécutée.

Vancouver fait précéder son voyage d'une introduction pleine de gravité, dans laquelle, sans répéter ce que l'évêque Douglass a dit en publiant le troisième vogage de Cook, il vante dignement cet esprit de découverte, qui de nos jours s'est livré à la connaissance des régions les

* Les CC. Morellet et Desmeunier.

plus éloignées, qui établit des communications amicales avec les habitants, et a porté parmi les peuplades les moins éclairées des arts, et des objets précieux, qui contribuent à soulager leurs besoins ou à augmenter leur bien-être. Souvent il en est résulté un commerce d'échange, fondé sur la solide base des avantages réciproques : car l'effet de ce commerce n'a pas été sans profit pour les naturels des pays nouvellement découverts; quelques-uns se sont occupés à multiplier les objets d'échange; et d'autre part, quelques productions du monde civilisé se sont ouvert de nouveaux marchés.

« Un vaste plan de découvertes géographiques, dit-il, a donc été conçu; l'astronomie nautique est entrée dans l'éducation des marins, et leur a appris à faire route sur une ligne plus courte, à abréger les circuits de tous les voyages, à connaître leur position dans tous les points de l'Océan, avec le degré de précision qui suffit pour arriver par la diagonale à tout endroit connu, si ce lieu peut être aperçu à la distance de cinq à dix lieues, limite de l'erreur que peuvent laisser subsister les opérations astronomiques.

En s'appliquant aux moyens de perfectionner la navigation, on a cherché aussi et découvert ceux de conserver la vie et la santé des hommes

embarqués pour des expéditions lointaines. On les doit au capitaine Cook, dont l'heureux exemple, imité par ceux qui l'ont suivi, a fait que souvent des vaisseaux, contraints au service le plus pénible dans les régions les plus éloignées, sous les feux de la zône torride et parmi les glaces du cercle polaire, ont, après trois et quatre ans, ramené leurs équipages en parfaite santé, sans que la mortalité éprouvée à bord par des accidents ou des maladies ordinaires, excède la proportion de mortalité qui, durant le même intervalle de temps, aurait eu lieu dans les parties les plus salubres de la terre natale. « C'est ainsi « que nos jours ont vu poser la clef de la voûte « de ce grand pont de communication par lequel « les arts et les sciences doivent se porter dans « les réduits de la terre les plus ignorés, pour « l'instruction et le bonheur des plus pauvres « enfants de la nature. » Ainsi parle Vancouver; et l'on ne niera pas que cet homme, si modeste dans sa narration, n'ait le plus noble sentiment des devoirs et de la destinée de ses pareils.

Son voyage avait été ordonné principalement dans la vue de constater s'il existe, à travers le continent de l'Amérique, un passage pour les vaisseaux, de l'Océan pacifique du nord à l'Océan atlantique septentrional : grande question, sur laquelle la science hésitait, mais que la cu-

pidité mercantile se hâtait de décider, en attendant qu'elle fût éclaircie. On parlait d'un *archipel de Saint-Lazare;* d'un amiral espagnol *Fonté*, ou *Fonta*, ou *Fuentès*, qui y avait navigué ; d'un *Nicolas Shapely*, de Boston, qui y avait rencontré cet amiral ; d'un *détroit de Jean de Fuca*, par lequel on devait pénétrer très-avant, etc. On assurait tout cela, et rien n'avait été certifié ni reconnu. Cook eut beau naviguer, chercher, observer avec toute cette force d'attention dont il était doué, il n'avait rien aperçu de semblable à ce qu'on racontait. Son récit mécontenta fort les marchands, qui chérisssaient cette fable; car une fable, quoiqu'elle ne soit pas un gain, entretient l'espoir de gagner. « Ils voulurent, dit « Vancouver, *venger leur défaite*, en accusant « ce grand homme d'avoir écarté leur système « par des vues d'intérêt, pour mieux vendre « quelques fourrures. Ils poussèrent la hardiesse « (car il était mort) jusqu'à l'invoquer lui-même « à l'appui de leurs conjectures visionnaires. »

Ces conjectures se fortifiaient par des cartes marines que traçaient des marchands qui, s'étant avancés dans ces mers, à la suite des découvertes de Cook, en avaient reconnu quelques-unes, en avaient fait même d'autres : il s'en fallait beaucoup qu'il eussent tout vu ! Cependant, pour le faire croire, ou à peu près, ils figuraient sur les

côtes qu'ils n'avaient pas visitées, des caps, des anses, des embouchures, dont ils ne conduisaient pas les traits bien avant, mais qui suffisaient pour entretenir l'espoir : tant l'imposture se mêle aux professions même dont l'intérêt dépend le plus de la vérité !

Tous ces mensonges ont disparu devant le voyageur véritable. Sa carte, fruit de cinq années d'une navigation également attentive et périlleuse, a constaté que tout l'espace désigné à ses observations, n'offre point le passage desiré, et que s'il existe on ne doit plus l'espérer que beaucoup plus avant dans le nord. En vain affirmait-on que le sloop *le Washington* avait pénétré tout récemment dans le grand Océan au nord de Nootka, et que les Espagnols en étaient bien instruits : il s'est trouvé qu'ils ne l'étaient pas à Nootka même, et qu'ils furent très-surpris d'entendre parler du sloop *le Washington*. Ce qu'on racontait du détroit de Fuca est absolument imaginaire; ce prétendu détroit n'est qu'un long canal de mer qui se subdivise en plusieurs, dont aucun ne conduit très-loin dans le continent. Ce qu'on ajoutait de la rivière de Cook s'est trouvé faux encore; car ce n'est point une rivière, mais un autre bras de mer subdivisé en deux branches, terminées toutes deux par des bas-fonds, l'une par les 59 degrés et demi, l'autre

un peu au delà du 61.e de latitude nord.

Vancouver a visité scrupuleusement la côte jusqu'à ce degré, depuis le 30.e, et l'a trouvée généralement bordée de rochers, d'îlots, d'îles sans nombre, qui, depuis le 48.e degré, devenant très-considérables, et se plaçant les unes devant les autres comme des fortifications avancées, forment un nombre prodigieux de canaux et de fausses ouvertures qu'il a toutes suivies, jusqu'à ce qu'il s'assurât qu'aucune ne donnait un passage au-delà du continent. L'inspection de la carte justifie à tous ces égards le récit du voyageur; et ce récit est en même temps si clair, qu'il dispenserait presque de regarder la carte. Il a navigué l'espace d'environ huit à neuf mille lieues à travers les rochers, parmi des périls qu'il décrit avec calme, et que le lecteur se représente avec effroi.

Outre la vérification des côtes, il offre une inspection suffisante du continent; les montagnes s'y présentent habituellement très-près du rivage, s'y élèvent souvent à pic, et se surplombent même quelquefois sur la mer. Derrière un premier rang s'en élèvent trois ou quatre autres plus hauts encore, qui se terminent toujours à ces Andes couvertes de neiges et de glaces éternelles; les sommets s'abaissent ensuite, en s'avançant vers le nord; et cette circonstance, jointe

à celle de quelque ressemblance entre les habitants de cette contrée et ceux de la baie d'Hudson, laisse un faible espoir d'un passage vers le 63.e degré. C'est-là qu'il faudra que le commerce relègue ses espérances.

Il ne doit pas en avoir davantage dans les rivières. Depuis le 30.e degré jusqu'au 56.e au moins, il n'y en a que trois, desquelles une seule mérite ce nom : c'est la *Columbia* : elle a été remontée par Vancouver et ses compagnons depuis son embouchure vers le 46.e degré, jusqu'aux extrémités de ses embranchements, et aucun n'a fourni une longue navigation.

Une autre observation essentielle, c'est qu'on n'a remarqué dans ces contrées, ni sur les personnes ni dans les habitations des naturels, aucun ustensile, aucun objet de marchandises quelconque, semblable à ceux qu'on porte en Canada. Il n'y a donc point de communication entre les sauvages de ces deux pays; et les Andes forment entr'eux une barrière qu'ils n'ont pas su encore surmonter ni franchir. La nature les a-t-elle ainsi séparés par prudence, comme dit Horace? (*abscidit prudens*), ou, comme dirait Pline, par une juste indignation contre les mortels? Car Pline, qui ne définit jamais clairement ce que c'est que la nature, a soin, quand il veut invectiver contre le genre humain, de la repré-

senter comme une divinité très-courroucée. Quoi qu'il en soit, Vancouver, dans sa longue course, a fait à cette divinité les deux offrandes les plus propres à la rendre propice, celles du courage et de la sagesse.

Nous avons vu dans quel état il a trouvé la question du passage d'un océan à l'autre; il l'a infiniment éclaircie, et presque entièrement décidée. Nous en resterons là pour un premier extrait; et dans un second, laissant les observations géographiques, astronomiques et nautiques, nous recueillerons quelques-unes des particularités les plus piquantes de son voyage. Mais nous ne le quitterons pas aujourd'hui sans le considérer un moment lui-même : car son exemple est aussi admirable que ses récits sont instructifs.

Vancouver ajoute par ses travaux un grand nom à l'histoire des navigateurs. Il a appris de Cook à les surpasser tous, et l'a surpassé lui-même dans la reconnaissance et le relevé de 32 degrés de la côte nord-ouest de l'Amérique. Il a suivi ses leçons pour l'art de traiter avec les nations non-civilisées; il les a même perfectionnées peut-être, ou du moins les a plus heureusement pratiquées; et son caractère moral le place au premier rang. Rien n'égale la simplicité, la dignité de son récit, si ce n'est celle de ses mœurs : et lorque je vois, comme je l'ai vu

dernièrement, des hommes (d'un talent reconnu et d'une moralité touchante) discourir pathétiquement sur les devoirs de l'observateur placé parmi les sauvages, il me semble qu'on pourrait leur montrer l'ouvrage de Vancouver, et leur dire: *Ce que vous proposez, il l'a fait.* Il l'a fait; et combien on se plaît à écouter le compte qu'il rend de sa conduite! Dans quelque position que la fortune le place, quelque action, ou de prudence, ou de courage, ou de bonté, que le lecteur desire de voir sortir de cet heureux caractère, l'attente n'est jamais trompée; il réunit la circonspection à l'activité, la modération à la constance; la détermination qu'il prend est toujours la plus louable; il fait le bien sans effort, et le raconte sans faste et sans jamais hausser la voix. Bien différent en cela de tant de rhéteurs européens, qui prescrivent d'un ton si impérieux des devoirs qui ne seront jamais les leurs, et que très-probablement ils ne rempliraient jamais.

Il faut qu'on nous pardonne de dire ici à notre siècle, qu'une de ses maladies, celle de disserter pompeusement, l'entraîne à représenter comme de rares merveilles des choses que le bon sens et la droiture exécutent comme par instinct et sans prétendre aucun éloge. On fait d'incroyables efforts pour s'élever au dessus de l'éloquence mortelle et *sublunaire :* et de même que je

voyais, il y a une trentaine d'années chez les Italiens, que, pour raconter la petite attaque de la petite ville de Velletri, on composait un commentaire aussi long que celui de César *de Bello gallico ;* et que, pour le moindre traité de morale, on voulait rivaliser avec les *Offices* de Cicéron ou les *Symposiaques* de Xénophon ; ainsi, dès qu'on rencontre le souvenir des plus misérables peuplades, on prodigue tout ce que la compassion de J. J. Rousseau a de plus attendrissant, tout ce que son indignation a de plus sévère. Soyons simples : les bons esprits ne cesseront de le répéter, jusqu'à ce que la misérable bouffissure des écrits soit tombée, que tout ce bombast et ces *ascensions fastueuses* (qui n'empêchent pas de tomber) soient décréditées, ainsi que toutes les subtilités faussement analytiques de tant d'hommes *qui se croient profonds*, disait Duclos, *et qui ne sont que creux.*

V.

(La suite au numéro prochain).

De quelques Reproches faits à la Langue française et à notre Littérature, des nouveaux mots et des locutions révolutionnaires.

Je viens de lire une dissertation sur la langue allemande et sur la langue française, écrite par un soi-disant Français qui habite depuis dix ans les bords de l'Elbe. On a renouvelé dans ce parallèle des deux idiomes, toutes les critiques tant répétées contre le nôtre, par ceux qui n'en connaissent pas le génie, ou qui sont jaloux de son universalité. *Il est faible et pauvre, tous nos écrivains sont timides et monotones; mais rien au contraire n'est plus riche, plus énergique, plus varié, que les dialectes et la littérature germaniques.* On se sert d'un argument singulier, et qu'on croit irrésistible, pour démontrer cette supériorité : c'est que la langue allemande a beaucoup plus de mots que la française, et que malgré cette abondance, elle s'approprie tous les jours ceux des langues voisines pour s'enrichir encore. On nous propose, en conséquence, d'inventer ou d'emprunter les termes qui nous manquent; et, grâce à cette heureuse audace, on nous promet, au lieu de Cinna, d'Athalie et de Zaïre, des drames dignes

de Koetzbue, d'Iffland et de Schiller. L'auteur parle très-sérieusement, et même il nous félicite des richesses que la révolution a déja portées dans notre langue; il nous exhorte à les conserver et à les accroître. Sa dissertation a fait du bruit dans quelques parties de l'Allemagne; sa doctrine est très-conforme à celle de quelques journaux imprimés à Paris, où tous ceux qui osent parler des maîtres du dernier siècle et des anciens principes du goût, sont traités comme *des ennemis de la république*, comme des gens à courtes vues et des *fanatiques* qui cherchent à ramener les *vicilles institutions*, etc. Il n'est donc point inutile de s'arrêter un moment sur d'aussi étranges idées. On examinera une autre fois ces essais de la littérature allemande à qui on donne de si pompeux éloges pour rabaisser les chefs-d'œuvres français. Il ne s'agit aujourd'hui que des nouveaux termes qu'on veut introduire dans notre langue, et de cette pauvreté qu'on lui reproche, parce qu'elle a moins de mots que celles de quelques peuples étrangers.

Les langues sont bien moins riches par l'abondance des mots que par la combinaison et la place que sait leur donner le génie. Un homme médiocre qui ne connaît pas les ressources de la sienne et qui craint le travail de la réflexion, se hâte de revêtir d'un mot étrange et inusité ce

qu'il lui plaît d'appeler sa pensée, parce qu'il n'a pas d'autre moyen de lui donner quelque effet. On est contraint de se perdre dans le bizarre, quand on n'a pas la force de s'arrêter dans le naturel et dans la justesse. Mais l'homme de talent trouve, à l'aide de la méditation, tous les moyens d'exprimer ce qu'il sent et ce qu'il pense, dans une nouvelle association des mots qui existent déja, et qu'il sait rapprocher sans efforts. Ici tous les exemples sont en ma faveur. Un seul me suffit.

Quel est de tous les écrivains français celui qui, dans ce siècle, a répandu le plus d'idées fortes et profondes ? C'est sans contredit Montesquieu. Ouvrons le livre de la grandeur et de la décadence des Romains, qui est peut-être son chef-d'œuvre. On dirait que pour l'écrire il s'est assis au milieu du sénat romain et des assemblés du peuple-roi. Ne semble-t-il pas que, plein des plus hautes pensées, il descend du Capitole à l'instant même? Il veut les répandre; elles se précipitent en foule, et, revêtues d'expressions sublimes, se gravent dans l'esprit comme des tableaux. Eh bien ! dans ce livre si court et si plein, où la pensée a tant de profondeur et de justesse, et l'expression tant d'éclat et de simplicité, Montesquieu a-t-il eu besoin de recourir à des termes nouveaux? On n'en trouve pas un

seul qui ne soit dans Pascal et dans Bossuet, et cependant ce n'est pas la même manière; toutes trois sont assurément très-originales.

Il n'est pas un esprit juste, il n'est pas un homme de goût qui ne doive sentir aisément l'abus de ces doctrines vides de sens, quand on les observe de près. J'ose assurer qu'en général on ne fait de nouveaux mots que parce qu'on est dans l'impuissance de féconder véritablement les langues, et d'animer son style par ces expressions créées ou *trouvées*, comme disait si bien Boileau, et dont lui-même est plein, ainsi que Corneille, Racine, Pascal, La Bruyère, Bossuet et Montesquieu.

Voltaire, qui prévoyait de loin cette barbarie, n'a-t-il pas dit à tous ces novateurs:

Si vous ne pensez pas, créez de nouveaux mots?

Je suppose que ces créations fussent quelquefois tolérables, utiles même, si l'on veut, il serait du moins nécessaire de les adapter au génie de l'idiôme dans lequel on veut écrire; et l'on sait combien on a blessé, dans ce genre, les analogies, les convenances et le caractère de la langue française.

De plus, faut-il juger de la supériorité d'une langue par le nombre des mots que renferme son dictionnaire? D'après un tel jugement, la langue chinoise serait la plus belle de toutes,

car elle a plus de cent mille mots, et la vie toute entière suffit à peine, dit-on, pour la bien savoir. Si on traite avec tant de mépris les écrivains français, parce qu'ils ont un vocabulaire moins étendu que les Allemands, un Chinois ne peut-il pas dédaigner à son tour ces mêmes Allemands, qui ne comptent encore que vingt-huit mille mots, malgré tous leurs emprunts journaliers? N'aurait-il pas le droit de voir en pitié tant d'indigence, unie à tant d'orgueil? est-ce donc, en bonne foi, par de semblables principes, qu'on peut marquer l'infériorité ou la prééminence de tel ou tel idiôme? Est-ce ainsi qu'on peut apprécier la littérature des différentes nations ?

Toute langue est assez riche pour celui qui a dans le cœur et dans la tête une grande abondance de sentiments et d'idées: toute langue est pauvre pour celui qui en est dépourvu. Je vais plus loin, et j'ose dire que ce n'est peut-être pas dans les langues les plus faciles à manier, qu'on doit produire les ouvrages les plus parfaits et les plus durables. La nôtre est comme la mine où l'or ne se trouve qu'à de certaines profondeurs. Boileau disait qu'elle était féconde en *très-beaux mots*, mais qu'elle devait être excessivement travaillée. Cette observation d'un grand maître vaut toute une

poétique. Heureuses les langues qui ne sont souples qu'entre les mains du génie, et qui sont rebelles aux caprices de la médiocrité! Les obstacles doublent le talent, et ne l'arrêtent jamais, s'il est véritable.

On abrégera sans doute la difficulté d'écrire pour les mauvais écrivains, en permettant l'emploi des *mots nouveaux* et des locutions bizarres qu'on nous propose. Mais, que peut-on gagner à cette condescendance ?

La langue grecque, sous le bas-empire, avait acquis ce genre d'abondance qui n'est que de la stérilité réelle, et les Grecs n'étaient plus que des sophistes. Deux siècles après Auguste, une foule de nouvelles locutions et de termes inconnus sous son règne, avaient corrompu la langue latine. Y avait-il plus de richesse et de force dans les écrivains de la *basse latinité*, que dans Cicéron, Tite-Live, Salluste, Horace, Lucrèce et Virgile, etc.?

Comme le style est l'image des idées, il faut nécessairement que le premier se gâte quand les autres deviennent fausses, puériles ou gigantesques. Aussi, dans tous les temps et dans tous les lieux, le mauvais sens et le mauvais goût se sont montrés ensemble. Cette vérité à laquelle certaines gens voudraient se dérober, et l'on devine pourquoi, n'est que trop évidente. Cela

est si certain que, lorsque dans les siècles de décadence il s'élève un génie vigoureux né avec un esprit juste, il abandonne les innovations frivoles ou monstrueuses des écrivains qui l'environnent; il cherche à reproduire dans ses écrits la majesté de l'ancienne langue et le goût des premiers modèles.

Il est inutile sans doute d'avertir qu'en s'élevant contre l'emploi de ces termes inusités, que le génie d'aucun grand écrivain n'a encore anoblis, on ne prétend point parler de la langue propre aux sciences naturelles. Si la chimie fait de nouvelles découvertes, si Newton trouve dans la nature une loi nouvelle, il faut bien chercher de nouveaux noms. Nul homme de lettres éclairé ne peut le nier.

Mais la langue de l'imagination et du raisonnement est fixée. Ceux qui porteront aujourd'hui dans ces genres un véritable talent, ne se feront pas un style neuf en prodiguant de nouveaux mots, mais en imitant les procédés des grands maîtres, pour qui les combinaisons d'une langue qui paraît toujours épuisée, redeviennent toujours inépuisables.

Si on voulait appuyer cette théorie par des exemples, il serait facile de prouver que les écrivains qui ont encore le plus d'énergie, conservent religieusement les principes des bons maîtres.

Ajoutons que le seul homme d'un talent élevé qui ait paru dans les premières années de la révolution, cherchait, vers la fin de sa trop courte carrière, à se débarrasser de ces locutions vicieuses qui avaient infecté ses premiers ouvrages. Cet homme, dont la manière était mêlée de grands défauts, avait senti le besoin d'épurer son goût; et comme il avait un bon esprit, on peut croire qu'il y eût réussi complètement si sa vie avait été plus longue. Le progrès est remarquable dans ses dernières compositions. A ce portrait, tous les lecteurs reconnaissent Mirabeau.

Le nom de Mirabeau me rappelle une dissertation insérée dans ses œuvres, et qui a quelque rapport au sujet qu'on vient de traiter; il donne l'extrait d'un ouvrage sur l'*universalité de la langue française*, qui concourut avec celui de Rivarol pour le prix proposé par l'académie de Berlin. Il apprécie avec beaucoup de justesse les avàntages de notre langue, et finit par ces paroles remarquables qu'il adresse à je ne sais quel Allemand:

« Vous préférez le Hamlet de Shakespear et les drames de Lesssing à l'Iphigénie de Racine, à la Zaïre de Voltaire; une strophe de Klopstok à toutes les Odes et Cantates de Rousseau. Fort bien! Mais prenez garde que vous n'ayez ici

qu'une voix négative, qui ne peut rien contre la voix publique; et soyez sûr que Racine, Voltaire, Rousseau, trouveront toujours plus de lecteurs que Shakespear, Lessing et Klopstok. »

Cette opinion de Mirabeau nous menerait trop loin, si on voulait en développer les preuves. Elle servira de texte à quelques réflexions pour les numéros suivants (1).

Il est possible, sans doute, que la révolution, en donnant de nouvelles secousses aux esprits, fasse naître de nouvelles beautés dans les arts. D'autres faits semblables peuvent le faire croire. Mais s'il est vrai que les suites d'un grand mou-

* Des auteurs estimés annoncent une *Bibliothèque germanique*, sur le modèle de la *Bibliothèque britannique*. Le C. La Beaume dont on lit le nom parmi les coopérateurs, est très-digne, par son esprit et ses connaissances, de soutenir une telle entreprise. Il sentira mieux que personne que c'est mal servir une littérature naissante et dont le mérite est encore contesté, que de prodiguer à tous les auteurs allemands les mêmes formules d'éloge et des cris d'admiration. « *La Messiade* de *Klopstok* efface l'*Iliade*; « ses *Odes* sont supérieures à celles de *Pindare*; *Wieland* « est le rival de l'*Arioste* et de *Voltaire*. » *Woss* fait-il trois *Idylles* de dix-huit cents vers, où il peint dans les plus minutieux détails, et sans aucun choix, la vie d'un curé de village et de sa femme, les amours de leur fille Louise et du vicaire voisin; ces trois idylles effacent tout-à-coup *Théocrite* *Virgile*. Les louanges doivent être plus motivées et mieux réfléchies; si l'on veut qu'elles produisent quelque effet. Notre bon Pasquier abaissait ainsi tous les poètes de l'antiquité devant Ronsard, et Ronsard est passé, en dépit de ses admirateurs. Boileau était plus circonspect et plus sage.

vement politique ou religieux puissent être favorables aux développements de la pensée et de l'imagination, s'ensuit-il qu'on doive abandonner les règles éternelles du goût, fondées sur la nature et sur le cœur humain? Virgile et Milton, qui avaient pu être remués par des spectacles aussi tragiques que les nôtres, ne suivirent-ils plus la voix des oracles de l'antiquité? Le premier ne devint le rival d'Homère qu'en le regardant toujours, dit Pope, d'un œil respectueux. Milton alluma de même son génie à celui d'Homère et des prophètes hébreux. Corneille, et quel génie fut plus indépendant que le sien? Corneille, né après des guerres civiles, ne reconnut-il pas qu'il devait porter le joug des règles pour augmenter sa force et mieux assurer sa liberté?

Quant au reproche de monotonie qu'on fait aux écrivains français, je ne l'ai jamais conçu,

Quand on comparait devant lui Corneille et Racine à Sophocle et à Euripide, « Je crois, répondait-il, que Corneille « et Racine passeront à la postérité; mais jusques-là ni l'un « ni l'autre ne doit être mis en parallèle avec Euripide et « Sophocle, puisque leurs ouvrages n'ont point encore le « sceau qu'ont les ouvrages d'Euripide et de Sophocle, je « veux dire l'approbation de plusieurs siècles. » Les panégyristes de la littérature allemande doivent donc être plus modérés dans leurs jugements. La postérité seule décidera s'il faut placer les épopées et les odes germaniques entre celles de Ronsard et du père Lemoine, ou celles d'Horace et de Virgile.

à moins qu'on ne veuille parler de ces déclamateurs de notre temps, grands amis des innovations littéraires, et qui répandent, comme le dit le roi de Prusse dans un fort joli vers :

Un déluge de mots sur un désert d'idées.

Mais certes on ne peut adresser ce reproche à nos bons classiques. Qui ressemble moins à Bossuet que Fénélon, à Racine que Corneille, à Boileau que la Fontaine, à Voltaire que Montesquieu ? etc. C'est dans ces grands hommes qu'il y a toujours variété dans les talents, quoiqu'il y ait toujours unité dans la doctrine.

---

*D'ALFIÉRI et de la Tragédie.**

ALFIÉRI jouit en France de quelque réputation. Il la doit à des opinions politiques qui ont été très-répandues, et au succès qu'a obtenu sur le théâtre français une tragédie dont quelques combinaisons lui appartenaient **. Les divers jugements qu'on a portés sur Alfiéri n'ont encore pu nous donner une juste idée du mérite et des défauts de cet auteur. Son style énergique et concis, mais presque toujours obscur, ne peut être

* On se propose de donner des notices raisonnées de tous les poètes dramatiques et de tous les écrivains fameux des nations étrangères.

** Agamemnon, tragédie du C. Lemercier.

bien compris que par ceux qui ont fait une étude approfondie de la langue italienne du 14.e siècle. Il semble que ce poète, travaillant dans un genre qui, plus que tous les autres, exige la clarté, ait cherché à s'envelopper dans les ténèbres qui dérobent, aux yeux même des Italiens, les beautés mâles du Dante. Ce défaut, qui le rend souvent inintelligible pour les étrangers, a, jusqu'à présent, empêché qu'on ne l'appréciât en France. Il a été trop vanté par ceux dont les opinions s'accordaient avec les siennes, et peut-être trop abaissé par des censeurs que ses systêmes révolutionnaires et la difficulté de le lire, ont dû rebuter. Dans un moment où les idées politiques se dégagent de tout ce qui tenait à la fureur des partis; dans un moment où la saine littérature reprend cet empire qu'elle n'a pu perdre que dans un temps de trouble et de confusion, il est peut-être utile de fixer l'opinion sur un homme qui, comme écrivain démocrate et comme poète tragique, a su acquérir de la célébrité. C'est donc sous ce double rapport qu'on se propose d'examiner les ouvrages d'Alfiéri. Les auteurs dramatiques anglais et allemands sont très-connus en France; ils ont même quelques d'enthousiastes. Alfiéri, le seul poète tragique qu'ait produit l'Italie, mérite de leur être opposé, parce que, malgré ses défauts, il n'a du moins donné dans aucune de leurs irrégularités. Sous ce point de vue, la connaissance de ses tragédies ne peut que tourner au profit de l'art.

Depuis la Sophonisbe du Trissin, représentée à Rome par ordre de Léon X, en 1524, l'art de la tragédie n'avait fait aucuns progrès en Italie. Le savant abbé Calsabigi convient que, dans tous les ouvrages de ce genre, on ne trouve *que des descriptions et des comparaisons hors de place, des lieux communs de philosophie et de politique, des passions sans énergie et des galanteries triviales. Il avoue que les quatre tragiques français ont*

seuls rempli le vide immense de vingt-quatre siècles qui se sont écoulés depuis Sophocle jusqu'à nos jours. Il attribue la cause du peu de succès des Italiens dans ce genre, au défaut d'un théâtre permanent et au goût exclusif qu'ils ont montré pour l'opéra. Sans entrer dans aucune discussion à cet égard; sans chercher si le génie d'une langue toujours harmonieuse, mais rarement énergique depuis qu'elle est fixée, ne s'est pas opposé à l'essor de la muse tragique, on se contentera de remarquer qu'à l'exception de la *Mérope de Maffei*, l'Italie n'avait encore produit aucune tragédie passable. Plein de la lecture des philosophes français, en proie à des passions fougueuses, se formant des idées vagues de *perfectibilité* et d'indépendance, Alfiéri chercha longtemps à exhaler ce feu qui le dévorait. L'exemple de Voltaire qui, dans ses tragédies, s'était constamment proposé pour but de combattre le fanatisme et de plaider la cause de l'humanité, lui donna l'idée de se servir du même moyen pour répandre quelques maximes antisociales. Il parait qu'une bile noire le tourmentait lorsqu'il entra dans la carrière : quoique très-jeune, il était tombé dans cet état cruel où l'homme rassasié de plaisirs, dépourvu d'illusions, prend en haine ses semblables, et se révolte contre les institutions sans lesquelles il ne peut exister de société *. « Ce qui m'excita d'abord à « écrire, dit-il, ce fut l'ennui, ce fut le dégoût de » toute chose : jeune et impétueux, je sentis le besoin « de la gloire. La nécessité de m'occuper d'une manière « conforme à mes goûts, me détermina. »

En 1775, époque à laquelle Alfiéri donna sa première tragédie, la philosophie française avait fait en Italie des progrès rapides. Un peuple toujours prêt à tomber d'un

---

* Lettera del comte Alfieri al abbate Calsabigi. *Tomo primo delle Opere d'Alfieri*

excès dans l'autre, peu disposé à recevoir sans danger l'influence des principes nouveaux, ne recueillit guère que des erreurs, en donnant une fausse interprétation aux ouvrages de nos philosophes. Ces erreurs germèrent surtout parmi la jeune noblesse qui, dans les parties de l'Italie soumises à des princes étrangers, se trouvait éloignée des emplois auxquels elle se croyait appelée par sa naissance. Les chagrins de l'ambition trompée, se changèrent en aversion contre toute espèce de gouvernement; et cette disposition des esprits aurait fait craindre les plus grands excès à l'époque de la révolution, si la nation triomphante, qui a rendu la liberté à l'Italie, n'eût en même temps étouffé les semences de désordre et d'anarchie qu'elle recelait dans son sein. Le comte Alfiéri, né avec une ame brûlante, doué d'un talent particulier pour exprimer des idées plus fortes que justes, se crut appelé à tirer l'Italie de son assoupissement. Avant de composer ses tragédies, il avait déposé ses pensées dans un livre longtemps inconnu, qui fut imprimé secrètement en 1789, et dont il vient de paraître une nouvelle édition. Ce livre est intitulé, *la Tyrannie*. On peut le regarder comme la mine où il puisait toutes les idées politiques répandues avec tant de profusion dans ses pièces; c'est l'exposé fidèle du système qu'il s'était formé, et qu'il a soutenu avec enthousiasme pendant plus de 15 ans.

Je dois épargner au lecteur l'analyse de ce livre, dont l'exagération des principes qui ont dominé en 1793, ne pourrait donner qu'une faible idée. Il me suffira de citer quelques raisonnements qui n'ont point été faits par les plus ardents révolutionnaires; et, comme on vient de rendre public un ouvrage que son auteur avait condamné aux ténebres, il est nécessaire de prévenir les lecteurs contre des paradoxes que leur nouveauté pourrait faire réussir. Un des plus singuliers est relatif à la

religion *. « La religion payenne, dit Alfieri, en mul-
« tipliant les dieux à l'infini, en faisant du ciel une
« espèce de république, en soumettant Jupiter même
« aux lois du Destin, devait être et fut en effet très-
« favorable à la liberté. La religion juive, et depuis la
« chrétienne et la mahométane, en admettant un seul
« Dieu, maître absolu de toutes choses, devaient être,
« ont été et sont encore très-favorables à la tyrannie. »
Il est impossible de réfuter sérieusement ce paradoxe. Il suffit de remarquer à quel degré d'égarement on doit être parvenu, quand on attribue l'origine de la tyrannie à l'idée la plus sublime où se soient élevés les plus grands hommes de tous les temps et de tous les lieux. Il suffit de faire apercevoir qu'Alfieri se contredit lui-même, puisqu'il donne à l'aveugle Destin les attributs d'un Dieu unique et tout-puissant. Dans le même chapitre, au lieu de s'élever contre le fanatisme de la religion, il propose froidement d'en substituer un autre qui ne ferait pas répandre moins de sang. « Le fanatisme
« le plus sublime, le plus utile et le plus capable de
« former des grands hommes, serait celui qui créerait, et
« propagerait une religion et un dieu, dont la loi com-
« mandât sous les peines les plus terribles aux hommes,
« d'être libres. « On ne s'arrêtera point à la contradiction manifeste qui existe entre ce passage et celui qui précède : on doit observer que le fanatisme nait du sein des religions, plutôt qu'il ne les fonde ; et vouloir armer le fanatisme pour la liberté, c'est vouloir détruire la liberté par l'excès de la plus féroce des passions ; excès qui ne peut durer, et dont la cause ne peut manquer de périr avec lui.

Parmi les tragédies d'Alfieri, celle où il a le plus ré-

---

* La Tirannide, *libr. primo, cap. ottavo, pag.* 93.

pandu ses principes politiques, est une pièce nationale qui produisit la plus grande sensation en Italie. La conjuration des Pazzi fut faite pour flétrir la mémoire des premiers Médicis, dont le souvenir est si cher à Florence, et que l'auteur représente comme les plus cruels tyrans. Cette pièce pleine de chaleur et d'originalité, inspire ce genre de terreur qu'on éprouve en lisant Shakespear. Une des scènes les plus extraordinaires est celle où se font les apprêts de la conjuration. L'archevêque Salviati propose de tuer les Médicis dans l'église *della Reparata*, pendant la messe, au lever de l'hostie. Guillaume Pazzi effrayé s'écrie :

* « Qu'entends-je, ô ciel! dans un lieu sacré!

SALVIATI.

« Oui, dans l'église. Quel sacrifice plus agréable pou-
« vons-nous offrir à Dieu que la mort des tyrans? n'ont-
« ils pas méprisé les hommes, les lois, la nature et dieu
« même?

GUILLAUME PAZZI.

« Il est vrai; mais souiller les autels de sang hu-
« main!....

SALVIATI.

« Le sang des tyrans est-il donc du sang humain? Ils
« se nourrissent de ce sang, et il y aurait un asyle pour
« de tels monstres! Le crime pourrait rester tranquille
« dans les lieux où préside la justice éternelle!

Je ne m'étendrai pas davantage sur les détails de cette scène, qui respirent l'atrocité la plus révoltante. Je remarquerai que cette tragédie donne la mesure des opinions d'Alfieri. Dirigée contre des hommes qui rendirent la paix à leur pays déchiré par les factions, et dont l'influence protectrice fit renaître les arts et les sciences

---

* La Congiura di Pazzi, atto quarto, scena sexta.

dans l'Europe encore barbare ; cette pièce annonce dans son auteur ces passions exaltées et anarchiques qui le consumaient sans cesse. C'est ainsi qu'il ose appeler tyran le grand Cosme, qui, dans Florence, neutralisa tous les partis, donna le plus touchant exemple des vertus publiques et privées, ne porta jamais atteinte à la liberté de son pays, conserva dans une place éminente cette modestie qui donnait plus d'éclat à ses innombrables services, et mérita, après quarante ans de pouvoir, le titre sacré de *Père de la Patrie*. C'est ainsi qu'il compare aux Tibère et aux Néron Laurent de Médicis, qui marcha constamment sur les traces de son illustre aïeul, qui joignit à ses vertus pacifiques les qualités brillantes d'un grand général, et qui, vivifiant par sa protection les arts qu'il cultivait lui-même, fut honoré du nom de *Père des Lettres ;* titre moins flatteur que celui de Cosme, qu'il avait mérité comme lui, et qu'il aurait obtenu, si Cosme ne l'eût pas précédé.

Je fatiguerais le lecteur si je voulais citer toutes les opinions anarchiques répandues dans les tragédies d'Alfieri. Je finirai par un passage qui prouvera jusqu'à quel point le délire révolutionnaire peut égarer les hommes qui ont le malheur de s'y livrer. Dans la tragédie de Virginie, Virginius dit à Numitoria, en parlant de sa fille et d'Icilius :

« * O mon épouse, que de héros vont périr avec ces « tiges nobles et généreuses !

ICILIUS.

« Si nous avions des fils, ce serait alors qu'il faudrait « verser des larmes de sang. Nous serions réduits à l'hor- « rible alternative... de les étouffer en naissant, ou de « les élever en esclaves... Mon sang esclave !... Non...

---

* Virginia, atto terzo, scena terza.

« je le répandrais plutôt... Je ne suis pas encore père...
« si je l'étais....

Ces sentiments féroces pourraient s'excuser dans une tragédie ; mais je n'ai pas vu sans étonnement qu'ils faisaient partie des principes d'Alfieri. Dans le livre de *la Tyrannie*, dont j'ai parlé plus haut, on trouve le passage suivant : « * Quel parti reste donc, sous la ty-
« rannie, à un homme pensant, quand par malheur,
« ou par une passion insensée, il a donné l'être à d'au-
« tres malheureux ? Son imprudence est telle, que le re-
« pentir ne peut y apporter aucun remède ; les effets en
« sont si terribles et si inévitables, que la sagesse ne
« peut les prévenir. Il faudrait donc, dans les tyrannies,
« ou étouffer ses propres fils quand ils naissent, ou les
« abandonner à l'éducation commune. Ce dernier parti
« est suivi aujourd'hui de tous les pères ; il n'est pas
« moins cruel que l'autre, mais beaucoup plus lâche. »
Ce passage est d'autant plus revoltant, que l'auteur établit dans le commencement de son livre, que la tyrannie existe partout où un seul gouverne, et où la puissance est héréditaire.

Je dois cependant observer, pour conserver le caractère d'impartialité que je me suis imposé à l'égard d'Alfieri, que cet ouvrage a été fait longtemps avant la révolution ; que l'auteur était loin d'en prévoir les conséquences ; que quelques injustices avaient pu l'aigrir et le révolter. Le public doit être instruit qu'à peine Alfieri eut fait imprimer ses ouvrages politiques, qu'il en sentit le danger, et qu'il voulut les faire disparaître. On doit dire qu'il se trouvait à Paris au moment où la révolution prit un caractère sanguinaire et féroce, et que, frappé d'horreur, il abjura pour jamais ses an-

---

* La Tiranide, *lib. primo, cap.* 14, *p.* 182.

ciennes opinions. On doit dire que, depuis ce temps, il a vécu négligé, malheureux, et détestant la célébrité que lui avaient acquise ses ouvrages politiques *. On doit ajouter que la plus grande punition qu'on ait pu lui imposer, a été la réimpression récente d'un livre qu'il avait supprimé, et dont il condamne aujourd'hui tous les principes. Si un long repentir, si le malheur, si de grands talents peuvent inspirer quelque intérêt, Alfieri doit trouver grace aux yeux des hommes qui savent excuser les erreurs de l'imagination, lorsqu'elles n'ont pas endurci le cœur; et respecter le génie, même lorqu'il s'égare.

Jusqu'à présent, je n'ai considéré Alfieri que sous le rapport politique. Je me propose, dans d'autres articles, de le considérer sous le rapport littéraire. Ce sera avec beaucoup plus de satisfaction que j'examinerai quel a été son systême dramatique; systême qui ne ressemble ni à celui des Français, ni à celui des autres peuples de l'Europe. Je tâcherai de donner une idée de ses beautés et de ses défauts. Je chercherai si ses ouvrages, plus connus en France, ne peuvent pas influer utilement sur le goût des Français, qui se corrompt aujourd'hui par les imitations trop faciles des drames insipides ou monstrueux composés en Angleterre et en Allemagne. Je ferai remarquer que cet homme, qui en politique s'est livré à tant d'écarts, a eu sur l'art dramatique des idées simples et saines, et conformes au génie des anciens.

---

* Ils forment quatre volumes, imprimés récemment chez Molini. On y trouve le livre *de la Tyrannie*, celui *du Prince et des Lettres*, un *poème d'Alexandre Médicis*, un *poème sur la Révolution d'Amérique*, etc. Les tragédies d'Alfiéri sont au nombre de dix-huit: les plus connues sont: *Saül*, *Myrra*, *Polynice*, *Antigone*, *Marie Stuart*, *Dom Carlos*, *Brutus*, *la Conjuration des Pazzi*, *Dom Garzia*, *Agamemnon* et *Rosemonde*.

SUR LOUIS XI.

Aux Rédacteurs du Mercure.

Vous avez publié, dans votre dernier numéro, un fragment extrait d'une Histoire de Louis XI. Il me semble que votre intention était de résumer en quelque sorte les evénements de la vie de ce prince, et de faire remarquer l'influence qu'il a eue sur ceux qui sont arrivés en Europe durant son règne.

Permettez-moi de vous demander comment vous avez omis de parler de la fameuse déclaration de 1467, portant : *Qu'il ne sera donné aucun office s'il n'est vacant par mort, résignation ou forfaiture.*

Vous savez que c'est de cet acte que les magistrats tiraient tous leurs arguments en faveur de l'inamovibilité des offices ; et quoiqu'on pût fort bien leur répondre que la même volonté qui avait donné la déclaration pouvait aussi la révoquer, il faut avouer cependant que peu de lois ont eu sur la forme du gouvernement, et principalement sur l'état des citoyens et sur leur liberté civile, une influence plus immédiate et plus constante.

L'inamovibilité des offices une fois reconnue, les magistrats ont eu plus d'indépendance ; ils ont résisté avec plus de courage aux abus de l'autorité ; ils ont mieux protégé la liberté et les droits des citoyens.

Tout cela est si vrai que, sous les règnes qui ont suivi celui de Louis XI, la nation n'a conservé quelque forme, quelque apparence de liberté, que dans les enregistrements et dans les remontrances.

Cela est si vrai encore, que toutes les fois que les

rois ont voulu donner une extension nouvelle à leur autorité, ils ont exilé les magistrats, suspendu l'exercice de leurs droits; mais l'opinion publique s'est toujours opposée à ce qu'ils déclarassent les offices vacants.

Chacun sait combien ce principe de l'inamovibilité a servi à amener les événements de 1788 et 1789, et par suite la révolution.

Il est assez remarquable que Louis XI, qui n'aimait certes pas la liberté, a fondé une des institutions qui a le plus contribué à la donner à la France; et que le même homme, qui était superstitieux, a favorisé l'imprimerie, qui est la plus puissante ennemie de la superstition.

La vénalité des offices et les preuves de noblesse exigées pour exercer les charges de haute magistrature, n'ont nul rapport avec le principe de l'inamovibilité; et le sage établissement judiciaire qu'on doit à la constitution de l'an 8 en est bien la preuve, puisqu'il n'y a, *Dieu merci*, ni vénalité, ni noblesse dans nos tribunaux.

L'assemblée constituante avait fait une faute grave en rendant les magistrats éligibles par les citoyens, et seulement pour un temps donné. La magistrature doit être indépendante du peuple et du gouvernement; or elle dépend du peuple quand les places sont éligibles à temps; elle dépend du gouvernement quand les juges sont destituables ou révocables par lui.

Sans doute aucune institution humaine n'est parfaite, mais l'ordre judiciaire, tel qu'il existe, est de beaucoup supérieur à tout ce qu'avait la France avant 1467, à tout ce qu'elle a eu depuis cette époque, et particulièrement depuis 1789: je crois qu'il est un des meilleurs de l'Europe, et qu'il y manquerait peu de choses si les appointements des juges étaient plus considérables, et dépendaient moins du trésor public.

Le temps fera mieux connaître chaque jour les avan-

tages de notre ordre judiciaire. Des tribunaux indépendants sont les meilleurs protecteurs de la liberté civile, et par conséquent un des plus grands biens que puisse posséder une nation.

Le maréchal de Vauban disait que la plus difficile de toutes les choses de ce monde est d'accorder la liberté avec une armée toujours subsistante : je crois, moi, qu'une des choses les plus difficiles est d'opprimer une nation qui a un ordre judiciaire indépendant et bien établi.

Je ne sais pas bien ce qui manquerait au bonheur d'une nation qui aurait de bons tribunaux et un bon système de contributions, avec de l'ordre dans les finances ; elle aurait liberté et richesse, ce qui est le *maximum* de la prospérité publique. On doit au 18 brumaire des tribunaux ; on lui doit des efforts soutenus vers l'économie ; on lui devra sans doute bientôt un système de contributions. Quelle époque a eu sur la destinée d'un état une semblable influence !

N. B. Les rédacteurs remercient l'anonyme des utiles réflexions qu'on vient de lire. Mais ils observent que cette ordonnance sur l'inamovibilité des offices, publiée le 21 octobre 1467, ne faisait que renouveler un droit déja fort ancien. On voit dans les capitulaires de Charles-le-Chauve, qu'il était établi sous la seconde race, et Dumoulin cite une ordonnance semblable de Philippe de Valois. Louis XI, dans la *guerre du bien public*, avait tiré d'importants services de la bourgeoisie contre les seigneurs féodaux ; elle occupait en grande partie les tribunaux judiciaires; il sentit le besoin de l'affermir dans ses fonctions, pour en obtenir plus de dévoûment. Il suivit à cet égard l'exemple donné par Philippe-le-Bel, qui le premier affranchit les communes et protégea le tiers-état, en politique éclairé. Au reste, l'auteur du fragment sur Louis XI a traité ce point d'histoire dans un autre endroit de la vie de ce prince.

Personne n'a fait jusquici des recherches plus exactes que Bréquigny, *sur l'Affranchissement des Communes* : son travail est trop peu connu et trop peu cité; il mérite de l'être.

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Sur Beaumarchais.

On a repris depuis quelques jours, au théâtre de la République, les représentations du *Mariage de Figaro*.

Cet ouvrage a perdu trois grands moyens de succès, la nouveauté, la hardiesse, et l'existence bruyante de son auteur.

Il se soutient par la vigueur de l'intrigue, par la variété des incidents, par la force des situations, et par une sorte de verve et d'originalité comiques que *Beaumarchais* possédait au plus haut degré.

Les critiques judicieux, les hommes d'un goût sévère ne lui pardonnent pas l'indécence de ses mœurs théâtrales, ni son style indépendant et capricieux, hérissé de pointes offensantes ou triviales. Mais ils reconnaissent que le second acte du Mariage de Figaro est plein de concep-

tion et de mouvements dramatiques, et qu'il est difficile de montrer une imagination plus féconde dans le tissu des fils qui composent l'intrigue, et dans l'artifice des ressorts qui doivent la dénouer.

Ainsi le succès prodigieux de la pièce n'a pas empêché qu'on ne rendît une justice exacte à l'auteur. On est convenu qu'il avait encore plus de singularité que de talent, et non pas moins d'esprit que de mauvais goût.

On assure qu'il s'est peint lui-même dans le rôle de Figaro. — Destouches donnait une idée plus noble de son caractère, par celui d'*Ariste* dans le *Philosophe marié*. Mais Beaumarchais a pour lui l'exemple du comte de Grammont : le censeur qui devait approuver ses *Mémoires*, lui représentait le tort qu'ils allaient faire à sa réputation : *Que vous importe*, répondit-il, *si je veux être deshonoré ?*

Au reste, ce Figaro qui sert les passions des grands en se moquant de ses maîtres, et qui abuse de l'utilité de ses services, dit quelquefois des vérités courageuses qui n'ont rien perdu de leur importance, et qu'on a tort de supprimer. L'enfance de la liberté ne doit pas être plus ombrageuse que la vieillesse du despotisme ; et les traits lancés contre un gouvernement voisin de sa chûte, n'atteignent pas un gouvernement

couvert de gloire, affermi par la reconnaissance de la nation entière, et par l'intérêt de chaque citoyen.

A ces observations générales sur une comédie jugée depuis longtemps, sera-t-il permis d'ajouter quelques mots sur son auteur? Il serait peut-être mieux connu si l'on n'en avait pas tant parlé.

Il cultiva les lettres avec le même esprit qu'il avait porté dans les affaires; et dans ces deux carrières si différentes, il fit sa fortune par des moyens à peu près semblables.

Son premier *Mémoire*, contre le conseiller Goëzman, eut et devait avoir un débit prodigieux. La malignité d'un public frivole trouvait réunis pour la première fois, dans une discussion juridique, des anecdotes scandaleuses, une ironie légère, un style semé de réflexions hardies et de bons mots audacieux. Si l'on ajoute à ces moyens nouveaux la faveur des circonstances et l'intérêt des passions, on concevra comment cet ouvrage fit à Beaumarchais une grande renommée, et l'environna, pour ainsi dire, d'une faveur insultante et protectrice, qui prépara le succès de toutes ses productions.

Les *Factums* qui le suivirent, et ceux qu'il publia depuis contre Bergasse et Kornman, sont d'une bouffonnerie si grossière, l'injure et les calembourgs y remplacent d'une manière si dé-

goûtante la plaisanterie et la raison, que l'on refuse assez généralement à Beaumarchais l'honneur d'être l'auteur du premier mémoire.

Il est vrai que, dans cette dernière cause, il avait un adversaire plus redoutable. Nic. Bergasse, à peine connu jusqu'alors par ses *Considérations sur le Magnétisme animal*, ouvrage d'une imagination trop facilement séduite, développa tout-à-coup des talents d'un ordre supérieur. La faveur et l'immoralité détruisant les principes conservateurs de l'ordre social, une coalition de corrupteurs effrontés, pour qui le deshonneur d'une mère et la ruine d'une famille n'étaient qu'une distraction piquante et fugitive, voilà ce qu'il crut voir, et ce qu'il osa peindre dans le procès du banquier Kornman. Son éloquence passionnée eut le pouvoir d'arrêter le tourbillon des folies à la mode, et tous les yeux se fixèrent sur un homme qui semblait être le vengeur de la morale publique. Beaumarchais soutint mal, dans cette lutte pénible, l'opinion qu'il avait donnée de sa force et de ses moyens. Les saillies de Figaro ne désarmèrent point la sévérité du public indigné; et le fameux portrait du *malheureux qui suait le crime*, épouvanta pour quelque temps la frivolité du vice et le charlatanisme de la vertu. Les magistrats, fidèles aux formes, imposèrent une amende à Bergasse.

Mais des acclamations universelles furent le prix de son courage et de son dévoûment: il fut, comme Horace, condamné par les décemvirs, et porté en triomphe par le peuple.

Depuis cette époque, la faveur publique abandonna Beaumarchais. Les jouissanees de la fortune l'en consolèrent, et son adresse accoutumée ne lui manqua pas au besoin. Au commencement de la révolution, il essaya de rappeler l'attention, en donnant au théâtre sa *Mère coupable*. Ce drame monstrueux ne lui valut que des critiques amères, et ne le sauva point de l'oubli. Mais, sous le règne de la terreur, cet oubli favorable détourna de lui des regards qui portaient la mort. Ainsi Beaumarchais, avec beaucoup plus de talent qu'il n'en fallait pour être victime du despotisme ou de l'anarchie, eut le bonheur d'échapper à tous les deux, et la honte de n'être protégé que par le mépris.

Malgré l'activité d'une vie orageuse et si longtemps livrée à tous les calculs de l'ambition, ses amis prétendent qu'il avait conservé de la simplicité dans ses goûts, de la bonhommie dans ses manières, de la faiblesse dans ses affections domestiques. Il avait écrit sur le collier de sa chienne: *Beaumarchais m'appartient*; *je m'appelle Florette*; *nous demeurons vieille rue du Temple.*

Sa destinée fut à peu près la même dans le monde et sur le théâtre : il eut de l'éclat sans considération ; et ses pièces ont eu plus de représentations que de lecteurs. E.

ANNONCES.

L'HOMME DES CHAMPS, ou les Géorgiques françaises, par Jacques DELILLE. *A Strasbourg*, chez les frères *Levrault*, imprimeurs-libraires ; *à Paris*, chez les mêmes, quai Malaquais ; et chez *Pougens*, libraire, quai Voltaire, n.° 10.

Nous donnerons dans le prochain numéro l'extrait de ce poeme, pour lequel le grand nom de l'auteur doit exciter tant d'intérêt et de curiosité.

Voici le début :

Boileau jadis a pu d'une imposante voix
Dicter de l'art des vers les rigoureuses loix :
Le Chantre de Mantoue a pu des champs dociles
Hâter les dons tardifs par des leçons utiles.
Mais quoi ! l'art de jouir, et de jouir des champs,
Se peut-il enseigner ? Non sans doute, et mes chants,
Des austères leçons fuyant le ton sauvage,
Viennent de la nature offrir la douce image,
Inviter les mortels à s'en laisser charmer :
Apprendre à la bien voir, c'est apprendre à l'aimer.

LYCEÉ, ou Cours de Littérature ancienne et moderne ; par J. F. LAHARPE ; tomes 8, 9 et 10. *A Paris*, chez *Agasse*, imprimeur-libraire, rue des Poitevins.

Le grand succès des sept premiers volumes est le garant du succès des trois derniers, qui renferment l'analyse de tous les poemes français, depuis la Henriade jusqu'à nos jours, et de toutes les tragédies de Voltaire. On rendra un compte détaillé de cet important ouvra-

ge, que tous les bons esprits regardent comme un des plus beaux monuments littéraires qui honorent la fin de ce siècle.

ÉPÎTRE à Virgile sur la bataille de Marengo, par D. CUBIERES. Chez tous les marchands de nouveautés.

Le C. Cubieres a chanté tous les événements mémorables de la révolution. Aucun de nos poètes n'a été plus souvent inspiré par l'amour de la philosophie et de la liberté. Il s'adresse à Virgile pour mieux célébrer le vainqueur de Marengo, qui mérite en effet un aussi grand poète. Les vers toujours faciles du C. Cubieres ont surtout le mérite de rappeler des noms chers à la France et à la victoire.

Peins de l'airain tonnant les bouches enflammées,
D'un tourbillon de feu couvrant les deux armées;
Berthier, Victor, Murat, que la gloire conduit,
Combattant à travers la fumée et le bruit;
Le jeune Beauharnais, doux espoir de sa mère,
Surpassant les exploits de son valeureux père;
Et Bonaparte enfin, que préserve le sort,
Sans pouvoir la trouver, cherchant partout la mort.

Il ajoute, en s'adressant toujours à Virgile:

Que ton vers toutefois, dans ses tableaux sincères,
N'aille point, imitant nos auteurs mercenaires,
N'attribuer qu'aux chefs les honneurs du combat,
Et les vanter sans cesse aux dépens du soldat.
Le peuple seul fait tout. Lorsqu'une grande armée,
Par l'amour du pays noblement animée,
Marche au nom de la gloire et de la liberté,
Je ris d'un capitan qui pense avec fierté
Avoir seul d'une ville emporté les murailles:
Ce sont les plébéiens qui gagnent les batailles.

Ce dernier vers est fort joli; mais le C. Cubieres dit très à propos dans une note, à la suite de ce petit poeme: On ne fera point ce reproche au général Berthier, et au premier Consul, qui écrit en quittant le

champ de bataille, *j'espère que le peuple français sera content de son armée.*

LES HELVÉTIENS, poëme en huit chants, avec des notes historiques, par Ch. Fr. Ph. MASSON, citoyen français. *A Paris*, chez *Charles Pougens*, imprimeur-libraire, *quai Voltaire*, n.° 10. An 8.

LE CHEVALIER ROBERT, ou histoire de Robert, surnommé le Brave; dernier ouvrage posthume de Louis-Élisabeth DELAVERGNE, comte de Tressan, l'un des quarante de l'académie française. *A Paris*, chez *Giguet et compagnie*, imprimeurs-libraires, *maison des Petits-Pères, près la place des Victoires.* An 8 (1800).

Le nom du feu comte de Tressan recommande assez cet ouvrage. Les temps de la chevalerie sont les siècles héroïques de notre histoire. Nous en aimerons toujours le souvenir. Il est peu de lecteurs qui ne disent quelquefois avec Voltaire:

O l'heureux temps que celui de ces fables! *etc.*

Le fond de ce dernier roman est très-moral. Un chevalier fait élever avec son fils le jeune Robert, son vassal. Le vassal devient l'ami et le frère d'armes de son maître; il égale par ses exploits la réputation des plus fameux guerriers; il fonde une maison nouvelle et célèbre; il s'allie à l'héritière d'une grande famille, et prouve que dans tous les temps la véritable illustration s'acquiert par la valeur et la vertu.

Quelques personnes ne croient pas toujours reconnaître dans ce roman l'auteur du petit Jehan de Saintré et d'Amadis, mais toutes pensent qu'il est l'ouvrage d'un homme digne de porter le même nom.

VOCABULAIRE ORTHOGRAPHIQUE, par ordre de sons, ou peinture méthodique de tous les sons de la langue française, par Ch. Fr. Jh. FONTAINE, professeur de langue française. *A Paris*, chez *Calixte Voland*, libraire, *quai des Augustins*, N.° 25. An 8.

POLITIQUE.

EXTÉRIEUR.

RÉPUBLIQUE BATAVE.

M. DE VERGENNES avait fait perdre l'Amérique aux Anglais, par la paix de 1783. Ce succès lui donna l'idée et l'espérance de leur ravir aussi une colonie européenne, la Hollande.

Le Stathouder avait montré, pendant toute la guerre de l'indépendance américaine, une partialité qui avait révolté tous les cœurs où il restait encore quelque germe de patriotisme. On peut fixer à cette époque la naissance de ce mécontentement, de cette fermentation sourde qui éclata d'une maniere terrible contre le chef du pouvoir exécutif des Provinces-Unies, pendant les années 1785, 1786 et 1787.

La Hollande était déja partagée entre deux partis qui s'observèrent longtemps avant de se mesurer. L'un était composé des créatures du Stathouder, de tous les ordres. C'était d'abord à peu près toute la noblesse gueldroise, caste nombreuse dans cette province, peu favorisée de la fortune, avide de richesses, de pouvoir, et par conséquent dévouée au distributeur de toutes les graces et de toutes les places.

Ce même parti comptait encore ceux qui aimaient la puissance exécutrice, par préjugés, par habitude, par éducation, par le souvenir des efforts que leurs familles ou eux-mêmes avaient faits en 1748, pour rétablir la

dignité stathoudérienne ; il se grossissait enfin d'une foule de magistrats répandus dans les différentes provinces, qui devaient au Stathouder leurs fortunes et leurs dignités.

Ce parti trouvait en quelque sorte une armée active très-nombreuse, dans la dernière classe de la populace des villes et des campagnes ; instrument toujours terrible parcequ'il est toujours aveugle, qu'un mot, qu'un signe précipite vers tous les excès ; tourbe stupide et insensée qui a toujours mis les sociétés en danger, et qui suit les passions des autres d'autant mieux qu'on ne lui demande jamais que de suivre les siennes. Ce sont là les auxiliaires et les complices naturels des dominateurs et des tyrans de toutes les dominations ; ce sont les hommes que le Stathouder et ses prédécesseurs avaient toujours ménagés avec le plus grand soin, et pour ainsi dire respectés ; c'est eux qu'on avait armés contre tous ces grands hommes qui avaient servi la liberté. Ils avoient assassiné les Barnevelt, les Dewit ; ils ne demandaient qu'un signal, et toutes les têtes désignées disparaissaient.

On devine aisément qu'en Hollande, ainsi que partout, le parti patriotique se composait de cette classe intermédiaire de la société, qui en est à la fois l'appui et l'ornement ; qui aime la liberté, parce que la liberté seule peut ajouter du charme et du prix à l'aisance, à la propriété, aux arts qu'elle cultive, aux plaisirs qu'elle goûte, à tous les autres biens qu'elle possède ; cette classe est essentiellement conservatrice, parce qu'elle a tout à gagner dans le calme et tout à perdre dans le trouble, parce que l'ordre social est, en quelque sorte, son domaine et son héritage.

Les hommes de cette classe étaient les ennemis naturels d'un état de choses qui ébranlait et menaçait tous les jours la constitution de leur pays, et qui introduisait l'arbitraire à la place des lois. Ces négociants, si juste-

ment fiers de leurs honorables richesses, si passionnés pour la liberté qui les assure et qui les protége, ces descendants d'un peuple qui a chassé tous les tyrans et résisté à tous les rois, ne pouvaient souffrir que le premier magistrat des Provinces-Unies parût oublier les leçons qu'avait reçues sa propre famille, et qu'il renouvelât des tentatives si souvent réprimées.

Plusieurs de ces véritables patriotes hollandais remplissaient des fonctions publiques, et pouvaient faire entendre dans l'assemblée des Etats généraux, le cri du mécontentement général, excité par les invasions de l'autorité stathoudérienne. Mais, pour mieux suivre la chaine des événements, il peut être intéressant de retracer d'abord un tableau de l'ancienne constitution hollandaise.

La république de Hollande renfermait sept provinces, la Zélande, la Hollande, la Frise, l'Utrecht, la Gueldre, l'Overyssel et la Groningue.

Chacune de ces provinces était composée d'un certain nombre de villes régies par leurs propres magistrats.

Chaque province était gouvernée par ses Etats particuliers, qui se composaient de députés tirés de la magistrature de ces villes.

La fédération des sept Provinces-Unies avait une assemblée connue sous le nom d'Etats-généraux, et formée des députations des Etats de chaque province.

Les villes avaient leur propre souveraineté; tout était réglé par leur magistrature particulière.

Les Etats provinciaux décidaient souverainement tout ce qui concernait leur province en général, sans se mêler jamais de ce qui regardait chaque ville en particulier.

Les Etats-généraux n'avaient que le pouvoir de décider sur les mesures qui intéressaient la confédération universelle.

Si, par exemple, les circonstances demandaient une contribution extraordinaire, elle était débattue, réglée par les Etats-généraux, et répartie sur les provinces dans une proportion fixée très-anciennement, et qu'on ne pouvait excéder sans le consentement des provinces intéressées; les Etats-provinciaux répartissaient entre les villes, et les villes entre leurs habitants.

Dans un Etat ainsi constitué, où résidait la souveraineté? Ce n'était pas dans les Etats-généraux, dont le pouvoir n'était que délégué par les Etats particuliers des provinces, et qui ne pouvaient statuer que sur ce qui intéressait l'universalité de la confédération.

La souveraineté ne résidait pas davantage dans les Etats-provinciaux, qui n'étaient eux-mêmes qu'une délégation des magistratures des villes.

Ces magistratures ou régences étaient donc les véritables dépositaires de la souveraineté, dans cette république qui comptait ainsi autant de souverains qu'elle renfermait de villes.

Constitution monstrueuse qui, au lieu de former un corps politique, en isolait au contraire toutes les parties.

Chaque ville, en effet, avait des intérêts, des priviléges, qui ne pouvaient être ceux d'aucune autre. Aussi les députés de ces différentes villes apportaient aux Etats de la province des instructions différentes et souvent contraires entr'elles.

Les députations des provinces aux Etats-généraux n'offraient pas plus d'accord.

On sent quelle confusion devait résulter d'un pareil ordre de choses.

Dans les questions qui se décidaient à la simple majorité, on pouvait encore parvenir à un résultat.

Mais le vice de la constitution se faisait sentir surtout dans les cas où elle exigeait l'unanimité, comme dans les matières de finance, les questions de la guerre, de la paix, les traités de commerce, etc.

On ajouta un ressort de plus à cette machine si compliquée. C'était un stathouder, auquel fut confié le soin d'exécuter les ordres des Etats-généraux et provinciaux. Il devint successivement capitaine général et amiral général, maître des forces de terre et de mer, disposant à son gré des emplois sur la flotte et dans les armées.

Cette dernière attribution seule le rendait dépositaire d'un pouvoir immense ; mais il ne pouvait l'exercer que *sous le bon plaisir des Etats,* comme le disaient les instructions qu'il recevait lorsqu'il entrait en fonctions ; et il n'était en effet que le premier officier de la république.

Les Stathouders conçurent, dès les premiers temps de leur institution, le projet de s'affranchir entièrement de ce pouvoir législatif qui pesait sur leurs têtes, et de se rendre véritablement maîtres de leurs maîtres. Il ne fallait pour cela que remonter à la source première de la souveraineté.

Puisque les villes se nommaient des régences d'où sortaient les députations aux Etats-provinciaux, qui envoyaient ensuite aux Etats-généraux, il est clair que celui qui parvenait à s'emparer du premier degré de cette échelle politique, se rendait bientôt maître de tous les autres.

Tel fut le plan des Stathouders. Le succès doit en paroître facile, quand on pense aux moyens de corruption et d'influence qu'ils avaient entre les mains, à cette multitude de places, de pensions et d'emplois à leur nomination, soit dans l'armée, soit sur la flotte, soit dans leur cour, soit sur le continent, soit aux colonies.

L'argent était répandu à pleines mains pour corrompre moins *honorablement* la populace, dont les insurrections étaient toujours prêtes parce qu'elles étaient toujours payées.

Aussi les Stathouders furent-ils bientôt les maîtres des élections dans les villes, et là ils préparèrent des Etats-généraux tels qu'ils pouvaient les desirer. Ce fantôme de représentation nationale servait cependant à couvrir la marche insensible, mais sûre et rapide, des entreprises du pouvoir exécutif.

Les Stathouders paraissaient donc toujours exécuter la volonté des Etats, lorsque, par la plus adroite collusion, ils parvenaient à n'inspirer aux Etats d'autre volonté que la leur-même.

Mais aucun des princes de la maison d'Orange n'avait moins dissimulé le despotisme que Guillaume V. On ne rappellera pas ici sa conduite dans le cours de la guerre d'Amérique, et à l'époque de l'union de la Hollande avec la France contre l'Angleterre. Il avait abandonné sans défense le commerce hollandais aux corsaires et aux escadres de l'Angleterre, avant la déclaration de guerre; et, après cette déclaration, il avait traversé de tout son pouvoir les mesures prises par les deux puissances. Le tribunal auquel sa conduite aurait été soumise, l'eût infailliblement condamné.

Si les circonstances ne permirent pas un pareil procès, des faits authentiques laissèrent du moins dans tous les esprits des traces de conviction, et un germe de ressentiment patriotique qui n'attendait que l'occasion d'éclater.

C'est alors que M. de Vergennes entreprit de conclure l'alliance de la France avec la république de Hollande; alliance qui devait arracher ce pays à l'Angleterre, ou du moins finir la longue influence du cabinet britannique.

Rien de plus sage que ce projet d'alliance; rien ne montrait plus d'avantages à tous les Hollandais qui connaissaient bien les vrais intérêts de leur pays.

La France ne pouvait les menacer d'aucune rivalité

commerciale ; elle devait même desirer les progrès de leur industrie, qui arrêteraient l'essor de l'ambition insatiable des Anglais.

Il importait au gouvernement français que la Hollande restât riche, et devînt plus riche encore : puisque de mauvais systêmes financiers et politiques avaient réduit la France à n'être qu'une nation emprunteuse, rien ne lui convenait davantage que d'avoir auprès d'elle un peuple prêteur, c'est-à-dire, une source toujours ouverte à des besoins sans cesse renaissants. Ce n'est pas tout encore. Cette alliance ajoutait la marine hollandaise à la marine française, qui avait alors quatre-vingt-deux vaisseaux de ligne. Les Hollandais, grâce aux soins et à l'attention du célèbre Paulus, en avaient quarante, la plupart nouvellement construits, montés par des équipages pleins de valeur et de talents, qui venaient d'en donner à Dogge-Banck des preuves brillantes. L'alliance mettait donc à la disposition de la France cent vingt-deux vaisseaux de ligne ; et si l'Espagne pouvait ajouter à cette force, déjà si respectable, cinquante autres vaisseaux, on sent que la marine anglaise n'était plus en état de lutter contre une puissance aussi formidable.

Les Hollandais éclairés connaissaient tous ces avantages : ils voyaient, au contraire, chez les Anglais, d'éternels rivaux de leur commerce, toujours prêts à le gêner dans sa marche, à le circonscrire, à le resserrer, s'il ne leur était pas possible de l'anéantir. Dans de pareilles circonstances, la Grande-Bretagne ne pouvait voir sans dépit et sans jalousie l'accroissement quelconque de la marine militaire des Hollandais ; elle devait s'y opposer de tous ses efforts ; et si elle ne pouvait le faire directement, elle était du moins sûre du succès, en trouvant un Stathouder servilement docile. La charge d'amiral général mettait ce prince à même de contra-

rier, d'annuller les projets et les lois les plus sages de la nation pour l'accroissement de sa marine.

Ces observations étaient si faciles et si frappantes, qu'un cri d'acquiescement à l'alliance s'éleva tout-à-coup parmi tous les magistrats, tous les négocians patriotes, et en général tous les hommes éclairés d'Amsterdam, de Rotterdam, de toutes les principales villes des sept provinces. Les avantages de cette alliance étaient si évidents, que les régences des villes, les Etats des provinces et les Etats généraux eux-mêmes, malgré leur dévouement à la maison d'Orange, n'osèrent pas s'y refuser, dans la crainte d'un soulèvement de tous les esprits, et d'un orage dont ils craignaient justement d'être les premières victimes.

Ainsi l'alliance fut conclue malgré tous les obstacles des lenteurs constitutionnelles. La France triompha dans cette occasion, le parti des patriotes en reçut un accroissement de force considérable; et la faction stathoudérienne humiliée, s'aperçut enfin qu'il faudrait compter avec la nation.

Mais rien n'était encore assuré pour l'avenir, tant que le stathouder restait le maître des élections, et par conséquent de tous les degrés du pouvoir législatif. Il fallait donc détruire cet abus et faire rentrer la nation dans ses droits. C'est ce que se proposèrent les patriotes, c'est ce qui donna naissance à cette longue lutte entre eux et le parti stathoudérien : lutte qui se soutint trois ans de suite avec des succès divers, pendant laquelle l'esprit de liberté parut quelquefois prendre le dessus, et l'aurait infailliblement emporté, si l'intrigue anglaise, celle du cabinet de Berlin, qui malheureusement avait changé de maître, mais surtout l'apathique indolence de la cour de France, l'oubli de son intérêt et de sa propre dignité, n'avaient rompu tout équilibre entre les parties, et fait enfin pencher la balance en

faveur de celui que tout indiquait à la France comme son ennemi.

Il n'entre pas dans l'objet de cet article de donner ici l'histoire de cette révolution, dont on trouvera les détails dans un ouvrage qui ne doit pas tarder à paraître: il suffit de dire que le prince d'Orange rentra à la Haye triomphant, vers la fin de septembre 1787; que tous les patriotes se dispersèrent pour échapper, par un exil volontaire, à la vengeance stathoudérienne. La femme de Guillaume V fit publier une amnistie à-peu-près semblable à *l'édit de grace* que la reine de Naples publie aujourd'hui. Par quelle fatalité arrive t-il qu'on voie toujours, dans des circonstances pareilles, l'histoire accuser les femmes de ressentiments plus implacables que les hommes? Serait-ce, comme on l'a observé, que la mesure de la faiblesse est presque toujours celle de l'excès dans l'exercice du pouvoir, ou dans ses vengeances?

La force ne sait point s'arrêter quand elle triomphe: la ruine du parti patriotique, le retour du despotisme stathoudérien, furent bientôt suivis de la conclusion d'une alliance monstrueuse entre l'Angleterre et la Prusse, qui garantissait la nouvelle constitution batave, imposée par le Stathouder; et la Hollande subjuguée, avilie, acceptait avec reconnaissance le bienfait d'une telle garantie.

(La suite au numéro prochain).

La Haye, 10 août.

Tous les membres de la première chambre ont été invités par un décret de se rendre à leurs postes pour le 26 août, et de ne point quitter cette résidence avant que les délibérations (qui commenceront ce jour-là) ne soient finies.

La plus grande partie des troupes bataves qui nous

sont restées, se rendent sur les côtes de la Nord-Hollande et les lignes de Castrium.

Les chaloupes canonnières de nouvelle invention sont maintenant achevées; elles ont fait, il y a trois jours, une manœuvre très-intéressante dans la Meuse; on les envoie dans les rivières de la Zélande.

Les effets bataves éprouvent à chaque bourse une hausse assez considérable.

PRUSSE.

Berlin, 14 thermidor.

Vous avez maintenant connaissance du traité de subsides que l'Autriche et l'Angleterre ratifiaient pendant que nous gagnions la bataille de Marengo. Il est certain qu'après cette victoire, Londres insistait encore pour que Vienne continuât de se battre. On sait qu'en même temps le cabinet de Londres ne négligeait aucun effort, aucune intrigue, aucun moyen de proscription, pour diviser, dès sa naissance, cette ligue protectrice de la liberté maritime, dont la seule menace et la seule apparence inquiétaient son ambition exclusive.

M. Windham vient, à ce qu'on assure, d'être expédié par lord Minto de Vienne à Londres, pour déclarer l'intention formelle de traiter.

Il n'y a point de pays en Europe où l'on parle aujourd'hui du gouvernement français, et surtout du premier consul, avec plus d'estime.

L'on est ici très-ami de la paix; mais l'on craint beaucoup les lenteurs et les difficultés des congrès. L'on se rappelle le dernier, et l'on voudrait voir les choses aller plus vîte. On est convaincu à Berlin que quand M. de Moraview parlait à Hambourg, avec tant de chaleur, pour les rédacteurs du journal insultant qui ont été arrêtés, il consultait plutôt ses anciennes instructions que

les dernières dispositions de Paul I. Cette arrestation a été vue de très-bon œil. L'on y est dans le systême de ne pas laisser aux petites puissances la liberté d'inquiéter et surtout d'insulter les grandes à l'ombre de leur neutralité.

Au surplus, il y a très-peu de nouvelles ici maintenant, mais on en attend avec impatience de Paris, de Vienne et de Londres.

Berlin, 18 thermidor.

Le ministre russe qui se rend près la cour de Portugal vient d'arriver à Berlin, et doit partir au premier jour pour sa destination.

Milord Crawsfort est bien arrivé, mais lord Holland ne l'est pas encore à Berlin ; en effet, ces deux hommes ne peuvent guère marcher ensemble.

On croit ici que les deux imprudents journalistes arrêtés à Hambourg, y seront jugés comme calomniateurs d'après les lois du pays.

On avait dit que pendant l'absence du Czar, son ministre le comte Panin avait reçu les ministres des rois de Suède, de Danemarck, de Sardaigne et de Prusse. Il y avait erreur quant à ce dernier. M. de Luzi, ministre de Prusse, a été reçu au palais qu'habite le Czar à la campagne, et il en a été accueilli de la manière la plus distinguée.

Les efforts des cours de Londres et de Vienne pour un rapprochement avec la Russie, ont été inutiles jusqu'ici, et ne paraissent pas devoir devenir plus heureux.

Le Portugal a imité la conduite de l'Autriche relativement à la grande maîtrise de Malthe, en faisant faire à Paul I un simple compliment de félicitation, comme protecteur de l'ordre.

Le prince Henri de Prusse est à Berlin ; il loge chez

son frère le prince Ferdinand, au château de Bellevue ; il est venu pour célébrer l'anniversaire de la naissance du roi qui a eu lieu avant hier, et pour assister au dîner de la famille royale réunie chez le roi à Charlottembourg.

ALLEMAGNE.

Vienne, 17 thermidor.

On attend très-prochainement la reine de Naples : on prépare le palais qu'elle occupera.

On a remarqué des entrevues fréquentes entre lord Minto et le baron de Thugut, et l'expédition de plusieurs couriers pour Londres.

Le desir de la paix se manifeste toujours, et saisit au spectacle toutes les allusions possibles.

On avait parlé de la nomination d'un ministre impérial près le pape, mais elle paraît retardée.

ANGLETERRE.

Londres, 9 août.

On est ici fort occupé de deux grands objets ; l'un, la coalition qui paraît se former dans le Nord, contre l'ascendant maritime de la Grande-Bretagne ; l'autre, les négociations de paix entre la France et l'Empereur. Notre gouvernement paraît décidé à ne pas mollir dans ces circonstances en apparence critiques. Les ordres qu'il a donnés d'arrêter tous les bâtimens destinés pour la Baltique, et les deux nouvelles prises danoises que nos vaisseaux viennent d'amener, prouvent qu'il est disposé à ressentir l'aggression du Danemark, qui semble avoir été le signal d'une confédération, dont jusqu'ici on avait mis l'existence au nombre des rêveries politiques. On va même jusqu'à dire que M. Witworth

ne va plus à Copenhague, mais bien à Pétersbourg, pour inviter le grand Duc, par l'appât de l'abandon de Malte, à rentrer dans la coalition. Cette mesure, sur laquelle on paraît faire beaucoup de fonds, dissoudrait sur-le-champ, si elle réussissait, toute coalition maritime, et laisserait le Danemark à notre discrétion. Quant à la coalition continentale, nous n'en sommes pas inquiets : si elle se dirige contre quelqu'un, ce sera contre la France ou contre l'Autriche : c'est au moins là la version qui paraît à présent la plus probable ; et nous ne croyons guère aux pronostics que paraît contenir un paragraphe de la gazette de Vienne, qui dit « que les cours du Nord ne paraissent pas disposées à « laisser ruiner le continent pour l'intérêt de certaines « puissances maritimes. » Cette menace ne signifie rien ; « et les papiers de Vienne, en la répétant avec osten- « tation, font une chose sans but pour ce qui nous con- « cerne. »

On se flatte que la paix n'est rien moins qu'assurée ; que l'Empereur veut absolument un congrès où nous serons appelés ; et que nos troupes pourront bientôt agir dans la Méditerranée, de concert avec les troupes impériales. Pour le moment, nous poursuivons la guerre avec chaleur. Neuf mille hommes ont mis à la voile de Spithead, et l'on assure comme une chose positive, que que Belle-Isle est le lieu de leur destination.

RÉPUBLIQUE HELVÉTIQUE.

Berne, 8 août, (20 thermidor).

La journée d'hier est une des plus importantes dont nous ayons été témoins depuis la révolution, et celle d'aujourd'hui ne le sera pas moins. Elles sont l'époque d'une révolution dont nous pouvons espérer les effets les plus heureux, et qui donnera un gouvernement plus

propre à nous conduire dans ces pénibles circonstances ; par-là même qu'il sera moins en proie aux factions et à l'esprit de parti, que notre législature à cette heure agoni ante.

Hier, la commission exécutive a adressé aux conseils le message suivant :

La commission exécutive au corps législatif.

Si jamais délibération mérita l'attention la plus impartiale, comme la moins partagée, le silence absolu de toute passion et de tout intérêt particulier, c'est celle du moment actuel, où la commission exécutive, pressée par le sentiment impérieux du devoir, vient vous exposer la vraie situation de notre patrie, et vous proposer en même-tems la seule mesure qui puisse la sauver d'une ruine totale.

Il suffit d'un coup-d'œil rapide sur l'intérieur de notre organisation sociale, pour se convaincre qu'elle marche à grands pas vers une dissolution, cette constitution qui n'est calculée ni sur nos besoins ni sur nos ressources, sans garantie pour sa propre existence, et pleine en elle-même de contradictions et de lacunes. — Aucune loi organique qui désigne les ressorts par lesquels cette constitution eût dû être maintenue en mouvement, leur place et la sphère de leur activité. — Tous les anciens rapports dissous, et les nouveaux laissés dans le vague.

La sûreté des personnes et la propriété exposée aux atteintes de l'arbitraire, par le défaut des formes protectrices de la liberté civile. — Une foule innombrable de fonctionnaires publics, produit informe de choix d'un peuple peu préparé à cet exercice de sa souveraineté. — Ces fonctionnaires succombant sous le poids des sacrifices qu'ils ont dû faire depuis deux ans à la chose publique, attiédis par l'effet même de la contrainte

qui les enchaîne à leurs places, et pour la plupart sans connaissances de leurs droits et de leurs devoirs. — Les ressources de l'état les plus abondantes converties en charges réelles. — Un système de finances vicieux dans ses bases, et sans aucun instrument d'exécution. — Le capital de la fortune publique entamé pour subvenir aux dépenses courantes. — Le crédit national anéanti de toutes parts, une foule de besoins pressants, auxquels le triple même de la recette serait loin de suffire — Les asyles ouverts à la maladie et à l'indigence privés de leur entretien le plus indispensable. — La classe nombreuse des ministres de la religion luttant avec la misère. — Au lieu de patriotisme et d'esprit public, partout l'indifférence la plus complète ou l'animosité des passions. — L'autorité publique tombée en discrédit.

Un mépris ouvert pour les lois, mépris qui eût entraîné, dès longtemps, les horreurs de l'anarchie et le renversement complet de tout ordre socia , si le caractère impassible de notre peuple et la compression de deux ans de malheurs, en ajoutant à cette force d'inertie, n'eussent résisté aux progrès de la désorganisation. — Tels sont, citoyens représentants, les principaux traits de l'effrayant tableau dont en vain on essaierait d'affaiblir les couleurs ou de mettre la vérité en doute.

Quelques-unes des causes qui ont amené cet état de choses, se présentent dans la manière dont la révolution s'est opérée chez nous, et pourront dès-là passer pour un résultat des circonstances; cependant, il est certain que la plus grande partie en doit être attribuée aux homme mêmes dont les mains reçurent et ont gardé jusqu'à présent le dépôt des affaires publiques.

La commission exécutive, citoyens représentants, n'anticipera point ici sur l'impartialité de vos propres réflexions. Elle vous laisse le soin de reprendre en pensée, et d'apprécier vous-mêmes la carrière que vous

avez suivie pendant ces deux années; de rechercher ce que la nation helvétique a dû attendre de ses représentants, et de dire en présence de cette nation qui vous juge et de l'Europe qui vous observe, jusqu'à quel point cette attente a été remplie. — Votre jugement pourra être d'autant plus impartial, que plus d'une fois déjà l'aveu de votre propre insuffisance s'est fait entendre dans votre sein, sans jamais avoir été contredit. — La commission convient de son côté, avec la même franchise, qu'elle n'a point rempli l'attente de la confiance publique. — Mais, simple instrument d'exécution, elle a dû suivre la route tracée, et se serait efforcée en vain d'en changer la direction. — Car, comment aurait-elle pu entreprendre quelqu'amélioration essentielle, tandis que ses vues les moins équivoques étaient dénaturées et méconnues, et que des mesures de salut public étaient rejetées par cela seul qu'elle le proposait? Comment aurait-elle pu assurer à la loi le respect et l'obéissance, tandis que trop souvent la passion et les haines personnelles présidèrent à sa rédaction, tandis que le renversement des lois était impunément prêché au milieu de vous; tandis que le mauvais citoyen, celui qui voulait se soustraire à une obligation civique, à une charge imposée à tous, à la volonté manifeste de l'autorité légitime, était sûr de trouver des défenseurs jusques dans le sanctuaire des lois? Où la commission exécutive aurait-elle puisé la force nécessaire pour agir, tandis que c'était, chez une partie de la législature, affaire de système que de la déconsidérer aux yeux de la nation, de lui ôter sa confiance, et avec elle tout moyen de l'influencer d'une manière salutaire?

En vain s'est-elle efforcée de vous rendre attentifs aux suites pernicieuses de cette marche; en vain a-t-elle tenté des voies de rapprochement. Au lieu d'y accéder, on vous a vus, égarés par la méfiance et aveuglés par

la passion, dépasser plus d'une fois les bornes de l'autorité qui vous fut confiée, attenter manifestement à l'indépendance de l'ordre judiciaire, seul bouclier de la liberté civile, et même compromettre essentiellement ses relations diplomatiques qui sont de la plus haute importance.

Cette marche de législature, ces dissentions perpétuelles, soit entre les représentants du peuple eux-mêmes, soit entr'eux et le pouvoir exécutif, ont été la source féconde des maux qui forcent aujourd'hui à désespérer d'une amélioration de notre sort sous les formes actuelles, et à voir dans un changement des autorités le seul moyen de salut public. La nécessité indispensable de ce changement est d'autant mieux démontrée au pouvoir exécutif, qu'elle parait depuis longtemps être sentie par vous-mêmes, et que les propositions tendantes à l'amener, toujours écartées, reparaissent cependant toujours.

Mais il est un autre point de vue sous lequel ce changement devient plus urgent encore. Le moment ne parait plus éloigné, citoyens représentants, où il s'agira chez nous de préparer le passage à un ordre meilleur de choses, et où une mauvaise constitution adaptée au caractère de la nation, devra être établie sur les bases de la liberté civile, de l'égalité des droits politiques, de la séparation des pouvoirs et du système représentatif. Qu'une telle constitution ne puisse jamais être l'ouvrage d'une assemblée nombreuse, flottant au gré des passions qui la maîtrisent, c'est une opinion que démentent les efforts inutiles, faits jusques à présent pour l'essayer. Cette constitution, destinée non-seulement à rallier la génération présente, mais à faire le bonheur de celles qui doivent la suivre, demande d'être méditée dans le calme de la réflexion, et avec cet emploi complet des moyens, seul propre à donner à l'édifice de la solidité et de l'ensemble, c'est-à-dire qu'elle ne peut être l'ou-

vrage que d'une assemblée où se trouvent à-la-fois l'homogénéité des parties, et la restriction du nombre.

Un avantage immédiat de cette réduction des conseils législatifs, c'est une épargne assez considérable qui en résultera pour les dépenses publiques, épargne que notre situation sollicite impérieusement.

A la vérité, on eût dû attendre des premiers fonctionnaires de la nation, qu'empressés de donner l'exemple toutes les fois qu'il serait question de sacrifices, ils auraient, par leur dévouement, évité de blesser les principes de la justice et de l'égalité dans les points où leur lésion devait surtout être sensible. Au lieu de cela, la commission exécutive doit déclarer que les paiements ordonnés de temps en temps par décret en faveur des premières autorités, ont été la pricipale cause du dénuement absolu dans lequel ont été laissés, pendant deux ans, les fonctionnaires de cantons, et que si les dépenses les plus urgentes sont demeurées en arrière, c'est à ce procédé injuste, contre lequel le pouvoir exécutif s'est élevé en vain, qu'il faut l'attribuer.

Tels sont, citoyens représentans, les motifs qui obligent la commission exécutive à vous proposer, par le projet de décret joint à ce message, le changement des autorités législative et exécutive. Leur développement vous aura convaincus que ce changement, s'il doit atteindre son but, ne peut s'effectuer que dans les formes proposées. Toute modification que l'on voudrait apporter à ces formes, tout délai par lequel on voudrait renvoyer une décision qui n'est susceptible d'aucun délai, ne prouveraient rien qu'une résolution constante de rejeter le dernier, l'unique moyen de salut public qui se trouve encore en nos mains. Salut républicain.

Le président de la commission exécutive,

Signé FINSLER.

Pour la commission exécutive, le secrétaire général,

Signé MOUSSON.

Après ce message, on donne lecture du projet de décret suivant :

Sur le message de la commission exécutive, en date du 7 août, considérant que l'état actuel des ressources publiques, ainsi que la nécessité de préparer l'établissement d'une nouvelle constitution, demandent impérieusement une réduction dans le corps législatif : Le grand conseil, après avoir déclaré l'urgence, a résolu :

ART. I. A compter de la date du présent décret, les conseils législatifs sont ajournés.

II. A leur place est établi un conseil législatif de 43 membres.

III. Pour former ce conseil, la commission exécutive devra, dans l'espace de 24 heures, après la réception du présent décret, faire choix de 35 membres pris dans la ci-devant législature.

IV. Aussitôt après les avoir convoqués, la commission exécutive se démettra entre leurs mains de ses pouvoirs, et les membres qui la composaient, prendront place dans le conseil législatif.

V. Ce conseil ainsi constitué, s'adjoindra encore 8 membres qui seront pris sur la généralité des citoyens, et procédera à la pourvue des places qui pourraient vaquer par refus ou démission.

VI. Immédiatement après, le conseil législatif fera choix de sept membres, pris dans son sein, qui formeront un nouveau conseil exécutif.

VII. Le conseil légilatif réunira l'autorité et les fonctions que le titre V de la constitution attribue aux deux sections de la législature ; il les exercera avec les mêmes droits et sous les mêmes obligations.

VII. Le conseil exécutif exercera le même pouvoir que le titre VI de la constitution attribue au directoire, avec les mêmes droits et sous les mêmes obligations.

IX. Le conseil législatif devra, dès qu'un projet de

loi aura été adopté par la majorité de ses membres, le communiquer de suite au conseil exécutif, pour qu'il donne son avis sur ce projet.

X. Le conseil exécutif est tenu de communiquer son avis dans l'espace de deux jours, si le projet de décret est accompagné d'une déclaration d'urgence; et dans celui de dix jours, si cette déclaration ne s'y trouve pas.

XI. Après avoir entendu l'avis du conseil exécutif, le conseil législatif pourra, selon les circonstances, ouvrir une nouvelle discussion sur la matière; mais, dans tous les cas, le projet devra être mis aux voix de nouveau, et ne deviendra loi qu'après ce second vote.

XII. Les deux autorités établies par la présente loi, demeureront en fonctions jusqu'à ce qu'une nouvelle canstitution ait été projetée, puis acceptée par la nation helvétique, et mise en exécution.

Après la lecture de ces pièces au grand conseil, il s'est ouvert une discussion fort peu animée, et où tous les orateurs ont paru convaincus de la nécessité de prendre la mesure proposée. Un membre a même dit qu'il ne l'adoptait que dans l'intime conviction qu'elle aurait également lieu lors même qu'elle serait rejettée. Elle a donc passé au grand conseil sans la moindre difficulté. Un meûnier de Zurich, nommé Relstap, fut, pour ainsi dire, le seul opposant.

Il n'en a pas été de même au sénat, où l'on a montré une forte répugnance à accepter la proposition du gouvernement, et on l'a renvoyée à l'examen d'une commission chargée de faire un rapport ce matin. Mais la commission exécutive, peu satisfaite de ce délai, qui pourrait avoir les suites les plus graves pour la tranquillité publique, a sommé le président de convoquer hier encore le sénat, pour qu'il procédât, dans la journée même, à l'acceptation ou au rejet de la résolution

du grand-conseil. Le sénat, indisposé de cette sommation, a passé à l'ordre du jour, refusant de s'en occuper avant aujourd'hui

Cependant vingt-un membres du sénat se retirèrent et déclarèrent au gouvernement qu'ils donnaient leur aveu à la loi telle qu'elle était.

D'après la constitution, le sénat ne pouvait plus se trouver en nombre suffisant pour délibérer; cependant un nombre à-peu près égal d'opposants se réunit le 20 thermidor au matin, et après une discussion très-animée en comité secret, il déclara ne pouvoir adopter, et se sépara paisiblement.

La commission exécutive ayant pour elle tout le grand-conseil, une grande partie du sénat et la nation entière, ne s'arrêta point à cette opposition partielle. Elle fit choix des trente-cinq législateurs qui devaient rester, parmi lesquels se tronvèrent même quelques opposants.

On a procédé ensuite, dans la soirée du 20, à la nomination des huit membres qui devaient être pris dans toute l'Helvétie; ce sont les citoyens Schmidd, préfet national du canton de Basle; Ruttimann, préfet national du canton de Lucerne; Fusli, ancien magistrat du canton de Zurich; Schuler, ancien magistrat du canton de Schwitz; Wittembach, homme de lettres de Berne, et ancien magistrat; Lang (du Valais), de la chambre administrative; Sacei (de Bellinzona) ci-devant chancelier; Berrenschwand, président de la chambre administrative de Fribourg. Demain 21, on doit s'occuper de la nomination du nouveau conseil exécutif.

La tranquillité publique n'a pas été troublée un seul instant. Aucun acte de violence n'a eu lieu. On avait ordonné quelques patrouilles, par précaution; mais elles n'ont eu aucun désordre à réprimer, et le cours ordinaire des affaires n'a éprouvé aucune interruption.

Du 9 août, 21 thermidor.

Toutes les troupes en garnison dans cette commune sont sur pied; de nombreux détachements ont parcouru la ville hier et toute la nuit dernière: le bon ordre n'a pas été troublé un instant. On a observé que les plus forts de ces détachements se sont tenus, pendant toute la durée des séances à portée des conseils.

La salle du grand conseil a été fermée hier dans l'après-midi; on assure que c'est par ordre de la commission exécutive.

Les sept membres du nouveau conseil exécutif sont nommés. Ce sont les citoyens Frisching, Savary et Dolder, ex-membres de la commission exécutive, et Zimmerman du grand conseil; Glaire, de la commission exécutive; Schmidt, préfet national du canton de Bale; Ruttimann, préfet de Lucerne.

Il était impossible de ne pas donner d'abord les détails de cette journée d'espérance, dont les suites répareront sans doute les maux de l'Helvétie. Nous renvoyons au prochain numéro un coup-d'œil général sur cet intéressant pays, où la démence avait essayé la plus coupable des révolutions, puisqu'elle ne pouvait pas établir, mais interrompre le bonheur et la liberté.

INTÉRIEUR.

PARIS.

Il est étonnant que les *faiseurs de contre-révolution* ne soient pas découragés, depuis dix ans, par la mal-adresse de leurs émissaires, par l'impossibilité bien reconnue de leurs entreprises, et surtout par la volonté si prononcée du peuple français. On dit que les agents de la dernière conspiration dénoncée par le gouvernement, et dont nous avons parlé dans le quatrième numéro de ce journal, s'étaient chargés de livrer le port de Brest à l'un des princes réfugiés en Angleterre. Si ce projet absurde a vraiment été conçu, il doit jeter sur ses auteurs le plus grand mépris. Ne serait-ce pas deshonorer à la fois son rang ou son malheur, que de conspirer ainsi, loin de tout danger, chez les ennemis naturels de la France? Henri IV reconquit son trône au milieu de ses états; il le dut à la victoire et à la clémence. Il était entouré des plus grands hommes, et lui-même il mérita ce nom. Quand on ne peut prétendre aux mêmes succès, il faut céder sagement à la fortune. Ne vaut-il pas mieux se reléguer aux extrémités de l'Europe, que de

promener une haîne impuissante autour des frontières de sa patrie? Toutes les maisons régnantes ont eu leurs jours de gloire et de décadence. Il existe dans le peuple français je ne sais quoi de fier et d'indocile qui se lasse bientôt du règne des princes fainéans. Ce peuple a toujours changé de constitution ou de maître, lorsque des mains assez fermes ne l'ont pas gouverné. Il veut aujourd'hui conserver sa gloire et obtenir le repos. Or, des contre-révolutions telles que les desirent quelques insensés, ne lui donneraient pas le repos, et lui ôteraient sa gloire. Elles sont donc aussi méprisables que criminelles.

C'est à ces folles tentatives sur Brest, qu'il faut sans doute attribuer la sévérité des dernières mesures prises contre les prévenus d'émigration et les amnistiés des départements de l'Ouest. Ainsi l'ordinaire effet des conspirations tramées au dehors, est toujours d'amener de nouvelles rigueurs au dedans. Ces conspirateurs aveugles vont directement contre le but qu'iils se proposent. La démence de leurs tentatives pouvait d'abord n'être vue qu'avec dédain; mais la cruauté froide et obstinée avec laquelle ils exposent tous ceux qu'on croit leurs complices, doit appeler l'indignation universelle : ceux même qui les ont d'abord servis, sentiront de jour en jour qu'ils

peuvent mieux employer leur dévouement et leur courage.

Le ministre des finances honore tous les jours son administration par l'esprit d'ordre, de justice et d'économie qu'il y développe. Il vient de faire un rapport excellent sur les rentiers, qui recevront désormais en numéraire ce qu'on leur payait en bons d'arrérages.

Le général Berthier est parti le 30 thermidor pour Madrid, avec le caractère de ministre plénipotentiaire.

Nous donnerons dans le prochain numéro l'arrêté des consuls sur les jours fériés, et la circulaire que le ministre de l'intérieur vient d'adresser aux préfets sur ce même arrêté.

Statistique du département du Calvados.

Le département du Calvados, situé entre le 15.e et le 16.e degré de longitude, et au 48.e degré de latitude, tire son nom d'un rocher placé dans la mer, le long de ses côtes, à la gauche de l'embouchure de la rivière d'Orne. Il est borné au nord par la mer, au midi par le département de l'Orne, au couchant par celui de la Manche, au levant par celui de l'Eure; et il répond à une partie de la moyenne et basse Normandie.

Division du Territoire.

Ce département est divisé en six sous-préfectures,

dont les chefs-lieux sont Bayeux, Caen, Pont-l'Evêque, Lisieux, Falaise et Vire.

Caen, ville principale, placée au milieu d'un riche bassin, à un myriamètre cinq kilomètres de la mer, avec laquelle elle communique par la rivière d'Orne, offre une des positions les plus favorables aux arts, au commerce et à l'agriculture. Elle est la résidence du préfet, le siége des tribunaux civils et criminels, d'une école centrale qui doit remplacer ses colléges et son ancienne université, et d'une école de médecine. Elle possède un jardin de botanique, et plusieurs établissements d'éducation et de bienfaisance. Sa population s'élève à 40,000 ames, dont partie est employée à des manufactures de dentelles, de bonneteries, etc.

La population du département en général est de 500,000 habitants; sa garde nationale sédentaire, de 100,000 hommes. La surface de son territoire est de 6,265 myriares. Sa contribution foncière pour l'an 8, est de 5,864,700 fr.; et sa contribution mobiaire, de 770,000 fr.

Rivières.

Le département du Calvados est arrosé de plusieurs rivières considérables, qui toutes ont leur cours du sud au nord, et se déchargent dans la mer.

La Touque prend sa source dans le département de l'Orne, passe à Fervaques, Lisieux, Pont-l'Evêque, et se jette dans la mer au Gué-de-Trouville. Elle est navigable dans sa partie inférieure, et porte bateaux jusqu'à Lisieux; mais il serait possible de perfectionner sa navigation, en resserrant son lit près de son embouchure, dont les envasements rendent l'accès difficile.

La Dive prend sa source dans le département de l'Orne, passe à Crocy, Coulebœuf et Dives; elle se jette dans la mer sous la côte de Beuzeval. Cette rivière est

navigable jusqu'au pont de Saint-Sauson. On pourrait faire remonter sa navigation jusqu'à l'embouchure de l'Ante, et, au moyen d'écluses rendre cette autre rivière navigable jusqu'à Falaise.

La rivière d'Orne prend sa source dans le département du même nom, à 10 kilomètres au dessus de la commune de Séez. Après y avoir reçu plusieurs petites rivières, elle coule sur le territoire du Calvados, passe à Clecy, Harcourt, vient baigner les murs de Caen, où elle fait remonter les navires caboteurs, dont le tirant d'eau est de 32 décimètres, et se décharge dans la mer pres de la Fosse de Colleville.

La rivière de Vire prend sa source dans les vallées du même nom, traverse une partie du département de la Manche, et se jette dans la mer au dessous d'Ysigny. Elle reçoit le long de son cours plusieurs rivières qui la rendent navigable dans sa partie inférieure. Près de son embouchure, ses eaux s'étendent sur une plage de 8 kilomètres de largeur, et à chaque marée submergent une grande étendue de terrain productif. Le gouvernement a sous les yeux plusieurs projets dont l'exécution rendrait ces plaines à l'agriculture, et faciliterait la navigation de cette rivière.

Les rivières d'Aure et de Drôme, dont l'une prend sa source près de Caumont, et l'autre près de La Ferrière, coulent à peu pres parallèlement, se perdent dans le même gouffre (appelé la Fosse-de-Soucy), et vont filtrer au pied des rochers qui bordent la mer.

Péches.

Toutes ces rivières abondent en différentes espèces de poissons, dont plusieurs, tels que la lamproie et l'alose, remontent de la mer. On pêche aussi sur les côtes une grande quantité d'huitres, qui sont l'objet d'un commerce tres-lucratif à Rouen et à Paris. Plusieurs autres

pêches maritimes, celles du hareng, du maquereau, etc. ajoutent encore de nouvelles ressources aux productions de la terre.

Productions territoriales.

Elles consistent en bled, seigle, sarrasin ou bled noir, haricots, pois, et autres grains. On y cultive le lin et le chanvre pour les toiles et les cordages, la navette pour en extraire l'huile. Les prairies, qu'arrosent les rivières d'Orne, de Vire, etc. nourrissent de nombreux troupeaux de bœufs, de moutons, mais surtout de chevaux, connus par la beauté de leurs formes, leur force et leur agilité. Les prairies artificielles donnent la nourriture des vaches et autres animaux employés à la culture. Dans ce département, la vigne est remplacée par le pommier et le poirier, qui fournissent le cidre et le poiré dont on extrait de très-bonnes eaux-de-vie. La terre, qui engénéral est argillo-calcaire, est revêtue d'une couche végétale très-épaisse, et, dans les années d'abondance, produit plus que la consommation des habitants.

Bois.

L'étendue des bois de ce département est peu considérable, et diminue tous les jours par les défrichements qui s'y opèrent. Une des causes de ce déboisement rapide est sans doute la fertilité du terrain nouvellement défriché, dont le produit surpasse de moitié celui du méme terrain planté de bois. C'est au gouvernement à opposer quelques restrictions à la liberté du propriétaire, et à sacrifier des spéculations privées à l'intérét de tous et de l'avenir.

Minéralogie.

Il est vrai que l'étendue des masses calcaires et les couches de schiste que l'on trouve dans différents can-

tons, fait soupçonner l'existence de plusieurs dépôts considérables de charbon de terre ; cependant on n'a pu jusqu'à ce jour en découvrir que dans la commune de Littry, près de Baynes. Le charbon de cette mine, exploitée depuis 1740, se transporte par terre à des distances considérables, parce qu'il ne s'en trouve pas d'autres dans l'immense bassin compris entre les rivières de Seine, de Sarthe, la mer, et partie des départements du Nord.

Le département du Calvados n'offre que peu de mines métalliques exploitées. La mine de fer seulement s'y trouve dans tous les états, et donne la teinte aux argilles et aux grès. Il existe aussi, dans différents endroits, des masses considérables de pyrites martiales, dont on pourrait tirer un parti avantageux pour les arts. On ne compte encore qu'une seule manufacture d'acide sulfurique, établie près de Honfleur.

Botanique.

Les productions, dans les autres règnes de la nature, sont plus variées. Le botaniste surtout, trouverait parmi les varechs qui tapissent les rivages et les rochers de la mer, des richesses encore inconnues. Le nombre des espèces d'arbres, d'arbustes, de plantes, dont plusieurs sont particulières au sol, s'élève à plus de 900.

Manufactures et Commerce.

L'industrie des habitants en général est peu tournée vers le commerce et les arts manufacturiers ; soit que les produits variés de leur sol leur fournissent de riches dédommagements, soit aussi que, manquant des matières premières, la guerre et la difficulté des communications ne leur permettent pas de les tirer de l'étranger. On vante cependant les belles dentelles de Caen, ses fabriques de futaine, de bonneterie et de chapellerie, les filatures de coton et la coutellerie de Falaise, draps de Vire, les frocs et les flanelles de Lisieux.

Grandes routes.

L'entretien des grandes routes de ce département est très-dispendieux. La plupart des chaussées en cailloutis étant formées de pierres marneuses ou calcaires, qui se brisent aisément sous le choc de la roue, exigent de fréquents rechargements. Il serait utile que les ingénieurs fissent la recherche des bancs de grès et des lits de cailloux, qui leur fourniraient des matériaux plus propres à ce genre de construction.

Navigation intérieure.

Les frais énormes et les difficultés qu'entraînent la réparation des routes de terre, le grand nombre des rivières, la pente insensible du terrain qu'elles arrosent, prouvent à la fois le besoin et la facilité des communications par eau. Nous avons déja parlé de la nécessité de perfectionner et d'étendre la navigation des principales rivières. On peut encore multiplier les avantages qu'elles offrent au commerce. En joignant l'Orne à la Sarthe, qui communiquerait à la Loire par la Mayenne, on ouvrirait une nouvelle branche de navigation intérieure entre les mers du Nord et l'Océan. Ce canal fournirait un débouché aux productions naturelles et industrielles des départements environnants, faciliterait le transport des bois de construction qui y abondent, et dans les temps de guerre servirait à ravitailler nos flottes.

Un canal qui unirait la Dive à la Touque, au moyen de la rivière de Vire, et la Touque avec la Rille, dont les sources sont très-rapprochées, suppléraît aux routes de terre dont le nord de ce département est privé. Plusieurs rivières sont encore susceptibles de jonctions d'une utilité moins étendue, mais aussi évidente.

Ports.

La navigation extérieure n'attend pas de moindres améliorations. Le département du Calvados, baigné par

les eaux de la mer sur une étendue de 120 kilomètres, ne possède pas de ports importants, parce que les côtes, défendues par des rochers qui se prolongent très-avant dans la mer, sont de plus exposées aux vents nord-ouest et nord, qui amoncèlent dans les anses des sables et des galets très-nuisibles à la navigation. Les ports de Caen et de Honfleur sont les seuls qui méritent l'attention.

Le projet pour le nouveau port de Caen, qui consiste à creuser, sous les murs de cette ville, un bassin qui serait alimenté par les eaux de la mer, a eu l'approbation de l'institut national, et est actuellement sous les yeux du gouvernement.

Les envasements occasionnés par le refoulement des eaux de la Seine, rendent souvent très-difficile l'accès du port de Honfleur. On a proposé de remédier à cet inconvénient, en creusant un canal de navigation le long de la rive gauche de la Seine, jusqu'au point opposé, à Vilquier, et d'amener ainsi les eaux de cette rivière dans le port. Ce canal, d'une exécution facile, ouvrirait une communication de la pleine mer avec le port de Rouen, en évitant les bancs changeants de Saint-Sauveur et de Quillebœuf.

On trouve, à peu de distance de l'embouchure de l'Orne, une baie connue sous le nom de la Fosse-de-Colleville. Elle est abritée par les rochers qui gissent sur la côte, et sur un fond d'argile compacte, recouverte de sable gris, qui offre un attérage excellent. En creusant un bassin à côté de cette baie, dans une prairie dont le sol est beaucoup plus bas que le niveau des hautes mers, on pourrait y former un grand établissement maritime, d'autant plus intéressant qu'il serait le seul refuge, dans la Manche, pour nos vaisseaux de guerre, qui s'y armeraient et protégeraient le commerce du Havre, de Rouen et autres ports.

Il n'est pas besoin d'insister sur l'importance de ces

travaux. En mettant à profit tout ce que la nature a fait pour ce département, tout ce qu'elle a donné aux habitants d'activité et d'industrie, le gouvernement présenterait de nouveaux encouragements à l'agriculture, de nouvelles espérances au commerce, trop peu connu avant la révolution, et presque anéanti par la guerre. Mais les améliorations, les entreprises utiles, la réparation des maux de la guerre sont les fruits de la paix.

Madame Helvétius, née Ligneville, élevée chez madame de Graffigny, auteur des *Lettres péruviennes*, et femme du philosophe célèbre, auteur du livre *de l'Esprit*, est morte à Auteuil près de Paris, agée de 80 ans.

ERRATUM pour le N.° IV.

A l'article Paris, pag. 307, ligne 20, au lieu de ces mots, chaque démarche prudente du gouvernement le *désavoue*, lisez le *désarme*.

15 Sept 1800

(N.° VI.) 16 Fructidor An 8.

REP.FRA. DEPT. DE LA SEINE 5 cent

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

DESCRIPTION de la Pêche et de la Chasse, tirée du premier chant des Géorgiques françaises, *par* Jacques *DELILLE.*

SOUS ces saules touffus, dont le feuillage sombre
A la fraîcheur de l'eau joint la fraîcheur de l'ombre,
Le pêcheur patient prend son poste sans bruit,
Tient sa ligne tremblante, et sur l'onde la suit.
Penché, l'œil immobile, il observe avec joie
Le liége qui s'enfonce, et le roseau qui ploie.
Quel imprudent, surpris au piége inattendu,
A l'hameçon fatal demeure suspendu?
Est-ce la truite agile, ou la carpe dorée,
Ou la perche étalant sa nageoire pourprée,
Ou l'anguille argentée, errant en longs anneaux,
Ou le brochet glouton, qui dépeuple les eaux?
Aux habitants de l'air faut-il livrer la guerre?
Le chasseur prend son tube, image du tonnerre;

Il l'élève au niveau de l'œil qui le conduit :
Le coup part, l'éclair brille, et la foudre le suit.
Quels oiseaux va percer la grêle meurtrière ?
C'est le vanneau plaintif, errant sur la bruyère ;
C'est toi, jeune alouette, habitante des airs !
Tu meurs en préludant à tes tendres concerts.
Mais pourquoi célébrer cette lâche victoire,
Ces triomphes sans fruit, et ces combats sans gloire ?
O Muse ! qui souvent, d'une si douce voix,
Imploras la pitié pour les chantres des bois,
Ah ! dévoue à la mort l'animal dont la tête
Présente à notre bras une digne conquête,
L'ennemi des troupeaux, l'ennemi des moissons.
Mais quoi ! du cor bruyant j'entends déja les sons ;
L'ardent coursier déja sent tressaillir ses veines,
Bat du pied, mord le frein, sollicite les rênes.
A ces apprêts de guerre, au bruit des combattants,
Le cerf frémit, s'étonne, et balance longtemps.
Doit-il, loin des chasseurs, prendre son vol rapide ?
Doit-il leur opposer son audace intrépide ?
De son front menaçant ou de ses pieds légers,
A qui se fiera-t-il dans ces pressants dangers ?
Il hésite longtemps : la peur enfin l'emporte ;
Il part, il court, il vole ; un moment le transporte
Bien loin de la forêt, et des chiens et du cor.
Le coursier, libre enfin, s'élance et prend l'essor ;
Sur lui l'ardent chasseur part comme la tempête,
Se penche sur ses crins, se suspend sur sa tête ;
Il perce les taillis, il rase les sillons,
Et la terre sous lui roule en noirs tourbillons.
Cependant le cerf vole, et les chiens sur sa voie
Suivent ces corps légers que le vent leur envoie ;
Partout où sont ses pas sur le sable imprimés,
Ils attachent sur eux leurs naseaux enflammés :
Alors le cerf tremblant, de son pied, qui les guide,

Maudit l'odeur traîtresse et l'empreinte perfide.
Poursuivi, fugitif, entouré d'ennemis,
Enfin, dans son malheur, il songe à ses amis.
Jadis de la forêt dominateur superbe,
S'il rencontre des cerfs errants en paix sur l'herbe,
Il vient au milieu d'eux, humiliant son front,
Leur confier sa vie, et cacher son affront.
Mais, hélas! chacun fuit sa présence importune,
Et la contagion de sa triste fortune:
Tel un flatteur délaisse un prince infortuné.
Banni par eux, il fuit, il erre abandonné:
Il revoit ces grands bois, si chers à sa mémoire,
Où cent fois il goûta les plaisirs et la gloire,
Quand les bois, les rochers, les antres d'alentour,
Répondaient à ses cris et de guerre et d'amour,
Et qu'en sultan superbe, à ses jeunes maîtresses
Sa noble volupté partageait ses caresses.
Honneur, empire, amour, tout est perdu pour lui.
C'est en vain qu'à ses maux prêtant un noble appui,
D'un cerf tout jeune encor la confiante audace
Succède à ses dangers et s'élance à sa place;
Par les chiens vétérans le piége est éventé.
Du son lointain du cor bientôt épouvanté,
Il part, rase la terre, ou, vieilli dans la feinte,
De ses pas, en sautant, il interrompt l'empreinte;
Ou, tremblant et tapi loin des chemins frayés,
Veille, et promène au loin ses regards effrayés,
S'éloigne, redescend, croise et confond sa route.
Quelquefois il s'arrête, il regarde, il écoute;
Et des chiens, des chasseurs, de l'écho des forêts,
Déja l'affreux concert le frappe de plus près.
Il part encor, s'épuise encore en ruses vaines.
Mais déja la terreur court dans toutes ses veines;
Chaque bruit est pour lui l'annonce de son sort;
Chaque arbre, un ennemi; chaque ennemi, la mort.

Alors, las de traîner sa course vagabonde,
De la terre infidèle il s'élance dans l'onde,
Et change d'élément sans changer de destin.
Avide, et réclamant son barbare festin,
Bientôt vole après lui, de sueur dégouttante,
Brûlante de fureur, et de soif haletante,
La meute aux cris aigus, aux yeux étincelants.
L'onde à peine suffit à leurs gosiers brûlants.
Mais à leur fier instinct d'autres besoins commandent;
C'est de sang qu'ils ont soif, c'est du sang qu'ils demandent.
Alors désespéré, sans amis, sans secours,
A la fureur enfin sa faiblesse a recours.
Hélas! pourquoi faut-il qu'en ruses impuissantes
La frayeur ait usé ses forces languissantes?
Et que n'a-t-il plutôt, écoutant sa valeur,
Par un noble combat illustré son malheur?
Mais enfin, las de perdre une inutile adresse,
Terrible, il se ranime, il s'avance, il se dresse,
Soutient seul mille assauts; son généreux courroux
Réserve aux plus vaillants ses plus terribles coups.
Sur lui seul à la fois tous ses ennemis fondent;
Leurs morsures, leurs cris, leur rage se confondent.
Il lutte, il frappe encore: efforts infructueux!
Hélas! que lui servit son port majestueux,
Et sa taille élégante, et ses rameaux superbes,
Et ses pieds qui volaient sur la pointe des herbes?
Il chancelle, il succombe, et deux ruisseaux de pleurs
De ses assassins même attendrissent les cœurs.

INVITATION D'ÉTÉ, A THAÏS.

DÉJA le char des Heures
Touche au sommet des cieux;
Le lion furieux
Sur nos frêles demeures
Verse un torrent de feux.
Le bocage t'appelle :
Honneur de mon jardin,
Sous son ombre fidèle
En tout temps il recèle
La fraîcheur du matin.
Un ruisseau pur l'arrose,
Et de ses petits flots
Le murmure dispose
Aux charmes du repos.
Sous la branche touffue
S'est caché le pinson;
Il échappe à ma vue,
Mais j'entends sa chanson.
Viens : l'encens de la rose
S'échappe du buisson;
Près de la fleur éclose
Est la fleur en bouton.
Là, sous la main badine,
L'oranger jeune encor
Avec mollesse incline
Et sa fleur argentine
Et ses fruits brillants d'or.
Là, pour la lèvre ardente
Qu'embrâse le midi,
Mûrissent à l'envi

La framboise odorante
Fille d'un doux abri,
La groseille pendante
En longs bouquets pourprés,
Et la fraise rampante
Et ses parfums ambrés.

Laisse l'éclat du marbre
Et l'orgueil des palais.
Vaudront-ils donc jamais
L'ombrage du jeune arbre
Où l'on repose en paix;
La grotte où l'innocence
Vient chercher le silence,
Le sommeil et le frais;
L'onde au loin fugitive
Où la beauté craintive
Peut baigner ses attraits;
Le tertre solitaire
Où, le soir d'un beau jour,
Le cri de la colère
Mourut en cri d'amour?....
Ah, viens! vive et légère,
La corbeille à la main,
En chapeau de bergère,
En corset du matin.
Soigneuse de te plaire,
Flore, en ta pannetière,
S'apprête à mélanger
Les roses du parterre
Et les fruits du verger.
Le myrte et l'immortelle
A ma voix vont s'unir,
Et sur ton front courir
En guirlande nouvelle.

Œillets de feu, jasmin
Au panache d'albâtre,
Venez parer le sein
Cher au baiser folâtre !
Prodiguez vos odeurs,
Suaves tubéreuses ;
Tulipes fastueuses,
Déployez vos couleurs !
Galante marjolaine,
Lauriers dus aux vainqueurs,
Et toi, lys, roi des fleurs
Dont la rose est la reine ;
Brillants fruits du plaisir,
Vous qu'Amour fit éclore
Des baisers du Zéphir
Et des pleurs de l'Aurore,
Tombez ! allez mourir
Aux pieds d'une autre Flore :
Sur vos débris charmants,
Vénus réserve encore
Un trône à deux amants.

DEGUERLE.

ENIGME.

De moi, dans mon vrai sens, votre corps se nourrit;
Dans un autre, souvent, j'empoisonne les ames :
Mais, dans l'un et dans l'autre également proscrit,
La prudence et la faim me fait livrer aux flammes.

LOGOGRIPHE.

Je fais presque en tous lieux le tourment de l'enfance.
Est-on jeune, on m'oublie; est-on vieux, on m'encense.
Je porte dans mon sein mon ennemi mortel :
Il veut m'anéantir; et mon malheur est tel,
Qu'en le perdant, je perds presque toute existence.
Déja de mes dix pieds huit sont en sa puissance;
Mais il m'en reste deux, qui, dans le même sens,
L'un à l'autre accollés, seront pris pour deux cents.

L'*Enigme* et le *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro, sont de LAMOTTE.

Le mot de l'*Enigme* est *Lancette*.

Le mot du *Logogriphe* est *Café*.

EXTRAITS.

L'HOMME DES CHAMPS, ou *les Géorgiques françaises, poème en quatre chants, par* Jacques *DELILLE.**

DEUX ouvrages dignes des plus beaux jours de notre littérature, ont paru presque en même temps. L'un est le *Lycée* du C. Laharpe **, dont on a publié récemment trois nouveaux volumes ***; et l'autre est le poème des Géorgiques françaises, composé par celui qui s'est fait tant d'honneur en traduisant les Géorgiques latines.

Le *Lycée* du C. Laharpe offrira le tableau le plus complet qu'on ait encore tracé des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, depuis Homère jusqu'à nous. Pour élever un semblable monument, il fallait réunir le goût que donne la nature à celui que l'étude perfectionne : ce goût supérieur, dont l'instinct et la réflexion dictent et confirment à la fois les jugements, qui sent l'ai-

* Ce poème se trouve à Paris chez les CC. Levrault, imprimeurs-libraires, quai Malaquai, au coin de la rue des Petits-Augustins; et à Strasbourg chez les mêmes.

** Se trouve chez Agasse, rue des Poitevins, n.° 4.

*** Les tomes 8, 9 et 10.

mable simplicité des modèles anciens, comme il apprécie l'art approfondi des maîtres modernes; qui est toujours ému par une beauté, toujours repoussé par un défaut; et qui surtout, en écrivant sur les beaux-arts, reproduit leur charme aussi bien qu'il analyse leurs secrets. On ne peut nier que le C. Laharpe ne posséde éminemment ces qualités nécessaires au vrai critique. Cependant son cours de littérature n'a pas reçu tous les éloges qu'il mérite. Il n'a point encore fait taire tous les préjugés qu'il a combattus; il irrite peut-être en secret certains amours-propres qui redoutent la présence d'un juge inexorable, fort de sa renommée et de l'autorité des grands hommes dont il est l'interprète. Les principaux détails d'un si long ouvrage seront incessamment examinés dans ce journal. En rendant compte des trois derniers volumes, on jettera un coup-d'œil sur les sept premiers. Les lecteurs aimeront à parcourir avec nous les monuments de la Grèce et de Rome, et surtout à s'arrêter au milieu de ce beau siècle qui produisit à-la-fois Corneille et Racine, Molière, la Fontaine et Boileau, Bossuet et Fénélon, la Bruyere, Descartes, Malebranche et Pascal, etc. etc. On se convaincra de plus en plus que les doctrines littéraires professées par ces grands hommes, sont les seules véritables. Elles furent transmises à

Voltaire, à Montesquieu, à Buffon, nés vers la fin de ce grand siècle, et les héritiers d'une partie de sa gloire. Elles guident encore les talents contemporains qui nous restent; et Delille enfin, dans la préface du poème qu'il fait paraître, nous apprend qu'il reçut ses premières leçons et ses premiers encouragements de Racine le fils, de l'auteur du poème de la Religion, qui lui-même s'était instruit entre son père et Despréaux.

Ces Géorgiques françaises, si longtemps attendues, ont un succès que justifie le grand talent du poète, et qu'ont aidé les circonstances. Les esprits fatigués des tempêtes politiques, ont besoin de se reposer dans les jouissances paisibles des arts. Le souvenir des guerres civiles et des proscriptions prêtait encore plus de charme à la voix d'Horace et de Virgile. Ne court-on pas entendre une musique douce et touchante, lorsque l'ame a souffert et veut se consoler? Et ne sait-on pas que, suivant un grand homme, *la poésie est la musique des grandes ames?* Ainsi donc, que ce succès ne surprenne plus ceux qui

> Des x x redoublés admirant la puissance,
> Ont cru que Varignon fut seul utile en France.

La politique et les sciences exactes ne suffisent point à l'imagination et au cœur de l'homme.

le vide immense qu'elles y laissent ne peut être rempli que par les beaux-arts.

Le traducteur de Virgile donne dans ce nouvel ouvrage des preuves multipliées du rare talent qui le caractérise, de cet art avec lequel il varie les mouvements de notre vers, et force la langue française à exprimer tous les détails qu'elle avait rejetés jusqu'ici par orgueil et non par impuissance. On a déja vu dans la description de la chasse du cerf, citée au commencement de ce journal, on verra dans d'autres morceaux encore, tout ce qu'a de plus riche l'expression pittoresque, et de plus savant la coupe de la phrase poétique. S'il est vrai, comme le répéta si souvent Voltaire, *que notre langue est une gueuse fière à qui on doit faire l'aumône malgré elle*, combien de fois l'a-t-elle reçue de l'auteur des Jardins et des Géorgiques! C'est pour lui que la difficulté semble être en quelque sorte une dixième muse.

Ce mérite est grand, sans doute; mais voyons, avec tout le respect qu'on doit à un homme supérieur, si d'autres parties essentielles de l'art se montrent au même degré dans sa nouvelle composition.

Le plan et le choix des épisodes ne semblent pas avoir satisfait les bons juges, autant que les détails de style et l'éclat de quelques descrip-

tions. Le poëme didactique ne peut sans doute avoir dans sa marche et dans son ensemble, la même liaison et le même intérêt que l'action dramatique qui se passe toute entière dans le cœur humain, et dont tous les mouvements se succèdent en se fécondant les uns par les autres. Mais, dans tous les ouvrages, quels qu'il soient, et sur-tout dans ceux où l'auteur donne des instructions, il doit montrer la carrière qu'il veut parcourir et le terme qu'il se propose d'atteindre.

On est surpris de voir dans le début des Géorgiques françaises, que cet exemple donné par les modèles de la poésie didactique ne sera point suivi.

> Le Chantre de Mantoue a pu des champs fertiles
> Hâter les dons tardifs par des leçons utiles.
> Mais quoi ! l'art de jouir, et de jouir des champs,
> Se peut-il enseigner ? Non sans doute ; et mes chants,
> Des austères leçons fuyant le ton sauvage, *etc.*

Il me semble que si l'auteur avait dès l'entrée, indiqué sa route et son but, il aurait en assurant ses pas, inspiré plus d'intérêt au lecteur, qui veut être mené par une suite de préceptes, quand il ne l'est point par le développement d'une intrigue et d'une passion. L'auteur a sûrement senti ce défaut, car dans sa préface

il prétend s'être fait un plan que rien n'annonce à l'ouverture de son poème.

Il faut l'écouter ; voici comme il expose le sujet de ses quatre chants :

« Ces nouvelles Géorgiques, dit-il, n'ont rien de commun avec celles qui ont paru jusqu'à ce jour.... Le poème est divisé en 4 chants, qui, tous relatifs aux jouissances champêtres, ont pourtant chacun leur objet particulier.

« Dans le premier, c'est le sage qui avec des sens plus délicats, des yeux plus exercés que le vulgaire, parcourt dans leurs innombrables variétés les riches décorations des scènes champêtres, et multiplie ses jouissances en multipliant ses sensations ; qui, sachant se rendre heureux dans son habitation champêtre, travaille à répandre autour de lui son bonheur, d'autant plus doux qu'il est partagé....

» Le second chant peint les plaisirs utiles du cultivateur ; mais ce n'est point ici l'agriculture ordinaire, qui sème ou recueille dans leurs saisons les productions de la nature, obéit à ses vieilles loix et suit ses anciennes habitudes : c'est l'agriculture merveilleuse qui ne se contente pas de mettre à profit tous les bienfaits de la nature, mais qui triomphe des obstacles, perfectionne les productions et les races indigènes, force les rochers à céder la place à la

vigne, les torrents à devider la soie ou à dompter les métaux; sait créer ou corriger les terrains; creuse des canaux pour l'agriculture et le commerce; fertilise par des arrosements les lieux les plus arides; réprime ou met à profit les ravages et les usurpations des rivières; enfin parcourt les campagnes, tantôt comme une déesse qui sème des bienfaits, tantôt comme une fée qui prodigue des enchantements.

« Le troisième chant est consacré à l'observateur naturaliste, qui, environné des ouvrages et des merveilles de la nature, s'attache à les connaître, et donne ainsi plus d'intérêt à ses promenades, de charmes à son domicile et d'occupations à ses loisirs; se forme un cabinet d'histoire naturelle, orné non de merveilles étrangères, mais de celles qui l'environnent, et qui, nées dans son propre sol, lui deviennent plus intéressantes encore. Le sujet de ce chant est le plus fécond de tous, et jamais une carrière plus vaste et plus neuve ne fut ouverte à la poésie.

« Enfin, le quatrième apprend au poète des champs à célébrer en vers dignes de la nature ses phénomènes et ses richesses, etc.»

La division de ces quatre chants n'offre pas, je crois, un tout très-bien lié; mais, telle qu'elle est, il valait mieux l'annoncer en débutant. Un

aussi grand poète que Delille aurait facilement trouvé des expressions élégantes pour dire : *Je chante la maison rustique, et le bonheur du sage qui l'habite. Je le peindrai répandant autour de son habitation les bienfaits de l'agriculture perfectionnée, et les merveilles de l'industrie ; étudiant près de lui, pour orner sa demeure, tout ce que l'histoire de la nature a de plus curieux, de plus doux et de plus sublime ; et prenant quelquefois la lyre pour célébrer les grands spectacles dont il est entouré.*

Le plan, ainsi tracé, n'aurait plus permis au poète de marcher au hasard, et l'aurait obligé d'assortir ses idées, ses couleurs, ses mouvements et ses épisodes, au sujet de chaque chant. C'est ainsi que l'homme qui a donné le plus parfait modèle du poëme géorgique, annonce le sien dès le premier vers :

Quid faciat lætas segetes, etc.

Je chanterai, dit Virgile, *les moissons, les bois, les vendanges, les grands et les petits troupeaux, les abeilles enfin*, qui étaient, comme on l'a fort bien observé, un des trésors de la campagne, quand l'usage du sucre n'était pas connu en Europe. Grace à cette première ordonnance, chaque chant a son ton particu-

lier, qui s'accorde au ton général. La culture des terres, dans le premier, amène naturellement l'influence des constellations sous lesquelles on laboure, on sème et on moissonne. Toutes les destinées du laboureur semblent donc écrites dans les cieux, comme celles des plus grands personnages. Et remarquez bien qu'on ne peut blâmer un poète de ce temps-là, de mêler aux connaissances astronomiques les rêves de l'astrologie, puisque de graves historiens, d'illustres philosophes, n'étaient pas exempts d'une semblable superstition. Cette suite d'idées conduit sans effort le poète à la description des prodiges qui suivirent la mort de César. A ce magnifique épisode qui naît si bien du sujet, se lie naturellement le tableau des guerres civiles, et la destruction de l'agriculture, dont Virgile veut ranimer le goût et rétablir l'ancienne gloire.

Hélas! de ses honneurs le soc est dépouillé;
Le colon fuit son champ que la guerre moissonne,
Et la faux recourbée en glaive se façonne, *etc.*

Des objets plus doux et plus riants occupent la seconde partie; c'est la peinture des bois, des vergers et des vendanges: aussi la digression qui la termine est l'éloge si souvent imité du bonheur de l'homme des champs. C'est en effet à la suite de

ces travaux qui sont des plaisirs, c'est dans des paysages ornés sans culture, et non pas au milieu des sillons fécondés par de pénibles sueurs, que cet éloge si aimable et si touchant devait être placé. Ainsi, comme la première conception est juste, tous les tableaux sont vrais, et parfaitement adaptés à l'ensemble.

Les mêmes convenances se retrouvent dans les deux chants qui suivent. La peste des animaux finit le troisième, qui leur est consacré. L'histoire des abeilles, la destruction de leurs ruches, ne fait pas naître moins heureusement le récit d'Aristée, qui a perdu ses essaims, et qui les renouvelle par un prodige.

C'est par ces moyens qu'on peut mettre une sorte d'unité dans le poëme didactique, comme dans le drame et dans l'épopée. Si vous ne suivez pas le fil secret qui doit guider l'enthousiasme du poète comme la raison du philosophe, alors votre sujet vous échappe sans cesse, et vous échappez à votre lecteur. L'oreille se plaît à suivre les doigts légers et brillants du musicien qui se joue sur un clavier sonore, et prélude à quelque concert, en prodiguant les traits de l'harmonie la plus variée; mais l'ame n'est vraiment émue qu'au moment où l'artiste trouve un beau motif, le remplit tout entier, n'en paraît sortir un moment que

pour y rentrer avec plus de charme, et fait parcourir à ceux qui l'écoutent un cercle ravissant de sensations et d'idées toujours unies. C'est là l'image du poète qui n'est que brillant, et du poète qui est sublime.

Ces réflexions m'entraînent trop loin. A Dieu ne plaise que je veuille les appliquer à l'un des plus beaux talents dont s'honore ce siècle! On me répondrait par un grand nombre de morceaux charmants, que je sais par cœur, et qui m'ont convaincu d'avance.

D'ailleurs, quel est le premier devoir du poète? c'est de faire de beaux vers; et quel poète s'en acquitte mieux que l'auteur des Jardins et de l'Homme des champs? A quelque page qu'on ouvre ce dernier poëme, l'imagination est éblouie de la richesse des images, et l'oreille est enchantée des effets de l'harmonie.

Voyez ces vers déjà cités, ces vers dont l'exécution eût désespéré tout autre poëte, et qui semblent n'avoir été qu'un jeu pour celui-ci:

J'entends ce jeu bruyant où, le cornet en main,
L'adroit joueur calcule un hasard incertain.
Chacun sur le damier fixe, d'un œil avide,
Les cases, les couleurs, et le plein, et le vide:
Les disques noirs et blancs volent du blanc au noir;
Leur pile croît, décroît. Par la crainte et l'espoir
Battu, chassé, repris, de sa prison sonore

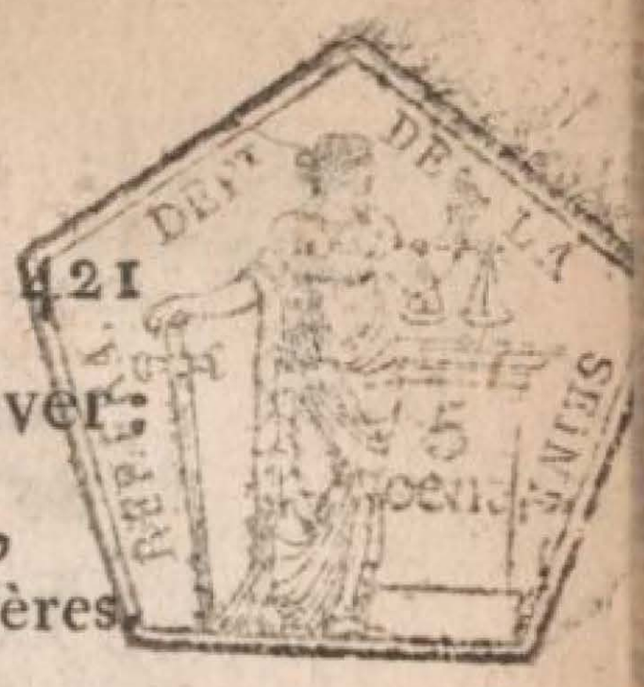
Le dez avec fracas part, rentre, part encore;
Il court, roule, s'abat : le nombre a prononcé.
Plus loin, dans ses calculs gravement enfoncé,
Un couple sérieux, qu'avec fureur possède
L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palamède,
Sur des carrés égaux, différents de couleur,
Combattant sans danger, mais non pas sans chaleur,
Par cent détours savants conduit à la victoire
Ses bataillons d'ébène et ses soldats d'ivoire.
Longtemps des camps rivaux le succès est égal;
Enfin l'heureux vainqueur donne l'échec fatal,
Se lève, et du vaincu proclame la défaite.
L'autre reste attéré dans sa douleur muette;
Et, du terrible mat à regret convaincu,
Regarde encor longtemps le coup qui l'a vaincu.

Il est impossible de peindre avec plus de vérité le jeu du trictrac et des échecs. On croit entendre encore retentir le bruit des dés. Et quel art de varier la césure sans dénaturer le vers, de suspendre et de précipiter le rhythme, d'en multiplier les mouvements et les repos!

Par la crainte et l'espoir
Battu, chassé, repris, de sa prison sonore
Le dez avec fracas part, rentre, part encore;
Il court, roule, s'abat.....

L'attitude des deux joueurs d'échecs est parfaite aussi dans son genre. C'est ici qu'on peut dire avec Virgile:

In tenui labor, at tenuis non gloria.
Le sujet est petit, la gloire ne l'est pas.



Le poète continue de peindre les soirées d'hiver:

Ailleurs, c'est le piquet des graves douairières,
Le lotto du grand-oncle, et le wisch des grands-pères.
Là, sur un tapis verd, un essaim étourdi
Pousse contre l'ivoire un ivoire arrondi;
La blouse le reçoit. Mais l'heure de la table
Désarme les joueurs; un flacon délectable
Verse avec son nectar les aimables propos,
Et comme son bouchon fait voler les bons mots.
On se lève, on reprend sa lecture ordinaire:
On relit tout Racine, on choisit dans Voltaire.

Les vers sur le billard sont encore très-heureux. Mais il est peut-être singulier qu'on choisisse, pour l'amusement des campagnes, ces mêmes jeux que Voltaire a peints comme les fléaux de la société, dans sa charmante épître sur les embarras de Paris. On trouve même des traces d'imitation dans quelques détails de l'auteur moderne. Voltaire dit :

..... Chacun met son espoir
Dans ces cartous peints de rouge et de noir.

On trouve dans l'Homme des champs :

..... Mettrez-vous votre espoir
Dans ces tristes cartons peints de rouge et de noir?

Ces deux vers excellents de Voltaire,

Leur ame vide est du moins amusée
Par l'avarice en plaisir déguisée.

ont peut-être donné l'idée de ceux-ci :

Tous ces jeux où la sombre et morne oisiveté,

Pour assoupir l'ennui, réveillant l'avarice,
Se plaît dans un tourment, et s'amuse d'un vice.

Les vers sur le vin de Champagne sont trop au dessous de ceux de Voltaire dans le Mondain, et dans un autre poëme moins cité que lu.

On ne reproche point ces imitations à l'auteur de l'Homme des champs; il est assez riche de son propre fonds pour ne rien emprunter. Mais on demande seulement à ceux qui sont dignes de le juger, si le jeu de trictrac, le lotto, le wisch et le billard, qu'on trouve à la ville comme à la campagne, sont les objets les plus intéressants à montrer dans un paysage? Voltaire s'écriait en parlant de ces mêmes jeux :

C'est donc ainsi, troupe absurde et frivole,
Que vous usez de ce temps qui s'envole;
C'e t donc ainsi que vous perdez des jours
Longs pour les sots, pour qui pense si courts!

Il me semble qu'un concert de famille, donné dans la maison rustique, par les enfants qui feraient tous leur partie, et par le père qui conduirait l'orchestre; que des romances chantées au clair de la lune dans les nuits d'été, quand les lutins et les fées se jouent sur les tours des vieux châteaux; que des récits de bataille et d'amour au coin du feu, dans les longues soirées de l'hiver, auraient fourni aux Géorgiques françaises des peintures non moins neuves et plus touchantes.

On relit tout Racine, on choisit dans Voltaire.

Ce vers peint très-ingénieusement la perfection du premier, et l'abondance du second qui ne lui a point permis de travailler avec le même soin. Mais peut-être l'homme des champs, le sage, le poète géorgique, placé au milieu d'une bibliothèque choisie, aurait-il pu évoquer tous les morts illustres autour de lui, et completter le tableau que l'auteur n'a fait qu'indiquer. Je sais bien que Thompson l'a essayé, que le C. Saint-Lambert s'en est très-heureusement emparé dans son chant de l'hiver, qui est rempli de beautés de tous les genres; mais ici le mérite de l'invention est peu de chose, et les détails étaient susceptibles de tant de variété, qu'on pouvait, dans un tel morceau, n'avoir aucune ressemblance avec ses prédécesseurs.

L'auteur revient aux vrais amusements du village, tels que les jeux de boule et de l'arc, et la danse sous l'orme de la ferme. Ceux-là, sans doute, appartiennent de plus près à son sujet. Observons pourtant que Virgile épanche avec abondance sa sensibilité lorsqu'il retrace les plaisirs domestiques, la paix et l'innocence du ménage rustique, et qu'il ne donne que cinq ou six vers à la description des jeux du hameau. Il peint le vieux laboureur assis sur l'herbe un jour de fête, et couronnant de fleurs et de vin la coupe qu'il

offre à Bacchus, tandis que ses enfants se fortifient dans les exercices de la palestre et de la lutte. Et ne croyez pas que le repos de Virgile soit un amusement frivole! Tout-à-coup il s'écrie: « C'est ainsi que les Voslques, les Sabins et l'antique Etrusque ont acquis des corps vigoureux et des ames inébranlables. C'est ainsi que Rome est devenue la maîtresse des nations. » La plus grande idée morale et politique sort d'un délassement champêtre. Virgile donne à ses contemporains, dans des vers charmants, ces leçons qu'après lui Tacite développa d'un ton plus austère, en offrant les vertus des Germains agriculteurs à la corruption des Romains dégénérés. De pareilles beautés qui plaisent à l'ame et à la pensée, égalent un poème didactique aux plus belles créations.

Le second chant est consacré à l'agriculture que l'auteur appelle *merveilleuse*. C'est l'art de creuser des canaux, de contenir les fleuves, de les faire couler à travers les montagnes, etc. Qu'on me permette encore une observation: si le poème dramatique offre d'autant plus d'intérêt, qu'il raconte à plus de spectateurs les sentiments qu'ils ont éprouvés; il semble que la poésie didactique doive s'adresser au plus grand nombre de ceux qui exercent l'art enseigné par elle. Combien peu d'hommes des

champs ont droit de tenter d'aussi grandes entreprises ! Il faut abandonner de pareilles maisons rustiques à Riquet et à Louis XIV. Si vous ne chantez plus que pour l'opulence et le pouvoir, la foule s'intéressera moins à vos images. Ces grands travaux de l'industrie humaine peuvent fournir des embellissements, des digressions agréables au poème didactique ; mais je doute qu'ils en doivent faire le fonds. C'est du moins ainsi que nous l'enseigne le grand maître, si bien traduit par celui que je combats. Voyez le second chant des Géorgiques latines. Après avoir chanté les arbres, l'olivier et la vigne, Virgile se délasse par un éloge touchant et magnifique de sa patrie. C'est là qu'il nous peint, en passant, les aqueducs, les lacs et les canaux empreints de la grandeur romaine.

Les mers des deux côtés nous présentent leur sein ;
Vingt lacs autour de nous ont creusé leur bassin ;
Ici, la terre étend son enceinte profonde ;
Là, tel qu'un océan, le Bénac s'enfle et gronde.

Au reste, ce second chant ne renferme pas des morceaux moins brillants que le premier ; mais les beautés me paraissent plus nombreuses dans le troisième.

Le poète forme pour la maison des champs un cabinet d'histoire naturelle, et dépouille les vallons, les côteaux, les bois d'alentour de tout

ce qu'ils peuvent offrir de rare en pierres, en cristallisations, en végétaux, etc....Quelques-uns de ces objets seraient peut-être mieux placés dans un poème sur l'histoire naturelle, que dans un poème sur les paysages; mais les vers sont en général si beaux, qu'ils doivent être accueillis avec transport, à quelque place qu'on les trouve. Et de plus, on sent que la botanique et d'autres études aussi douces, s'accordent avec la paix des hameaux et l'innocence des occupations pastorales. Aussi les courses de botanique me paraissent un des morceaux les plus aimables du poème.

Et voulez-vous encore embellir le voyage ?
Qu'une troupe d'amis avec vous le partage :
La peine est plus légère, et le plaisir plus doux.
Le jour vient, et la troupe arrive au rendez-vous.
Ce ne sont point ici de ces guerres barbares
Où les accents du cor et le bruit des fanfares
Epouvantent de loin les hôtes des forêts.
Paissez, jeunes chevreuils, sous vos ombrages frais;
Oiseaux, ne craignez rien : ces chasses innocentes
Ont pour objet les fleurs, les arbres et les plantes;
Et des prés, et des bois, et des champs, et des monts,
Le porte-feuille avide attend déjà les dons.
On part : l'air du matin, la fraîcheur de l'aurore,
Appellent à l'envi les disciples de Flore;
Jussieu marche à leur tête : il parcourt avec eux
Du règne végétal les nourrissons nombreux.
Pour tenter son savoir, quelquefois leur malice
De plusieurs végétaux compose un tout factice :

Le sage l'aperçoit, sourit avec bonté,
Et rend à chaque plant son débris emprunté.
Chacun dans sa recherche à l'envi se signale:
Etamine, pistil, et corolle, et pétale,
On interroge tout. Parmi ces végétaux,
Les uns vous sont connus; d'autres vous sont nouveaux:
Vous voyez les premiers avec reconnaissance,
Vous voyez les seconds des yeux de l'espérance.
.....
Mais le besoin commande; un champêtre repas,
Pour ranimer leur force, a suspendu leurs pas;
C'est au bord des ruisseaux, des sources, des cascades.
Bacchus se rafraîchit dans les eaux des naïades.
Des arbres pour lambris, pour tableaux l'horizon,
Les oiseaux pour concert, pour table le gazon;
Le laitage, les œufs, l'abricot, la cerise,
Et la fraise des bois que leurs mains ont conquise,
Voilà leur simple mets. Grâce à leurs doux travaux,
Leur appétit insulte à tout l'art des Meots.
On fête, on chante Flore, et l'antique Cybèle,
Eternellement jeune, éternellement belle.
Leurs discours ne sont pas tous ces riens si vantés,
Par la mode introduits, par la mode emportés;
Mais la grandeur d'un Dieu, mais sa bonté féconde,
La nature immortelle et les secrets du monde.
La troupe enfin se lève; on vole de nouveau
Des bois à la prairie, et des champs au côteau;
Et le soir, dans l'herbier, dont les feuilles sont prêtes,
Chacun vient en triomphe apporter ses conquêtes.

Des peintures plus fortes exercent avec non moins de succès le talent de l'auteur. Il décrit les anciennes catastrophes du globe (1), gra-

* L'auteur reproduit en général, dans ce troisième chant, les idées de *Buffon* sur la formation des montagnes et sur

vées sur sa surface et dans ses entrailles. Il a su imiter de la manière la plus originale ce beau mouvement par lequel Virgile rentre si bien dans son sujet, à la fin du premier chant de ses Géorgiques, et montre le laboureur heurtant avec le soc les ossements des vieux guerriers morts dans les plaines de Philippe et de Pharsale.

Dans ce désastre affreux quels fleuves ont tari,
Quels sommets ont croulé, quels peuples ont péri ?
Les vieux âges l'ont su, l'âge présent l'ignore ;
Mais de ce grand fléau la terreur dure encore.
Un jour, peut-être, un jour les peuples de ces lieux
Que l'horrible volcan inonda de ces feux,
Heurtant avec le soc des restes de murailles,
Découvriront le gouffre ; et, creusant ses entrailles,
Contempleront au loin, avec étonnement,
Des hommes et des arts ce profond monument,
Cet aspect si nouveau des demeures antiques,
Ces cirques, ces palais, ces temples, ces portiques,
Ces gymnases, du sage autrefois fréquentés,
D'hommes qui semblent vivre encor tout habités,

le déplacement successif des mers ; il ne devait donc pas en parler comme d'un observateur inexact, puisqu'il adopte son système. Après avoir dit qu'il

Eleva sept fanaux sur l'océan des âges,

en faisant allusion aux sept époques de la nature, il ajoute à l'instant :

Des bosquets de Montbard Buffon jugeait le monde ;
A des yeux étrangers se confiant en vain,
Il vit peu par lui-même, et, tel qu'un souverain,
De loin et sur la foi d'une vaine peinture,
Par ses ambassadeurs courtisa la nature.

C'est une légère inadvertance.

Simulacres légers, prêts à tomber en poudre,
Tous gardant l'attitude où les surprit la foudre :
L'un enlevant son fils, l'autre emportant son or ;
Cet autre ses écrits, son plus riche trésor ;
Celui-ci dans ses mains tient son dieu tutélaire ;
L'autre, non moins pieux, s'est chargé de son père ;
L'autre paré de fleurs, et la coupe à la main,
A vu sa dernière heure et son dernier festin.

Il est des passages où le poète semble avoir appelé autour de lui toutes les difficultés pour, les vaincre avec plus de gloire. Telle est cette énumération de tous les insectes rassemblés par ordre dans le cabinet d'histoire naturelle :

Vous-mêmes dans ces lieux vous serez appelés,
Vous, le dernier degré de cette grande échelle ;
Vous, insectes sans nombre, ou volans ou sans aile,
Qui rampez dans les champs, sucez les arbrisseaux,
Tourbillonnez dans l'air et jouez sur les eaux.
Là, je place le ver, la nymphe, la chenille,
Son fils, beau parvenu, honteux de sa famille ;
L'insecte de tout rang et de toutes couleurs,
L'habitant de la fange, et les hôtes des fleurs ;
Et ceux qui, se creusant un plus secret asyle,
Des tumeurs d'une feuille ont fait leur domicile ;
Le ver rongeur des fruits, et le ver assassin
En rubans animés vivant dans notre sein.
J'y veux voir de nos murs la tapissière agile,
La mouche qui bâtit, et la mouche qui file ;
Ceux qui d'un fil doré composent leur tombeau ;
Ceux dont l'amour dans l'ombre allume le flambeau ;
L'insecte dont un an borne la destinée ;
Celui qui naît, jouit, et meurt dans la journée,

Et dont la vie au moins n'a pas d'instants perdus.
Vous tous, dans l'univers en foule répandus,
Dont les races sans fin, sans fin se renouvellent,
Insectes, paraissez! vos cartons vous appellent;
Venez avec l'éclat de vos riches habits,
Vos aigrettes, vos fleurs, vos perles, vos rubis,
Et les fourreaux brillants et les étuis fidèles
Dont l'écaille défend la gaze de vos ailes;
Ces prismes, ces miroirs savamment travaillés,
Ces yeux qu'avec tant d'art la nature a taillés,
Les uns semés sur vous en brillants microscopes,
D'autres se déployant en de longs télescopes:
Montrez-moi ces fuseaux, ces tarières, ces dards,
Armes de vos combats, instruments de vos arts,
Et les filets prudents de vos longues antennes,
Qui sondent devant vous les routes incertaines.
Que j'observe de près les clairons, les tambours,
Signal de vos fureurs, signal de vos amours,
Qui guidaient vos héros dans les champs de la gloire,
Et sonnaient le danger, la charge et la victoire;
Enfin, tous ces ressorts, organes merveilleux,
Qui confondent des arts le savoir orgueilleux,
Chefs-d'œuvre d'une main en merveilles féconde,
Dont un seul prouve un Dieu, dont un seul vaut un monde.

Il n'y a presque pas un seul de ces vers qui n'offre un modèle d'élégance et de précision dans le genre technique, et qui ne soit une conquête pour la versification française. Celui qui termine le morceau est sublime.

L'auteur continue, et veut ajouter à ce catalogue d'insectes, tous les oiseaux et les quadrupèdes indigènes *empaillés et injectés à la ma-*

nière de Ruysch. J'admire toujours la même exécution dans le style, mais je ne sens pas quelle espèce de plaisir éprouverait l'homme des champs au milieu de cette galerie de squelettes, quand il peut voir tous les oiseaux du ciel errer autour de son toît de chaume, en répétant leur chanson du soir et du matin ; quand il entend sous son colombier roucouler le pigeon domestique, et quand le cerf, le daim et le chevreuil errent dans la forêt voisine. Ces tristes résultats de la nature morte, sont utiles dans les laboratoires des savants; mais peuvent-ils embellir et peupler le séjour d'un mortel sensible qui vit au milieu des champs, et qu'environnent de toutes parts les spectacles de la vie et de la fécondité?

Le dernier chant est la poétique des trois autres, et de tous les ouvrages du même genre; il donnerait lieu aux mêmes éloges et à quelques objections semblables. Il ne tient point aux premiers ; ou, pour mieux dire, les quatre chants forment quatre petits poèmes séparés qui se réunissent sous un même titre.

Ce défaut est racheté par une foule de beaux vers; et si l'on ne considère que le style, jamais peut-être la poésie française n'a vaincu, plus d'obstacles, et ne s'est montrée plus originale que dans quelques passages de ce poème.

Le peu d'ordre et d'ensemble qui règne dans ses

parties tient, dit-on, à l'histoire de sa composition. L'auteur, après la traduction des Géorgiques, entreprit un essai sur la nature champêtre. Il l'avait divisé en quatre chants; l'art de la connaître, l'art de la cultiver, l'art d'en jouir, l'art de la chanter. Comme les bornes et le plan des poèmes de ce genre sont plus ou moins arbitraires, les détails de celui-là s'étendirent au-delà du premier dessein. Les richesses accumulées sur le premier fonds, entrèrent en partie dans les Jardins; et celles qui ne purent y trouver place ont rempli ce nouveau cadre, où brillent encore éminemment l'éclat du style pittoresque, l'art des détails techniques, et tous les secrets de la versification. Il est aisé de connaître les morceaux composés dans les jours du bonheur, au milieu des cercles de Paris, entre les justes éloges et les censures courageuses de l'amitié. Quelques vers plus récents semblent avoir été faits sous les brouillards de l'Allemagne; et ce climat, comme on sait, n'est point l'ami des muses françaises.

Des hommes d'un goût très-délicat et très-exercé disent que certains morceaux seraient corrigés ou supprimés, si l'auteur habitait encore Paris. Ils ne trouvent pas quelquefois les traits de sa plaisanterie assez choisis et assez piquants. Tous ont applaudi le portrait du curé de village: on



n'aime pas autant celui du maître d'école. On dit que l'ame, ouverte aux plus touchantes impressions par le premier tableau, descend avec quelque peine aux détails un peu burlesques du second. L'art a voulu ménager un contraste ; mais ce contraste n'est-il pas brusque et tranchant? Quoi qu'il en soit, si le morceau reste, on peut l'abréger, car il est surchargé de quelques détails bien minutieux, comme

Ce doigt polisson
qui D'une adroite boulette a visé le menton.

Le goût de l'auteur doit faire encore moins de grâce à ce chasseur qui ne parle que de meutes et de chevaux ;

Qui met comme le cerf l'auditeur aux abois,
ou Qui vient tuer le temps, la joie et vos perdrix.

Ces jeux de mots, ce mélange d'expressions proverbiales, et prises à-la-fois dans un sens physique et moral, sont indignes d'un aussi grand talent.

Ces exemples suffisent pour indiquer au lecteur quelques disparates du même genre.

Je ne releverai point des réminiscences, des hémistiches, quelques vers entiers pris à Voltaire, à Saint-Lambert, à d'autres poètes. Il suffit que l'auteur soit averti pour remédier à ces légères distractions. Mais il s'imite et se répète

plus d'une fois lui-même. Il prodigue avec un peu trop d'abandon les mêmes idées, les mêmes formes et les même rimes.

Il reste une critique plus importante, et je ne sais comment l'exprimer. Le traducteur des Géorgiques, l'auteur des Jardins et de l'ouvrage qu'on vient d'analyser, a porté si haut l'art des vers, qu'on n'ose en parler devant lui. On ne peut dissimuler cependant que sa versification n'est point exempte de tout défaut; elle est ici plus négligée que dans les Jardins; quelquefois il se permet ces enjambemens vicieux tant reprochés à l'auteur des Mois, et qui ôtent au vers toute cadence en le brisant comme de la prose. C'est au nom des lettres françaises qu'il a tant honorées, qu'on se permet cette remarque. Il doit se souvenir des exemples qu'il a donnés lui-même, et transmettre aux jeunes élèves qui pourraient abuser de son nom la véritable doctrine de Boileau et de Racine, dont il a retrouvé plus d'une fois la versification savante.

Toutes ces critiques ne peuvent nuire aux beautés réelles de l'ouvrage. Ces beautés appartiennent au grand talent de l'auteur : les défauts sont dus peut-être à son éloignement de sa patrie et de ses amis. Le poète doit s'attacher fortement à la terre natale et à la langue maternelle, s'il veut que son goût ne s'altère pas. Il est dou-

blement exilé dans une contrée étrangère, car il peut perdre sa renommée ainsi que son bonheur; il est mal apprécié chez un peuple qui n'est pas le sien, et ses compatriotes seuls peuvent le mettre à la place qu'il a méritée. Puisse donc le chantre des Géorgiques revenir bientôt au milieu de nous, pour sa propre gloire et pour celle de la France!

Aux Rédacteurs du Mercure.

Vous desirez qu'un vieillard, dont vous voulez bien approuver quelquefois les opinions littéraires et entendre les souvenirs, écrive aussi quelques pages dans le Mercure, entretienne le siècle qui va commencer, de tout ce qu'il a appris pendant les deux tiers de celui qui finit. Je me persuade difficilement que mes souvenirs et mes opinions vaillent la peine de les recueillir. Celles-ci, je veux dire mes opinions, sont presque toutes plus anciennes que moi: quant à mes souvenirs, ils sont en petit nombre, si on les compare à tous ceux que l'on trouvera dans la correspondance de Laharpe, qui va paraître, et dans les Mémoires de Marmontel, qu'on sera, dit-on, bientôt en état de publier, ou dans d'autres encore, qui s'échapperont tôt ou tard des cabinets qui les renferment.

A la vérité, il peut être utile que tout homme croyable prononce son témoignage sur les temps qu'il a parcourus, et dise comment il a vu l'opinion publique s'y former et s'y dissoudre; par quel artifice de fausses

réputations se sont élevées, et par quelle nécessité, par quel retour d'une justice inévitable, elles sont tombées dans le néant qui les attendait. Mais celui qui a peu de choses à raconter ou à enseigner, doit être sobre de raisonnements et de récits. Je parlerai donc peu, et j'espère que sur ce peu vous ne laisserez imprimer que ce qui mérite d'être lu ; car votre indulgence pour les causeries du vieillard, ne vous fera pas oublier ce qui importe à l'instruction ou à l'amusement des lecteurs.

Il faudra seulement me permettre un mot sur vos premiers numéros.

Vous voilà donc, comme les anciens chevaliers, armé pour déconfire les nombreux félons qui corrompent le goût en France. Vous aurez bien des combats à livrer ; et combattre est une condition fâcheuse : on y recueille beaucoup de haine pour un peu de gloire. Malheur à qui ne sait pas, par la politesse, adoucir la défaite aux vaincus, et se faire pardonner la victoire !

Vous le saurez : j'en juge ainsi par le succès de votre première course, où M.me de Stael, la Clorinde du camp ennemi, a vu les aigrettes de son casque fort dérangées, et son bouclier scientifique mis en pièces ; mais vous avez été attentif à ne pas la blesser. Cela convient dans les attaques littéraires, qui doivent ressembler à des joûtes de tournois, et non pas à des combats à outrance. Celui de Clorinde était de ce dernier genre. Il fallut que Tancrède enterrât sa belle ennemie, et seulement il eut la consolation qu'elle abjura dans ses mains l'erreur de Mahomet. Il serait plaisant qu'un jour vous fissiez renoncer M.me de Stael aux imaginations de sa philosophie.

Pour moi, qui dans mes vieux ans renonce à combattre, je resterai spectateur, et consens seulement, et volontiers, à déposer dans le Mercure, quelquefois et avec réserve, des remarques et des souve-

nirs littéraires, que dans le cours d'une assez longue vie j'ai dû amasser par quelques lectures, et peut-être par la conversation de plusieurs hommes très-célèbres. J'aurais en partie leur autorité, s'il suffisait pour cela de les avoir observés avec beaucoup d'attention, et de les avoir comparés sans préjugés avec ceux qui furent leurs maîtres, et qui doivent rester éternellement les nôtres; mais il faudrait, plus que je n'ai fait en fréquentant leurs personnes, avoir approché de leurs talents. Racan citait Malherbe, et on l'écoutait, parce qu'il était poète aussi, quoiqu'il le fût d'un moindre rang; mais on souriait malignement quand la vieille M.lle de Gournay, se pavanant de la gloire de Montaigne, ne le nommait que *son père;* car elle n'avait hérité que de son édition, et non de son génie. J'aurais vingt ans de plus qu'elle et que Nestor, que je ne serais pas reçu à dire aux hommes du temps actuel ce qu'il disait à ceux du temps d'Agamemnon, d'Ulysse et d'Ajax : « J'ai vécu avec des hommes meilleurs que vous. » On me dirait très-bien : « Vous n'êtes pas « Nestor! » et ce discours est affligeant. Il faut même croire que si on le lui pardonnait, c'est qu'il l'accompagnait de tous les adoucissements de la politesse, tels que pouvait les comporter la franchise des âges héroïques: car Homère ajoute que *le miel coulait de ses lèvres.* Il vous faudra cependant quelquefois la faire, cette comparaison du beau siècle qui commence, et qui ajoute à tant d'autres gloires celle de réparer tous les malheurs; mais vous saurez toujours être juste, et envers ceux qui se présenteront à la renommée, et envers ceux dont elle a consacré les noms. Et entre ces noms, je dirai, sans être accusé par vous de superstition littéraire, que ceux du grand siècle, dont je n'ai pu qu'entendre parler, méritent une espèce de vénération et de culte qu'il faut bien se garder d'abo-

lir. Nous devons le conserver, comme les Chinois conservent celui des ancêtres. Qui n'aime point ces illustres morts, n'est point digne d'aimer les vivants; il ne saura que les égarer et les corrompre.

Après cette profession de foi sur les siècles qui ont précédé, qu'il me soit permis de dire un mot sur le mien, et ce mot n'est pas celui d'un détracteur. Non, je ne l'appellerai point avec rigueur une dégénération complète du siècle qui le précéda. Il est vrai que dans le nôtre, les arts de l'imagination se sont affaiblis, et que ses dernières années ont été troublées par une incursion momentanée des barbares; mais ces barbares mêmes n'ont pu interrompre tout-à-fait la marche de l'esprit humain; et tandis qu'ils infectaient l'éloquence et la poésie (genres susceptibles d'une plus prompte corruption que les autres), ils n'ont pu faire cesser les travaux utiles à la physique, aux mathématiques, à l'agriculture, etc.; les esprits se sont portés avec la plus louable ardeur vers tous les objets susceptibles d'observations et de calcul. On a proposé, et des méthodes nouvelles, et quelques applications heureuses, quelques perfectionnements des méthodes déjà inventées: on a même obtenu des découvertes. Les astronomes ont pénétré plus loin dans les cieux, les chymistes sont descendus plus avant dans les substances; et, tandis qu'Herschell augmentait le nombre des planètes, ils ont réduit, dit-on, celui des éléments terrestres; on a dérobé la foudre à l'atmosphère; on a osé tenter d'y naviguer; et si l'on n'a pu parvenir à s'y diriger, on s'y est soutenu, et on a franchi d'assez longs espaces... J'admire ces prodiges de la sagacité humaine, et m'incline devant les noms qu'ils ont rendus immortels: la postérité les joindra aux noms les plus révérés. J'encourage leurs successeurs qui arrivent, à accroître encore nos étonnements et notre respect pour les sciences.

Mais vous, sans doute, vous les avertirez avec les sages, qu'il ne faut pas se reposer et s'enorgueillir, ni cesser d'être laborieux et modestes; car tout n'est pas découvert, ni même retrouvé: l'antiquité jouissait d'une foule de connaissances admirables que les âges suivants ont négligées. La race humaine avance quelquefois rapidement, puis elle recule sans mesure, et redescend du haut des sommets des connaissances jusqu'au dernier degré de l'abrutissement et de l'ignorance. L'homme peut sans cesse acquérir; il peut tout perdre à la longue: ce sont deux vérités qui doivent nous être également présentes.

Que le nouveau siècle continue donc ses progrès! qu'il achève d'hériter et de recueillir la richesse de tous les âges, et qu'il l'accroisse! qu'il cultive tout (si tout peut être cultivé à-la-fois)! Cette ambition de tous les succès de l'esprit, convient à une aussi grande et aussi ingénieuse nation que la nôtre; mais il ne faut pas que chacun ose concevoir cette ambition pour lui-même, et se flatte de pouvoir réunir tous les talents et toutes les connoissances. Ce fut un peu la maladie de mon siècle; on prenait tous les tons, on envahissait tous les genres. Mélange malheureux! ambition impuissante! Car premièrement, dans chaque genre, le ton de l'homme de talent différera éternellement de celui de l'homme qui n'a que des connaissances; et ensuite, voyez ce qu'a produit cette universelle folie des prétentions universelles! car on ne s'en refuse aucune, celle du *bien écrit*, du *fortement pensé*, du *sentiment profond*, et de la *tête* qui soutiendrait au besoin la thèse de Pic de la Mirandole *de omni scibili*. Et s'il faut m'expliquer en des termes plus sérieux, quelle présomption dans un grand nombre de nos concitoyens! quelle fureur dogmatique! quelle manie de s'ériger en chefs de l'esprit humain! Et ne vous semble-

t-il pas que c'est avec autant de droit, à-peu-près, que ces petits sultans des Indes que les Européens châtient quand ils veulent, et qui, possédant le tiers d'une île et un peu de muscade, s'intitulent rois des rois et cousins du soleil? L'orgueil scientifique est devenu général, et ne connaît plus de bornes; la multitude des *petits infaillibles* ne peut plus se nombrer; tous ont la conscience intime de leur génie; et, comme disait assez plaisamment Duclos, le génie court les rues. De quoi ne parlent-ils pas, et que ne décident-ils point? Quel doute les arrête, et quelle barrière ne franchit pas leur audace? De-là une confusion totale dans un babil sans fin.

Mais ce qui est plus merveilleux, c'est que de si bonnes têtes avaient entrepris de décider les questions politiques qui demandent le plus de méditations et de mesures; c'étaient eux qui voulaient nous rendre une nation incomparable, une cité telle qu'il n'y en eut jamais. Grace au ciel, un plus digne architecte est venu les chasser. Mais, quand on considère quels ouvriers construisoient l'édifice, au bruit de tant de phrases, on se rappelle malgré soi la comédie des Nuées d'Aristophane, où les oiseaux, devenus politiques, veulent bâtir une ville dans les airs.

Plus heureux sont les temps que nous voyons commencer depuis quelques mois, où les bons esprits, se confiant à une autorité sage et magnanime, pourront se livrer aux pensées de l'étude, suivre chacun leur attrait avec confiance et modestie, rechercher les anciens sentiers de la pensée, retrouver toutes les sources du beau, et ressusciter notre gloire littéraire. Le gouvernement le desire avec sincérité; les esprits me semblent disposés à produire; l'agitation même les a exercés: la fertilité pourra renaître; et souvent la tempête féconde le champ qu'elle a désolé. C'est à ceux qui

président à cette revivification du génie français, c'est à ceux qu'ils consultent, de veiller à ce que l'opinion publique se prononce assez fortement, s'explique assez nettement pour écarter les paradoxes, le mauvais goût, et la domination des cotteries; pour rétablir l'estime des modèles, pour que chaque écrivain sache qu'il ne les obtiendra que par la vérité, et qu'alors seulement il obtiendra de la gloire, parce que

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

On a beaucoup répété qu'il fallait se soumettre à l'opinion publique; et cette loi ne souffrirait point d'exception, si l'on pouvait toujours constater quelle opinion doit être appelée publique. Hélas! ce n'est quelquefois que la fantaisie d'un très-petit nombre de personnes. Elle s'accrédite, et j'ai vu plus d'une fois qu'elle a fait le tour de l'Europe, avant qu'on s'aperçût en France qu'on avait donné cours à une erreur. Plus d'un homme de talent a été égaré par cette confiance mal placée en quelques maîtres. Plus d'un était né avec un talent naturel, qui s'est jeté dans le style ambitieux, et n'a plus écrit qu'avec effort: et *malheur à qui tâche!* dit Voltaire. Je vous en citerai un dont j'honore assurément la mémoire: c'est Thomas. J'avais été son compagnon d'études, et il supporta, du moins très-longtemps, la liberté de mes avis. Un jour que nous conversions ensemble sur le grand siècle, et qu'avec finesse il observait dans des auteurs célèbres alors, et qui le sont restés, des commencements de corruption du goût, de la recherche dans les pensées ou dans les tournures, je lui demandai comment, avec cette estime pour l'éloquence la plus saine, il paraissait en chercher une beaucoup plus étudiée. Il convint du reproche. J'admire encore sa franchise; il soupira et me dit: «On m'a persuadé qu'il fallait sacrifier à mon

« siècle. » J'atteste la vérité de cette réponse. Ce qu'il appelait le siècle, était trois ou quatre personnes, qui avaient beaucoup plus d'autorité dans les matières de philosophie que dans celles d'éloquence ; et il vint un temps où il se repentit d'avoir suivi leur conseil.

Empêchez qu'on ne donne ce conseil erronné aux jeunes gens qui montrent du talent ; dites à leur siècle qu'il n'a pas le droit d'exiger *qu'on lui sacrifie*, et qu'il n'y a d'autre autorité et d'autre culte littéraire que le respect continuel du bon sens. B. V.

VARIÉTÉS.

PORTRAIT du grand CONDÉ, tiré des Mémoires du comte Jean de COLIGNY, mort le 16 avril 1686, en sa terre de la Mothe Saint-Jean, écrits et signés de sa main sur les marges d'un Missel, et trouvés dans sa chapelle *.

VOLTAIRE dit avec d'autres historiens, qu'au nombre des partisans du grand Condé qui lui demeurèrent fidèles pendant les troubles de la guerre civile, un ou deux s'attachèrent à lui par amitié et par grandeur d'ame, comme le comte de Coligny et Bouteville. Des mémoires authen-

* Ces Mémoires avaient été acquis par le célèbre Mirabeau. Son exécuteur testamentaire a bien voulu les confier au Rédacteur.

tiques du premier démentent complettement cette assertion. Ce morceau que nous en tirons offre un portrait trop curieux du prince, pour ne pas être cité. La naïveté du style y donne encore plus de prix.

« Je ne reprends jamais la plume, que ma pensée ne soit de dire pis que pendre de M. le prince de Condé, duquel, à la vérité, on n'en saurait jamais assez dire. Je l'ai observé soigneusement durant treize ans que j'ai été attaché à lui; mais je dis devant Dieu, en la présence duquel j'écris, et dans un livre fait pour l'honorer, et où je ne voudrais pas avoir mêlé, avec l'Evangile qui y est contenu, une menterie; je professe donc devant Dieu, que je n'ai jamais connu une ame si terrestre, si vicieuse, ni un cœur si ingrat que celui de M. le Prince, ni si traitre ni si malin; car, dès qu'il a obligation à un homme, la première chose qu'il fait est de chercher en lui quelque reproche, pour qu'il se puisse, en quelque façon, sauver de la reconnaissance à laquelle il est obligé; qui est une chose diabolique, et qu'il n'y a peut-être jamais eu que M. le Prince qui ait été capable de la penser, et qui plus est de la mettre en pratique. Il ne cherche de plus qu'à diviser ceux qui sont près de lui, et me disait à Bruxelles : « Coligny, quand je serai « arrivé à Paris, il y aura bien des gens qui auront de « grandes prétentions de récompense; mais il n'y en a « pas un à qui je n'aie à répondre, et à lui faire quelque « reproches qui égalent les obligations qu'on croit que « je puis leur avoir. » C'est à dire en bon français que, devant que de partir de Bruxelles, il était déja résolu de ne faire justice à personne; et avant que les obligations qu'il avait aux gens eussent cessé, il commençait déja à mitonner son ingratitude, et à se préparer

à ne reconnaître personne. Je voudrais bien savoir si le diable le plus exécrable d'enfer a eu de telles pensées; mais il n'en eut et n'en aura jamais d'autres, il en est incapable. M. de la Rochefoucault m'a dit cent fois qu'il n'avait jamais vu homme qui eût plus d'aversion à faire plaisir que M. le Prince, et que les choses mêmes qui ne lui coûtaient rien, il enrageait de les donner, vu qu'en les donnant il aurait fait plaisir. Le b.... qu'il est, et je le maintiens b.... sur les saints évangiles que je tiens en main, le b.... donc avéré, fieffé, n'a que deux bonnes qualités, à savoir de l'esprit et du cœur : de l'un il s'en sert à mal, et de l'autre, il s'en est voulu servir pour ôter la couronne de dessus la tête du roi. Je sais ce qu'il m'en a dit beaucoup de fois, et sur quoi il fondait ses pernicieux desseins; mais ce sont des choses que je voudrais oublier, bien loin de les écrire. »

Cet exemple et mille autres semblables prouvent qu'il est difficile de bien juger un grand personnage, même quand il n'est plus. Il faut se défier également et des panégyriques et des satyres, et des histoires avouées et des anecdotes secrettes. C'est de la comparaison de ces divers monuments, c'est de leur opposition même, et des jugements de plusieurs générations, que peut se former le tableau fidèle de ces hommes extraordinaires qui étonnent les uns, humilient les autres, et, vus sous mille faces diverses, ne sont trop souvent appréciés que par la haine ou l'enthousiasme.

Ces anecdotes de Jean de Coligny ressem-

blent peu à l'oraison funèbre du grand Condé par Bossuet. Les mémoires secrets des courtisans de César et d'Alexandre étaient peut-être écrits avec la même amertume. Antipater, Philotas et Cassandre jugeaient leur maître avec quelque sévérité ; mais les siècles n'ont vu que sa gloire. Il en sera de même du prince de Condé. Nos pères l'ont nommé grand malgré ses faiblesses, et nos enfants lui confirmeront ce titre en dépit de Jean de Coligny.

A l'Auteur de l'article sur Beaumarchais, *inséré dans le dernier Numéro.*

Vous avez jugé, ce me semble, Beaumarchais avec un peu de sévérité. Savez-vous que Voltaire trouvait dans les mémoires contre Goezman, de l'éloquence de tous les genres? Croyez-vous que parmi les comédies d'intrigue, le Barbier de Séville ne tienne pas toujours un rang très-distingué? Ne renferme-t-il pas d'excellentes scènes? S'il y a des traits de mauvaise plaisanterie dans les nôces de Figaro, n'en trouve-t-on pas aussi de très-piquants? et cet ouvrage, ainsi que le premier, ne porte-t-il pas l'empreinte d'un esprit original?

Quant au caractère de Beaumarchais, je vous citerai encore sur lui un mot de Voltaire : *Je ne crois pas qu'un homme si gai soit si méchant ;* et ceux qui l'ont vu de près disent que Voltaire l'avait bien jugé. Ce Beaumarchais, qu'on a généralement regardé comme un *Gilblas de Santillane*, un *Gusman d'Alfarache*, le modèle enfin

de son *Figaro*, ne ressemblait, dit-on, nullement à ces personnages : il portait plus de facilité que d'industrie dans toutes les affaires d'argent. Il y était bien plus trompé que trompeur. Sa fortune, qu'il dut à des circonstances heureuses, s'est détruite, en grande partie, par un excès de bonhomie et de confiance dont on pourrait donner des preuves multipliées. Tout homme qui a fait du bruit dans le monde a deux réputations : il faut consulter ceux qui ont vécu avec lui, pour savoir quelle est la bonne et la véritable.

Linguet, par exemple, représentait d'Alembert comme un homme diabolique, *comme le vieux de la montagne*. J'avais eu le bonheur d'être élevé à l'oratoire par un des amis de ce philosophe, et je l'ai beaucoup vu dans ma première jeunesse. Il était difficile d'avoir plus d'élévation et de bonté dans le caractère. Il se fâchait à la vérité comme un enfant, mais il s'appaisait de même. Jamais chef de parti ne fut moins propre à son métier.

Je ne suis point surpris que des hommes célèbres, témoins de ces jugements bizarres, si contraires à la vérité, fassent assez peu de cas de l'opinion publique.

C'est parce qu'on fait grand cas de la vôtre, que tous ceux qui ont connu Beaumarchais voudraient vous le faire voir tel qu'il était.

Recevez les assurances de mon amitié,

FONTANES.

ERRATA DU N.° V.

Page 385, *ligne* 26, qu'une telle constitution ne puisse jamais être l'ouvrage, etc. *supprimez la négation.*

Page 370, *ligne* 14, des tyrans de toutes les dominations, *lisez* des tyrans de toutes les dénominations.

POLITIQUE.

EXTÉRIEUR.

BASSE-SAXE.

Si les chefs d'un Etat veulent bien connaître leur force et leur faiblesse, et le plus ou moins de considération dont ils jouissent, ils doivent consulter l'opinion des Etats étrangers. C'est quelquefois dans les journaux imprimés hors de la France, qu'on peut bien voir ce qu'elle est, et ce qu'elle doit être. Il paraît que les ressources et la vigueur de son gouvernement sont de jour en jour appréciées avec plus de justesse. On adresse, à ce sujet, des vérités courageuses aux cabinets ennemis du nôtre, dans plusieurs feuilles périodiques publiées en Allemagne. On lit avec plaisir les dernières réflexions du *Spectateur du Nord* sur les intérêts des diverses puissances continentales. Ce journal, qui paraît tous les mois dans la Basse-Saxe, est rédigé par un homme* que recommandent à la fois son caractère et son talent, par un de ces Français

* M. Baudus.

réfugiés, et non émigrés, dans une terre neutre et hospitalière, qui, en présence de tous les partis et de tous les excès, conserva toujours des opinions indépendantes et sages, et qui sait mettre autant de mesure et de choix dans ses expressions que dans ses idées. Voici quelques passages d'un coup-d'œil qu'il jette sur la situation de l'Europe et de la France.

Basse-Saxe, 28 juillet 1800.

« Lorsque nous entreprîmes, dit l'auteur, de présenter chaque mois l'ensemble des événements les plus récents, et d'offrir dans une seule esquisse la situation de l'Europe, nous ne nous dissimulâmes ni les difficultés ni les inconvénients d'un semblable travail. Il est aisé d'écrire sous la date de chaque grande capitale, ce qui est agréable à son gouvernement; de parler, par exemple, comme Russe, des intérêts de la Russie; comme Français, de la guerre; comme Danois, de la paix; comme Anglais, de la coalition; comme Prussien, de la neutralité; comme Autrichien, de la monarchie; comme Suisse, du républicanisme, etc. etc. Mais parler en cosmopolite de tant d'intérêts opposés; groupper sans confusion, dans le même tableau, les différentes puissances; peindre leurs divers mouvemens sans qu'aucune d'elle ait à s'en plaindre; montrer les points où elles se lient et ceux où elles se heurtent, ou bien les distances qui les séparent; être toujours vrai, et ne dire jamais de vérités ni dangereuses ni offensantes; se tenir sur la ligne de la modération et de la sagesse, dans des temps de chaleur et d'exaltation; renoncer à flatter les partis, à caresser les passions, c'est-à-dire, à tout ce qui intéresse la plupart des



hommes ; et, au milieu des secousses les plus variées, tendre toujours au même but, au bien général des peuples et des gouvernements; voilà ce que nous avons souvent trouvé difficile dans la tâche que nous nous étions imposée. Nous sommes loin de croire avoir su vaincre ces difficultés ; mais il doit nous être permis de les rappeler, lorsqu'elles semblent se multiplier et s'accroître.

Comment, en effet, parler des intentions ou des vues des puissances, lorsqu'on n'aperçoit chez plusieurs d'entr'elles aucun plan arrêté; lorsque, pour d'autres, il est impossible de s'assurer que le plan d'aujourd'hui sera celui de demain; lorsque d'autres encore paraissent s'abandonner aux événements, au lieu de chercher à les maîtriser; lorsque presque partout les intentions manquent aux forces ou les forces aux intentions, les talents au caractère ou le caractère aux talents ; lorsqu'en un mot la plupart des cabinets semblent n'offrir que mystère ou oscillations, présomption ou impuissance, insouciance ou avidité?

« Sachons toutefois nous défier de ces tristes apparences ; flattons-nous, s'il est possible, qu'elles cachent des réalités consolantes, et, adoptant une mesure dont ne sauraient se plaindre les gouvernements, jugeons de leurs intentions par leurs intérêts, ou plutôt, ne sachant pénétrer ce qu'ils veulent, jetons un coup-d'œil sur ce qu'ils peuvent. Jamais, sans doute, la curiosité ne dut plus épier leurs vues, ni la sagesse plus s'occuper de leurs moyens, que dans des circonstances comme celles-ci, où tout semble se préparer pour des négociations desquelles dépendront le sort de plusieurs Etats, et le repos de l'Europe.....

« Puissances ennemies de la France, ajoute-t-il, si, comme tout l'indique, vous songez moins aux Bourbons et aux royalistes qu'à vos propres intérêts, à votre

indépendance et à la sûreté de l'Europe ; si votre premier objet est de désoler la France, et de l'affaiblir de manière à lui enlever la prépondérance que lui promettent ses victoires ; si vous ne savez ou ne voulez apercevoir de milieu entre son asservissement et sa domination, entre votre abaissement et le sien ; si vous ne craignez pas de vous perdre vous-mêmes en travaillant à sa perte ; avant de poursuivre cette guerre, dans laquelle vous cherchez votre salut et sa ruine, jetez encore un regard sur les effets que vous en avez déja obtenus ; comparez les événements avec ceux que vous avaient promis les calculs de quelques spéculateurs sur les finances françaises. On cherchait, on se demandait, il y a quelques mois, avec quels moyens, avec quels fonds Bonaparte lèverait, équiperait, nourrirait assez de troupes pour résister à l'Autriche ; comment, surtout, il formerait cette armée de réserve qu'on regarda si longtemps comme devant n'exister que dans les gazettes ; et voilà que déja les armées françaises, ayant repris l'Italie, conquis la Souabe, envahi la Bavière, se reposent sur le territoire de leurs ennemis, vivent à leurs dépens, se nourrissent et se fortifient de leur substance. Avec de telles armées, c'est sur ses ennemis qu'un gouvernement lève les impôts dont il a besoin pour la guerre. C'est sur sa richesse territoriale, sur le nombre et sur le caractère de ses habitants, que la France, quelle que soit la forme de son gouvernement, établira toujours en temps de guerre son système de finances ; c'est dans leurs besoins et leur détresse que les armées françaises bien dirigées puiseront une nouvelle vigueur. C'est dans les armées qu'est toute la force de la nation : c'est à la frontière, c'est dans les armées de la France qu'on trouve un esprit public plus fort, plus énergique que celui qui anime vos cités, vos assemblées, vos conseils. Ce n'est pas là un enthousiasme

momentané, un courage éphémère, que le temps peut réfroidir; et s'il est un moyen de l'entretenir, de l'échauffer, c'est la guerre. La bravoure, l'impétuosité françaises sont des ressorts que vous pourrez comprimer, mais que vous ne briserez pas. Si vous pouviez encore renvoyer au-delà du Rhin et des Alpes les armées qui couvrent en ce moment l'Allemagne méridionale et l'Italie; à peine y auriez-vous réussi, qu'un mouvement contraire les ramènerait au cœur de l'Italie et de l'Allemagne. Dans ce flux et reflux de forces destructrices, je vois des digues pour la France; où sont celles des autres Etats? Et si un jour ils se trouvaient inondés par les armées françaises, si les chefs de ces armées, aigris par la résistance, irrités par les obstacles, laissaient agir les séditieux qui dans tout pays menacent les autorités établies, à quel bouleversement l'Europe ne serait-elle pas livrée? Quelle honte et quelle haîne ne s'attacheraient pas au nom des hommes qui, pouvant terminer heureusement cette guerre, l'auraient témérairement poursuivie! *etc. etc.*»

Suite de l'Article

RÉPUBLIQUE BATAVE.

Qui ne croirait qu'il s'agissait moins d'un traité que d'une conquête? et comment retrouver dans un tel asservissement les traces de l'indépendance Batave?

Que devint alors l'alliance avec la France?

On poussa l'indécence jusqu'à soutenir qu'elle n'était point blessée par celle qui venait d'être conclue avec l'Angleterre, quoique les articles, qui stipulaient dans l'une et dans l'autre les secours à accorder réciproquement, fussent absolument inconciliables, et que si l'Angleterre, par exemple, fût entrée en guerre contre la

France, il eût été impossible aux politiques les plus habiles de décider à laquelle des deux puissances la Hollande devait ses secours. La révolution française ne tarda pas à s'opérer, et bientôt l'on connut lequel des deux pactes la Hollande regardait comme obligatoire.

Il reste à donner quelques notions sur les principaux personnages qui ont figuré dans ce combat de la liberté contre le despotisme, terminé par la violence qui a tout écrasé, amis et ennemis.

1.° Le premier qui s'offre sur la scène est le stathouder lui-même, Guillaume V, prince semblable à ceux qui se confondent dans la foule des souverains, faible, sans caractère, et par conséquent peu sincère, opiniâtre, accueillant avec la même affabilité quiconque se présentait à ses audiences, recevant les demandes, écoutant les représentations avec douceur, avec une apparence d'intérêt; promettant toujours, pour oublier l'instant d'après tout ce qu'il avait promis; doux et poli dans la société, doué d'une mémoire prodigieuse, qui fournissait souvent à sa conversation brillante une foule d'anecdotes et de traits d'histoire peu connus. L'étranger qui le voyait pour la première fois devait naturellement être dupe de ces dehors séduisants, et prendre une haute opinion de ce prince; mais il soutenait mal l'épreuve d'un examen plus approfondi, et l'on trouvait promptement l'homme médiocre.

C'est surtout en affaires qu'il se montrait bientôt tel qu'il était. Le prince de Brunswick, sous la tutelle de qui sa minorité s'était écoulée, et qui s'était bien attendu à éterniser sa domination, l'avait constamment tenu dans l'ignorance des principes d'administration. Aussi peu instruit dans ce qui regardait la marine et l'art militaire, il ne connaissait bien que l'histoire, et surtout celle de sa maison; elle avait été pour lui l'école de tous les préjugés et de toutes les prétentions, en tournant

ses vues vers les moyens d'exécuter le système de ses ancêtres, c'est-à-dire l'entier asservissement de la Hollande.

Souvent les chefs du parti patriotique ont fait d'inutiles efforts pour l'éclairer sur ses véritables intérêts, et pour le ramener à des idées raisonnables.

Ce prince avait, dans sa constitution physique, une particularité digne de remarque: c'était un irrésistible penchant au sommeil qui s'emparait de lui aussitôt qu'il cessait d'être en mouvement. Il s'endormait à table, il s'endormait au jeu, et même en dansant des anglaises.

Le cabinet britannique pouvait compter en Hollande sur un vice-roi dévoué à ses ordres absolus.

La princesse d'Orange, son épouse, était nièce du grand Frédéric, et sœur de Frédéric Guillaume II, qui le remplaça sur le trône. On remarquait surtout dans le caractère de cette princesse une hauteur portée à un degré rare, même parmi les personnes de son rang qu'on a le plus accusées de ce défaut, plus odieux que les vices. Tout le monde la craignait; personne ne l'aimait, pas même ses propres enfants, que sa présence intimidait toujours.

Le prince et la princesse d'Orange étaient opposés en tout, excepté en un seul point, le desir de dominer.

Les antipathies de leur caractère donnaient souvent lieu aux scènes les plus étranges entre une femme haute, impérieuse, et un prince violent, dont les fureurs, presque puériles, conservaient toujours des traces de la faiblesse qui les causait.

Mais la princesse d'Orange était plus implacable, plus vindicative; elle aurait poursuivi bien plus loin que son époux les objets de ses ressentiments, si elle n'avait rencontré des obstacles insurmontables dans la sagesse et l'humanité des lois du pays. Mais ce qui ne pouvait se faire par les lois, s'exécutait par des

émeutes populaires qu'elle avait à ses ordres contre les ennemis de la maison d'Orange. Du reste, cette princesse a plus de résolution dans l'ame que de combinaisons dans la tête: mais elle était environnée d'un conseil de Gueldrois qui pensaient pour elle, et la faisaient agir.

On avait encore eu peu d'occasions de connaître le prince héréditaire, qui a épousé depuis une princesse de Prusse, sœur du roi actuel. Ce jeune prince a de plus que son père d'avoir fait la guerre, sans éclat il est vrai; mais du moins il a vu les camps et les armées. On remarquait davantage le prince Frédéric, son frère; et l'on reconnaissait le sang prussien qui coulait dans ses veines, à son ardeur pour s'instruire dans toutes les parties de l'art militaire, et à la bravoure intrépide qu'il a développée dans les combats. Il fut cruellement blessé dans une bataille contre la France; il passa, après l'expédition des Français en Hollande, en 1795, au service autrichien, fut l'ami de l'archiduc Charles, et mourut des suites de sa blessure qu'on n'avait jamais bien guérie. Il emporta les regrets universels, et l'estime de ses équitables ennemis.

La sœur de ces deux princes a épousé le prince héréditaire de Brunswick. Cette princesse est bonne, douce, prévenante, simple dans ses manières; elle a de la finesse et de la grace dans l'esprit, une instruction variée. La nature a voulu la dédommager de ce qu'elle lui avait refusé du côté des agréments de la figure.

Voilà ce qui concerne la famille stathoudérienne.

Parmi les citoyens, on remarquait d'abord le greffier Fagel, vieillard octogénaire, dont la tête a conservé toute sa fraîcheur et toute son activité jusqu'au dernier moment. Il est mort à près de quatre-vingt-six ans, subitement, sans douleurs, sans même

s'en apercevoir, appuyé sur une fenêtre de son jardin.

Il était stathoudérien par système. Ce même esprit animait sa famille depuis plus d'un siecle, que les stathouders la maintenaient en possession de la charge de greffier des états-généraux, le plus lucratif de tous les emplois de la république. Son caractère était doux, honnête et conciliateur. Il a laissé l'une des plus belles bibliothèques de l'Europe.

M. de Bleeswyck était alors grand-pensionnaire de Hollande; il remplissait son troisième *quinquennium*. On sait que cette place se donnait pour cinq ans, tandis que celle de greffier était à vie.

Le grand pensionnaire était un homme très-savant, et surtout habile mathématicien; ce qui n'est pas rare en Hollande, où l'instruction est prodigieusement répandue.

D'abord stathoudérien, c'est le hasard et une sorte de nécessité qui le rangerent du côté opposé.

Les chefs du parti patriotique se trouverent dépositaires d'une pièce diplomatique d'une telle importance pour le grand-pensionnaire, que sa vie pouvait dépendre de l'usage qu'on en ferait.

Ce fut pour lui le lien d'une dépendance absolue. Le stathouder fut furieux de sa défection: il força M. de Bleeswyck de quitter sa place, quand la maison d'Orange triompha en 1787. Il l'accabla de mauvais traitements; et il mourut de chagrin, peu de temps après, dans la retraite où l'étude ne put pas le consoler.

Les chefs du parti patriote étaient les pensionnaires d'Amsterdam, de Dort, de Harlem; M. Van Beckel, M. Gyzelaar, et M. de Zeeberg.

Le premier était une ame vraiment romaine, ami pur et sincère de la liberté: c'est par les lois qu'il voulait la rendre à sa patrie, et il était persuadé qu'il en

trouverait les moyens sans sortir des principes de la constitution politique, dont il avait une connaissance profonde. Il était personnellement haï du stathouder, parce qu'à l'époque où les Américains, déjà unis avec la France, formaient une nation libre, M. Van Beckel avait imaginé un projet de traité que l'on devait conclure avec eux, dans le cas où leur indépendance serait généralement reconnue, et avait porté ce projet à la discussion des Etats de Hollande. A la requisition du ministre d'Angleterre, le stathouder avait obtenu la punition de M. Van Beckel, avait contraint la ville d'Amsterdam à lui substituer un autre pensionnaire, et l'avait tenu long-temps en état d'arrestation. Lorsque les patriotes commencèrent à livrer quelques attaques au stathouder, la ville d'Amterdam revint sur ses démarches précédentes, réintégra M. Van Beckel dans sa place de pensionnaire, et l'envoya de nouveau soutenir ses intérêts auprès des états de Hollande. Le prince d'Orange, comme tous les hommes sans élévation, crut, parce qu'il avait offensé Van Beckel, que celui-ci devait ne respirer que vengeance; il le regardait comme son ennemi capital. Il se trompait; M. Van Beckel servait de tous ses moyens la cause de la liberté, avec tout le calme d'une ame pure et inaccessible aux passions. Il était si peu l'ennemi du stathouder, qu'il entrait dans son plan de le conserver; car, quelque forme que dût prendre la république, il lui fallait toujours un pouvoir exécutif: il voulait seulement le réduire à ses priviléges constitutionnels, faire justice de toutes les usurpations, rendre au peuple la liberté de ses élections, et fermer à jamais toutes les voies au retour des abus.

Tel était alors le but de la révolution: elle changea depuis de caractère; le peuple s'en mêla; les sociétés populaires voulurent la conduire: mais la Hollande,

resserrée dans un territoire peu étendu, ne trouvait pas assez de ressources en elle-même pour faire tout d'un coup ce qui n'a pu être, en France même, que l'ouvrage du temps, des grandes passions et des grandes résistances.

Quoi qu'il en soit, M. Van Beckel ne dévia jamais de la ligne du vrai patriotisme et de l'inflexible vertu. Il succomba; mais il était tellement environné de la vénération universelle, qu'après l'entrée triomphante du prince d'Orange à La Haye, lorsque tous les patriotes dispersés cherchaient un asyle sur une terre étrangère, lui seul osa rester dans Amsterdam, se montrant chaque jour sans affectation comme sans crainte; et, dans le moment de toutes les dénonciations et de toutes les vengeances, personne n'eut l'audace d'inquiéter cet illustre proscrit.

Le pensionnaire de Dort, M. Gyzelaar, était d'un caractère tout-à-fait différent. Autant M. Van Beckel était calme et ami des formes, autant celui-ci montrait de vivacité. La chaleur naturelle à son âge (il avait tout au plus trente ans), donnait plus d'activité et d'étendue à ses projets réformateurs; et il est vraisemblable que, s'ils eussent été secondés de la France, la puissance stathoudérienne aurait disparu dès cette époque.

Gyzelaar avait reçu de la nature un esprit actif, une grande fécondité de moyens : il luttait avec avantage contre les circonstances les plus difficiles, et trouvait des ressources où les autres ne voyaient que des obstacles.

Il appelait et concentrait, pour ainsi dire, sur sa tête toute l'animadversion du parti d'Orange, et toute la haine de la cour stathoudérienne. Il eut la sagesse de se soustraire, par une fuite précipitée, à une vengeance implacable, et qui eût été terrible. Il se retira dans la Belgique, où il est encore.

Le pensionnaire de Harlem, M. de Zeeberg, était un homme sage, et d'une conduite extrêmement mesurée, versé dans la connaissance des lois et de la constitution. il s'était acquis beaucoup de considération dans les Etats de Hollande: il y avait constamment soutenu la cause de la liberté; car il est à remarquer que dans tous les tems la ville de Harlem a été opposée aux stathouders.

M. de Zeeberg était digne d'être placé, avec les deux autres, à la tête des affaires. Cependant, lorsque les sociétés populaires voulurent trouver des torts à ces mêmes magistrats, dont la conduite avait été quelque temps auparavant si vivement applaudie, c'est M. de Zeeberg qui fut attaqué avec le plus de violence. Il se retira à Harlem, où il dut sa tranquillité à la réputation de modération qu'il s'était acquise parmi les stathoudériens: on se borna à lui ôter ses places.

Après ces trois hommes, qui ont joué les premiers rôles, on trouve encore:

Le célebre Paulus, fiscal de l'amirauté de la Meuse, ou ministre de la marine. Il étoit très-jeune encore quand il entra dans les emplois, où son génie trouva l'occasion de se développer de la manière la plus utile à sa patrie.

Lorsque le département de la Meuse fut confié à ses soins, la Hollande était menacée d'une guerre avec l'Angleterre. La marine était ruinée par le système soutenu des stathouders, qui ne songeaient qu'aux troupes de terre, et ne tenaient aucun compte des forces de mer. Les circonstances étaient pressantes.

M. Paulus dirigea ce grand ouvrage; il introduisit dans les travaux de l'amirauté un ordre, une économie, une activité inconnus jusqu'à lui. Il anima du même esprit l'amirauté d'Amsterdam; et l'on fut étonné, au bout de deux ans, de voir la marine hollandaise sor-

tir, pour ainsi dire, de ses ruines, forte de quarante vaisseaux de ligne, presque tous de nouvelle construction.

Sa conduite était si sage, que, quoiqu'il ne déguisât pas ses opinions, les stathoudériens osaient à peine le blâmer. Son intégrité leur en imposait ; et son mérite était si universellement reconnu, il avait tellement gagné l'affection de tous ceux qui étaient à ses ordres, son ascendant les dirigeait si bien, et les habitants de Rotterdam, ville très-stathoudérienne, le voyaient avec une telle vénération, enfin on sentait tellement le besoin d'un homme doué de talents supérieurs, qu'aucune intrigue n'aurait osé disgracier un homme qu'on croyait ne pouvoir remplacer.

Il fut jusqu'an dernier moment l'ame du parti patriotique : rien d'important ne se terminait sans son avis. Combien n'a-t-il pas gémi de l'abandon de la France ! Combien de reproches courageux n'a t-il pas adressés au ministre chargé de ses intérêts ! Combien de fois ne l'a-t-il pas averti de la marche de l'armée prussienne, en demandant à grands cris les troupes promises et jamais envoyées au camp de Givet !

Enfin, lorsque tout fut consommé, et que l'ambassadeur anglais eut commandé son éloignement, on désira en France de connaître un homme d'une si haute réputation. Il vint à Versailles, où il fut accueilli avec distinction. Il y avait porté sa franchise, cet esprit de liberté et d'indépendance qui sait mal déguiser la vérité. Il fit des reproches, qu'on écouta sans y répondre. On lui demanda des renseignements et des conseils tardifs. Il alla visiter quelques-uns de nos ports, en jugea les travaux, et quitta la France en disant qu'il se faisait fort de créer une nouvelle marine à cette puissance avec ce que coûtaient les malversations.

Paulus a eu le bonheur de voir renaître la liberté dans son pays. La première assemblée constituante, qui se tint à La Haye, l'élut président à l'unanimité. On a dit qu'en remplissant ses fonctions, il fut saisi d'un rhume violent qui le conduisit en peu de jours au tombeau.

Le dernier dont nous parlerons est le C. Schimmel-Penninck, aujourd'hui ministre batave à Paris.

Fort jeune quand les mouvements révolutionnaires commencèrent à éclater en Hollande, il s'était cependant déjà distingué par un excellent ouvrage sur une matière extrêmement importante et délicate, *de Imperio populari, ritè temperato*, imprimé en 1784 : ouvrage où brillent une grande force de raison, une connaissance approfondie des lois des républiques anciennes, une érudition solide, et des idées de liberté qu'il y avait de la hardiesse à publier sous un gouvernement qui tendait au despotisme.

Déjà il exerçait à Amsterdam la profession d'avocat, la plus libre de toutes avant la renaissance de la liberté politique, et la plus honorable pour quiconque savait s'élever à la hauteur de ses nobles fonctions. Il avait en peu de temps obtenu les récompenses les plus flatteuses pour le talent et l'honnêteté. Il recevait les témoignages de la considération universelle, et voyait ses opinions faire autorité dans les tribunaux. On croyait nécessaire de s'assurer son suffrage dans toutes les affaires de quelque importance.

Aussi-tôt qu'il fut question dans Amsterdam de réprimer le pouvoir stathoudérien, tout le monde prononça son nom.

On sent quel avantage lui donnaient dans toutes les discussions ses premières habitudes, ses premiers travaux et ses premiers succès. Aussi personne n'indiquait avec plus de précision, dans les moments difficiles et

décisifs, et les pas qu'on pouvait faire, et les bornes qu'on devait respecter.

Jamais la cour stathoudérienne n'osa depuis, dans l'ivresse de son triomphe, rien tenter contre un homme si estimé de ses concitoyens. Il est donc resté dans Amsterdam, toujours respecté, toujours honoré, ami des principaux chefs du parti de la liberté, et surtout ami de Paulus. Beaucoup de rapports de caractère, de talents, de désintéressement, de patriotisme, unissaient ces deux hommes.

Il avait servi la cause des anciens patriotes, il a servi celle de la dernière révolution de tout son zèle, de tous ses moyens, en homme qui n'avait rien désiré plus ardemment que de revoir son pays libre. Il a reçu une récompense bien flatteuse de ses travaux: nommé ministre à Paris, c'est-à-dire au poste le plus important de la république batave, comme l'ont jugé les habitants d'Amsterdam, qui l'auraient retenu parmi eux, s'ils ne l'avaient cru plus nécessaire encore auprès du puissant allié de leur patrie.

Il était utile, et peut-être intéressant, de présenter l'histoire abrégée et peu connue, parcequ'elle est encore trop récente, de la liberté, chez un peuple voisin qui en est digne, qui a eu le courage de lui faire tous les sacrifices, et qui s'est assuré le retour de ses plus brillantes destinées, en donnant l'exemple rare, et vraiment digne d'hommage, du plus religieux respect pour la foi publique et le crédit national, au milieu des changements, ou du moins des modifications successives de plusieurs révolutions intérieures.

Nous offrirons en peu de pages l'état actuel de la Hollande; nous tâcherons ensuite de mêler aux nouvelles du moment les détails les plus intéressants sur l'administration et l'organisation de ce pays.

ESPAGNE.

Madrid, 1.er fructidor.

Vous voulez donc qu'au lieu de faits, dont nous sommes très-pauvres, je nourrisse ma correspondance d'observations générales, de remarques sur ce pays, qui n'est pas le plus amusant de l'Europe. Vous me demandez quelques détails sur le Portugal. Je dis peu ou mal ce que je n'ai pas vu par moi-même; mais enfin, pour vous complaire, je puiserai à une source qui me paraît assez bonne. Comptez, au reste, que le prince héréditaire ne se hâte pas de justifier les espérances qu'il avait données, en paraissant vouloir l'indépendance de son pays. On ne peut dire trop de bien de l'ambassadeur de cette puissance en Espagne. Talent distingué, connaissances très-étendues, sagesse, mesure, dignité personnelle, représentation honorable, amabilité, il réunit tout cela. Il se nomme Carvalho: c'était le nom de famille du marquis de Pombal. Il n'est cependant pas son parent; mais il est, ainsi que le chevalier d'Aranjo, un des disciples de cet homme célèbre. J'ai vu ici et ailleurs quelques Portugais, tant hommes que femmes; et il m'est démontré que la partie de la nation rapprochée, par a naissance ou par ses facultés pécuniaires, des ressources d'une bonne éducation, est supérieure à cette même classe de la nation espagnole. Il ne vous échappera pas que le Portugal, colonie de l'Angleterre, est redevable de ce perfectionnement au concours des étrangers qui y apportent les arts, la politesse et l'industrie de la métropole.

Je viens de prononcer le nom de M. de Pombal: il a fait secte dans son pays, et les hommes peu nombreux que les Portugais ont à montrer à toute l'Europe, sont animés de son esprit.

Il y a aussi en Espagne une école particulière qui a formé quelques hommes de mérite. C'est celle de M. d'Aranda. Je vous en citerai deux seulement : le chevalier d'Urquijo, et M. Cornel, ministre actuel de la guerre. Les autres, je vous les désignerai dans les renseignements subséquents.

Je ne crains pas de dire qu'en France nous ne connaissons pas l'Espagne, et que nos idées sont à cet égard au revers de ce qu'elles devraient être. Je ne ferai aujourd'hui qu'une seule observation ; elle embrasse deux points très-séparés. Nous vantons beaucoup le climat d'Espagne ; il n'en est pas de plus fâcheux : nous croyons à la jalousie des époux ; il n'en est pas de plus faciles.

Vous voulez les spectacles : je vous les dirai. Mais attendez-vous, s'il vous plait, à reculer jusqu'aux mystères de la Passion et aux farces de Pathelin. Il faut être juste, et rendre à chacun ce qui lui est dû. Le combat des taureaux s'est élevé à une perfection à laquelle aucune autre nation ne s'est encore condamnée : spectacle épouvantable, où l'homme est en effet la seule bête féroce qu'on y voie figurer.

Vous voudriez bien les sallons, n'est-ce pas ? Vous allez croire que j'exagère : il n'y en a point ; point, vous dis-je, pas un seul. Je vous montrerai une femme dans le fond de sa maison, vivant en tête-à-tête et du matin au soir avec un fonctionnaire nommé Cortejo, (on prononce Cortégo) Cet homme bâille, dort, fume, etc. ; il querelle, injurie, rosse sa maîtresse ; le matin ils ont été à la messe, le soir ils s'arrêtent et prient au son de l'angelus. Tout cela est invariable.

Vous croyez peut-être que j'ai pris ce tableau dans un sallon bourgeois : point du tout. Je viens, comme l'Asmodée du *Diable Boiteux*, de découvrir à vos yeux tous les sallons de Madrid. Les Cortejos sont pris ordinairement, pour les femmes titrées et pour les femmes

un peu comme il faut, dans des corps privilégiés, les gardes du corps, les officiers des gardes vallones et ceux des gardes espagnoles. Le reste s'approvisionne sur son *échelle*. Le Cortejo a des priviléges incontestables, et nul mari n'oserait les restreindre. Cet employé a le droit d'entrer au petit jour; et ce droit s'exerce dans l'échoppe qui est de plein pied avec la rue, comme dans le palais du descendant des rois de Valence ou de Grenade.

Voulez-vous le tableau de la vie et des habitudes de tel grand d'Espagne de la première classe, dont la fortune est de trois ou quatre millions de France de revenu? (et il y en a plusieurs aussi riches).

Il a des pages qui font preuve de noblesse, et qui de plein vol entrent dans les régiments. Ses domestiques, ce qu'on appelle ici *familia*, s'élèvent au nombre de sept à huit cents personnes. Ecoutez maintenant. Il ne donne pas un dîner par an; il lui arrive quelquefois de ne pouvoir payer à son *mayor domo*, ou maitre-d'hôtel, la dépense de deux jours. Il est souvent alguazil de l'inquisition. Ce n'est pas seulement un titre, c'est une fonction. Son palais, qui développe l'étendue d'un de nos gros villages de l'ancienne Flandre, communique à des couvents dont il est fondateur. Tous les soirs, au moment où la cloche du réfectoire a rassemblé plus de quatre-vingts moines qui vivent dans ces maisons, il va leur baiser la main et recevoir la bénédiction des prieurs. En rentrant chez lui, il s'arrête au premier repos de l'escalier, où est placée une madone devant laquelle brûle une lampe éternelle La statue est trop élevée pour qu'il puisse en baiser les pieds; il y jette un mouchoir, le ramasse, et le porte dévotement à sa bouche. Il a sept à huit millions de nos francs de dettes; il ne les paie point. *Un ordre de grâce* défend à ses créanciers de le poursuivre.

Vous en trouverez beaucoup de braves comme le



dernier duc de Crillon ; mais n'oubliez pas, à la louange du gouvernement espagnol, qu'il n'a jamais admis l'incroyable exhérédation des autres classes de la société en faveur des nobles. C'est plutôt tout le contraire ; et dans la marine, et à la guerre, et dans la carrière diplomatique, les places les plus élevées attendent toujours le travail, l'expérience, le mérite enfin et le talent sans naissance.

BARCELONE.

3 fructidor.

Il est arrivé avant hier ici un courier extraordinaire, expédié de Madrid par l'ambassadenr Alquier, au commissaire des relations commerciales françaises, résidant dans cette ville : il a retenu ce courier. On ne saurait croire combien le secret gardé à cet égard a excité de curiosité, et occasionné de conjectures.

On a appris presque en même temps la prochaine arrivée du général Berthier à Madrid. Delà de nouveaux bruits qui ne méritent guère d'être rapportés, sur de prétendus projets, soit de guerre, soit de négociation.

Nous avons toujours dans des campagnes voisines de cette ville, plusieurs français qui vivent tous très-retirés ; d'anciens prêtres et même d'anciens évêques ; le ci-devant prince de Conti, qui a vécu longtemps avec le strict nécessaire, mais depuis six mois avec plus d'aisance : il paraît exactement payé de sa pension, et il semble se consoler fort aisément de ce qu'il a perdu, avec une bonne table, des promenades à cheval, et quelques parties de chasse.

Madame d'Orléans le voit peu, quoiqu'elle demeure près de lui ; elle ne voit presque personne. On avait dit que ses enfants viendraient la voir, on n'en a plus entendu parler.

Deux frégates napolitaines ont été vues hier près du port; elles paraissaient vouloir entrer, mais elles ont disparu.

On sait que pendant longtemps les Catalans n'ont pas passé pour aimer les Français; mais que la paix ranime leur commerce avec vous, qu'on les laisse toujours aller aux processions le matin, danser le soir, ils n'en demandent pas davantage.

D'ailleurs le mouvement d'union et de parfait accord avec la France paraît bien imprimé au centre et aux extrémités de la monarchie espagnole : des intérêts communs, des espérances communes, le même enthousiasme pour le héros français, sont des liens de plus.

TURIN.

4 fructidor.

On attendait depuis long-temps la loi qui indique le mode de paiement et de perception des impositions et des réquisitions. Elle a été enfin publiée le 27 thermidor.

Le lendemain, le général Dupont, qui s'est concilié ici l'estime universelle pendant sa mission, a pris congé de la commission du gouvernement et de la *consulta*, en y présentant le général Jourdan, son successeur. On prononça, en cette occasion, les discours d'usage.

Le général Dupont est parti le 29 pour Milan.

Le général Dupont avait annoncé le 12 thermidor dernier à la *consulta*, que dans quinze jours on connaîtrait le sort définitif du Piémont.

On sent combien cet objet, d'un intérêt universel, occupe et inquiète tous les esprits. On sent aussi que les bruits, les pamphlets même, et les écrits de toute espèce, doivent circuler, pour satisfaire ou pour tromper la curiosité générale.

Voici, par exemple, ce que dit une brochure vendue aujourd'hui dans toutes les rues de Turin. L'auteur l'intitule tout simplement *Articles de la paix générale*. De sa pleine autorité, il réunit le Piémont, la Ligurie, le Parmesan, à la Cisalpine; il rétablit la république de Venise.

Il envoie le roi de Sardaigne régner à Rome, le duc de Parme à Naples, le roi de Naples en Sicile. Ne pouvant pas régler tout en un seul jour, il oublie tout-à-fait la Toscane. Le gouvernement a cependant pris des précautions pour que des imbécilles ou des fripons n'abusassent pas de la crédulité publique sur des points si importants et si délicats.

Comme les pamphlets ont jusqu'ici été répandus fort librement, on a vu paraître assez souvent des réponses et des répliques assez piquantes.

Ranza, très-connu pour avoir été partisan ardent de la révolution, piqué d'une brochure du Franciscain della Vallé, fit rassembler decadi dernier, sur la place du château, près de l'arbre de la liberté, des patriotes de ses amis, devant lesquels il fit un autodafé du pamphlet de son antagoniste.

Il parait que c'est surtout le C. Cavalli, membre de la commission du gouvernement, qui s'y fait remarquer pour l'activité et l'expédition des affaires. On sent que, dans un moment tel que celui-ci, ces qualités exposent davantage aux traits des hommes de parti.

Le gouvernement a fait publier ici, il y a quelques jours, la convention qui a eu lieu le 15 thermidor, à Véronne, entre les deux armées française et autrichienne en Italie.

Cette convention fixe la ligne de démarcation, détermine les réglements pour la navigation du Pô, et pour les communications qui peuvent avoir lieu entre les habitants des pays occupés par les deux armées.

On a imprimé dans les journaux français, qu'un nouvel hôpital militaire avait été établi à Pignerol.

Il n'en est rien : on a même réformé celui qui était autrefois dans cette ville, et qu'on a trouvé avec raison mal placé.

De nouvelles discussions qui ont eu lieu entre le général Séras, commandant du Piémont, et les membres de la commission militaire pour l'organisation des troupes, ont occasionné la réforme de cette commission, qui était en effet trop nombreuse.

Elle avait d'abord neuf membres, elle a été réduite à trois.

Le ministre des finances, Prina, demandait depuis long-temps sa retraite. La commission du gouvernement vient de la lui accorder, le 28 thermidor : on l'a nommé contrôleur-général des dépenses.

Il avait été remplacé d'abord par le C. del Poyzo, employé dans les bureaux du gouvernement; mais il n'a pas voulu non plus conserver cette place difficile, et le C. Chiabrera, auparavant procureur-général, lui a succédé hier.

On a aussi changé le premier secrétaire des finances et le chef des douanes.

Les opérations pour la vente des biens nationaux en extinction de billets, se font lentement. Ce papier perd encore environ 70 pour 100.

On a suspendu la vente des biens appartenant à l'ancien ordre de Malthe.

Le général Brune est arrivé ici le 2 fructidor au matin. Sur l'invitation de la municipalité, il y a eu le soir une illumination générale, pour célébrer le passage du général en chef, qui est reparti dans la nuit même pour Milan. On attend après demain le général Massena, qui va en France.

RÉPUBLIQUE HELVÉTIQUE.

Berne, 3 fructidor an 8.

La première division de la colonne de droite de l'armée de réserve, sous les ordres particuliers du général Vaux, est arrivée hier dans nos murs. C'est avec de grandes espérances que les amis de la paix voient cette étonnante succession des phalanges françaises. Celles qui se trouvent ici sont presqu'entièrement composées de la plus brillante jeunesse. Le bon ordre et la gaieté de ces braves, annoncent la confiance avec laquelle ils marchent sous un gouvernement qui a rallié tous les partis et réveillé l'esprit national. Ils témoignent hautement leur desir de se mesurer de nouveau avec l'ennemi. Le général Rey qui commande cette belle avant-garde, et qui dirige lui-même la colonne de gauche, est arrivé ici le même jour. Il s'est rendu chez les principaux membres du gouvernement. Il paraît que la meilleure intelligence est établie entre les généraux français et notre nouveau gouvernement. Le général Mathieu Dumas, qui avait quitté depuis peu notre ville, y est aussi revenu. Le ministre français, le citoyen Reinhart et lui, ont de longues entrevues avec nos ministres et la commission de gouvernement, pour prendre avec eux des arrangements relatifs à la subsistance des troupes françaises dans notre pays. On dit que ce général repart incessamment pour se concerter avec le général Moreau, et aller visiter lui-même les postes qui doivent être occupés par cette nouvelle armée dans la vallée des Grisons.

Au moment du passage des troupes françaises à Moudon, il est arrivé un de ces funestes accidents trop communs dans notre pays. Un violent incendie, suite de l'imprévoyance d'un valet d'auberge, a menacé cette

ville d'une entière destruction. En un instant les progrès du feu sont devenus effrayants, et ses suites eussent été incalculables, sans le courage et l'activité des Français, qu'aucun danger n'a intimidés. Ils se sont précipités dans les flammes pour en arrêter les ravages. Le général Rey, à la tête des carabiniers du corps des volontaires, qui faisaient sa garde et qui avaient couru les plus grands risques dans l'auberge où l'incendie a subitement éclaté, a sauvé dans ses bras sa femme du milieu des flammes; il a dirigé lui-même les pompes. Enfin, on ne peut trop louer le zèle et l'intrépidité de nos braves alliés; ils se sont acquis des droits à la reconnaissance de la ville de Moudon qu'ils ont préservée.

PRUSSE.

Berlin, 1.er fructidor.

Vous jugez avec quelle impatience on attend ici des nouvelles du voyage de M. de Saint-Julien et du C. Duroc, à Vienne.

On a appris avec beaucoup de joie, et encore plus de surprise, la publication qui paraissait faite officiellement à la Haye.

On a fait beaucoup d'efforts inutiles pour savoir quelque chose par la légation de France.

Le roi et la reine de Prusse sont partis, il y a quatre jours, avec la grande maîtresse madame la comtesse de Voss, et les aides-de-camp généraux de la suite, pour la Silésie; le roi doit y passer les revues, et revenir à Berlin pour le premier jour de septembre.

M. d'Hangwitz, ministre du cabinet, qui a les relations extérieures, est parti le 25, pour recevoir le roi dans une de ses terres en Silésie. Il ne revient ici qu'avec ce prince qu'il doit accompagner partout.

M. d'Alvensleben, le second ministre du cabinet, passe le temps de l'absence du Roi dans sa famille. Il doit partir demain. La plupart des autres ministres en ont profité pour leur tournée. M. de Struensée, ministre des finances, est en Westphalie; il a dû passer le 10 août à Dusseldorf.

Le Roi vient de défendre l'exportation des seigles, et a permis celle du froment, ajoutant quarante pour cent de plus aux droits précédemment établis.

Lord Holland est dans ce moment chez le prince Henri, à Rheinsberg; lord Carisford voit beaucoup le baron de Crudner. On peut au moins juger, par tout ce qui se passe, que l'Angleterre craint la ligue, et veut se rallier à la Russie et à tout le Nord. Elle caresse la Russie; elle rend à la Suède sa flotille; elle envoie Withwort résider à Copenhague. On attend de toutes parts ce qui va se passer à Vienne; il paraît au moins que l'Angleterre voudrait encore prolonger la guerre avant que Vienne ne s'arrange avec la république.

Les cours de Pétersbourg et de Prusse se sont fait réciproquement des cadeaux à l'occasion du renouvellement du traité de 1752, qui a été ratifié par ces deux puissances, comme des signes de la parfaite harmonie qui règne entre elles.

L'émigré français dont on a parlé, ne s'est présenté au comte de Panin que comme ministre du chef de la maison des Bourbons, mais il n'a pas vu l'empereur.

DANEMARCK.

Copenhague, 18 août.

Nous avons vu arriver ici, il y a trois jours, lord Witworth. Il occupe, avec sa nombreuse suite, le plus grand et le plus bel hôtel de cette ville, sur la grande place.

Ce qui est assez extraordinaire, c'est que, malgré l'intérêt pressant des circonstances, et le sujet des différends élevés entre les deux cours, ce ministre n'a pas encore été présenté au prince royal.

C'est jusqu'ici, même depuis son arrivée, le consul général britannique Merry, qui a été chargé de négocier en son nom, avec notre gouvernement.

On prétend que le début de la négociation ne paraît pas conciliant, et que le cabinet de Londres demande des satisfactions au lieu d'en offrir, comme on avait lieu de s'y attendre.

Au reste, quoique le cabinet danois paraisse sentir vivement les humiliations dont l'Angleterre le menace, il paraît qu'il ne prendra un parti que lorsqu'il aura connu les intentions des cours de Stockolm et de Pétersbourg, avec lesquelles il est en communication très-active sur les affaires maritimes.

On a remarqué ici que depuis quelque temps le chargé d'affaires de Russie en cette résidence ne craignait plus de rencontrer le chargé d'affaires de France, et même de lui parler.

ALTONA.

22 août.

Bourgoing est décidément parti ce matin de très-bonne heure pour Kiel, où il s'embarquera pour Copenhague.

Nous avons encore ici, et à Hambourg, plusieurs étrangers de marque. Deux Russes, un prince Wolkonsky, et M. Wasilief, récemment nommé ministre de Russie à Lisbonne; un noble vénitien, Moncenigo; un ministre piémontais, le comte de Castel-Alfer, qui attendra ici que le sort du roi de Sardaigne soit décidé.

Un ex-ministre maroquin, nommé Sumbel, dont le père, juif comme lui (et de plus espèce de premier mi-

nistre), a été décapité par ordre de l'empereur de Maroc; le prince de Hessenstein, du sang royal de Suède; sans compter beaucoup d'Anglais, de Danois, de Français surtout, que l'émigration a pour ainsi dire naturalisés parmi nous.

Le consul anglais Cockburn loge aussi à Altona. Il lui arriva une de ces dernières nuits une aventure assez fâcheuse, qu'on ne se dit qu'à l'oreille.

Il passa au corps-de-garde depuis une heure après minuit, jusqu'à sept et demie du matin. Un de ses gens avait enfreint, à nuit close, une loi de police.

Il avait été arrêté par la garde. Le consul est venu réclamer son domestique, mais avec une telle véhémence, que l'officier a été obligé de s'assurer de sa personne jusqu'au lendemain matin.

Une grande nouvelle pour l'Allemagne nobiliaire et littéraire, c'est que le comte Frédéric Stolberg, un des poètes les plus distingués que nous ayons, et que le prince-évêque de Lubek avait attiré auprès de lui, pour le mettre à la tête de ses affaires, vient tout-à-coup de se faire catholique, ainsi que son épouse. Ils vont quitter la petite cour d'Entin, et se réfugier dans quelque ville où ils puissent aller à la messe à leur aise. On peut bien dire que ce couple, très-intéressant à beaucoup d'égards, sacrifie son bonheur présent à son bonheur futur.

HAMBOURG.

19 août.

Le Nord offre en ce moment deux grands objets d'attention et d'intérêt aux spectateurs politiques

L'on parle d'abord beaucoup des nouvelles liaisons entre la Russie et la Prusse, et de la part qu'on présume que ces deux puissances réunies peuvent prendre à la pacification générale.

Le bruit a couru ici, parmi les personnes les plus instruites des nouvelles diplomatiques, que c'était vers la fin de juillet que la Prusse avait fait quelques propositions à cet égard.

On sait du moins que ses ministres parlent sans cesse de l'intérêt que prend le roi à l'établissement de l'équilibre de l'Europe, à la personne du roi de Sardaigne, et à l'électeur de Bavière.

On donne la date du 4 août à la signature d'un nouveau traité, ou plutôt d'un traité renouvellé entre les cabinets de Pétersbourg et de Berlin.

Viennent ensuite les bruits vagues, les conjectures à perte de vue, les intentions supposées au voyage du roi de Prusse en Silésie (il le fait presque tous les ans), aux revues qui auront lieu dans cette province, en masse, au lieu de se faire partiellement.

Le roi de Prusse a emmené avec lui son ministre le comte de Hangwitz : les agents prussiens au dehors ont reçu l'ordre de ne rien adresser à Berlin pendant ce temps-là, parce que le cabinet doit suivre le roi.

L'autre objet de toutes les conversations, est le différend élevé entre l'Angleterre et le Danemarck, qui paraît très-propre à presser et à déterminer la réunion des puissances maritimes de la Baltique contre l'Angletetre.

A Copenhague on arme avec activité ; il n'y a qu'un cri de guerre contre les Anglais ; leur despotisme a enfin révolté l'esprit pacifique, *et essentiellement neutre* des Danois.

On sait déja que le nouvel ambassadeur anglais, lord Wittworth, a remarqué, en arrivant à Copenhague, l'effet de ces dispositions générales, et qu'il en a été extrêmement frappé.

On croit toujours que le roi de Suéde a eu une entrevue très-secrette avec le roi de Prusse, mais à Strelitz et non à Potzdam, comme on l'avait dit d'abord.

Une anecdote, qui paraît venir de bonne source, expliquerait le court séjour de ce prince à Copenhague. On dit qu'il est parti de cette ville presqu'en y arrivant, parce qu'il avait vu passer sous les fenêtres de l'hôtel où il était descendu, deux des complices de l'assassinat de son père.

ANGLETERRE.

(Extrait de divers Papiers.)

Londres, 25 août.

L'attention publique est toujours fixée sur deux points importants, la paix continentale, et nos différends avec les deux cours de Copenhague de Stokholm.

Par rapport au premier, le gouvernement conçoit toujours les plus rassurantes espérances. Il affecte de répandre que la cour de Vienne tient plus solidement que jamais au systême de ne se point séparer de l'Angleterre, et qu'elle est décidée aux plus grands efforts pour la faire comprendre dans les négociations. Quant à l'influence que les mouvements de deux grandes puissances continentales peuvent avoir sur cet événement et sur la part que nous devons y prendre, de quelques nuages que les résultats soient encore couverts, quelque difficile qu'il soit de s'en former d'avance une idée, d'après le silence dans lequel se préparent les combinaisons diplomatiques de ces deux cabinets, on se montre aujourd'hui très-rassuré en Angleterre sur cet article. On prétend que l'harmonie est rétablie entre les deux cours impériales, et que celle de Vienne ne prend pas le plus léger

ombrage de la marche des corps russes sur la Vistule. On se demande ensuite quel but peut se proposer la médiation? Est-elle fondée sur un système d'aggrandissement proportionnel pour tous ceux qui, à raison de leurs forces, peuvent avoir des prétentions? Dans ce cas, l'Allemagne et la Turquie, voilà les deux proies qu'il faut abandonner aux médiateurs. Mais, la Prusse et la cour de Vienne ne peuvent pas être d'humeur de laisser la Russie prendre en Empire, par des acquisitions, un ascendant qui deviendrait bientôt redoutable. On pense donc que les médiateurs ont pour objet de porter à la modération les parties belligérantes. On se flatte donc de retenir Paul I.er par le canal de la cour de Vienne. On se tranquillise ainsi sur les vues de cet Empereur contre l'Angleterre.

Cette manière d'envisager la question de la guerre et de la paix, influe sensiblement sur l'opinion que l'on peut se faire de la querelle momentanée survenue entre l'Angleterre et les deux cours neutres du Nord. Tant que la Russie n'a pas pris un parti décisif, tant que ses liaisons sont ce qu'elles paraissent être, les deux cours ne peuvent faire que des démonstrations. Il est indubitable que celle de Danemarck a compté sur les ressentiments qu'a manifestés Paul I.er contre la cour de Londres. C'est de ce principe qu'elle est partie, dans les instructions données à ses commandants de refuser la visite. Ses démonstrations, ses levées de matelots, les ordres donnés pour mettre sur le Sund, Cronembourg en état de défense, l'armement de ses vaisseaux, tout cela attend un appui qui rende ses forces plus imposantes. On s'est hâté de faire partir l'amiral Dickson avec des vaisseaux. L'escadre a mouillé à Elseneur le 10 août; et, après avoir mis à terre M. Witworth et M. Domnond, chargés tous deux de ministères pacifiques, elle s'est mise en croisière. En attendant l'issue des négociations,

cette escadre saisit tous les vaiseaux danois et suédois qu'elle rencontre. Les deux cours n'ont pu user de représailles ; une corvette expédiée récemment d'Angleterre, avait fait partir précipitamment tous les vaisseaux anglais de la Baltique. Il n'y a aucun doute que les débats ne portent sur une satisfaction : sera-ce le Danemark qui la donnera, ou l'Angleterre ? Si celle-ci y consentait, elle reconnaîtrait les principes toujours contestés par elle de la neutralité armée ; chose qu'elle n'a jamais faite, pas même durant la dernière guerre, où les puissances neutres étaient aussi imposantes que les puissances ennemies.

Les nouvelles du Portugal seraient bien propres aussi à allarmer. Il paraît certain que le cabinet de Madrid presse une négociation avec la France. On dit que le prince de Brésil a écrit au roi, pour lui faire part de la situation des affaires.

INTÉRIEUR.

PARIS.

Rien n'est encore décidé sur la guerre ou la paix. Tout se borne à des conjectures.

Le commandement de l'armée d'Italie est donné au général Brune.

Le général Massena est arrivé à Paris. Des lettres de Constantinople citées dans le journal officiel, annoncent que le général Kléber a été

assassiné par un janissaire. On doute encore de cette funeste nouvelle.

Les même lettres apprennent que le général Menou s'est mis à la tête de l'armée de l'Egypte, et refuse d'évacuer cette importante colonie, avant d'avoir reçu des ordres de son gouvernement.

La clôture des écoles centrales s'est faite avec la solennité accoutumée.

Ces nouvelles écoles sont très-critiquées, comme les écoles anciennes. Leurs divers partisans ont tour-à-tour exagéré le blâme et les éloges. Quelque système qu'on adopte, il est impossible de ne pas louer les efforts des professeurs des écoles centrales, et le mérite du plus grand nombre. Heureusement pour eux, et pour l'éducation publique, nous avons un gouvernement qui ne veut plus détruire ce qui est bon, mais qui veut perfectionner ce qui est défectueux. On doit tout attendre pour les progrès de l'instruction, et de la sagesse du gouvernement, et des lumières des instituteurs.

Le Ministre de l'intérieur aux Préfets des départements.

PLUSIEURS d'entre vous m'ont consulté, citoyen Préfet, pour savoir quelle est l'intention du gouvernement sur la célébration des décadis; et, dans l'incertitude où les laissaient les lois rendues sur ces questions, quelques-uns

même ont pris des arrêtés qu'il n'a pas été possible d'approuver. Le gouvernement a voulu faire cesser tous les doutes qui s'étaient élevés, et il a posé, dans son arrêté du 20 de ce mois que je vous adresse, les principes d'après lesquels vous devez vous conduire.

L'institution du calendrier décadaire est un des fruits les plus utiles de la révolution; c'est une des plus précieuses conquêtes de la philosophie: elle appartient à la république; il n'est pas permis à ceux qui la servent et qui l'aiment, de faire usage d'une autre manière de diviser le temps. C'est sur ce calendrier que doivent se régler leurs actes publics; c'est aussi le seul que le gouvernement adopte, le seul qu'il reconnaisse.

Mais cette division civile, à laquelle sont assujettis par la loi tous ceux que salarie la république, à laquelle se conforment avec empressement tous ceux à qui elle est chère, n'a rien de commun avec les actions particulières des citoyens, qu'une opinion quelconque détermine à travailler ou à se reposer tel jour.

Tel est l'esprit de l'arrêté que je vous transmets; il est conforme à tous les principes de la raison et de la liberté; il était désiré par tous les citoyens, par tous les amis de la république. Le gouvernement ne veut pas se mêler de ce qui tient à la conscience particulière de chacun, il n'en demande pas compte; et tous ceux qui obéissent aux lois peuvent, dans leurs affaires privées, tenir la conduite qui leur paraît le plus convenable: mais, en accordant à tous liberté et protection, il réprimera avec une inflexible sévérité ceux qui, abusant de cette liberté même, oseraient s'en servir comme d'un moyen de persécution contre des citoyens qui n'adopteraient pas leur opinion. Que tous soient libres en observant les lois.

Le calendrier décimal est celui de la république; il est celui de tous les Français: les autres appartiennent à tel ou tel culte, et n'ont rien de national.

Je vous adresse également, citoyen Préfet, un autre arrêté du même jour, sur la célébration des mariages. La loi du 20 septembre 1792 en est la base: vous la prendrez pour règle de votre conduite; et dans tous les cas qui pourraient vous présenter des doutes, c'est à elle que vous aurez recours.

Les maires et les adjoints sont les seuls officiers civils ; eux seuls peuvent donner aux actes qui constatent l'état des citoyens, l'authenticité légale. Les formes des publications, les délais, les formules d'actes, les lieux, tout est prévu dans la loi ; c'est à vous à veiller à ce qu'ils s'y conforment. Je vous salue.

LUCIEN BONAPARTE.

Arrêté relatif à l'observation des jours fériés.

Du 7 thermidor.

Les Consuls de la République, sur le rapport du ministre de l'intérieur ;

Le conseil d'Etat entendu,

Arrêtent :

ART. I.er Les jours de décadi sont les seuls jours fériés reconnus par l'autorité nationale.

II. L'observation des jours fériés n'est d'obligation que pour les autorités constituées, les fonctionnaires publics et les salariés du gouvernement.

III. Les simples citoyens ont le droit de pourvoir à leurs besoins et de vaquer à leurs affaires tous les jours, en prenant du repos suivant leur volonté, la nature et l'objet de leur travail.

IV. Les jours de foire et marché restent fixés conformément à l'annuaire républicain, et aux arrêtés des administrations centrales et municipales.

En cas de réclamation pour un changement, les jours de foire se règlent par les Consuls, sur le rapport du ministre de l'intérieur et sur l'avis du préfet. Les jours de marché se règlent par le ministre de l'intérieur, sur l'avis du préfet, selon les intérêts du commerce, la commodité des habitants, et les jours et dates portés au calendrier républicain.

V. Le ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté, qui sera inséré au Bulletin des lois.

FIN DU TOME PREMIER.

BIBLIOTEQUE ROYALE I

